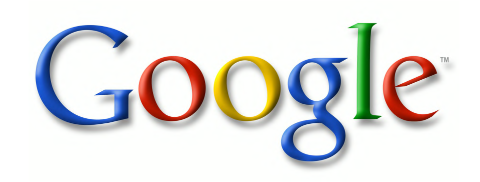
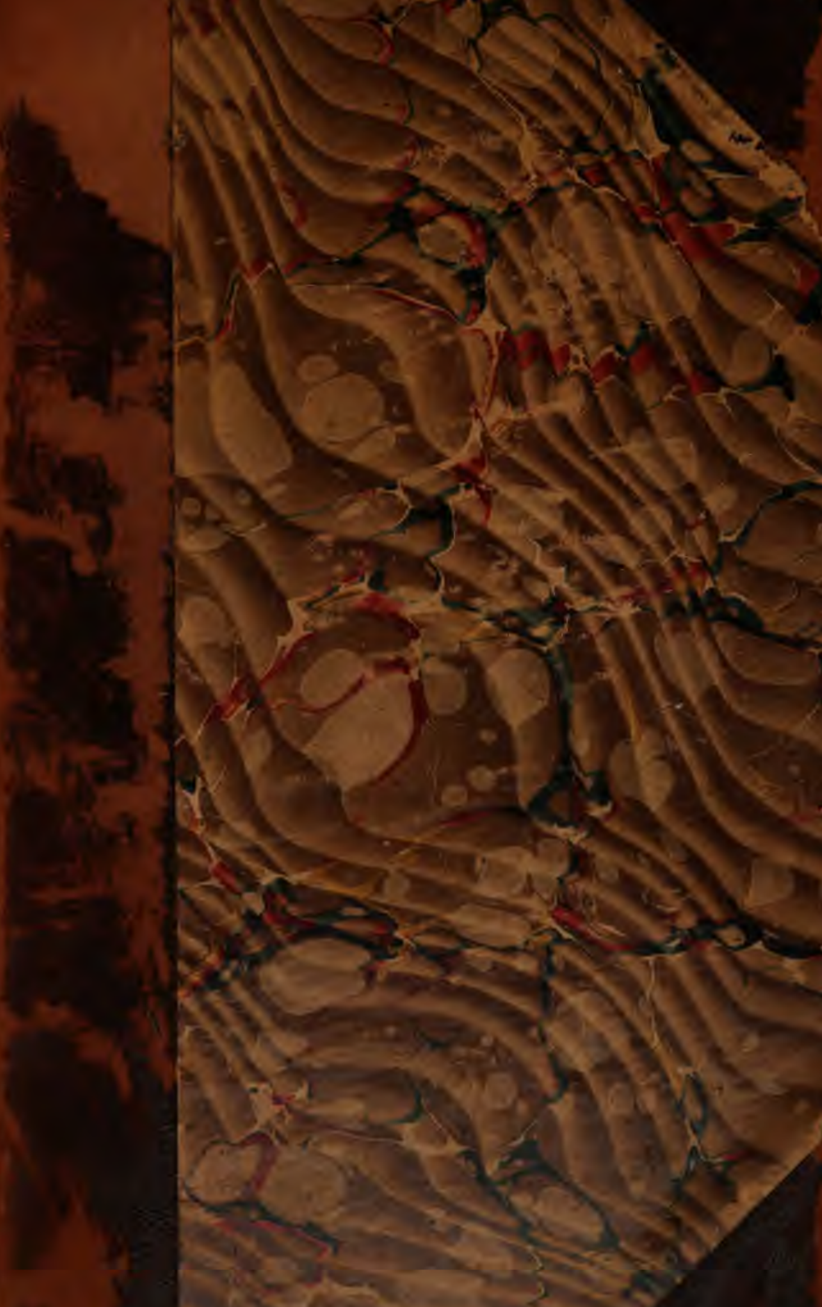




COLLECTION MICHEL LÉVY

INNOCENT III

— LE SIÈCLE APOSTOLIQUE — CONSTANTIN —

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

M. LE C^{TE} AG. DE GASPARIN

UN GRAND PEUPLE QUI SE RELÈVE, 4e édition. Un vol. gr. in-18.
L'AMÉRIQUE DEVANT L'EUROPE. — PRINCIPES ET INTÉRÊTS. — Un vol. in-8°.
LE BONHEUR, 7e édition. Un vol. grand in-18.
L'ÉGALITÉ, 3e édition. Un vol. grand in-18.
LA FAMILLE, ses devoirs, ses joies et ses douleurs. 9e édition. Deux vol. grand in-18.
LA LIBERTÉ MORALE, 2e édition. Deux vol. grand in-18.
LA FRANCE, nos fautes, nos périls, notre avenir, 4e édition. Deux volumes grand in-18.
LA CONSCIENCE, 3e édition. Un vol. grand in-18.
INNOCENT III. 4e édition. Un vol. gr. in-18.
LUTHER ET LA RÉFORME AU XVIe SIÈCLE. 3e édit. Un vol. gr. in-18.
LE BON VIEUX TEMPS, 3e édition. Un vol. in-18.
L'ENNEMI DE LA FAMILLE. Un vol. grand in-18.
LA DÉCLARATION DE GUERRE, 2e édition. Brochure.
LA RÉPUBLIQUE NEUTRE D'ALSACE, 2e édition. Brochure.
APPEL AU PATRIOTISME ET AU BON SENS. Brochure.
LES RÉCLAMATIONS DES FEMMES, 3e édition. Brochure.

***

BANDE DU JURA. — Les Prouesses. 2e édition. Un vol. gr. in-18.
— Premier voyage, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
— Chez les Allemands. — Chez nous. Un vol. gr. in-18.
— A Florence. Un vol. gr. in-18.
AU BORD DE LA MER, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
CAMILLE 3e édition. Un vol. gr. in-18.
A CONSTANTINOPLE. 2e édition. Un vol. gr. in-18.
A TRAVERS LES ESPAGNES, 2e édition. Un vol. gr. in-18.
LES HORIZONS CÉLESTES, 8e édition. Un vol. gr. in-18.
LES HORIZONS PROCHAINS, 7e édition. Un vol. gr. in-18.
JOURNAL D'UN VOYAGE AU LEVANT, 2e édition. Trois vol. gr. in-18.
LES TRISTESSES HUMAINES, 4e édition. Un vol. gr. in-18.
VESPER, 4e édition. Un vol. gr. in-18.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

INNOCENT III

— LE SIÈCLE APOSTOLIQUE — CONSTANTIN —

PAR

LE C^TE AG. DE GASPARIN

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

PREMIÈRE PARTIE

LE SIÈCLE APOSTOLIQUE

LE

SIÈCLE APOSTOLIQUE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LES APOTRES

Nous allons aborder, Messieurs, un sujet bien grave. Je le traiterai sérieusement; je ne reculerai devant aucune question, ayez-en l'assurance; je vous dois toute ma pensée, je vous la communiquerai telle qu'elle est, sans réticences, sans fausses habiletés; c'est la seule façon d'agir qui soit digne de vous et de moi.

A vrai dire, là n'est point la cause de l'embarras que j'éprouve en ce moment; elle est tout entière dans l'immensité du sujet dont je suis appelé à vous entretenir. — Le premier siècle de l'Église chrétienne! mais c'est tout! Nous vivons des idées qui furent alors mises dans le monde, et il en sera de même jusqu'à la fin de l'humanité.

Le bien, le mal qui prirent naissance à cette époque

ont des conséquences que nous voyons encore se dérouler aujourd'hui, et sous l'influence desquelles nous agissons. Le premier siècle est la clé de l'histoire de l'Église et même de l'histoire des États. Celui qui ne connaît pas l'histoire du premier siècle est absolument incapable de comprendre, non-seulement l'histoire religieuse et ecclésiastique des siècles suivants, mais aussi leur histoire politique et sociale. — Tout est là! — Aussi, lorsque je me suis occupé de ce que je vais vous dire aujourd'hui, m'est-il arrivé précisément le contraire de ce qui arrive habituellement à ceux qui se préparent à parler en public. Mon travail a consisté à élaguer, non à développer, et dans le peu que je vous apporte, il y a encore trop.

Pour un protestant surtout, le premier siècle a une portée immense. Nous ne sommes les disciples, ni de Luther, ni de Calvin, ni des hommes du seizième siècle. Nous sommes les disciples du premier siècle de l'Église, ou plutôt de la partie de ce siècle sur laquelle les apôtres eux-mêmes ont exercé leur direction.

L'aube du siècle, tel est donc notre sujet. Le sujet présente deux faces : les événements et les principes. Les événements, au fait, ce sont les principes. Cela est toujours vrai. Ce sont toujours les principes qui créent les événements, les idées qui engendrent les faits; mais cela est plus vrai encore dans la partie de l'histoire dont nous allons occuper aujourd'hui. Aussi ne vous étonnez pas trop si je resserre les faits pour réserver aux principes le plus de temps que je pourrai.

Ce qu'on appelle l'histoire du premier siècle de l'Église se divise en deux parties à peu près égales, séparées par la prise de Jérusalem. La première partie est l'époque des apôtres, la seconde celle des Pères apostoliques. Dans la première, nous rencontrons la grande mission entreprise par les apôtres, l'organisation des Églises, la rédaction des écrits du Nouveau Testament, que le Saint-Esprit n'a pas encore réunis en canon, mais qui possèdent aux yeux des chrétiens cette autorité dont ils demeureront revêtus jusqu'à la fin des jours. Dans la seconde époque nous trouvons les Pères apostoliques, contemporains et disciples directs des apôtres. Leur histoire, qui termine le premier siècle, déborde un peu sur le second.

Si maintenant nous regardons à l'histoire politique du même temps, nous voyons vis-à-vis des apôtres les Césars, c'est-à-dire les empereurs fous et atroces : Tibère, Caligula, Claude, Néron ! Puis vis-à-vis des Pères apostoliques, ces souverains très-différents de leurs prédécesseurs, les empereurs philosophes, honnêtes gens : les Flaviens, les Antonins. Chose remarquable, les honnêtes gens échouent aussi bien que les monstres. Le monde romain est pourri jusqu'au fond ; rien ne peut le sauver.

L'objet de notre étude ainsi déterminé, entrons-y tout droit.

Vous vous rappelez quel est le théâtre où se sont accomplis les événements dont je vais vous parler. Vous connaissez la situation de ce triste empire romain. Déchéance de toutes les religions, misère de toutes les philosophies, incrédulité générale, ennui

profond, vous avez remarqué tous ces signes d'une décadence qu'il était impossible d'arrêter, tous ces symptômes d'un mal qu'il était impossible de guérir.

A côté de tant de souffrances, à côté de l'esclavage, à côté de l'abaissement général des âmes et des consciences, on voyait se déployer un luxe hideux, effréné. Les historiens de ce siècle nous parlent de repas à cent mille francs par tête, où l'on faisait présent aux convives des esclaves qui les avaient servis, de la vaisselle d'or et d'argent dont ils avaient fait usage, de la litière qui les ramenait chez eux. Dans ce monde-là, il n'y avait rien pour satisfaire les âmes qui éprouvaient encore quelques besoins spirituels, quelques aspirations élevées. Et ces aspirations étaient plus rares, plus faibles qu'on ne l'imagine. Lisez les meilleurs écrits du temps, lisez Sénèque — Sénèque, dont on a voulu faire presque un disciple de l'apôtre Paul ! — et vous verrez à quel degré d'indigence morale les hommes étaient descendus.

A ce moment le chant des anges se fait entendre :

Gloire à Dieu ! paix sur la terre, bienveillance envers les hommes !

Ne sentez-vous pas ce qu'il y a de rafraîchissant dans ces paroles ? Au milieu de cette société haletante, agitée, qui ne trouvait pas la paix, le mot de *paix* est prononcé ! Et trente ans plus tard une croix est dressée, et celui qui meurt sur cette croix prononce le mot suprême : Tout est accompli !

Oui, Messieurs, tout est accompli, tout ! L'homme est tombé ; il faut un relèvement. L'homme est condamné ; il faut une grâce. L'homme est corrompu ; il faut une régénération. Christ apporte tout cela. Tout

est accompli. Je voudrais qu'à la place d'un chrétien, quelque esprit étranger aux convictions évangéliques pût vous parler froidement ici de ces choses — pour moi, je ne le puis, ni ne le veux — je voudrais qu'il n'y eût ici qu'un professeur, qu'un philosophe ; et ce philosophe, pour peu qu'il fût sérieux et sincère, serait forcé de vous dire ce que je vous dis. Si on lui demandait quelle est l'époque qui domine toutes les autres dans les annales de l'humanité, quel est le fait avant lequel il n'y avait rien, après lequel il y a tout, il mettrait le doigt, comme moi, sur le point central, sur le point unique, sur l'heure de la mort de Jésus-Christ. Un historien quelconque, étranger à l'émotion que j'éprouve, vous tiendrait le même langage. Il faudrait être aveugle pour parler autrement.

La mort de Jésus-Christ est la première date de l'histoire, la Pentecôte est la seconde. Cinquante jours après la passion, le jour de la fête juive des Prémices, le jour anniversaire de la promulgation de la loi, le Saint-Esprit descend sur les disciples, et aussitôt la mission est commencée, et aussitôt s'opèrent les premières conversions : *Hommes frères, que ferons-nous ?*

En même temps naît la persécution, d'abord la persécution juive, puis la persécution romaine. On fait comparaître les apôtres devant le Sanhédrin ; on leur défend de parler, et les apôtres répondent : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes !* On les maltraite, et les apôtres rendent grâce à Dieu, il sont joyeux de souffrir pour le nom de Christ. Étienne est mis à mort, la mission se propage de plus en plus, la persécution a pour résultat de répandre l'incendie

au loin. Le christianisme fait invasion dans la Samarie ; il gagne les païens eux-mêmes, les païens prosélytes et craignant Dieu. Ici se place la conversion de Corneille.

Avant de parler de la mission païenne proprement dite, arrêtons-nous un moment à Jérusalem et voyons ce qu'a été l'Église fondée dans cette cité. Elle offrait ce caractère particulier qu'elle se composait de Juifs-chrétiens. Dieu avait permis qu'ils conservassent pour un certain temps les coutumes de leur nation. Membres de l'Église, ils demeuraient membres du peuple d'Israël ; ils fréquentaient le temple, ils circoncisaient leurs enfants, ils accomplissaient des vœux, et cela d'un commun accord, du consentement et avec la participation constante et unanime des apôtres. Cét état de choses spécial, et qu'il importait de signaler, a duré probablement jusqu'au jour où l'épître adressée aux Hébreux a proclamé la suppression définitive des cérémonies anciennes, et ce jour n'était pas éloigné de celui où la destruction de Jérusalem devait les supprimer plus complétement encore.

Nous rencontrons à Jérusalem les deux Jacques : le premier, frère de Jude, fut mis à mort par ordre d'Hérode Agrippa ; l'autre, frère de Jésus, fut longtemps le principal directeur de l'Église de Jérusalem. On raconte sur lui plusieurs légendes auxquelles je ne m'arrête pas ; le peu de temps dont je dispose ne me permet pas de discuter ce qui n'est pas certain, je ne vous rapporte que ce qui est sûr. C'est ce Jacques, frère de Jésus, qui a écrit la belle épître où il combat l'abus que les Juifs formalistes faisaient déjà du mot *foi;* il y relève la nécessité des bonnes œu-

vres ; il y flétrit ce pharisaïsme qui s'est introduit dans le christianisme dès la première heure de son existence et qui s'y fera sentir jusqu'au dernier moment.

Quittons maintenant l'Église de Jérusalem et suivons les traces de Paul, le grand missionnaire. Il a fait trois voyages, trois campagnes : oui, des campagnes, c'est bien le mot, et jamais général vainqueur n'en exécuta de plus brillantes ! Dès les premiers pas il est arrêté par un ennemi : les *judaïsants*. Retenez bien ce mot, Messieurs, car nous retrouverons les *judaïsants* jusqu'à la fin, — ils sont immortels ! — Nous les retrouverons à la fin du premier siècle, travaillant à dénaturer le christianisme, cherchant à mettre le salut dans les rites : vrai moyen d'échapper à l'action de l'Évangile et d'éviter la rencontre de l'âme avec Dieu. En attendant, l'œuvre est à peine commencée parmi les païens, que les judaïsants prétendent contraindre ceux-ci aux formes du judaïsme. L'Église de Jérusalem est appelée à résoudre cette question — je dis l'*Église;* on a voulu en faire un *concile;* rien n'est plus contraire à l'histoire — l'Église de Jérusalem et les apôtres réunis dans son sein reconnaissent que vouloir imposer les usages juifs aux païens convertis, c'est renier le salut par la foi seule au sacrifice du Sauveur.

Paul entreprend alors ses voyages, il écrit ce que vous me permettrez d'appeler ses *Épîtres de voyage :* les lettres aux Thessaloniciens, aux Corinthiens, aux Romains, aux Galates. Vous savez comment il fut saisi à Jérusalem, envoyé à Césarée et enfin conduit à Rome, où il remplit les saintes fonctions d'ambassa-

deur chargé de chaînes. Ici vient se placer la deuxième série de ses missives, *les Épîtres de la captivité :* les lettres à Philémon, à Timothée, à Tite, aux Philippiens, aux Ephésiens, aux Colossiens. On a fait aussi des légendes sur l'apôtre Paul, sur une seconde captivité, sur un prétendu voyage en Espagne. Tout cela est bien douteux. L'hypothèse la plus probable, c'est que Paul a péri lors de la persécution de Néron.

Voici les débuts de la persécution romaine. Soyez-y attentifs ! Les Romains, qui ne persécutaient personne, deviennent tout à coup intolérants. Pourquoi cela ? Parce qu'il ne s'agit plus de cultes nationaux ; il s'agit de foi personnelle. Qu'importait à Rome un culte national de plus ou de moins, un Dieu de plus ou de moins installé au Panthéon ? n'était-il pas naturel que chaque contrée eût ses croyances, pratiquât ses cérémonies religieuses ? Mais du moment où l'individu est mis en jeu, où les consciences sont remuées, où la religion est prise au sérieux, Rome devient intolérante : il ne pouvait en être autrement.

Néron s'était passé la fantaisie de mettre le feu à la ville de Rome, et Néron contemplait l'incendie en chantant un poëme sur l'embrasement de Troie. Lorsque tout fut terminé, il fallut trouver des coupables. On prit les chrétiens. L'empereur les fit attacher à des pieux dans ses jardins et envelopper de poix à laquelle on mit le feu. Ensuite cet homme théâtral monta sur son char, en robe magnifique, et se promena au milieu des martyrs qui expiraient pour leur foi. Il est probable que Paul mourut vers ce moment ; mais je n'affirme rien.

Il me reste à dire quelques mots encore de deux apôtres, Pierre et Jean.

De Pierre, nous ne savons qu'une chose : voyageant avec sa femme, il se fixa successivement à Jérusalem, à Antioche et à Babylone ; voilà tout. C'est de Babylone qu'il adressa aux chrétiens les épîtres qui nous ont été conservées. Je ne m'arrête pas aux légendes. On s'est amusé à remplir cette lacune de l'histoire ecclésiastique ; on a trouvé urgent — et mieux que cela, utile à certain point de vue — de rapprocher Pierre et Paul, d'attribuer à Pierre un épiscopat de 25 ans à Rome, de raconter son martyre dans cette ville. Laissons ces fables que dément la plus légère étude des faits. Qui pourra croire à l'épiscopat de Pierre à Rome, après avoir lu la lettre écrite à Rome même par Clément, contemporain et disciple des apôtres ?

Jean, lui, s'était fixé en Asie-mineure, à Ephèse probablement. Ce que nous savons de lui, c'est que sa vie se prolongea autant que le siècle, qu'il fut aux prises avec les hérésies et que ce fut en partie pour les combattre qu'il écrivit ses Épîtres, l'Apocalypse et son Évangile. Il a fourni aussi, bien entendu, une ample matière aux anecdotes. Ce qui paraît certain, c'est que, vers la fin de sa vie, ne pouvant plus marcher, il se faisait porter dans l'assemblée des frères, et qu'il se contentait de leur répéter ces paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Cependant les écrits canoniques avaient achevé de paraître ; les Évangiles de Marc et de Luc, les Actes des apôtres se trouvaient entre les mains des fidèles, l'Épître aux Hébreux était venue annoncer la fin de

cet état provisoire et transitoire des Juifs-chrétiens de Palestine que j'ai essayé de décrire en commençant. Alors éclate le grand événement que Jésus leur avait annoncé : la guerre des Romains contre les Juifs est déclarée, les « temps des gentils » vont s'ouvrir. On dit que, quatre années avant le siége de Jérusalem, on vit paraître un homme qui se nommait Jésus, fils d'Ananias. Il parcourait la ville en criant : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix du Septentrion et voix du Midi ! cette ville va être détruite. » On le maltraitait, il n'en continuait pas moins sa lugubre prophétie. Lorsque la ville fut assiégée, il ne cessa pas de se promener sur les remparts, en répétant : « Malheur à ce peuple ! malheur à cette ville ! » Son dernier mot fut : « Malheur à moi ! » Au même instant il tombait frappé d'une pierre lancée par une catapulte.

Il y a eu beaucoup de siéges, Messieurs, la guerre a produit des maux effroyables : jamais, toutefois, on n'a vu rien qui approchât des calamités inouïes, des souffrances sans nom qui signalèrent le siége de Jérusalem. Au dedans, trois ou quatre factions s'entre-déchirent : les zélateurs, les iduméens, les sicaires ou assassins ; au dehors, l'armée de Titus égorge sans pitié tous ceux qui cherchent à échapper à cet enfer. En un seul jour, on mit à mort 500 Juifs parmi ceux qui étaient sortis des murailles pour se rassasier en ramassant un peu d'herbe ! Voilà ce qui arrive à cette ville dont les habitants avaient dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Bientôt les remparts furent forcés, les grands massacres commencèrent, le temple périt, et l'on dressa

tant de croix pour y attacher des Juifs que le bois vint à manquer. — Que de croix, Messieurs ! N'est-il pas frappant d'en voir dresser un si grand nombre autour de cette cité qui, quarante années auparavant, avait planté la croix de Jésus-Christ ?

Elle est grande et sublime, l'histoire de ces quarante années. Elle commence avec quelques bateliers, avec quelques péagers, dans une chambre haute de Jérusalem, elle finit par la conquête du monde connu. Cette époque est signalée entre toutes par le triomphe de la faiblesse. Il n'y avait chez les apôtres ni talents transcendants, ni force matérielle, ni autorité, ni influence d'aucun genre ; mais voici, un esprit nouveau était entré dans le monde ; au milieu du silence et de la servitude universelle, des voix libres — les seules — se font entendre ; au milieu de cette prostration générale, il y a des têtes qui ne se courbent pas. Saluons, Messieurs, cet événement : la vraie liberté a paru sur la terre. Pourquoi faut-il que j'abrége ? C'est si grand, c'est si beau ! L'époque de la faiblesse est celle de la force ; l'époque où manquent les armes charnelles est celle où triomphent les armes de l'Esprit.

Cette œuvre immense a certains caractères que je voudrais indiquer en quelques mots.

Et d'abord, elle n'appartient pas à une classe particulière, à une caste, à des hommes spéciaux. Il y a là un missionnaire plus grand que Paul ; ce missionnaire, c'est tout le monde. Qui a fondé l'Église de Rome, celle d'Antioche ? personne, tout le monde.

Rien d'admirable comme les omissions, comme

les lacunes de l'histoire apostolique. Sur les trois quarts des apôtres, nous ne savons rien ; sur les plus connus, nous savons peu de chose. Comment se sont terminées ces nobles vies ? nul ne pourrait le dire avec assurance. A côté du travail des témoins directs de Jésus-Christ, nous apercevons le travail commun, le travail anonyme. Et puis, nous sentons que le Saint-Esprit n'a pas voulu nous raconter tout, qu'il s'adresse à notre conscience et non à notre curiosité. Viennent les traditions, les légendes ; elles procéderont autrement, chaque personnage reparaîtra, les moindres détails seront décrits. Voilà, Messieurs, une de ces différences frappantes qui séparent les livres humains du livre de Dieu.

Je ne saurais assez appuyer sur le caractère essentiellement simple de la première mission. Qu'on était loin alors des idées cléricales! Voyez les apôtres, voyez Paul ; c'est un faiseur de tentes, il travaille de ses mains ; les occupations et le courant de la vie ordinaire se mêlent constamment avec son œuvre évangélique. Et qui prend part à cette œuvre? un Aquilas, une Priscille, artisans aussi. A Rome, à Corinthe, à Ephèse, partout ils prêchent l'Evangile en exerçant leur métier, partout il y a « une église » dans leur maison. Telle est la vraie mission, la seule qui puisse conquérir le monde, avec le secours de Dieu.

Je viens de vous parler, Messieurs, de la conquête du monde. Qu'est-ce à dire ? L'Evangile aurait-il rencontré sur son chemin la grandeur, le respect et le succès ? Le règne de Dieu serait-il venu avec apparat ? Faut-il que nous nous représentions de vastes

églises en Italie et en Grèce? Le monde aurait-il été frappé d'étonnement et d'admiration? — Non, mille fois non. Il n'y avait là que quelques petites assemblées d'hommes obscurs, au sujet desquels les sages du temps levaient les épaules, lorsqu'ils les connaissaient par hasard. Consultez les auteurs contemporains ; les uns ignorent absolument le christianisme; Sénèque parle de cent sujets divers, et sur le fait le plus important, le seul important de son époque, il n'a pas un mot, pas une allusion; Josèphe lui-même, Juif, vivant parmi les Juifs, contemporain de Jésus et des apôtres, Josèphe ne consacre au christianisme que deux phrases très-contestables et très-contestées. Ceux qui n'ignorent pas le christianisme le détestent et le méprisent. Tacite, ce grand honnête homme, ne trouve que des paroles de haine pour les disciples du Sauveur; il parle *d'une superstition pernicieuse*, *de scélérats*, *dignes du plus rigoureux châtiment;* il raconte sans indignation les odieuses cruautés que je vous ai décrites et dont les jardins de Néron ont été témoins.

Ainsi les chrétiens étaient poursuivis comme ennemis du genre humain; cette Rome dépravée dont on n'ose pas même rapporter par voie d'allusion les hideuses débauches, elle se voile la face à la pensée de leurs débordements!

Ce n'est pas à dire que les Eglises fussent exemptes de désordres. L'*Eglise pure* n'a jamais existé; ceux qui ont prétendu la réaliser sur la terre se sont toujours écartés de la vérité apostolique. Il y avait des vices dans l'Eglise naissante, il y avait des commencements d'hérésies, il y avait un état de lutte; les

Epîtres et l'Apocalypse ne nous permettent pas d'en douter. Mais ce qu'il y avait aussi, c'était une énergique et sainte aspiration vers le ciel, une transformation de l'homme moral, un retour vers Dieu.

Noble spectacle, celui de cette société, qui seule avait le cœur en haut !

Cherchons à nous la représenter :

Dans toutes les parties de l'empire romain, on pouvait voir alors de faibles congrégations, animées du même esprit, obéissant les unes et les autres à la direction et aux lettres des apôtres. Chacune d'elles est indépendante ; elles soutiennent les relations les plus fraternelles, mais elles ne reconnaissent aucun gouvernement centralisé.

Ces Eglises ont des anciens et des diacres, conformément à l'institution établie de Dieu ; parmi leurs anciens, il en est qui reçoivent un double honoraire, parce qu'ils sont appelés plus spécialement à présider et à enseigner ; il en est qui sont pasteurs, d'autres sont docteurs, et chaque don trouve ainsi son emploi dans le sein des charges qui sont indissolublement liées à l'existence même de l'Eglise.

Au reste, ni caste, ni sacerdoce, ni rien de ce qui se rattache à l'idée de clergé. L'adhésion personnelle et le baptême sont le mode unique de recrutement. Un culte simple, dont la Cène fait toujours partie, réunit les membres de l'assemblée; une évangélisation incessante, à laquelle tous s'associent, répand l'Evangile au dehors.

Et ce qui ne le répand pas moins, c'est la vue des fruits de l'Evangile chez les premiers chrétiens. Il nous est dit que dans l'Eglise naissante de Jérusalem

« personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui. » Ainsi, pour la première fois, la notion vraie de la propriété apparaissait sur la terre. Les propriétaires se sentaient administrateurs; ils ne s'attribuaient pas le droit odieux de jouir pour eux seuls des biens que Dieu leur avait confiés. Donner, vendre même au besoin pour satisfaire aux nécessités extrêmes, tel était leur devoir et leur privilége.

Le cœur me saigne, Messieurs, d'aller si vite. Il le faut. Je n'ai pu vous présenter que le squelette décharné de l'époque apostolique; la véritable histoire appelle notre attention. Je vous l'ai déjà dit, la véritable histoire ce n'est pas celle des événements, c'est celle des principes. Le grand événement du premier siècle, c'est le principe chrétien.

Qu'est-ce qui régnait dans le monde avant la venue de Jésus-Christ? Les religions païennes? Autre chose encore et plus : le paganisme éternel, la racine de tous les paganismes, le principe qu'on trouve à la base de toutes les révoltes contre Dieu, le principe païen. Cherchons à le définir.

Si je voulais le caractériser d'un mot, je dirais que c'est la tentative de se passer de Dieu. Rien n'effraye notre mauvais cœur — et nous le savons tous par expérience, n'est-ce pas? — comme le tête-à-tête avec Dieu. L'homme fait tout pour supprimer cette rencontre, ce contact direct et individuel; il invente au besoin des religions afin d'éviter la religion. Donnez-lui ce panthéisme qui couvrait et qui couvre encore l'Orient, le principe païen ne s'en effrayera pas : il n'y a pas là de Dieu personnel en présence duquel la conscience puisse craindre de se trouver. Donnez-lui le poly-

théisme naturaliste de l'Egypte et de la Syrie, ces forces de la nature transformées en Dieu, le principe païen s'en arrangera à merveille : on peut admettre ces doctrines et se passer de Dieu. Donnez-lui le polythéisme grec et romain, la divinisation de l'homme, le principe païen ne s'inquiétera pas davantage : l'homme divinisé est encore un homme, on peut accepter ces religions-là et se passer de Dieu.

Je vais plus loin ; on peut accepter des religions vraies, et demeurer profondément, radicalement païen. Voyez ce pharisien qui admet beaucoup de doctrines vraies au sujet de Dieu, il a cependant élevé entre Dieu et lui un rempart impénétrable, le rempart de son formalisme et de son orgueilleuse sainteté. Voyez ce rationaliste ; il a conservé plus d'une idée juste empruntée à la révélation chrétienne, et cependant le contact entre son âme et Dieu est devenu impossible, car cette révélation chrétienne, il s'en constitue le juge suprême, il prend ce qui lui convient, il repousse ce qui lui déplaît ; il a installé la raison de l'homme à la place qui n'appartient qu'à Dieu. Voyez ce déiste, il n'est dans un sens ni païen, ni idolâtre comme les anciens adorateurs de Jupiter ou d'Isis, et cependant il se détourne aussi bien qu'eux du Dieu vivant et vrai. Qu'est-ce que ce Dieu, cet Etre Suprême — comme on dit — qui, perdu dans les cieux, ne s'occupe plus du monde depuis l'heure où il l'a créé, où il a fixé ses lois immuables, où il lui a donné la chiquenaude première ? qu'est-ce que ce Dieu qu'on ne prie point ? On peut croire ces choses-là et se passer de Dieu.

Faisons encore un pas. Le paganisme indestructible

de nos cœurs a imaginé un moyen plus sûr de se satisfaire. La grande méthode pour se passer de Dieu, c'est de faire de la religion non une affaire de l'âme, de chaque âme individuelle, mais une affaire de l'État. Avec cela, le principe païen ne redoute aucune croyance, non pas même le christianisme le plus complet, le plus orthodoxe. Que lui importe? Ce christianisme n'est pas le mien, le vôtre; c'est celui de notre pays, ou de notre famille, ou de nos ancêtres. Il n'y a plus de question de conversion et de foi, il y a des questions de coutume et d'hérédité. En pareille matière, l'âme se sent désintéressée, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

Descendons, Messieurs, dans notre propre cœur. Où est la résistance naturelle à l'Évangile? que craignons-nous de donner? des formes, des pratiques, des adhésions extérieures, nationales et héréditaires? Rien de tout cela. Nous craignons de *nous* donner. Or voilà précisément ce que la vraie religion nous demande, voilà l'idée chrétienne par excellence, le principe chrétien.

Le principe païen, c'était l'effort pour se passer de Dieu. Le principe chrétien, c'est la rencontre directe de l'âme avec Dieu.

Quel jour dans les annales de l'humanité, que celui où un tel principe a commencé à prendre possession des consciences! Sans doute, il ne date pas de l'Évangile; de tout temps, sous la loi comme sous la grâce, Dieu nous adresse la grande parole : « Mon fils, donne-moi ton cœur! » Sans doute, Dieu ne s'est jamais contenté à moins, il n'a jamais demandé moins que la conversion, et Jésus parlant à Nicodème

de la nouvelle naissance a pu le reprendre en ces termes : « Tu es docteur en Israël — en Israël — et tu ne connais pas ces choses. » Toutefois, ne l'oublions pas, ces choses anciennes sont devenues des choses nouvelles par l'Évangile. Essayons d'énumérer les caractères essentiels du principe chrétien.

Le premier trait qui me frappe, c'est qu'il y a là un Sauveur. Il y a là un Sauveur, et nous ne voulons pas être sauvés. J'en parle par expérience, et je suis sûr, Messieurs, que vous ne me démentirez point. Je tiens parole, vous le voyez ; je vous parle à cœur ouvert, c'est le seul moyen que j'aie de vous témoigner mon respect. — L'homme ne veut pas être sauvé ; il ne veut pas tout recevoir parce qu'il ne veut pas donner tout. Il acceptera un aide, un sage, un prophète, un révélateur ; un Sauveur, jamais ! Nous sentons tous qu'on n'accepte point un Sauveur sans l'aimer et sans le servir.

Si la bonne nouvelle du salut est le premier caractère du principe chrétien, la nécessité de la conversion, encore une grande nouveauté, se présente comme le second. Les hommes consentent bien à travailler sur eux-mêmes. Il en est beaucoup, qui, étrangers à la foi, poursuivant avec une persévérance honorable le perfectionnement de leur âme et de leur vie, nous montrent l'exemple sous ce rapport. Les philosophes vont jusque-là. Mais ce changement profond que l'Évangile appelle la nouvelle naissance, qui oblige à se diriger dans un sens opposé à celui où l'on marchait, ce changement qu'ont proclamé Moïse et les prophètes, que les apôtres annoncent avec une énergie redoublée et un

incomparable éclat, ce sacrifice vivant de toute l'âme et de toute la vie que l'Évangile ne demande pas seulement, que seul il rend possible — et c'est là son miracle le plus merveilleux — cela, nous ne le voulons pas.

Le principe chrétien met un troisième caractère sous nos yeux; il s'adresse à l'individu, il exige l'action de l'individu. Nous l'avons vu, le principe païen faisait et fait exactement le contraire; appuyé sur notre inertie naturelle, il nous pousse vers les formes, vers l'imitation, vers l'hérédité religieuse; il nous impose les croyances de notre pays, de notre famille, et nous dispense ainsi d'avoir nos croyances à nous, des croyances qui nous engagent et qui nous remuent. Le principe chrétien, lui, ne tient aucun compte de tout cela; la foi personnelle est la seule qui justifie et qui transforme; l'Église se recrutera par la voie des adhésions individuelles; la route du paganisme sera abandonnée jusqu'au jour — hélas ! bien rapproché — où le mauvais cœur revêche, effrayé de la rencontre directe avec Dieu, nous fera rentrer dans la vieille ornière des croyances impersonnelles et collectives.

Un autre trait du principe chrétien : l'autorité y change de nature, complétement. Elle ne réside plus que dans la Parole de Dieu. Là elle est entière, absolue; en présence de l'Ancien Testament, en présence de ces lettres où les apôtres disaient : « Ce que nous vous écrivons, ce sont des commandements du Seigneur, » les chrétiens s'inclinent avec respect; toutefois, aucune autorité humaine ne subsiste à côté de l'autorité divine. Il n'y a point d'interprète

infaillible, point de tradition obligatoire, point de direction, point de clergé. Les consciences se trouvent face à face avec la vérité, chargées de la voir elles-mêmes, de la comprendre elles-mêmes, de la servir elles-mêmes. Cela était grand, Messieurs, cela était nouveau, cela l'est peut-être encore pour bien des gens. Naturellement nous n'aimons pas la vraie autorité, et nous aimons beaucoup la fausse. On prétend que l'homme recherche la liberté! Ce qu'il recherche, ce qu'il préfère, c'est de se remettre aux mains d'autrui, aux mains d'une tradition, aux mains d'une Église, aux mains d'un prêtre; c'est de se décharger du poids de la responsabilité et des déterminations viriles, c'est de n'avoir plus à se décider, à choisir, à prendre parti. Et voilà ce qui fera toujours le succès de certaines Églises.

Enfin, un dernier trait me frappe: la popularité du principe chrétien. En même temps qu'il supprime les directeurs et les intermédiaires, il met la vérité divine à la portée de tous. Les déclarations de l'Écriture sont claires pour tous; les secours du Saint-Esprit sont promis à tous. « Je te rends grâce, ô Père, s'écriait Jésus, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de ce que tu les as révélées aux enfants. » En effet cette grâce est immense. Une religion populaire! Cherchez, Messieurs, quelque autre doctrine, philosophique ou religieuse, dont le caractère soit la popularité; vous ne la trouverez pas. Les doctrines des philosophes n'étaient pas populaires; ils réservaient la vérité aux sages, aux docteurs, et livraient le peuple aux croyances grossières du paganisme. Les religions idolâtres n'étaient pas

populaires; elles avaient leurs mystères et leurs initiés ; quant à la masse, il devait lui suffire de participer aux pratiques extérieures. Le christianisme corrompu a cessé d'être populaire ; il a fait de la connaissance le monopole du clergé. Les fabricateurs modernes de religions ne sont pas populaires; lisez leurs prospectus : ils comptent s'affranchir pour leur propre compte des niaiseries du culte rendu à Dieu, mais le peuple qui n'est pas à leur hauteur, le peuple conservera ces niaiseries : il faut bien une religion pour le peuple ! Le peuple, les petits, les faibles, les pauvres, les ignorants, Dieu seul les aime, et, si vous me permettez cette expression, Dieu seul les respecte. Dieu leur parle, et même il ne parle qu'à eux, qu'à ceux qui consentent à se faire pauvres et petits enfants. La popularité n'appartient donc qu'à la religion révélée. La popularité n'est pas le moins remarquable des traits qui caractérisent le principe chrétien.

Après avoir essayé, Messieurs, de l'analyser avec vous, je voudrais faire un pas de plus et suivre le principe dans son application. Analyser d'abord, appliquer ensuite, c'est le double procédé dont nous disposons pour nous rendre compte de la valeur des doctrines.

Une première question se présente ici, question capitale et décisive : que devient la morale sous l'influence du principe chrétien? Toute religion, toute philosophie, peut toujours se juger par sa morale. Or la notion morale du christianisme ne se laisse confondre avec aucune autre. « Fais le bien et fuis le

mal, » tout le monde a dit cela ; mais ces mots : *bien* et *mal*, n'ont eu nulle part le sens profond qu'ils revêtent dans nos Saints Livres. Là le mal est la corruption complète du cœur, la révolte contre Dieu ; le bien est la conversion du cœur, le retour à Dieu. Ni religion, ni philosophie ne l'avaient compris. — Aux yeux du principe chrétien, il y a les œuvres, et il y a l'*œuvre;* l'œuvre fondamentale, celle qui contient en germe toutes les autres : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. » Il y a les péchés, et il y a *le péché*, le péché fondamental, l'esprit de révolte, l'incrédulité qui veut supprimer Dieu. D'une part, l'œuvre des œuvres, la foi ; de l'autre, le péché des péchés, l'incrédulité ; et pour passer d'un état à l'autre, la nouvelle naissance, qui modifie les tendances dominantes de l'être entier, de telle sorte qu'en présence même des chutes nombreuses du chrétien, l'apôtre Jean a pu écrire : « Celui qui croit ne pratique plus le péché. »

Nous voici, Messieurs, bien au-dessus de la région où se tiennent d'ordinaire les morales, j'entends les plus excellentes et les plus pures. Il y a eu des morales excellentes ; le stoïcisme a parlé avec élévation du devoir. Quand on lit Marc-Aurèle ou Epictète, on est frappé de l'ampleur des pensées ; plusieurs sembleraient dignes de figurer dans l'Évangile. Où réside la différence ? Elle n'est pas dans le précepte, elle est dans le mobile. A quoi servent les plus beaux préceptes, si le mobile fait défaut ? A quoi bon me démontrer en quoi consiste la vertu, si vous ne me donnez pas la force d'être vertueux ? Les forces, voilà la grande question, et l'Évangile seul en fournit. Il ne nous instruit pas

seulement, il nous fait vouloir. Le sermon sur la montagne est bien sublime; cependant si Christ ne nous avait pas apporté autre chose, l'Évangile ne serait pas la bonne nouvelle; nous succomberions, plus écrasés que jamais, sous le poids d'une morale plus délicate et plus profonde.

Si vous prenez, Messieurs, les autres systèmes de morale, les autres essais de l'esprit humain, vous découvrirez partout la même impuissance.

Les hommes ont écrit des casuistiques. Fais ceci, ne fais pas cela! Ils ont dressé de longues listes d'actes à accomplir ou à éviter. Mais quel rapport y a-t-il entre une casuistique et cette morale de l'Évangile qui procède par la voie du renouvellement intérieur et qui change l'homme pour changer la vie?

Les hommes ont inventé les diverses formes de l'ascétisme: les perfections exceptionnelles, les vertus de surérogation, les *conseils* qui ne sont que pour quelques-uns et qui s'élèvent au-dessus des *commandements* adressés à tous. — Rien de semblable dans l'Évangile. Il dit à tous, à tous sans exception: « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Les hommes ont créé les divers genres de pharisaïsme: se distinguer, prendre un uniforme, se séparer des autres hommes. — L'Évangile nous défend la mondanité et nous laisse dans le monde, il ne nous sépare que du mal.

Les hommes ont remplacé la sainteté par la mutilation; retrancher est plus facile que de transformer; aussi retranche-t-on les joies communes, les droits communs; il semble qu'en supprimant les occasions, on supprime le péché! — L'Évangile ne mutile rien,

ne retranche rien; il renouvelle tout. L'Évangile fait des hommes. Il veut que les enfants de Dieu « habitent la terre, » qu'ils soient époux, pères, citoyens, qu'ils ne demeurent étrangers ni à la science, ni à la politique, ni à la littérature, ni aux beaux-arts, ni à aucune des jouissances innocentes dont sa bonté a semé la vie. Mais en même temps il veut que toutes ces choses soient purifiées et sanctifiées par l'esprit chrétien. Il fait véritablement « toutes choses nouvelles. »

Les hommes ont découvert la fausse austérité; faute de mieux, ils se sont revêtus d'un manteau de tristesse affectée. — Pour l'Évangile, les biens sont des biens. Il nous ordonne d'être « toujours joyeux; » et en même temps il nous fait connaître, lui seul, les saintes douleurs, la vraie et bonne tristesse, la tristesse du péché. Seul il nous a imposé les vrais sacrifices: « renoncer à soi-même. » Seul il nous impose les angoisses de la lutte incessante contre le mal qui est hors de nous et contre le mal qui est en nous. Seul il est souverainement large et saintement étroit.

Je veux, Messieurs, achever avec vous cette étude dont vous découvrez le profond intérêt, quelle que soit la faiblesse de mes développements. Ce que nous venons de faire pour la morale en général, il faut que nous essayions de le faire pour quelques grandes applications spéciales.

Envisageons les conséquences du principe chrétien en ce qui concerne l'individu, la famille, l'Église et la société.

Le principe chrétien, nous l'avons démontré, s'adresse à l'individu, directement; il écarte de l'individu tous les prétextes de la lâcheté naturelle: religions

nationales, formalisme, croyances héréditaires ; il met l'individu vis-à-vis de son péché et de son Sauveur ; il l'appelle à traverser la crise de la foi personnelle, qui est celle de la nouvelle naissance. Et la foi personnelle crée des caractères, de fortes consciences, des convictions capables de regarder en face les majorités. Par elle, l'homme apprend à connaître la vraie liberté et la vraie servitude. L'homme n'est plus ni l'esclave du péché, ni l'esclave du monde ; il est l'esclave de Dieu, de la justice, de la vérité.

S'agit-il de la famille ? si je pouvais, si j'osais vous peindre l'état antérieur, vous verriez à quel point a été immense l'œuvre de relèvement accomplie en elle par le principe chrétien. Un seul trait choisi entre mille ! le divorce était si fréquent à Rome, que Mécène, le favori d'Auguste, divorça vingt fois. Et ce qu'il y eut de remarquable en lui, ce ne fut pas le nombre de ses divorces, ce fut cette circonstance qu'il s'agissait toujours de la même femme, vingt fois répudiée, vingt fois épousée. D'autres ne se piquaient pas d'autant de fidélité ; le mariage, on peut le dire, ne subsistait plus que de nom. Aussi avait-on fini par s'en dégoûter. On trouvait trop lourd encore ce joug dont il était si aisé de se défaire ; la société romaine ne se mariait plus. En vain multipliait-on les lois contre le célibat, elles demeuraient impuissantes.

Telle était la fange où croupissait le monde, quand le christianisme vint tout relever, tout sanctifier, tout raffermir. Il remit à leur place naturelle les femmes et les enfants, il rendit leur action sanctifiante aux douces affections d'intérieur, il fit comprendre ce qu'elles valent lorsqu'elles portent le sceau de l'éternité. La

famille fut de nouveau créée, en quelque sorte ; les joies de famille, les douleurs de famille reparurent.— Les douleurs, Messieurs ! Je ne vous connais pas, du moins pour la plupart, et cependant je sais une chose, c'est que tous vous avez souffert ; et je sais une autre chose, c'est que l'Évangile seul donne espoir. Vous vous rappelez ce qu'on a dit de cette soif de consolation qui tourmentait le monde païen. « Envoyez-moi des consolations, » tel était le cri des philosophes. L'Évangile a répondu à ce cri.

Prenons une autre application du principe chrétien : l'Église. L'Église est un fait entièrement neuf ; l'antiquité n'a rien connu, rien soupçonné de pareil. Elle a connu des cultes nationaux, des divinités territoriales ; mais quant à cette armée de volontaires de la foi qui se lèvent en tous pays, qui ne respectent aucune frontière ; quant à cette société spéciale qui se distingue profondément de la société civile, l'ancien monde était totalement étranger à une telle idée, et il n'est pas bien prouvé que le monde moderne la comprenne beaucoup mieux. Le monde en tout temps lui est hostile. Voici des hommes qui font profession de croire, c'est-à-dire d'être convertis, c'est-à-dire d'être nés de nouveau ; voici la cérémonie du baptême qui constate leur introduction dans l'Église. Rien qui rappelle les vieilles notions de recrutement héréditaire ; rien qui diminue la spontanéité et la responsabilité de l'acte individuel ; il y a détermination du croyant, il n'y a pas jugement de l'Église ; il y a adhésion, il n'y a pas admission. Ce que l'hérédité ne fait pas, ce que la discipline excessive — cet autre oreiller de paresse—ne fait pas davantage, le clergé ne

le fait pas non plus. L'Église, nous l'avons déjà vu, ne met personne entre l'âme et Dieu; elle a des charges, elle n'a ni sacerdoce, ni caste, ni direction.

Comment un tel principe, si nouveau, si puissant, si véritablement libéral, n'aurait-il pas exercé une colossale influence sur le monde entier? Elle est bien belle cette dernière application du principe chrétien! On s'imagine d'ordinaire que pour influer sur la so ciété civile, l'Eglise doit se confondre ou s'unir avec elle. Erreur profonde! C'est en restant elle-même que l'Eglise agit; moins elle est mondaine et plus elle remue, mieux elle refait le monde. L'Evangile est venu disant à ses serviteurs : « Rendez à César ce qui est à César, rendez à Dieu ce qui est à Dieu; » l'Evangile a proscrit l'emploi des armes charnelles, il a voulu que la vérité n'eût de défenseur, n'eût de protecteur que son divin Chef; par cela même l'Evangile assure les victoires de la vérité. Etrangère à l'Etat, l'Eglise a transformé l'Etat. Cette transformation présente ceci de particulier que, contrairement à notre méthode vulgaire, elle opère du dedans au dehors; elle a changé les cœurs, et puis, sans s'en mêler, sans y toucher en quelque sorte, elle a changé les lois. Une civilisation nouvelle est sortie de l'Evangile qui ne s'occupait pas de civilisation; une révolution immense s'est accomplie sans aucun appel révolutionnaire. — Qu'est devenu l'esclavage en présence de l'Evangile? les apôtres n'en ont rien dit, mais ils ont dit ce qui devait le détruire; ils ne l'ont pas attaqué et ils l'ont tué. Pensez, Messieurs, à ce qu'était l'esclavage antique : les esclaves jetés aux murènes de Pollion, abandonnés sur l'île d'Esculape, interrogés sur le chevalet — il n'y avait

pas d'autre procédure pour eux. Pensez à ces croix incessamment dressées vers la porte Esquiline; pensez à cette dépravation systématique, pensez à ces vices imposés par le maître! Tout a disparu; et les supplices atroces ont disparu; et les combats de gladiateurs ont disparu; et quoique l'Evangile ait été vite corrompu par la tradition, la vieille société s'en est allée par lambeaux devant lui. Qui a semé dans le monde ces germes féconds de liberté qu'ignorait la société antique, impériale ou républicaine? la religion, qui fonde la liberté de l'individu, qui distingue l'Eglise du monde, qui nous appelle à ne combattre que par les armes spirituelles, à croire en conséquence aux droits, à la dignité, à la puissance de la vérité. C'est ainsi, Messieurs, que la liberté religieuse a été introduite ici-bas; c'est ainsi que, regardant à Dieu seul, nous apprenons à vouloir la liberté, non pas pour la vérité seulement, mais pour l'erreur, non pas pour nous seulement, mais pour nos adversaires. Oui, je puis le déclarer, la liberté de mes adversaires m'est plus précieuse que la mienne; la liberté de l'erreur m'est plus précieuse que celle de la vérité; quand l'erreur se fait intolérante, c'est un mal; quand la vérité se fait intolérante, c'est une dégradation.

Il faut s'arrêter. Le temps nous manquerait pour indiquer avec quelque exactitude les conséquences civiles et sociales du principe chrétien. A quoi bon d'ailleurs rechercher le passé? les leçons du présent ne sont-elles pas claires? Aujourd'hui encore, que voyons-nous de solide en dehors de la Révélation? Le christianisme fonde seul la liberté politique, parce que seul il crée la liberté des âmes, base de toutes

les autres libertés. Parcourez la carte du monde, vous verrez qu'il n'y a d'Etats libres que ceux qu'a délivrés la vérité biblique. La vérité biblique, je ne connais que cela de grand, de fécond, de vraiment libéral.

Si elle avait pu se maintenir dans sa pureté première! Si l'heure apostolique avait pu durer! Quel changement dans l'histoire! Avec la grande morale, avec la foi individuelle, avec des caractères, avec une Eglise digne de ce nom, avec une famille régénérée et affermie, quel renouvellement de la face du monde; quelle bienfaisante révolution! Les incrédules n'y auraient pas plus échappé que les croyants, les hommes étrangers à l'Eglise ne s'y seraient pas plus soustraits que les disciples du Christ. Nous n'aurions vu ni l'abdication des masses, ni la suppression de la Bible, ni l'abaissement des consciences, ni la suppression de l'individu, ni l'intolérance, ni le moyen âge, ni le dix-huitième siècle. — Je le sais, Messieurs, rêver sur cette terre corrompue la réalisation d'un tel idéal eût été puéril. Ce qu'il était plus naturel d'attendre, ce que notre Maître avait prédit, ce que déjà voyaient commencer les apôtres, c'est la réaction du principe païen, irrité des premiers succès de son adversaire. J'aurai, Messieurs, à vous la raconter dans huit jours, cette réaction fatale qui remplace graduellement la foi individuelle par la croyance héréditaire, la nouvelle naissance par l'action magique du sacrement, le sacerdoce universel par le clergé. Elle viendra avec la persécution, avec l'hérésie, et surtout avec la corruption intérieure de l'Eglise. Elle dénaturera l'Evangile et préparera le catholicisme romain.

Avant de fixer nos regards sur ce triste spectacle,

dirigeons-les encore une fois vers les hautes, vers les sereines régions que nous venons de parcourir. J'ai là quelque chose dans le cœur. Pourquoi ne vous le dirais-je pas? — Il me semble que vous devez le sentir comme moi, Messieurs, on cherche parfois bien loin les preuves du christianisme, or la plus belle, la plus prochaine, c'est le christianisme lui-même. Le voici en présence d'un monde ennuyé, écrasé, incapable des grandes idées et des grandes choses; s'il répond à certaines aspirations bien vagues et bien languissantes, il blesse et il effraye tout ce que garde encore de vivant ce vieux monde décrépit; il a contre lui tout ce qui reste debout, les vices et les passions; il froisse les Juifs, et les gentils, et les philosophes, et les riches; il ne promet ni partage aux pauvres, ni émancipation aux esclaves, ni révolution aux mécontents; il ne suscite ni Spartacus, ni Catilinas; cependant ses conquêtes s'opèrent, contre toute apparence, et, j'ose le dire, contre tout bon sens.

Ne voyez-vous pas là, Messieurs, une preuve de divinité? Ce n'est pas la plus forte. L'Evangile, répétons-le, est la preuve suprême de l'Evangile. Les victoires de la doctrine sont moins étonnantes que la doctrine elle-même. D'où vient-elle donc, cette doctrine si inconnue à l'homme, si appropriée aux besoins de l'homme, si contraire néanmoins à tout ce que l'homme a pu inventer? Rien avant, rien après; rien qui l'explique — en dehors des révélations divines de l'Ancien Testament, — rien qui lui succède et qu'on ait le droit de lui comparer. Cette doctrine marque la date unique où tout commence, où naît une ère nouvelle, une société nouvelle, où apparaît un

monde nouveau. Voici des âmes qui regardent en haut, des cœurs brisés qui espèrent, une immortalité qui se révèle ; le despotisme antique est ébranlé, la vraie liberté est descendue ici-bas, les rapports entre Dieu et l'homme sont rétablis.

Si rien d'humain n'a préparé cette doctrine, je le demande encore, d'où vient-elle ?

Messieurs, vos consciences ont répondu.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LES PÈRES APOSTOLIQUES

Nous avons assisté, Messieurs, à la fondation de l'Église, nous allons pénétrer dans son histoire ; c'est vous dire que nous descendrons beaucoup. Mardi dernier nous respirions sur ces sommets qu'il fait si bon gravir, où l'air circule si libre et si pur; nous y avons contemplé cette religion si vraie, si vivante, si jeune, si simple à la fois et si profonde, si divine et si humaine, si sérieuse et si libérale, qui prend le cœur et ne mutile pas la vie, qui relève et qui transforme au lieu d'amoindrir et d'étouffer, qui fait des hommes et qui ne fait pas des moines.

Nous assisterons aujourd'hui à un spectacle bien différent. Le principe païen va se revancher. Il s'agit d'empêcher la rencontre de l'homme avec Dieu, il s'agit d'empêcher la rencontre de l'homme avec lui-même; il s'agit de supprimer l'œuvre de la foi : la nouvelle naissance, la profession personnelle, l'Église.

Le principe païen y est parvenu. Il a pris posses-

sion du christianisme, et l'a refait à son image. Son succès a été tel, que tous, plus ou moins, nous vivons au sein, nous agissons sous l'influence de ce christianisme paganisé; tous, sans exception, nous sommes à quelque degré païens. Lorsque les réformateurs, au seizième siècle, se sont efforcés de reconquérir le domaine du principe chrétien, ils n'y ont qu'imparfaitement réussi; ils ont saisi le dogme, l'Église leur a échappé.

Notre sujet aujourd'hui, c'est donc l'invasion première du principe païen dans le christianisme. Pour faire cette étude avec fruit, il faut que nous puissions comparer ce que nous avons vu, avec ce que nous allons voir. Permettez-moi, Messieurs, de rappeler en quelques mots les grandes idées par lesquelles j'ai terminé l'autre jour.

Qu'apportait-il, ce principe chrétien proclamé par les apôtres de Jésus-Christ? il apportait la religion personnelle au milieu d'un monde où régnaient exclusivement les croyances nationales et héréditaires, les déguisements hypocrites de la vieille incrédulité. Un Sauveur était venu; la nécessité de la nouvelle naissance avait été mise en lumière; la grâce gratuite de Dieu s'était adressée à chaque conscience individuelle, chaque homme avait été appelé à reconnaître et à aimer *son* sauveur; les fausses autorités : sacerdoces, traditions, directions, avaient été renversées; l'âme avait été placée en face du Dieu d'amour et de sainteté. Il y a dans le principe chrétien non pas seulement une doctrine, un système, il y a un appel d'en haut; c'est la voix du Père céleste disant à tous : Vous êtes aimés, vous êtes pardonnés. Cette parole, tous

peuvent la comprendre, elle est à la portée des plus humbles, des plus ignorants. Le temps des religions d'initiés semble fini ; la religion populaire, la religion des petits enfants et de ceux qui savent le devenir a paru.

Vous vous rappelez de quelle façon merveilleuse toutes choses s'étaient transformées par le contact du principe chrétien. — Aux nobles mais impuissantes aspirations du stoïcisme, aux minuties des casuistes, aux austérités affectées des pharisiens, aux mutilations des ascètes, succède tout à coup la grande morale, celle qui procède du dedans au dehors et qui, pour changer la vie, s'empare du cœur. Le devoir se place désormais à côté du mobile ; la foi en Celui qui s'est donné pour nous contraint notre cœur de se donner à son tour ; la foi devient ainsi l'œuvre des œuvres : elle nous sépare du péché, elle nous fait entrer dans la vie nouvelle, vie de consécration joyeuse et de vraie liberté. La famille avait été détruite ; la famille renaît. L'Église apparaît, l'Église, ce fait inouï, cette négation de l'antiquité tout entière, cette organisation vivante de la spontanéité. Enfin le fait chrétien, qui enfante des convictions individuelles, des consciences droites, des âmes inasservies, crée en même temps et par cela seul la liberté religieuse et l'indépendance des sociétés. L'Église, qui se distingue profondément du monde et de l'État, exerce sur le monde et sur l'État une influence décisive ; les institutions odieuses tombent sans qu'on les touche, la civilisation moderne a vu le jour.

Messieurs, il y a plus d'unité qu'on ne l'imagine en ce monde, soit pour le bien, soit pour le mal. N'avons-

nous pas tous été frappés de ce fait qu'on retrouve la grande doctrine de l'individualisme à la base de tout ce qui est bon, de même qu'on rencontre la doctrine des croyances collectives à la base de tout ce qui est mauvais? Ce qui a produit le sacerdoce universel, la vraie morale, l'Église de libre adhésion, la famille unie, la liberté des âmes et des sociétés, c'est le principe chrétien. Ce qui a produit le clergé, la casuistique, les couvents, le catholicisme, l'abaissement du lien conjugal, l'esclavage des âmes et celui des sociétés, c'est le principe païen.

Et le contraste s'exprimera plus énergiquement encore si, au lieu de considérer les applications extérieures des deux principes, nous allons chercher au fond même des consciences leur silencieuse action. Prenons deux hommes : celui-ci professe le christianisme le plus orthodoxe, mais ce christianisme n'est pas à lui, il l'a reçu comme on reçoit un héritage, il le professe comme on professe les opinions de sa famille, de son temps et de son pays; il le professe parce qu'il lui est plus commode de l'admettre que de le rejeter, parce qu'il lui faudrait plus d'énergie pour être incrédule que pour être croyant; cet homme, régulier dans sa doctrine, régulier dans sa conduite, régulier dans son culte, fait des aumônes, goûte une prédication fidèle, éprouve au besoin certaines émotions religieuses, du reste il ne sait le premier mot ni de la douleur du péché, ni de la joie du salut, ni des luttes intimes de la conversion; je dis que cet homme est païen. L'autre rejette encore le christianisme, il n'a pas trouvé mais il cherche, « celui qui cherche, trouvera »; cet homme respecte trop la vé-

rité pour professer ce qu'il n'admet pas, cet homme éprouve les angoisses du doute sérieux, cet homme a soif de lumière et de paix, il comprend que l'œuvre de la foi s'empare du cœur tout entier, et il hésite à croire, car le jour où il aura cru il ne se donnera pas à demi. Je dis que cet homme est déjà saisi par le principe chrétien.

Un tel rapprochement, Messieurs, vous révèle mieux que ne pourraient faire mes paroles, la nature d'un pouvoir si nouveau.

D'où vient-il ? voilà ce que je vous ai demandé. Ils ne l'ont pas regardé un seul instant, ceux qui prétendent qu'on l'a *inventé* ! L'inventeur du christianisme ! L'inventeur de la personne, de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ ! On a osé le dire, Messieurs. Vous vous rappelez la réponse de Rousseau [1]. Et cependant Rousseau connaissait bien mal le christianisme. Il le voyait du dehors ; il n'éprouvait envers lui qu'une sorte de sympathie esthétique. Pour nous, croyants, nous savons ce qu'il faut penser de l'invention du christianisme au premier siècle, ou de sa formation mythique au second. Jamais contre-vérité plus insolente ne fut proposée à la crédulité des incrédules. Quoi, l'homme donner ce qu'il n'avait pas ! Quoi, la tradition enfanter le contraire absolu de ce que renfermait l'esprit humain ! Quoi, le pécheur prononcer la condamnation de tous ses esclavages, de toutes ses passions, de tous ses péchés ! « On ne cueille pas des raisins sur les épines ; » on ne cueille pas le principe chrétien sur l'arbre païen.

1. « L'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Je me suis attardé, Messieurs, comme on le fait quand il s'agit de quitter une belle et ravissante contrée pour se rendre dans un pays désolé.

Prenons courage, assistons aux débuts de ce mouvement qui, s'éloignant toujours plus du modèle apostolique, doit aboutir au catholicisme romain.

L'œuvre est déplorable, mais elle a sa grandeur! Je comprends assurément qu'on déteste le catholicisme — tout en aimant les catholiques — mais ce que je ne parviens pas à comprendre, c'est que le catholicisme excite notre mépris. Le catholicisme est un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre du principe païen; vous pouvez le haïr, il n'y a pas lieu à le mépriser, soyez-en convaincus. Sans doute, à un certain point de vue, le catholicisme présente un tissu de contradictions; il ne saurait soutenir un quart d'heure d'examen: mettez le pape à côté des apôtres, les persécutions par l'Église à côté des persécutions de l'Église, l'immaculée conception à côté du culte en esprit et en vérité, vous aurez de la peine à retrouver un rapport quelconque entre le christianisme des premiers âges et le catholicisme du douzième, du dix-neuvième siècle. L'Écriture condamnant la tradition, la tradition ancienne condamnant la tradition moderne, l'autorité condamnant l'autorité, voilà ce que vous rencontrerez sur tous les points. Cependant cette religion si absurde, si illogique, si opposée aux enseignements comme à l'exemple des apôtres, cette religion qui semble ne pouvoir subsister qu'en supprimant la Bible, l'histoire et le bon sens, cette religion repose sur un fondement solide, car elle repose sur l'idolâtrie naturelle, sur l'indestructible paganisme

de nos cœurs. Montrez-moi un système qui soit mieux en harmonie avec les instincts de l'homme révolté contre Dieu, indifférent à la vérité, de l'homme qui toujours a voulu posséder une croyance et pratiquer un culte, à la condition de ne pas changer sa vie et de ne pas donner son cœur ! Il tient à ne pas traiter sérieusement les choses sérieuses, il tient à ne pas être forcé de choisir, il tient à se débarrasser de son âme. Or, montrez-nous un lieu de repos comparable au catholicisme romain ! C'est une Église ancienne ou qui semble l'être—n'oublions pas qu'elle se renouvelle incessamment — c'est une Église nombreuse, magnifiquement organisée, dont la direction s'offre à tous et pourvoit à tout. Quel oreiller de paresse pour les consciences ! Quel abri préparé pour ceux qui redoutent le contact direct avec Dieu et avec eux-mêmes ! Quelle sécurité pour ceux qui aiment à se décharger de toute spontanéité morale, à se laisser diriger et sauver ! Ils sont nombreux ceux-là. Le clergé catholique le sait ; il connaît sa force. Aussi, ne s'inquiète-t-il outre mesure ni des attaques victorieuses de ses adversaires, ni des conséquences de ses propres fautes, si lourdes qu'elles soient. Il compte sur la lâcheté naturelle des âmes qui veulent être chrétiennes au meilleur marché possible. Il y compte si bien, que lorsque ces âmes lui échappent, il n'en désespère nullement; car il n'ignore pas quelle est la durée ordinaire de telles rébellions. A part quelques hommes énergiques qui pensent par eux-mêmes, qui examinent, qui sont capables d'affirmer ou de nier pour leur propre compte, la plupart reviendront au bercail. Ceux-là surtout auxquels une vie de frivolité ou de

désordre laisse quelque inquiétude pour l'avenir, ne manquent pas de réserver leurs dernières années à une conversion de bon goût, qui rassure fort et qui coûte peu.

Voilà, Messieurs, le grand côté du catholicisme; telle est la restauration de l'édifice païen dont il forme le couronnement.

Nous allons voir de quelle manière on a commencé. C'est toujours à ce moment qu'il faut étudier les questions. Si l'histoire du premier siècle offre tant d'intérêt, ce n'est pas seulement parce qu'on y trouve la vérité dans sa pureté, dans sa fraîcheur, telle qu'elle sortit des mains de Dieu, c'est aussi parce qu'on peut y remonter jusqu'aux sources mêmes et aux origines de l'erreur. Les deux routes, celle de la vérité, celle de l'erreur, confondues au point de départ, se désunissent graduellement; longtemps une faible distance les sépare, mais plus elles avancent, plus elles s'écartent, car l'une va à l'orient, l'autre à l'occident. L'historien philosophe s'assied à ce point de départ; là il surprend les divergences naissantes qui deviendront plus tard des hostilités.

Ces divergences ont alors un caractère qu'elles sembleront perdre à quelque degré dans la suite : ce sont des questions de principe. Les faits occupent encore très-peu de place au premier siècle, les principes se présentent donc seuls. On peut les apprécier en eux-mêmes et détachés de leurs conséquences pratiques. Moment unique, auquel il faut se rendre attentif. Nous ne sommes que trop disposés, Messieurs, à nous déterminer par des considérations d'utilité. Mais les principes, mais l'importance des

principes, mais la souveraineté des principes, voilà nos titres de noblesse. La dignité de l'homme consiste à tenir aux idées, à aimer le vrai pour lui-même, à mettre une vérité au-dessus d'une utilité.

En commençant par le commencement, nous avons un autre avantage : nous voyons la grandeur des petites déviations. Les erreurs naissantes paraissent toujours petites. Si quelqu'un s'avise de s'en alarmer, alors nous levons les épaules ; nous ne consentons à les craindre et à les combattre que le jour où elles sont devenues indestructibles. L'autorité des Écritures est-elle attaquée? nous ne nous en inquiétons guère, surtout nous ne nous en inquiétons pas longtemps : c'est encore si peu de chose ! Les tendances à l'imitation de Rome se glissent-elles au milieu de nous, importent-elles chez nous leurs doctrines et leurs institutions? nous refusons de lutter avec vigueur : elles sont encore si loin du catholicisme proprement dit! Supposez que des chrétiens vivant au premier siècle de l'Église — plût à Dieu qu'il y en eût eu de tels ! — eussent dénoncé l'abandon du modèle apostolique, attaqué le vieil esprit païen qui cherchait à prévaloir, eussent montré dans un prochain avenir l'action magique des sacrements, la tradition, l'autorité humaine, la casuistique, la hiérarchie, le clergé ; les gens *sages* se seraient moqués d'eux : Ne nous parlez pas de ces hommes étroits et hargneux qui se préoccupent des petites erreurs ! Cependant, derrière les petites erreurs sont venues se placer les grandes, ou pour mieux dire, les petites sont devenues grandes, avec le temps.

En assistant aux débuts de l'Église, nous faisons plus que juger la question des petites erreurs, nous jugeons aussi celle des erreurs pieuses. Toute erreur est pieuse à son début, d'abord parce que, destinée à servir les intérêts de la piété, elle se montre commode, elle se rend utile à la propagation de l'Évangile ; ensuite parce qu'elle est recommandée par des hommes pieux. Chaque jour j'entends dire, et vous l'entendez dire comme moi : « Pourquoi s'inquiéter de telle œuvre, de telle fondation ? Des chrétiens excellents ne la soutiennent-ils point ? » — Et croyez-vous que les Pères apostoliques ne fussent pas des chrétiens excellents, je vous le demande ! Ils vivaient par la foi, et ils ont gâté la foi ; ils donnaient leur vie pour l'Évangile, et ils ont commencé tout le mal qui, depuis des siècles, s'oppose à l'Évangile. Ce qui s'est passé alors se passe aujourd'hui ; à l'origine de toute erreur grave, nous trouvons un homme pieux. L'impiété ne fonde rien.

L'étude des débuts de l'Église nous rend un meilleur service encore. Par cela même qu'elle nous fait voir de petites déviations et des hommes pieux à l'origine des plus monstrueuses erreurs, elle nous donne une double leçon : elle nous apprend qu'il ne faut rien admettre sur le seul témoignage d'un homme, même du meilleur ; elle nous apprend aussi à distinguer entre les doctrines et les hommes. Impitoyables envers les doctrines, restons pleins de charité, soyons pénétrés de respect envers les hommes. Les Églises, les opinions les plus opposées à la vérité renferment des hommes respectables, et beaucoup. Je ne serais pas à l'aise pour ex-

primer ma pensée dans cette séance où la controverse doit nécessairement trouver sa place, si je ne déclarais qu'à mes yeux — et ceci n'est pas une vaine phrase — il y a partout non-seulement des hommes respectables, mais des hommes pieux. Je vous scandaliserais peut-être si je vous disais jusqu'où va ma conviction sous ce rapport.

J'ai parlé de controverse ; elle non plus ne saurait négliger sans s'affaiblir l'étude attentive des débuts. Si vous voulez comprendre la grande déviation dont Rome présente le type le plus achevé, ne la considérez pas seulement dans ses derniers excès, dans la papauté du moyen âge, dans l'inquisition, dans la suppression de la Bible, dans la confession auriculaire, dans le culte de Marie ; considérez-la dans les tendances inoffensives des premiers Pères, suivez pas à pas leur développement progressif à travers les siècles. Aucune erreur, pour grossière soit-elle, ne sera aussi frappante que cette marche qui ne s'interrompt pas. Voici d'abord la justification par la foi ; puis, peu à peu, la justification par les sacrements et par les œuvres. Voici d'abord le Sauveur seul ;puis peu à peu, d'autres intercesseurs, d'autres mérites. Voici d'abord la nouvelle naissance; puis, peu à peu, l'adhésion à une Église, l'acceptation d'un formulaire, l'accomplissement de certains rites. Voici d'abord la morale chrétienne ; puis, peu à peu, les devoirs numérotés et les manuels de cas de conscience. Voici d'abord l'Église de libre adhésion ; puis, peu à peu, la religion héréditaire et nationale. Voici d'abord le baptême, expression de la foi qui sauve ; puis, peu à peu, le baptême sans la foi et le salut par le

baptême. Voici d'abord l'Ecriture seule infaillible et le Saint-Esprit offert à tous ; puis, peu à peu, les décrets des conciles avec la tradition. Voici d'abord la sacrificature universelle ; puis, peu à peu, le clergé, la direction, la foi du curé. Voici d'abord l'individu ; puis, peu à peu, l'anéantissement des consciences individuelles. Ainsi l'on suit comme à la trace cette marche rétrograde qui aboutit au christianisme païen. Ainsi la papauté n'est plus un accident. Ni l'adoration des images, ni l'alliance avec l'Etat, ni la persécution, ni le pied des papes mis sur les rois, ni le pied des rois mis sur l'Église ne sont un accident. Tout cela n'est qu'une déduction rigoureuse et logique ; tout cela, c'est l'arbre qui naguère était la semence. Otons aux controversistes romains la grande ressource des accidents. Je ne connais pas d'accidents en histoire.

Et maintenant, abordons l'époque des Pères apostoliques. Commençant à la destruction de Jérusalem par Titus, elle s'étend presque jusqu'à la destruction de Jérusalem par Adrien. Entre ces deux catastrophes providentielles, je cherche en vain des événements à vous raconter. Ici encore, et plus même que l'autre jour, je suis amené à vous dire que les seuls événements ce sont les principes, que l'histoire des principes est la véritable histoire.

Que s'est-il passé en effet ? Sur la scène politique, les Flaviens et les Antonins présentent une série d'empereurs estimables, parmi lesquels Domitien seul rappelle la monstrueuse tradition des Césars. Dans l'Église, la grande mission continue, l'Évangile se ré-

pand avec une inouïe rapidité; peut-être est-il déjà arrivé dans les Gaules, près de vos frontières; en tous cas Pothin et Irénée, ces martyrs, ne tarderont pas à être envoyés d'Asie à Vienne et à Lyon. Pendant ce temps le paganisme a son personnage dont il fait grand bruit : Apollonius de Tyane parcourt l'Europe et l'Asie; le pauvre thaumaturge accomplit les prétendus prodiges que la philosophie du dernier siècle a eu l'audace de comparer aux miracles de Jésus-Christ! Je passe, Messieurs; nous avons mieux à faire que de nous attarder à de pareilles misères.

Ce qui doit nous arrêter, c'est l'important, c'est le sérieux événement de l'époque, ce sont les attaques dirigées par le principe païen contre le principe chrétien. Elles se montrent sous trois formes : la persécution, l'hérésie proprement dite, la corruption intérieure qui prépare le catholicisme.

Je retranche la persécution; elle n'a rempli, à tout prendre, qu'un faible rôle durant cette période; Dieu a ménagé son Église naissante. J'en dirai un seul mot : si la persécution est le fait païen par excellence, si elle constitue la manifestation la plus complète du principe païen; le fait chrétien par excellence doit être la véritable liberté, dans toutes les régions. Persécuter, accepter la protection d'une législation intolérante, c'est n'avoir la première notion, ni de la vérité, ni de sa dignité, ni de sa mission ici-bas.

Restent l'hérésie et la corruption intérieure : la révolte brutale qui rompt avec le christianisme, avec ses bases avouées, avec l'autorité absolue de ses livres inspirés; et la révolte perfide qui altère insensiblement, qui se glisse, qui s'insinue, qui s'empare

du christianisme, qui se servira de l'Église pour supprimer l'Église. De ces deux procédés du principe païen, lequel est le plus redoutable? évidemment, le second. C'est aussi celui-là sur lequel j'insisterai le plus longtemps. Une hérésie qui se donne pour l'Église offre bien plus de danger qu'une hérésie qui se manifeste comme une séparation. Commençons par les hérésies proprement dites.

Les hérésies, Messieurs! Quoi! déjà la lutte! déjà la guerre intestine! — Oui, l'hérésie et la guerre sont l'apanage de la vraie religion, de la religion de paix. Le paganisme et le principe païen ne connaissent ordinairement rien de semblable. L'Évangile a eu le monopole des luttes de doctrine, des guerres religieuses, comme il a eu le monopole de la lutte intime au fond des âmes. « Je n'ai pas apporté la paix, mais l'épée. » Rien au monde n'a troublé autant de consciences, divisé autant de familles et autant d'États; rien au monde n'a fait verser autant de sang, autant de larmes sur la terre. En serons-nous surpris ou scandalisés? Étonnons-nous alors que la conversion soit une œuvre sérieuse, que la crise morale de la foi rappelle les douleurs de l'enfantement, que le péché résiste avec force quand il est fortement attaqué, que le monde emploie toute ses armes dans une question de vie ou de mort! Altérés de fausse paix, nous sommes disposés à répudier la paix véritable qui ne s'acquiert que par le combat et qui ne se donne qu'après la victoire; nous sommes tout prêts à repousser une vérité si vivante, si militante, si incommode. Ne vaut-il pas mieux dormir? — Soit. Vous voulez dormir? Prenez le principe

païen, suivez le courant, adoptez les opinions reçues, écartez les idées compromettantes de foi individuelle et d'examen. Mais si la vérité vaut la peine qu'on la cherche et qu'on la serve, alors acceptez les conditions de la vérité : les angoisses intérieures et les batailles extérieures, les divisions, les hérésies.

Des hérésies ! les apôtres en ont vu, déjà, de leur vivant.

La première qui soit indiquée d'ordinaire est celle de Simon le magicien. Mais on a bâti tant de fables sur ce nom-là, on s'en est si bien servi comme d'un moyen facile de personnifier les tendances ennemies, que j'hésite, je l'avoue, à prendre au sérieux l'histoire et l'hérésie de Simon. Nous en tenant au récit du Livre des Actes, nous trouverons que Simon a été — un moment au moins — le représentant d'une doctrine qu'il vaut la peine de signaler. Il prétend acheter le Saint-Esprit ; donc le Saint-Esprit est une chose matérielle, une chose qu'on se procure par des moyens extérieurs ! Nous voici en plein sur le terrain de la puissance des formules, de l'action du contact, de la magie en un mot. La magie n'est qu'une des formes de la matérialisation religieuse ; l'autre forme se trouvera dans la notion nouvelle des sacrements.

Les Nicolaïtes, dénoncés à plusieurs reprises par l'Apocalypse, encore mêlés à l'Église, vont en être rejetés. C'est bien une hérésie proprement dite. Ils parlent des « profondeurs de Satan, » ils affectent de s'élever au-dessus du vulgaire, et leur haute spiritualité aboutit, selon l'usage, à l'indifférence pour les actes extérieurs. Ils assistent aux festins idolâtres

et participent aux abominations qui en forment l'accompagnement.

Je pourrais joindre ici les ascètes, dont le système est combattu par l'Épître aux Colossiens; mais je ne me sens pas le droit de transformer une tendance en hérésie, et de vous raconter l'histoire comme elle a été trop souvent écrite, en bâtissant tout un récit légendaire sur un verset du Nouveau Testament. Parce qu'il y avait déjà parmi les premiers chrétiens des hommes qui transformaient les macérations en vertus, recommandant « ces choses qui ont une réputation de sagesse en ce qu'elles n'épargnent pas le corps, » nous ne sommes pas autorisés pour cela à imaginer une hérésie ascétique séparée de l'Église.

Mais ce qui n'existait qu'en germe au temps des apôtres mûrit rapidement après eux. Deux hérésies véritables se montrent à la fin du premier siècle et au commencement du second : celle des Ébionites et celle des Gnostiques.

Les Ébionites — qui ont porté aussi le nom de Nazaréens — sont l'incarnation directe des Judaïsants, si fortement combattus par les apôtres : conservation des cérémonies juives, en dépit de leur abolition par l'Épître aux Hébreux; prétention d'imposer ces cérémonies aux chrétiens d'entre les gentils; tendance à ne voir en Jésus qu'un homme, le grand prophète, le Messie ; lutte contre l'influence de Paul et de ses écrits ; rejet d'une portion très-considérable du Nouveau Testament, telles sont les erreurs capitales des Ébionites. Bientôt du reste ils ont péri. Pourquoi l'esprit judaïsant aurait-il persisté à se faire

hérétique, quand l'Église elle-même se mettait à judaïser? Le catholicisme, en le modifiant beaucoup, a absorbé l'Ébionitisme.

Les Gnostiques, eux, ont duré; ils se sont répandus en divers pays, sous diverses formes; ils ont enfanté différents systèmes plus révoltants les uns que les autres. Si les Ebionites sont nés de la corruption légale et juive du christianisme, les Gnostiques sont nés de sa corruption spéculative et orientale. Ceci, Messieurs, est un grand sujet qui demanderait des heures; nous n'avons que quelques minutes, je vais essayer de vous dire en peu de mots ce qu'il contient de plus essentiel.

Le problème des problèmes, celui qui n'a cessé de tourmenter la raison et la conscience de l'humanité, celui qui ne résout aucune philosophie, aucune religion fausse, celui dont la Bible seule fournit l'éclatante solution, c'est l'entrée du mal dans le monde. Dieu serait-il l'auteur du mal? impossible. Donc il y a deux Dieux, un Dieu supérieur et un Dieu inférieur; ou, s'il n'y a pas deux Dieux, il y a une matière éternelle, une matière qui est le mal. Voilà, Messieurs, l'éternel dualisme que nous retrouvons dans l'antiquité tout entière, dans les religions orientales, dans la Perse, dans Platon, dans la philosophie juive ou cabbale. Voilà le dualisme qui règne encore parmi nous et qui fait, qu'identifiant le corps avec le péché, nous nous imaginons trop souvent que l'âme est purifiée et qu'elle monte vers Dieu, par cela seul que la mort l'a débarrassée de son enveloppe.

Le gnosticisme est un remaniement dualiste de la doctrine chrétienne; ou plutôt c'est une doctrine

très-dualiste et très-peu chrétienne, qui n'a fait quelques emprunts à l'Evangile qu'afin de le mieux renverser.

Le dualisme gnostique est un dualisme par émanation. Il pose d'abord le Dieu Suprême, le Dieu bon, la source impersonnelle d'où tout sort et où tout doit retourner : puissance inerte, neutre et occulte, une obscurité, un *pleroma.* — Puis, de ce Dieu Suprême sortent des émanations successives, de plus en plus affaiblies, de moins en moins parfaites. L'une de ces émanations est le Créateur, le *Démiurge;* par lui la matière est entrée dans le monde, la matière, c'est-à-dire le mal; il est l'auteur de l'Ancien Testament. Jésus est une émanation supérieure au *Démiurge*, un *Eon* d'un ordre plus pur. Il est venu, il a vécu sur la terre; mais sa mort n'a été qu'une illusion, car il ne pouvait avoir un corps réel, puisque la matière est le mal.

Vous voyez à quel point nous sommes descendus, sous prétexte de monter ! Au lieu du Dieu unique, le dualisme; au lieu du Dieu vivant, le panthéisme; au lieu du Sauveur, un Eon; au lieu du sacrifice de la croix, un coup de théâtre ! — Et ce n'est pas Dieu seul qui est supprimé; l'homme a disparu pareillement. On a bien fait; la personnalité divine et la personnalité humaine sont deux termes inséparables; ils subsistent ou ils périssent ensemble. Essayez de retrouver la personnalité et la responsabilité de l'homme dans les trois classes que distingue le gnosticisme : les pneumatiques, qui appartiennent forcément au bien; les psychiques, placés dès leur naissance dans une situation intermédiaire entre le bien et le mal; les

hyliques, voués au mal! C'est ainsi que le ressort moral a été brisé; la conversion a fait place à l'émanation.

Je ne vous traînerai pas plus longtemps au travers de ces tristes théories si prétentieuses et si pauvres; mais mon devoir d'historien ne me permettait pas de les passer sous silence. Qu'il serait doux maintenant de se retourner vers l'Ecriture et vers sa belle solution du problème du mal! Dieu ne crée pas le mal — le mal n'émane pas de Dieu — mais Dieu crée des êtres doués de libre arbitre. Les anges et les hommes peuvent choisir entre le bien et le mal. Cette création-là, supérieure, vous en conviendrez, à celle qui aurait produit des machines à bonnes œuvres, donnant la liberté, réserve le droit. Le droit peut amener la chute, le droit peut introduire le mal sur la terre; sans cela, il ne serait plus le droit. Ainsi le mal entre dans le monde sans que Dieu l'ait créé, sans que Dieu partage la souveraineté absolue avec personne. Ainsi le relèvement a lieu, comme la chute, par la conciliation aussi simple que merveilleuse d'une toute-puissance pleine d'amour et d'une responsabilité morale qui ne saurait abdiquer. Ni Dieu ni l'homme ne sont anéantis dans cette œuvre où toute gloire appartient à Dieu seul, et qui ne s'accomplit pourtant qu'avec la participation de notre cœur.

Je ne vous ai rien dit, Messieurs, des conséquences pratiques du gnosticisme. Il n'est pas difficile de les deviner. Deux tendances principales en marquent les deux courants. — Les uns, partant de ce fait que la matière est maudite, s'écrient : « Mon corps, ce

n'est pas moi; qu'il fasse donc ce qu'il voudra! La matière, cette étrangère, ne saurait décider de mon sort! Et d'ailleurs, ne suis-je point affilié, pneumatique, certain par conséquent du bonheur éternel? » De là l'indifférence aux actes extérieurs et d'affreux désordres qui rappellent la corruption des Nicolaïtes. Les autres, plus logiques et plus purs, font la guerre à la matière, ils la détestent, ils s'attachent à la détruire : ce sont les ascètes. L'hérésie austère — il y en a toujours eu de telles — condamne les viandes, proscrit le mariage, préconise la souffrance, croit que les haillons sont des vertus, et remplace par la mutilation de l'homme le sacrifice vivant et saint.

Vous voyez quels sont les caractères généraux de ces hérésies, ceux qu'on retrouve dans toutes également. Le principe païen retranche la rencontre directe de l'âme avec Dieu : ni les Ebionites, ni les ascètes ne maintiennent le fait capital de la nouvelle naissance. Le principe païen détruit la divinité du Sauveur : chez les Ebionites le Sauveur n'est qu'un homme; chez les Gnostiques il n'est qu'une émanation, son sacrifice n'est qu'une apparence. Enfin, le principe païen renverse l'autorité des Ecritures : les Ebionites rejettent les Epîtres de Paul, les Actes, la plupart des Evangiles; les Gnostiques rejettent l'Ancien Testament et remanient le Nouveau.

Quittons les hérésies, Messieurs, et occupons-nous de la corruption intérieure. C'est notre sujet principal; les développements où nous venons d'entrer nous permettront de l'aborder avec fruit.

Les Pères apostoliques : Clément Romain, Ignace,

Polycarpe, sont, vous le savez, disciples directs des apôtres. A côté de ces trois noms, la tradition en met trois autres : Barnabas, à qui elle attribue une Épître; Hermas, qui aurait écrit le livre du *Pasteur;* Papias, dont Irénée nous a conservé quelques citations.

Si je vous présente une liste réduite à six noms — dont trois ont seuls une véritable importance — c'est que j'ai commencé, Messieurs, par nettoyer en quelque sorte mon terrain, débarrassant le premier siècle de tous les écrits apocryphes dont on a cherché à l'encombrer, chacun sait dans quel but. On a mis sous le couvert de Clément Romain quelques recueils plus absurdes et plus supposés les uns que les autres : les *Constitutions apostoliques*, les *Canons apostoliques*, les *Clémentines*, et ce remaniement des Clémentines qui porte le nom de *Recognitions*, étrange livre où figurent les luttes fabuleuses de Simon le magicien et de l'apôtre Pierre. Il va sans dire que nous avons aussi le recueil des décrétales des papes du même siècle. Viennent ensuite la *Liturgie apostolique*, le *Symbole des apôtres* — qu'on répète encore aujourd'hui dans beaucoup d'Églises, je ne sais pourquoi — la *Prédication de Pierre*, les *Livres sybillins* arrangés après coup, des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque à Paul*, des lettres de *Jésus-Christ au roi Abgare*, des lettres de la *Vierge*. Que sais-je! Sans parler des faux Evangiles, des faux Actes, des fausses Epîtres.

Tout cela ne vaut pas un quart d'heure de discussion. Arrêtons-nous à ce qui est sérieux, aux six écrits que je vous ai nommés d'abord.

Messieurs, j'ai besoin de faire ma profession de foi

au sujet des Pères apostoliques. Contraint en quelque sorte à relever leurs erreurs, à montrer en eux les commencements d'une réaction païenne qui s'est prolongée au travers des âges, je ne viens certes pas instruire leur procès. Avant de juger de tels hommes, il faut savoir s'humilier devant leur zèle, leur consésécration chrétienne, leur courage et leur dévouement. Avant de signaler l'origine du mal, il importe de signaler l'influence du bien. Si on oubliait de le faire, il en résulterait un froissement de la conscience et une épreuve pour la foi.

Je voudrais préciser la nature des écrits auxquels nous allons avoir affaire. Les Pères apostoliques ne sont pas des docteurs, ce sont des hommes simples, naïfs, étrangers à tout esprit de système. Les docteurs viendront assez! Les théologiens viendront assez! Les apologies du second siècle, plus tard, et surtout l'école africaine : les Pères d'Alexandrie et de Carthage opéreront le périlleux mélange de la philosophie et de la religion. On refera la Révélation d'après la métaphysique; aux dogmes formulés par les apôtres on substituera les dogmatiques arrangées par les savants. Où cela nous a conduits, nul ne l'ignore! La popularité de la religion y a péri, et sa vérité aussi. Assurément la science a ses droits, elle a son rôle et sa grande mission; assurément il faut des écoles, des études, et la place des docteurs a été marquée par Paul lui-même au sein des Églises; mais la gnose chrétienne, mais la systématisation de l'Évangile, mais la définition de ce que l'Écriture ne définit pas, mais la découverte scientifique de ce que l'Écriture ne révèle pas, mais l'introduction successive dans l'Écriture de

toutes les philosophies régnantes, voilà ce qu'on ne saurait trop déplorer. On peut être très-savant, grâce à Dieu, et recevoir simplement ce qui est écrit, ce qui ne varie point de siècle en siècle, ce que les humbles acceptent aujourd'hui comme les humbles l'acceptaient au temps des apôtres. On peut avancer beaucoup dans l'intelligence, dans l'appropriation, dans l'application du dogme immuable, — ce champ du progrès est immense, — sans entrer sur le fatal terrain de la spéculation dogmatique, sans interposer des systèmes humains entre les consciences et la Révélation. On l'a fait, je le répète, après les Pères apostoliques. Quant à eux, s'ils ont eu des torts graves, nul ne saurait leur reprocher celui-là.

Le premier Père qui s'offre à nous, Clément, est surnommé Romain parce que, principal conducteur de l'Eglise de Rome, il a sans doute occupé parmi les *évêques* ou *anciens* de cette Église la position d'ancien à double honoraire, chargé de la présidence et de l'enseignement. Il va sans dire que le catholicisme en a fait un pape, successeur d'Anaclet, de Linus... et de Pierre ! Ce Père prend place à côté des compagnons de l'apôtre Paul, qui le nomme dans l'Epître aux Philippiens. La lettre de Clément — je ne parle pas de la seconde, apocryphe — a été écrite, dit-on, peu de temps après la prise de Jérusalem ; elle est adressée par l'Église de Rome à celle de Corinthe, fort troublée à la suite de la révocation injuste de plusieurs de ses anciens.

On ne peut lire cette lettre, Messieurs, sans éprouver un sentiment pénible. Voilà donc le premier document, le premier livre d'homme qui succède à

l'inspiration. Quelle différence! Comme nous tombons de haut! Comme elle est fade, cette longue homélie, comme elle est puérile, cette fastidieuse énumération de conseils et de devoirs! J'aurais voulu vous en citer deux ou trois fragments et vous prier d'en juger vous-mêmes. Le temps nous manque pour cela, contentez-vous de quelques rapides indications.

S'agit-il de prouver la résurrection des corps? Clément Romain cite le phénix: puisque cet oiseau renaît de ses cendres, qui osera dire que l'homme ne sortira pas du tombeau! S'agit-il de prouver l'expiation par le sang de Christ? Clément nous montre le grand sacrifice prophétisé par ce ruban écarlate que Rahab attacha à sa fenêtre en signe de mémorial, afin de sauver elle et les siens.

Et cependant Clément est un des Pères les plus sensés et les plus fidèles. Son Épître oppose une réponse irréfutable à ceux qui prétendent que le premier siècle connaissait la hiérarchie ecclésiastique, qu'il admettait trois charges: les évêques, les anciens — ou prêtres — et les diacres. Clément, et sous ce rapport, son langage s'accorde à merveille avec celui des apôtres, ne parle jamais que de deux charges. Les Églises de son temps n'en connaissent que deux: les anciens — ou pasteurs, ou évêques — et les diacres ou serviteurs.

Mais si l'organisation des charges de l'Église n'a pas été altérée encore, la doctrine se corrompt déjà. Il est remarquable, Messieurs, que le premier point compromis ait été le point central: la justification par la foi; le catholicisme n'a pu se construire qu'à la

condition de supprimer ce dogme, base de tous; la Réforme n'a pu s'entreprendre qu'à la condition de le retrouver. — Clément connaît la Rédemption sans doute, car il parle « du sang versé pour notre salut; » mais il parle aussi de « la réconciliation par la repentance, » il parle de « mériter le pardon par la charité. »

La doctrine de l'expiation, qui n'est point niée, est altérée, est obscurcie. Le cœur naturel a repris le dessus; le premier pas est fait, les autres suivront bientôt. Nous voudrions, n'est-il pas vrai, ressaisir le principe chrétien, nous voudrions revenir à ce Sauveur parfait qui a tout accompli, qui s'est donné tout entier, qui nous veut tout entier; nous voudrions retourner à cette Eglise des apôtres qui n'avait de place ni pour les sacerdoces ni pour les vaines formes, qui n'en aurait jamais eu pour la religion d'Etat! Tant que l'âme vit de la vie de Dieu, entre elle et Dieu vous ne mettrez rien. Il est trop tard : l'erreur a commencé son œuvre de destruction.

Et voyez comme cela est grave, voyez comme l'altération du christianisme débute bien par l'article le plus essentiel, voyez comme le Diable choisit habilement son point d'assaut!

Ignace, qui vient après Clément, a contribué plus que personne aux progrès de l'ennemi. En parlant ainsi, Messieurs, j'ai presque peur de calomnier ce respectable, cet excellent disciple de Christ. Impossible néanmoins de ne pas voir en lui le vrai représentant du principe païen, le vrai fondateur du catholicisme : Ignace est l'homme important à étudier. Ses épîtres, au nombre de sept, ont été fortement altérées.

L'immense travail de falsification qui fait la honte du catholicisme, qui deviendra son châtiment, a pris les Épîtres de Clément à partie, pour en grossir le chiffre et pour en remanier la version [1].

Flétrissons, une bonne fois, tout ce honteux système de fraudes pieuses, toutes ces applications de l'odieuse maxime : « Faire le mal afin qu'il en arrive du bien ! » En employant des moyens pareils, en les employant avec une persévérance inouïe, en érigeant le mensonge en méthode régulière — et vous savez ce qu'a duré le règne des fausses décrétales — le catholicisme nous a donné le droit de mettre un doute devant chacune de ses affirmations. Pourquoi serions-nous tenus de croire à ses légendes, à ses miracles, à ses procès-verbaux d'inquisition ? Qui a altéré le texte des Pères peut bien altérer un procès-verbal. Qui a forgé et appliqué pendant des siècles de faux recueils de décrétales peut bien forger de faux saints, de faux miracles et de faux certificats.

Ceci dit, il reste évident que plusieurs erreurs graves ont véritablement pris place dans les sept épîtres qu'Ignace, principal conducteur de l'Église d'Antioche et disciple de Pierre, écrivit à diverses Églises d'Asie pour les remercier de l'accueil qu'il en avait reçu.

Ignace allait à Rome ; son voyage avait pour but le martyre. Ignace était conduit comme prisonnier, pour

1. La critique moderne a essayé de rétablir ce texte ; elle n'a pas eu de peine à démontrer, par exemple, que la distinction hiérarchique entre les évêques et les anciens n'a pas *pu* exister du temps d'Ignace, puisqu'elle est contredite à la fois et par Clément qui le précède, et par Polycarpe qui le suit.

y être livré aux bêtes, dans la capitale de l'Empire romain.

Ici, Messieurs, se montre la première des erreurs dont j'ai à vous parler : la soif du martyre, et dans une certaine mesure, le salut par le martyre. « J'aspire à mourir, écrit Ignace..... Ces chaînes sont à mes yeux des perles spirituelles..... Puissé-je jouir des bêtes !... J'en ai besoin pour avoir l'héritage des chrétiens..... Que je sois martyr, et je deviens héritier du Christ ! » Le mélange du faux et du vrai, de sentiments admirables — qui nous font rentrer en nous-mêmes — et du recours au salut par la douleur, se confondent ici, vous le remarquez, en une effervescence d'exaltation et de fanatisme qu'on ne rencontre pas chez les envoyés de Jésus. Qu'il est plus humain, qu'il se présente à nous plus simple et plus grand, cet apôtre qui, faisant le même voyage pour aboutir à la même mort, se recommandait humblement aux prières de ses frères ! Relisez la dernière de ses épîtres de captivité, la seconde à Timothée : « Je sais en qui j'ai cru..... Je suis lié comme un malfaiteur, mais la Parole de Dieu n'est pas liée... Pour moi, je sers déjà d'aspersion et le temps de mon départ est proche ; au reste la couronne de justice m'est réservée... Dans ma première défense, tous m'ont abandonné ; mais le Seigneur s'est tenu près de moi... J'ai été délivré de la gueule du lion... Le Seigneur me délivrera aussi de toute mauvaise œuvre et me sauvera dans son royaume céleste. » Voilà le langage du chrétien scripturaire. Il ne redoute pas, comme Ignace, l'affection de ses frères, parce qu'elle pourrait le priver du martyre qui excite son espoir ; il se contente de dire : « Quant à moi, j'aimerais à être

avec Christ, ce qui me serait beaucoup meilleur; mais il est préférable que je reste à cause de vous. »

Si le martyre commençait à sauver beaucoup, le baptême tendait à sauver un peu. Ignace ne parle pas encore du « bain régénérateur; » on sent toutefois que cette erreur capitale est en formation chez lui. Voici ce qu'il écrit: « Que la grâce du baptême soit pour vous un glaive, la foi un bouclier, la charité une lance. » — C'est ainsi, Messieurs, que se modifie dans l'esprit d'Ignace ce beau passage de l'Épitre aux Éphésiens qui nous présente l'armure complète du soldat de Christ. Chose remarquable, la grâce du baptême y remplace la Parole de Dieu — « et pour glaive l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. » — Une telle substitution signifie beaucoup. Quand la régénération baptismale sera définitivement venue, le principe païen sera vengé. L'âme n'aura plus de tête-à-tête avec Dieu; le baptême par lequel on entre dans l'Église cessera de constituer une manifestation de la foi personnelle, un profond symbole de la nouvelle naissance, de l'ensevelissement et de la résurrection en Christ, pour devenir un acte de transformation magique où l'idée de conversion n'aura plus rien à voir; dès lors, la barrière entre l'Église et le monde sera renversée, le culte héréditaire remplacera le culte en esprit et en vérité.

A une semblable religion il faudra un clergé. Le clergé tient une place énorme chez Ignace. Même en retranchant de ses écrits ce que les fraudes pieuses y ont introduit : la hiérarchie, nous demeurons en présence d'un principe nouveau, absolument contraire à la sacrificature universelle, au droit et au devoir d'examen, à cet ensemble d'institutions libérales ap-

porté par les apôtres. — « Nous ne serons soumis à Dieu qu'autant que nous le serons à l'évêque, » tel est le langage d'Ignace. « La pureté de la conscience ne se trouve pas en dehors de la communion de l'évêque... Soyez soumis à l'évêque comme à Jésus-Christ... Imitez l'évêque comme Jésus-Christ imite son Père..... Ne voyez que Dieu et l'évêque. »

Voilà, Messieurs, l'autorité de l'homme! La voilà dressée vis-à-vis de l'autorité fondée par les apôtres, de l'autorité seule légitime, seule infaillible : l'autorité de la Parole de Dieu.

Une fois la fausse autorité établie, la fausse unité est à la porte, soyez-en certains. Elle apparaît chez Ignace, elle ne tardera pas à se développer chez ses successeurs. Bientôt le grand dogme, le dogme des dogmes, ce sera l'adhésion à un corps extérieur, à l'Église où figurent les siéges anciens et dont les évêques passent pour remonter par une filiation régulière jusqu'aux Envoyés. — Ceci, Messieurs, c'est réellement l'idée catholique, dans tout son matérialisme antichrétien. Être catholique, c'est moins accepter de cœur certaines doctrines, qu'appartenir de fait à une certaine organisation, qu'être compris dans certaines circonscriptions ecclésiastiques.

Vous savez quelle unité est sortie de là ! Une unité qui varie de siècle en siècle, si bien que celle de notre temps ne ressemble plus à celle d'autrefois. Comme personne ne pense et ne croit pour soi-même, tous changent avec un ensemble merveilleux. — Elle était plus belle et plus sûre l'unité fondée par les apôtres ! Une règle toujours la même et à laquelle on revient toujours ; une Écriture si claire que les simples y ont

toujours vu les mêmes vérités ; des charges qui ne constituent pas une caste, mais qui assurent le bon ordre, la présidence, l'enseignement, les soins pastoraux !

Nous nous rapprochons un peu de ce modèle admirable et sitôt abandonné, en quittant Ignace pour aborder Polycarpe.

Polycarpe, disciple de Jean, a écrit son épître afin de transmettre les lettres d'Ignace aux Églises d'Asie. En lisant Polycarpe, Messieurs, on éprouve une sorte de rafraîchissement, on se retrouve en présence d'un chrétien nourri des Écritures. Aucun des Pères apostoliques ne cite, proportion gardée, autant de passages du Nouveau Testament. Polycarpe, cependant, participe dans une certaine mesure aux erreurs qui déjà tendent à prévaloir, et rien ne prouve mieux leurs funestes progrès que de les retrouver chez cet homme candide et pieux.

Comme Clément, il ne conçoit plus d'une manière nette la doctrine de la justification par la foi. Après avoir parlé du « salut qui vient de la grâce, » il parlera de « l'aumône qui délivre de la mort. »

Comme Ignace, il recommande la fausse autorité, la fausse unité, et contribue à la formation des idées cléricales et catholiques. Si l'on ne trouve dans son épître que des anciens et des diacres, si la distinction entre les anciens et les évêques n'y figure pas, ses anciens et ses diacres prennent déjà des allures de clergé. Il veut qu'on se soumette à eux « ainsi qu'à Dieu et à Jésus-Christ. »

Tels sont, Messieurs, les trois Pères apostoliques. Outre leurs écrits, vous le savez, nous avons à exa-

miner ceux qu'on attribue à Barnabas, à Hermas, et enfin quelques passages de Papias rapportés par Eusèbe. Je vais le faire très-rapidement.

On a mis sous le nom de Barnabas, ce compagnon de Paul qui fut pris pour Jupiter à Lystre, une épître qui ne saurait être de lui, mais qui doit appartenir à cette époque, car elle est très-anciennement citée et tenue en grand respect. Vous ne pouvez vous figurer à quel point cela est fade et puéril. Une des principales préoccupations de l'auteur consiste à rechercher dans l'Ancien Testament tous les passages qui parlent d'arbres et de cours d'eau. Ces passages sont autant de prophéties annonçant la croix et le baptême! Les arbres préfigurent l'arbre de la croix; les sources préfigurent l'eau baptismale.

Il va d'ailleurs sans dire que la vérité chrétienne est plus défigurée encore dans cette épître que dans celles dont nous avons déjà parlé. La pauvreté méritoire y fait son apparition. « Partagez ce que vous avez, y est-il dit, sans rien retenir en propre. » Ainsi ce que Jésus avait exceptionnellement prescrit au jeune riche idolâtre de ses biens, le formalisme naissant va l'ordonner à tous ceux qui prétendent réaliser une sainteté supérieure! La communauté monastique et les gloires de la mendicité paraissent à l'horizon. Nous voilà loin, Messieurs, de cette grande solution du problème de la richesse que nous admirions l'autre jour au sein de l'Église primitive! Aucun chrétien alors ne disait que ce qu'il avait fût à lui seul; posséder pour soi, jouir pour soi, thésoriser pour soi, ne savoir ni donner, ni vendre au besoin, oublier sa qualité d'administrateur, c'est ce que condamne

nettement l'exemple apostolique. Il repousse la richesse égoïste, il ne recommande pas le dépouillement universel.

Passons à un livre plus étrange encore : le *Pasteur*, d'Hermas. — Paul salue un Hermas dans son Épitre aux Romains. Cet Hermas aurait-il écrit une pareille rapsodie ? On peut se permettre d'en douter. Ce qui n'est malheureusement pas douteux, c'est que le *Pasteur* appartient au temps dont nous nous occupons, ou ne s'en éloigne guère. Les plus anciens auteurs le citent, et le citent avec un profond respect ; Irénée et Origène en parlent comme d'un livre inspiré !

Pour moi, je n'oserais pas même vous en donner le moindre aperçu, tant ses allégories me semblent extravagantes. Vous pensez bien, Messieurs, que le soi-disant Hermas reproduit toutes les fausses doctrines de ses devanciers : l'autorité cléricale, l'unité matérialisée, la régénération par le baptême, le salut par la pénitence, l'indigence méritoire. Quant aux erreurs qui lui sont propres, je vous en signalerai deux :

Hermas réglemente la pénitence. Or, la pénitence réglementée dispensera bientôt du repentir. Un développement formaliste effrayant se cache derrière cette innovation-là. Les pratiques vont prendre la place des sentiments. Bientôt viendra la fausse humilité monacale, si contraire à la vraie humiliation, et que l'apôtre Paul ne connaissait guère quand il réclamait ses droits de citoyen romain.

A côté de la pénitence organisée, Hermas introduit la casuistique : la petite morale au lieu de la grande ; le pauvre système qui dit : « Pratiquez ceci, évitez

cela! » au lieu du large enseignement qui dit : « Ou faites l'arbre bon et son fruit bon, ou faites l'arbre mauvais et son fruit mauvais! » Le *Pasteur* nous donne douze préceptes, ni plus ni moins! L'Évangile, lui, n'en donne, pour ainsi dire, qu'un seul. En quelques lignes immortelles il ouvre à l'homme une source de progrès que les siècles ne parviendront pas à épuiser. Quel homme a jamais aperçu la fin de ces trois ou quatre mots qui constituent le fond de la vraie morale? Les générations ont succédé aux générations, et toujours des horizons nouveaux se sont levés devant l'application de la loi d'amour.

Restent, Messieurs, les fragments de Papias. — Ce disciple de Jean représente une erreur nouvelle étroitement liée aux précédentes : l'amour passionné de la tradition orale. S'il trouvait quelqu'un qui eût vécu avec les apôtres: « Que disaient André, Pierre, Philippe? » leur demandait Papias. — Rien de plus naturel sans doute, mais voici l'erreur : « J'étais persuadé, écrit-il, que les hommes qui avaient vu les anciens m'instruiraient mieux de vive voix que je n'aurais pu le faire moi-même par la lecture de tous les livres. »

Faites-y attention, parmi ces livres se trouvaient les écrits apostoliques, et vous mesurerez la gravité de la tendance qui se dévoile ici. On a la Parole de Dieu, et c'est de la parole des hommes qu'on se préoccupe avant tout! Irénée, bientôt après, n'invoquera plus que deux arguments, la tradition et l'Église : Voilà ce que disait Polycarpe! Les siéges apostoliques s'accordent à enseigner ceci!

Une fois entrés dans cette route, les chrétiens vont

vite et vont loin. A la place de l'Écriture immuable et infaillible, ils n'ont plus pour les guider qu'une tradition qui change sans cesse et qui se trompe habituellement. Si vous en doutiez, je vous engagerais à lire Papias lui-même, à voir ce que vaut le témoignage le plus direct, à faire le compte des fables grossières qui déjà ont cours parmi les disciples immédiats des apôtres inspirés. Ah! pour nous, rendons grâce à Dieu de ce qu'il nous a donné une règle unique : son Livre, toujours le même, toujours accessible aux humbles et aux enfants! remercions Dieu de ce qu'il ne nous a pas condamnés à suivre le courant des opinions humaines et des systèmes humains!

Je vous ai signalé, Messieurs, les principales déviations par où se marque l'époque des Pères apostoliques; vous les trouvez toutes contenues entre la justification qui s'altère et la tradition qui s'établit. Là nous avons rencontré l'action magique du baptême, le clergé, la fausse autorité, la fausse unité, la pénitence réglée, la casuistique, la souffrance méritoire, la sainte pauvreté : en d'autres termes, le principe chrétien, altéré déjà dans chacun de ses caractères essentiels.

Viennent maintenant les théologiens de profession, vienne l'infusion de la philosophie dans le christianisme, viennent les évêques des grands centres, viennent les moines, vienne le succès, viennent les nations, vienne l'État, vienne Constantin, et les germes à peine visibles de l'ivraie que l'ennemi a semée au temps de la persécution et de la faiblesse

se développeront avec une redoutable rapidité.

Mais ceci n'appartient plus à notre sujet; ne dépassons pas l'époque des Pères apostoliques. J'ai cherché à être juste, à dire le bien et le mal. Les Pères fournissent un texte aux déclamations. — Si le catholicisme est ridicule quand il essaye de nous donner des Pères catholiques, assis dans le confessionnal, disant la messe, en appelant à notre Saint-Père le pape, nous ne sommes guères moins absurdes quand nous forgeons des Pères protestants, inclinés devant le modèle apostolique et s'informant sans cesse de « ce qui est écrit. » La vérité est que les Pères sont le commencement, et par cela même, la condamnation du catholicisme. Ils démontrent mieux que quoi que ce soit au monde, d'abord que le catholicisme a commencé et qu'il s'est formé progressivement, ensuite qu'en commençant il s'est séparé de l'Évangile et qu'en se formant il s'en est éloigné toujours plus. La triste marche dont nous venons de voir le début se poursuivra à travers les siècles; à mesure qu'on deviendra plus catholique, on deviendra moins chrétien.

Ici se présente une question : comment la vérité a-t-elle si rapidement déchu? Dieu a-t-il donc abandonné son Église malgré les promesses qu'il lui avait adressées? S'il y a un abîme entre les apôtres et les Pères apostoliques, n'est-ce pas un fait étrange, dont la foi se rend malaisément raison?

Loin d'ébranler la foi, ce fait est très-propre à l'affermir. Pourquoi l'abîme dont on parle, sinon parce que les écrits canoniques sont la Parole même de Dieu? — Jean, Paul, Pierre, Jacques, Luc, Marc

ou Matthieu n'étaient pas par eux-mêmes des hommes plus distingués que Barnabas, Ignace ou Polycarpe; ils n'étaient ni plus philosophes, ni plus savants, ni mieux instruits de l'histoire et des lois du monde physique; cependant voyez la distance! C'est celle qui sépare le ciel de nous. Ainsi se confirme l'inspiration des Écritures. Pour ne pas la voir il faut fermer les yeux.

On insiste néanmoins; on nous somme de concilier l'entrée du mal dans l'Église avec les promesses dont l'Église fut l'objet! — L'entrée du mal dans l'Église ne me paraît pas plus difficile à concevoir que l'entrée du mal sur la terre. Dieu remplit ses promesses, Dieu envoie les lumières de la vérité révélée, Dieu accorde les secours du Saint-Esprit; mais Dieu ne change pas l'homme en machine, Dieu ne contraint jamais. Et il en résulte que l'homme, malgré tous les avertissements, malgré tous les secours, a pu violer le commandement donné en Eden, a pu se détourner de la grâce donnée en Golgotha. L'Église ne périra pas, elle se retrouvera, elle se relèvera, la puissance de l'enfer ne « prévaudra » pas contre elle; mais où avez-vous vu qu'elle ait été déclarée incapable de jamais se corrompre ou s'altérer?

Tant s'en faut, qu'au contraire les apôtres ont annoncé, dénoncé de leur temps, vu de leurs yeux cette corruption naissante. Le mal existait de leur vivant; vous vous rappelez ce que nous en avons dit.

Il y a mieux : le mal qui apparaissait à côté des apôtres n'a grandi après eux que selon les lois d'une progression très-logique et très-naturelle. Les premiers Pères sont plus scripturaires que les seconds,

les seconds le seront plus que les troisièmes. Je ne vois rien là qui puisse étonner notre intelligence ou scandaliser notre foi.

Et c'est précisément parce que la déchéance commence par les Pères, qu'il faut chercher notre point d'appui plus haut qu'eux. — Ceci, Messieurs, est la grande leçon que nous fournissent nos entretiens. Qu'avons-nous affaire de la religion des Pères, de la religion des premiers siècles, de la religion des premiers conciles? la religion des apôtres, voilà ce que nous voulons. Le modèle apostolique est notre forteresse; je n'en connais point d'autre. Le puséisme crie : les Pères! le protestantisme crie : les Apôtres! — Tâchons de ne pas être puséites. Les tendances à l'imitation romaine se répandent parmi nous. Comment se répandent-elles? en ajoutant la révélation par l'histoire à la révélation par l'Ecriture. S'arrêter strictement au modèle apostolique serait faire preuve d'étroitesse! D'autres besoins ont surgi, d'autres situations se sont présentées, le développement dogmatique et ecclésiastique s'est accompli, les déviations des Pères ont eu leur légitimité, Rome même a peut-être eu la sienne! — C'est ainsi qu'on amortit notre résistance au mal actuel. Dès que l'histoire a quelque chose à nous révéler, l'autorité de la Révélation est compromise.

Il y a deux routes, Messieurs, permettez-moi de vous le rappeler en terminant. Il y a deux routes, et les Pères apostoliques marquent l'endroit même où la route du christianisme païen quitte celle du christianisme scripturaire; l'endroit où les deux routes semblent encore n'en former qu'une, où les voya-

geurs engagés sur l'une et sur l'autre peuvent encore se saluer de la voix et se tendre la main. — Depuis, elles se sont toujours plus séparées : l'une a mené au Sauveur, à la nouvelle naissance, à la foi personnelle, à la véritable Église, à la sacrificature universelle, à l'exclusive autorité des Écritures, à la religion selon Dieu; l'autre a mené au salut par les œuvres, au formalisme, à la foi héréditaire, au remplacement de l'Église par le monde, à la direction cléricale, à la religion selon l'homme. — Alors comme aujourd'hui, aujourd'hui comme alors, il faut choisir.

Messieurs, je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ma pensée. Je ne dis pas que parmi les multitudes qui couvrent la route païenne, il n'existe point d'âme qui ait réellement senti son péché, qui ait réellement cru son Sauveur. Bien que convaincu que le vrai est vrai, que le faux est faux, que le vrai sert toujours, que le faux nuit toujours, je suis cependant convaincu aussi que j'ai des frères dans les Églises les plus formalistes, et je me sens le cœur assez large, Dieu merci, pour les aimer comme tels.

Je n'ignore pas non plus qu'on peut être très-protestant et très-païen, qu'on peut appartenir à l'Église la plus fidèle et se préserver soigneusement de tout contact avec Dieu.

Ceci, Messieurs, nous ramène à nous-mêmes. Laissez-moi vous adresser avant de finir quelques mots plus directs. Je vous ai assez traînés dans la fange des traditions humaines; reportons nos regards et nos cœurs en haut. N'est-il pas vrai que nous ne nous sommes pas impunément approchés du principe

chrétien, du modèle apostolique, de ce spectacle de vie, d'amour, de lumière, de liberté et de progrès? Pour moi, je me souviendrai toujours du privilége que j'ai eu de me trouver au milieu de vous et de faire en quelque sorte votre connaissance. Ces heures ont pu vous sembler très-longues; elles m'ont paru très-douces.

J'ai essayé — y serai-je parvenu? — de renverser l'obstacle extérieur qui peut-être se dressait entre vous et l'Évangile. Cet obstacle, et il est énorme, c'est la confusion du christianisme qu'ont altéré les Pères avec le christianisme que les apôtres ont fondé. Oui, lorsque je me demande pourquoi tant d'âmes généreuses qui semblent faites pour aimer la vérité divine se tiennent éloignées de ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus excellent, de plus libéral, je suis obligé de reconnaître que leur répugnance n'est pas toujours sans excuse. Elles ont rencontré le christianisme falsifié, elles n'ont pas rencontré le christianisme vrai. Avant tout, distinguons ce qui est profondément distinct, rejetons ce qui est opposé et inconciliable; revenons aux sources pures et fraîches de la religion de Jésus-Christ.

Mais, s'il importe d'enlever l'obstacle extérieur, cela ne suffit pas. L'obstacle intérieur peut subsister. On peut connaître le pur Évangile; je dis plus, on peut l'admirer; je dis plus encore, on peut l'aimer; et refuser cependant d'y croire pour son propre compte, en sentant sa propre misère et en recevant Jésus comme son propre Sauveur. Oui, Messieurs, on peut, dans un sens, admettre l'Évangile et s'arrêter là. Combien d'hommes qui ne vont pas plus loin, qui

adoptent la Révélation, qui ne lui résistent nullement; qui côtoient le christianisme, mais qui n'y entrent point! C'est que nous redoutons par-dessus tout l'œuvre de Dieu dans nos cœurs, c'est que nous répugnons à nous humilier et à nous donner; c'est que nous ne voulons pas traverser la crise toujours douloureuse de la foi. La foi vaut ce qu'elle a coûté. On l'a dit : pour être convaincu, il faut avoir été vaincu. Messieurs, j'espère que vous le serez.

Je l'espère, en regardant à Celui qui seul remporte de telles victoires. Si je ne consultais que les circonstances actuelles, je me sentirais découragé. Jamais, peut-être, il n'a été plus difficile, non point de faire profession du pur Évangile — cela est parfaitement aisé, au contraire — mais de le prendre au sérieux. Qu'est-ce qui est sérieux aujourd'hui, à part l'industrie, les sciences positives et l'argent? Je ne veux certes pas calomnier notre époque : à beaucoup d'égards elle vaut autant, elle vaut mieux que les précédentes; toutefois il y a quelque chose de débilitant dans l'air que nous respirons; point de caractères, point de convictions, point de fortes consciences, des jeunes gens blasés, un effacement général, un triste dédain des principes et de l'absolu. Voilà des traits que vous ne contesterez pas.

Le principe païen s'étale à son aise dans un temps pareil. Après s'être fait chrétien au premier siècle, après s'être fait protestant au seizième siècle, volontiers il se ferait orthodoxe au dix-neuvième. Peu lui importe, pourvu qu'il continue à écarter la foi personnelle et la véritable conversion!

C'est vous le dire, Messieurs, vous aurez de graves

difficultés à vaincre, vous aurez aussi de graves devoirs à remplir.

Je parle devant des Genevois et je me rappelle ce qu'a été Genève. Pourquoi Genève a-t-elle été une très-grande ville? Parce qu'elle a recueilli le principe chrétien, il y a trois cents ans, lorsqu'il était fugitif et proscrit. Noblesse oblige. La vérité aura encore besoin de vous; vous aurez à livrer encore la même bataille. Vous n'êtes plus défendus, grâce à Dieu, par des lois intolérantes, par des règlements somptuaires ou par des remparts; puissiez-vous posséder un rempart meilleur, le rempart de la foi vivante et de l'individualisme chrétien!

DEUXIÈME PARTIE

CONSTANTIN

CONSTANTIN

TROISIÈME CONFÉRENCE

I

On a cherché à m'effrayer, Messieurs. — « Quoi! m'a-t-on dit, vous vous êtes chargé de raconter Constantin! Ne le savez-vous pas? Constantin ne signifie qu'une chose! Son nom n'éveille qu'une idée! On ne viendra vous entendre qu'en songeant à cette idée unique: *l'Église et l'État, les rapports de l'Église et de l'État, l'union de l'Église et de l'État, la séparation de l'Église et de l'État.* »

Cela est vrai. La question est inévitable, et elle est brûlante, difficile. Mais voici ce qui me rassure: — Nous nous connaissons, Messieurs. Je sais par expérience comment vous écoutez, avec quelle loyauté vous accueillez les paroles loyales. Je sais qu'entre nous il n'y a pas de questions difficiles, parce qu'il n'y en a pas que nous ne soyons décidés, vous et moi, à aborder avec droiture, carrément et de front.

Et maintenant rendons-nous compte de notre but. Que cherchons-nous ensemble dans l'histoire de l'Église? De simples récits? Non, nous poursuivons quelque chose de mieux. Il s'agit de nous faire une idée qui soit à nous sur ces temps si graves, si controversés; il s'agit d'avoir une opinion sur nos origines.

Une opinion, et non plus une tradition. Arrière les histoires traditionnelles! Elles encombrent les premiers siècles, et notre œuvre principale — œuvre sérieuse — consiste précisément à les démolir. Il y a une histoire convenue des Pères apostoliques, il y a une histoire convenue des périodes qui suivent; or ces histoires convenues ne sont pas seulement la négation de la véritable histoire, elles sont un des obstacles les plus considérables peut-être qui se soient placés entre les âmes et l'Évangile.

Cela se comprend, Messieurs. Lorsque nous avons prêté l'oreille aux admirations banales qui exaltent la gloire, la pureté des trois premiers siècles, et que nous ouvrons ensuite les écrits de ce temps; lorsque nous nous laissons dire que cette période de rapide, d'effroyable déchéance a été une période de fidélité exceptionnelle, nous reculons consternés. — Eh quoi! l'Évangile ne serait que cela? Voilà vraiment ce que l'Église était destinée à devenir! C'est là le beau idéal du christianisme!

Il ne faut pas qu'on puisse tenir un pareil langage. L'histoire ainsi faite est la calomnie de la Révélation. Nous avons tenu à écarter cette calomnie; nous avons tenu à briser aux mains de l'Église romaine les armes que lui prête complaisamment l'acceptation servile des traditions historiques.

Le vrai en toutes choses, Messieurs, voilà notre devise. La vérité en religion réclame la vérité en histoire. Nous en sommes encore éloignés, mais nous y marchons, et nos conférences n'auront pas été inutiles si elles nous ont rapprochés de ce noble but.

Il existe, Messieurs, deux histoires du quatrième siècle. Laquelle est vraie? Seraient-elles fausses toutes deux? Telle est la question que je pose en commençant et que vous résoudrez tous, je l'espère, lorsque nous aurons terminé.

Voici ces deux histoires sur lesquelles je ne veux pas formuler d'arrêt aujourd'hui, quoiqu'il me soit impossible de ne pas laisser entrevoir mon sentiment.

La première histoire — elle était seule autrefois — exalte la gloire de Constantin : « Voyez, s'écrie-t-elle, quelle révolution admirable! C'est le triomphe définitif du christianisme, c'est la fin des persécutions. Comment ne pas s'associer aux transports qui éclatèrent alors? L'Église opprimée monte sur le trône, le monde cesse d'hésiter entre l'Évangile et l'idolâtrie, la cause de l'avenir l'emporte. Il n'y a pas de termes pour exprimer la grandeur d'un tel événement, la portée du service rendu par Constantin. Tous nos temps modernes en découlent; toute notre civilisation est là en germe! »

La seconde histoire tient un langage bien différent : à l'entendre, l'Église des premiers siècles était une Église fidèle, pure, scrupuleusement attachée au modèle apostolique et à la Parole de Dieu. Sans

Constantin, sans l'union de l'Église et de l'État, cet âge d'or aurait continué. Nous n'aurions eu ni le catholicisme ni le moyen âge. Séparée du pouvoir politique, l'Église n'aurait pas failli à sa sainte mission. Par malheur, un homme est venu, un ambitieux dont la lourde main s'est portée sur elle. En la soutenant, il l'a blessée, il l'a flétrie, il l'a tuée !

Je ne crois pas, Messieurs, aux accidents en histoire. On voudrait faire du quatrième siècle un grand accident ! Trois siècles admirables ; puis Constantin survient, et tout change !

Il est rare que les choses se passent ainsi. D'ordinaire, en y regardant de plus près, on découvre une liaison étroite entre les temps qui précèdent et ceux qui suivent. Les révolutions sans cause ne sont pas communes, et la responsabilité des événements est bien loin d'appartenir tout entière à leurs auteurs immédiats.

Nous aurons à examiner si ces principes ne trouveraient pas leur application au quatrième siècle, si le quatrième siècle ne serait pas simplement la continuation du troisième, si l'œuvre qui s'est achevée alors n'était pas préparée auparavant, s'il était possible qu'elle ne s'achevât pas, s'il n'est pas quelque peu puéril de s'en prendre à Constantin et de s'affliger ici, comme à la vue d'une calamité imprévue et inouïe.

Je ne prétends pas résoudre dès à présent ce grand problème historique, je prétends le poser dans ses termes vrais. C'est en général un problème très-mal posé et très-mal résolu. Il ne s'agit pas seulement de savoir si la confusion du temporel et du spirituel a

été une faute grave, si l'union de l'Église et de l'État a accéléré la corruption du christianisme; il s'agit de savoir avant tout si la déchéance des premiers siècles ne rendait pas inévitable celle du quatrième, si le monde n'était pas entré dans l'Eglise avant Constantin.

Oui, avant la question des rapports entre l'Église et l'État, s'élève une question plus haute : la question même d'Église. Les trois premiers siècles avaient tranché celle-ci; le quatrième siècle devait trancher celle-là. Son œuvre est moins grande que la leur.

Et cependant, elle est bien grande aussi. Si Constantin n'a fait que tirer les conséquences de ce qui précédait, ces conséquences sont tellement immenses que le jour où elles ont été tirées doit marquer dans les annales de l'humanité.

Quel moment! Le monde encore incertain entre les religions et faisant un choix ; le contrat d'union se formulant entre deux puissances jusqu'alors ennemies; la dernière persécution, à peine terminée, faisant place à une alliance, à une protection; l'Église renonçant à son humble rôle de minorité, secouant son opprobre, répudiant l'attitude que son maître lui avait annoncée et ceignant — ou se préparant à ceindre— la couronne; l'Église se portant héritière de l'empire, devenant la grande unité, le cadre officiel qui va survivre à la dissolution du monde romain; le principe chrétien définitivement détrôné par le principe païen; le christianisme faisant place au catholicisme; le monde religieux et moral déviant sur son axe, inclinant désormais vers la papauté, vers la théocratie, vers le moyen âge; quel moment!

Pour ne pas être un accident, pour n'être qu'une résultante, cette révolution-là n'en mérite pas moins de fixer nos regards.

Il y a peu d'époques à mettre à côté de celle-là dans nos annales. Époque décisive, point de départ des siècles suivants, résumé des siècles antérieurs : une heure où tout ce qui a précédé se concentre, et d'où jaillit tout ce qui suivra.

J'aborde maintenant notre sujet.

Mais je ne peux le faire sans avoir rappelé les conclusions de nos précédents entretiens.

Un mot, un triste mot, résume l'histoire des trois premiers siècles. Ce mot c'est : suppression de l'Église.

Et ici, je demande qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas. Il faudrait avoir l'âme bien peu sympathique, bien peu équitable, pour ne savoir découvrir que du mal dans ces siècles-là. Le christianisme et l'Eglise sont en train de s'y corrompre sans doute, mais ils ne sont pas encore tellement déchus qu'ils ne portent encore des fruits de foi naïve, de courage pieux. Il y a là des martyrs devant lesquels on éprouve le besoin de s'humilier ; des docteurs dont, malgré leurs erreurs énormes, on ne peut qu'admirer les puissants travaux ; des missionnaires, des évêques, qui font briller un vif éclat de fidélité évangélique au sein même d'une organisation infidèle qui tend à devenir la corruption de l'Évangile et sa négation.

Je reconnais ces choses, je les reconnais avec bonheur. Seulement un devoir austère s'est imposé à ma

conscience. Si je repousse l'esprit hargneux et morose qui ne veut rendre aucune justice aux trois premiers siècles, je repousse bien plus encore l'admiration banale qui entoure les Pères d'un prestige presque constant et qui, faisant à peine quelques réserves, semble accepter leurs funestes déviations comme un développement normal de la vérité révélée.

Je ne crois pas qu'il y ait un point de l'histoire qui ait été plus complétement obscurci, par les protestants aussi bien que par les catholiques. Et cela s'explique : protestants et catholiques ont également méconnu le principe dont les premiers siècles opèrent la destruction : le principe de l'Église.

Aucune époque peut-être — passez-moi ce paradoxe apparent — n'est comparable aux trois premiers siècles pour la gravité, l'étendue, la profondeur et l'influence durable du mal qui s'y est accompli. Mais ce mal nous émeut médiocrement, parce qu'il atteint surtout l'Église. C'est l'heure de la restauration du principe païen ; or celui-ci s'attaque moins aux dogmes, qu'à l'acceptation des dogmes ; à la vérité en soi, qu'à la vérité en nous. Telle est sa marche constante, marche trop habile ! Avant de s'en prendre directement à l'Évangile, il a eu soin de saper l'Église.

L'Église a succombé la première et reparaîtra la dernière. Cela doit être. Elle est le grand adversaire de notre cœur éternellement païen.

Qu'est-ce en effet que l'Église ? L'Église est la société des chrétiens.

Et qu'est-ce qu'un chrétien? C'est un homme qui a cru en Jésus-Christ.

Et qu'est-ce que croire en Jésus-Christ? C'est naître de nouveau, c'est passer de la mort à la vie.

L'Église est donc la société des convertis, de ceux du moins qui font profession d'être convertis, car Dieu seul lit dans les cœurs.

Merveilleuse et fraîche apparition que celle de l'Église! Révolution auprès de laquelle toute autre révolution est mesquine! Jusqu'alors le monde n'avait vu que des religions nationales, héréditaires et collectives, des hommes qui étaient croyants au même titre qu'ils étaient citoyens, qui croyaient ce qu'on avait cru avant eux, ce qu'on croyait autour d'eux, dont la conviction, en un mot, était obligatoire et impersonnelle.

Or voici maintenant une armée de volontaires, de volontaires et non de réfractaires chargés de chaînes. Ils sont venus de toute nation, et ils ne se confondent avec aucune nation; ils sont venus de toute famille, et ils n'englobent aucune famille.

Leur foi est tellement personnelle qu'elle est une conversion, le résultat d'un effort moral, du plus difficile de tous, de celui qui ne s'accomplit pas sans une lutte douloureuse, même avec le secours de cet Esprit Saint qui le rend seul possible.

L'avénement de l'Église est donc celui de la conscience. L'Église proclame les rapports directs de l'âme avec Dieu. Et en établissant ces rapports, l'Église abolit les fausses autorités, les initiations, les mystères, les priviléges et les monopoles religieux, les clergés.

Telle était l'Église, telle elle fut un jour, au temps des apôtres. On n'avait pas encore inventé une foi qui ne fût pas la nouvelle naissance et des chrétiens qui ne fussent pas des convertis. Aussi la grande, l'unique profession qui faisait les baptisés et les membres de l'Église conservait-elle toute sa portée : Crois-tu au Seigneur Jésus ?

A côté de cette interrogation, si solennelle alors, on n'avait que faire d'introduire des catéchuménats, des noviciats, des épreuves, des jugements, des triages, tout un appareil disciplinaire. Pourvu que la profession d'une foi individuelle lui conservât son caractère, l'Église consentait sans peine à devenir mélangée. Sa discipline était réservée aux cas extrêmes et rares. Elle n'avait pas besoin de recourir à des mesures préservatrices ou purificatrices, que déchue elle admit plus tard, pour déguiser quelque peu, par pudeur, sa confusion croissante avec le monde.

Vous vous rappelez, Messieurs, combien nous avons eu de joie à contempler cette Église des premiers temps, si simple, si libre, si sainte, si populaire, si admirablement appropriée à la mission sublime que lui confiait le Seigneur. Mais vous vous rappelez aussi que le principe païen, un moment vaincu, ne tarda pas à ressaisir le pouvoir.

L'Église reposait sur l'idée de conversion. Le principe païen s'attacha à miner l'idée de conversion.

Il imagina une foi en Jésus-Christ distincte de la nouvelle naissance. Il imagina des chrétiens, des membres de l'Église, qui n'étaient pas des enfants de Dieu. Il imagina une purification, un salut par les sacrements. Il imagina un sacerdoce.

Du moment où la foi n'était plus la conversion, rien n'empêchait qu'elle ne devînt héréditaire et collective. L'Église n'était plus la société de ceux qui font profession d'être nés de nouveau ; elle était une vaste école, un vaste réservoir des grâces divines, où les multitudes entières devaient entrer, car les multitudes entières peuvent répéter une formule, subir une régénération sacramentaire, obéir à une direction.

Ce fut alors, Messieurs, que pour ménager la transition, le principe païen dota l'Église des précautions surabondantes dont les Apôtres n'avaient pas voulu. Les mondains entraient, les enfants entraient ; mais on multipliait les instructions, les examens, les temps d'épreuve ; puis on multipliait aussi les moyens d'exclusion. La conclusion fut, qu'à un jour donné, le monde se trouva maître de l'Église. Otez le dernier obstacle, les persécutions, et l'assimilation se complétera. La société civile et la société religieuse se ressembleront si parfaitement, le recrutement de l'une imitera si bien celui de l'autre, la régularité héréditaire sera si parfaite des deux parts, que rien n'empêchera les deux domaines de se confondre désormais.

Tel avait été le travail infernal des premiers siècles. Le principe chrétien, l'Église, avait presque disparu. Le quatrième siècle n'aura plus qu'à couronner l'œuvre.

Il va sans dire d'ailleurs, qu'après avoir attaqué l'Église, l'ennemi s'en était pris au dogme. La foi ayant perdu sa signification profonde et personnelle, la justification par la foi s'était effacée. Le salut était devenu une orthodoxie ; la vérité était devenue une tradition ; la cène et le baptême étaient devenus des sacrements ;

les Anciens étaient devenus un clergé ; la morale — la grande et profonde morale de l'Évangile — était devenue une casuistique. Je ne parle pas de la hiérarchie, du célibat, des signes de croix, des mille symptômes auxquels on pouvait reconnaître que la matérialisation religieuse excluait progressivement le culte en esprit et en vérité.

J'ai rappelé, Messieurs, ce qui s'était accompli avant Constantin.

Entrons dans l'histoire de son temps.

Le quatrième siècle s'était ouvert au milieu de la plus terrible persécution que le Christianisme eût encore supportée, celle de Dioclétien. Elle fut la plus terrible ; elle devait être la dernière.

Représentez-vous l'immense empire romain partagé entre quatre maîtres. Deux portent le nom d'empereurs ou d'augustes : Dioclétien et Maximien Hercule. Deux portent le titre de césars : Galère et Constance Chlore, le père de Constantin. Dioclétien et son césar Galère règnent en Orient ; Maximien et son césar Constance règnent en Occident.

Je vous épargne le chassé-croisé d'une troupe de Césars et d'Augustes. Au bout de quelque temps les quatre princes dont je vous ai parlé ont disparu de la scène ; Dioclétien et Maximien se sont retirés, Galère et Constance Chlore sont morts. Aux empereurs de la persécution ont succédé quatre empereurs nouveaux ; en Orient : Licinius et Maximin Daia ; en Occident : Maxence, fils de Maximien Hercule, et Constantin, fils de Constance Chlore, qui reçut la pourpre à York en Angleterre.

J'ai eu tort, Messieurs, de dire tout à l'heure : « les empereurs de la persécution. » J'aurais dû faire une exception en faveur de Constance Chlore. Sans être chrétien lui-même — il s'était arrêté au déisme — Constance avait énergiquement refusé de s'associer aux violences dirigées contre les chrétiens. Tandis qu'on tuait en Orient et qu'on opprimait en Italie, les Églises de la Gaule, de la Grande-Bretagne et de l'Espagne jouissaient d'une liberté presque absolue. On comprend de quel dévouement elles entourèrent Constance, et après lui son fils Constantin ! Celui-ci recueillait, comme portion intégrante de l'héritage paternel, le patronage du christianime. Circonstance importante, que j'ai dû signaler, car elle exerce une influence décisive sur la politique de Constantin et sur les principaux actes de son règne.

Quelle est en effet la question qui se posera désormais dans chacune des luttes auxquelles nous allons assister ? Une seule, nécessaire, et toujours la même : la question religieuse. Chaque empereur, bon gré mal gré, se caractérise par sa qualité de champion ou d'adversaire du paganisme officiel. Le paganisme est officiel ; le paganisme est la religion de l'empire, de l'empereur, de la nation, des sénateurs, des vieilles familles. L'effort immense que fait le culte nouveau aura-t-il pour résultat de rompre ce vieux lien, de séparer le paganisme et l'empire? tel est le fond du débat. Par la force des choses, toutes les rivalités politiques se transforment en antagonisme religieux : si l'un des empereurs se déclare en faveur des païens, son compétiteur demande bien vite au parti chrétien les moyens de le combattre. A la veille de chaque

bataille, s'il y a des prêtres idolâtres et des aruspices dans l'un des camps, nous apercevrons la croix dressée dans l'autre.

Retenez cette observation, Messieurs, elle jette un jour vif sur les complications dont j'ai à vous entretenir. Et permettez-moi de vous en présenter une autre, qui achèvera de vous éclairer :

En même temps que la lutte des deux religions — des deux partis religieux, si vous voulez — forme le fond des contestations où Constantin va jouer le principal rôle ; le but personnel de ce prince, le but qu'il poursuivra au travers de tout et qu'il finira par atteindre, ce sera l'unité de l'empire.

Il y a quatre empereurs ; il faut qu'il n'y en ait plus qu'un. L'élimination successive de ses trois collègues, tel est, pendant la première partie de son règne, le grand travail de Constantin.

Il devait commencer par Maxence, son plus proche rival. Avant de poursuivre la possession exclusive de l'empire, il fallait s'assurer l'exclusive possession de l'Occident. Les prétextes, en pareil cas, ne manquent jamais. Voici quel motif amena la rupture :

Le vieux Maximien Hercule, fatigué de sa retraite, avait réclamé sa couronne. Maxence son fils ne s'était pas soucié de la lui rendre, et Maximien avait cherché un refuge dans les Gaules, auprès de Constantin. Il lui avait donné sa fille Fausta ; celle-ci remplaçait la première femme, trop obscure, du jeune empereur. Puis, comme Maximien intriguait, Constantin fit mettre à mort son beau-père. Notez ce premier meurtre de famille. Nous en verrons bien

d'autres ! Ce ne fut que le coup d'essai de Constantin.

Maxence alors se souvint des droits de la tendresse filiale. Il aurait combattu à cause de l'asile donné à Maximien ; il combattit à cause de sa mort. Le fait est qu'il fallait combattre et savoir à qui demeurerait l'Occident.

Constantin se mit en marche. Aller à Rome, à cette Rome mystérieuse qui lui était inconnue et qu'entourait un si grand prestige, il y avait là de quoi réfléchir. L'empereur se prit à méditer sur le choix à faire entre les Dieux. Maxence viendra contre lui armé des cérémonies païennes, accompagné des vœux solennels du peuple et du sénat. Sur qui s'appuyer? Son père Constance s'est toujours bien trouvé de ménager le Dieu des chrétiens. Pourquoi ne réclamerait-il pas le secours de ce Dieu-là?

Alors s'offrit aux regards de Constantin la fameuse vision dont on a fait tant de bruit. — A en croire Eusèbe, une croix lumineuse aurait paru devant l'empereur, devant ses fils et son armée, avec l'inscription si connue : « Triomphe en ceci! » Mais ce qui est une vision dans Eusèbe, n'est plus qu'un songe dans un autre contemporain : Lactance, le précepteur même des enfants de Constantin. Ajoutez que ces enfants, cités comme témoins par Eusèbe, n'existaient pas encore, sauf Crispus. Enfin l'inscription, grecque chez les uns, devient latine chez les autres.

Il est évident que nous avons là un exemple entre mille de ce que la tradition ajoute aux grands événements.

Les pensées de Constantin, peut-être un rêve, te sont les seuls documents certains.

Constantin fit faire le labarum, étendard où figurait la croix, et depuis lors cet étendard brilla toujours en tête de ses armées.

Cependant on avait passé le mont Genèvre, pris Suse et conquis Turin, puis Milan.

Maxence sentit approcher le péril. Il s'agissait de combattre pour l'empire, sous les murs mêmes de Rome. Pauvre général, Maxence porta ses troupes au delà du Tibre, de manière à y être rejeté et détruit en cas d'échec. Il avait fait préparer un pont de bateaux pour sa retraite.

C'est aux Roches Rouges que se livra cette grande bataille, où les deux religions semblaient aux prises, et qu'on a nommée à tort, bataille du pont Milvius.

Constantin chargea bravement à la tête de sa cavalerie gauloise. L'armée de Maxence se débanda. En vain les prétoriens se font tuer pour défendre le passage; Maxence s'enfuit, et, le pont de bateaux s'écroulant sous la foule pressée, il trouve la mort dans la fange où le fixe son armure de fer.

Le jour même, on vit entrer à Rome un prince valeureux, la tête haute, le casque brillant. De toutes les fenêtres on assista au défilé des troupes. Le sénat s'empressa de venir au-devant du vainqueur.

Cette bataille est de celles qui exercent leur influence sur les siècles. Aux Roches Rouges, le paganisme officiel avait reçu le coup mortel.

Suivons Constantin dans la capitale de son empire.

Comment fallait-il user de la victoire? Entouré qu'il était à Rome des partisans et des pratiques du paganisme officiel, Constantin n'osait pas faire profession trop expresse d'une foi contraire. Ce fut alors entre le sénat et l'empereur, un échange de dédicaces et d'inscriptions équivoques, où le christianisme et le paganisme se trouvant également sous-entendus, le nom commode de *divinité* servait des deux parts à cacher la pensée profondément hostile qu'on ne se risquait pas à manifester ouvertement.

Constantin fit un coup de maître, il prit une résolution qui ne pouvait pas être contredite, car elle s'appuyait sur des précédents, car elle laissait subsister ce paganisme auquel tout l'organisme social et politique de l'empire était lié. Il proclama la liberté religieuse!

Ce grand acte s'accomplit à Milan, où Constantin avait donné rendez-vous à l'autre empereur, Licinius, son beau-frère. Le vieux Dioclétien, l'ancien persécuteur, y avait été mandé aussi, et très-durement. Effrayé, sentant que son temps était fini et comprenant à qui il avait affaire, il s'était laissé mourir de faim.

L'édit de Milan se fait remarquer par ses termes. On n'écrirait pas mieux aujourd'hui : « Qu'il soit licite à chacun d'embrasser la religion qui lui convient. »

S'arrêtera-t-on à ce point si simple et si excellent? Se contentera-t-on désormais de compléter

cet acte en laissant tomber les liens officiels qui unissaient le paganisme à l'État?

Hélas! non. Si l'Église était restée telle que l'avaient faite les apôtres, la pensée même de succéder au paganisme dans ses rapports avec l'État n'aurait pu lui venir. Pour que l'État adopte une religion, il faut que cette religion soit nationale ou puisse le devenir : il faut que les deux domaines, spirituel et temporel, puissent se confondre ; il faut que toute distinction puisse disparaître entre le citoyen et le croyant. Mais telle n'était plus l'Église, vous le savez, Messieurs.

Aussi ne s'arrête-t-on pas même un jour sur ce noble terrain de la liberté. La liberté! nul ne la voulait alors, ni l'Église, ni Constantin. Il s'agissait de la domination, il s'agissait de l'empire. Le paganisme voulait le conserver, le christianisme voulait le conquérir. Telle était la vraie question : il y aurait de l'enfantillage à la poser autrement.

Constantin d'ailleurs cultivait d'autres projets, moins élevés et plus personnels. Cet homme hors ligne, chez qui le politique se dégage de plus en plus, était décidé à poursuivre jusqu'au bout le grand travail de l'élimination de ses collègues. Maxence avait succombé ; restaient encore Licinius et Maximin Daia.

Maximin était le moins redoutable, le plus engagé dans le paganisme. Il avait même essayé de ressusciter les persécutions. Il n'appartenait pas à la famille de Constantin. On commença naturellement par lui. Licinius fut chargé d'en débarrasser l'empereur.

Les deux généraux se rencontrèrent dans les plai-

nes d'Andrinople. Là encore, comme toujours, la question religieuse se posa d'elle-même. Maximin se trouva le défenseur de la vieille religion, Licinius fut le champion de la nouvelle. Peu s'en faut que les récits du temps n'entourent sa marche contre Maximin des mêmes prodiges qui avaient signalé celle de Constantin contre Maxence.

On combattit; l'avenir l'emporta sur le passé; Maximin vaincu traversa l'Asie Mineure et vint se réfugier à Tarse. Là, il essaya de tromper sa douleur en se livrant à de dernières débauches, puis il prit du poison. Sa mort fut lente, elle fut affreuse; il se tordait dans une horrible agonie, il portait des poignées de terre à sa bouche et les dévorait, il heurtait sa tête contre les murs. Avant d'expirer, il avait fait massacrer les prêtres des idoles qui l'avaient si mal conseillé. Enfin, sa main glacée s'était essayée à tracer les articles d'un édit de tolérance. On retrouva sur sa table le travail inachevé. Œuvre étrange pour un persécuteur !

Licinius noya la veuve de Maximin Daia et fit égorger ses enfants. Non content de ce massacre, il mit à mort la veuve de Dioclétien, sa fille Valérie, et le fils de Galère. Un cri assez peu évangélique de joie et d'anathème retentit alors dans tout l'empire. En voyant la destruction sanglante des familles de leurs persécuteurs, les chrétiens s'empressèrent de déclarer que le jour de la vengeance était venu.

Il n'y avait plus que deux hommes en présence : Licinius et Constantin. L'œuvre d'élimination touchait à son terme.

Vous vous en souvenez, Messieurs, Constantin avait donné une de ses sœurs à Licinius. L'autre avait épousé Bassien, officier de haut rang. Ces deux beaux-frères gênaient Constantin.

Bassien périt le premier. Il fut accusé d'intrigues et mis à mort.

Quant à Licinius, il ne suffisait pas de le condamner ; il fallait d'abord le vaincre. Sous prétexte qu'il avait favorisé les intrigues de Bassien, Licinius fut attaqué.

Une première campagne n'amena pas de résultats décisifs. La seconde — permettez-moi d'en parler sur-le-champ, pour plus de clarté — devait délivrer Constantin de son beau-frère.

Licinius devenu, cela va sans dire, le protecteur du paganisme, puisque Constantin était l'empereur des chrétiens, imita les essais de persécution de Maximin Daia. Disons mieux, sans aller jusqu'à la persécution, il opprima, il gêna les Églises, interdisant les réunions d'évêques, et réglant les rapports des fidèles avec le clergé.

On se rencontra de nouveau près d'Andrinople. Le camp de Constantin, rempli de prêtres, voyait briller le labarum environné des honneurs militaires. Licinius avait appelé près de lui les pontifes païens, les devins, les pythonisses ; la fumée des sacrifices l'enveloppait de toutes parts.

On donna le signal. Les deux invocations expriment bien l'opposition des deux camps. « Les dieux de nos pères ! » — « Dieu, notre Sauveur ! »

Constantin était brave soldat, habile général ; vainqueur, il poursuivit Licinius en Asie et l'y battit une

seconde fois, à Chrysopolis, aujourd'hui Scutari.

La sœur de Constantin, Constancie, vint à Nicomédie implorer la grâce de son mari. Constantin l'accorda. Licinius, déchu de l'empire, fut autorisé à vivre à Thessalonique.

Moins d'un an après, son beau-frère le faisait étrangler.

Je me suis hâté, Messieurs, afin de pouvoir aborder plus tôt la partie importante de notre histoire, celle qui se groupe tout entière autour de deux événements, de deux conciles : le concile d'Arles et le concile de Nicée.

Ces deux conciles marquent les deux grands pas que fit alors le système auquel se rattache le nom de Constantin. A Arles, l'Eglise sera protégée; à Nicée, elle sera absorbée par l'empereur.

Voici comment le concile d'Arles fut amené.

L'Église devenant mondaine, il se rencontrait nécessairement dans son sein des hommes qui cherchaient à corriger cet excès par un excès contraire. Au lieu de supprimer les admissions héréditaires, au lieu de rétablir la correspondance perdue entre la foi et la conversion, entre le titre de chrétien et le titre d'enfant de Dieu ; au lieu de revenir, en un mot, à la profession individuelle qu'avaient instituée les apôtres ; ces hommes, moins obéissants que zélés, trouvaient plus commode de recourir à des exagérations disciplinaires. Non-seulement un grand luxe de précautions, d'examens, d'enquêtes, de noviciats, de suspensions et d'exclusions fut introduit partout, mais beaucoup de fidèles éprouvèrent le besoin d'aller plus loin encore.

Ils sentaient instinctivement que le caractère mondain de l'Église résistait à ces pauvres remèdes, et des remèdes plus héroïques leur semblaient indispensables, au risque de fouler aux pieds la parole de Celui qui a défendu d'arracher l'ivraie et d'aspirer à l'Église pure.

De cette fausse position créée par l'invasion du principe païen, de ce sentiment de malaise qu'elle avait fait naître, sortirent naturellement des sectes imprégnées de l'esprit cathare. Chaque siècle eut la sienne : le second siècle eut les Montanistes ; le troisième eut les Novatiens ; le quatrième eut les Donatistes.

J'insiste, Messieurs, sur ce qu'il y a eu là de fondamental et de commun : l'aspiration pour l'Église à une sainteté absolue, le refus d'admettre les tombés : *lapsi* ; les rigueurs d'une discipline inexorable.

Les Donatistes, dont nous avons à nous occuper et qui donnèrent lieu au concile d'Arles, prenaient leur point de départ dans les nombreuses apostasies qu'avait entraînées la persécution récente de Dioclétien. Des membres du clergé, des fidèles, avaient livré les saints livres. On les appelait, à cause de cela, *traditeurs*.

On pourrait entrer ici dans beaucoup de détails, vou. raconter les actes des deux Donat, vous dire quelles ambitions et quelles intrigues vinrent compliquer la querelle disciplinaire, vous parler en particulier de l'élection contestée de Cécilien, évêque de Carthage, consacrée par d'autres évêques dont l'un passait pour *traditeur*. Je vous épargne ces misères, Messieurs, et je tâche de me maintenir avec

6

vous au milieu du grand courant des faits qui méritent d'être conservés par l'histoire, parce qu'ils se relient à des principes.

Parmi ces faits, le plus important, ce fut l'intervention de Constantin.

Il y a là un moment à noter dans les annales du monde : celui où l'empereur porta la main sur l'administration de l'Église, où il essaya de la gouverner comme il gouvernait ses États. Chaque parti s'empressa, selon l'usage, d'implorer l'appui d'un tel protecteur, et l'Église acheva de disparaître.

Les sectaires donnent l'exemple. Ils remettent une requête au proconsul Ancelin : « Nous nous adressons à vous, très-excellent empereur ! »

En recevant cette missive, Constantin, qui rêvait une religion bien réglée, bien une, bien forte, fut exaspéré par la pensée que tous pouvaient ne point s'accorder.

En vertu de ses ordres, une première réunion d'évêques eut lieu à Rome, au palais de Latran, qui appartenait à l'impératrice Fausta. Quatre évêques des Gaules, une quinzaine d'Italie s'y trouvèrent assemblés. On condamna les Donatistes.

Ceux-ci en appellent à l'empereur. Constantin, novice encore dans son rôle de juge des différends religieux, se laisse ébranler; il révisera la décision du concile; il ordonne une enquête à son proconsul.

Voilà donc des évêques examinés par des magistrats. Les choses marchent !

Les orthodoxes, à leur tour, pressaient l'empereur. C'est alors qu'incertain, il prend le parti de convoquer le concile d'Arles : « Je ne me crois pas permis,

dit-il, de tolérer ces scandales qui peuvent irriter la divinité. »

Quarante évêques formant le concile décidèrent de nouveau contre les Donatistes. Constantin ne pensa plus qu'à frapper ces dissidents, devenus à ses yeux des rebelles. Il parla d'enchaîner, d'exiler! Pour l'Église, à la sollicitation de l'Église, l'empereur mit le pied dans la persécution.

Tel fut le concile d'Arles. — Vous voyez quel chemin nous avons parcouru! Les réflexions trouveront leur place plus tard, lorsque je vous aurai raconté cet autre concile, bien plus important, le concile de Nicée.

On ne saurait, sans aborder une question théologique, comprendre le motif du concile de Nicée. Soyez tranquilles, Messieurs, je n'en dirai que juste ce qu'il faudra pour expliquer l'histoire.

Ce n'est plus une discussion de discipline, comme à Arles; c'est une discussion de dogme, et des plus graves, que les chrétiens portent à Nicée.

Il ne s'agit de rien moins que de la nature de Jésus-Christ. — Retrancher la folie de la croix, voilà ce que la prétendue sagesse de l'homme s'est constamment proposé. Elle ne pouvait mieux y réussir qu'en retranchant la divinité du Sauveur. Otez le Dieu, vous ôtez le Sauveur ; ôtez le Dieu, vous ôtez le sacrifice divin, le divin amour; ôtez le Dieu, l'idée même de sacrifice et de substitution entre en lutte avec notre conscience.

Faites-y bien attention en outre, on ne peut pas diminuer le Dieu sans l'ôter. En fait de divinité, il n'y a pas du plus ou du moins. Il peut y avoir ces rapports de subordination qu'impliquent les termes de

Père et de Fils; il ne saurait y avoir une différence de nature.

Or entre le Créateur et l'être créé, quel qu'il soit, il y a différence absolue de nature.

La génération éternelle du Fils éternel, voilà le mystère que la révélation biblique propose à notre adoration. La création du Fils — fût-ce avant tous les siècles — voilà ce que substituent à ce mystère les christianismes révisés par la raison.

L'Arianisme a été le premier de ceux-là.

Vous voyez si le débat prend de l'importance!

Sommes-nous déistes ou polythéistes? Aurions-nous par hasard un Dieu et un demi-Dieu? Possédons-nous un Sauveur? Pouvons-nous croire en Jésus-Christ, adorer Jésus-Christ, prier Jésus-Christ? Jésus-Christ est-il le centre de nos destinées éternelles? Occupe-t-il une place que sans blasphème on ne saurait attribuer qu'à Dieu seul?

Telle est la question. Nous allons voir comment elle fut soulevée.

Avant tout, plaçons-nous en Orient, à Alexandrie.

L'Orient s'est toujours distingué par une tendance théologique, par une aspiration à l'explication des mystères. La nature de Dieu, les rapports du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tels sont les sujets que l'Orient aimait à contempler, à approfondir, à systématiser. — Et en Orient s'élevait une ville métaphysicienne entre toutes : Alexandrie, où les Néoplatoniciens avait établi leurs écoles, où Plotin, où Porphyre avaient continué Platon en le mêlant avec l'Évangile, tandis que de leur côté Origène, d'autres

docteurs chrétiens, s'abandonnaient à de périlleuses spéculations.

Le problème arien ne pouvait naître que dans ce milieu.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je repousse la réflexion qui s'attache aux vérités révélées, cherchant à les pénétrer toujours mieux! C'est le plus noble et le plus légitime exercice de la pensée. Mais, pour conserver son caractère légitime, cette méditation doit être docile : elle se renferme dans ce qui est écrit, elle interprète l'Écriture par l'Écriture, elle s'arrête respectueusement au bord des abîmes. Elle admet qu'il ne lui est donné ni de tout coordonner ni de tout comprendre. Elle conçoit, en particulier, qu'à la rencontre du divin, l'esprit borné de l'homme doit se résigner à croire sans avoir compris.

C'est faute d'avoir accepté cette situation, que les théologiens sont devenus des fabricateurs de dogmes, que les conciles et les écoles ont rédigé leurs formules, qu'un christianisme nouveau a été construit de main d'homme, christianisme aussi distant du premier que la terre est éloignée du ciel. C'est pour cela que l'histoire des dogmes est une si hideuse histoire; instructive, nécessaire, mais hideuse; je maintiens le mot. C'est pour cela que, tandis que chaque fidèle étudie les dogmes révélés et interprète humblement les vérités de l'Écriture, les faiseurs de systèmes ont mis au monde ces philosophies religieuses, d'où la révélation réelle a presque entièrement disparu.

Messieurs, rien n'est triste comme une dispute de théologiens. Plus le sujet est inabordable, mieux s'y étale l'orgueil des docteurs. Quand la religion, au

lieu d'être conscience, devient dialectique, il n'en résulte aucun bien pour personne, soyez-en sûrs.

Je ne suis pas de ceux qui admirent quelqu'un ou quelque chose dans la querelle de l'Arianisme. Si Arius — nous ne le connaissons que par ses ennemis — m'inspire cet éloignement naturel que doit exciter toute attaque dirigée contre les vérités fondamentales de la foi ; si les intrigues de ses partisans, les Eusèbe, sont loin de gagner mes sympathies; l'orgueil d'Athanase et de ses armées de moines était bien propre, je le reconnais d'autre part, à faire cabrer un caractère indépendant. Ainsi les orthodoxes, la chose arrive plus souvent qu'on ne pense, font aux trois quarts les hérétiques. Ils forgent des dogmatiques, prétendent les imposer, et leurs adversaires finissent par formuler bien plus nettement eux-mêmes, ce qui n'était peut-être dans le principe qu'une inconsciente et secondaire déviation.

Le champion de l'orthodoxie, Athanase, avait des qualités éminentes : courage, persévérance, dévouement à la vérité. Mais quelle dureté, quel faste, quel orgueil ! Comme il trônait dans Alexandrie ! Quelle différence entre ces humbles apôtres qui travaillaient de leurs mains, et cet évêque dont le cortége presque royal parcourait les rives du Nil, au milieu des populations à genoux !

Il est malaisé, Messieurs, de juger de tels hommes et de telles vies. On y trouve une indépendance qui plaît et que le pouvoir absolu ne supporte pas longtemps. On y rencontre une intrépidité de conviction qui attire invinciblement le respect. C'est toujours un grand spectacle qu'un homme, qu'un caractère. Je

l'avoue toutefois, je ne saurais éprouver une sympathie sans mélange pour les despotes crossés et mitrés, non moins absolus que les despotes couronnés. Exaltez un Athanase, célébrez un Ambroise autant qu'il vous plaira ! J'aperçois déjà en eux du Grégoire VII. Or les Grégoire VII ne sont pas de mon goût ; pas plus — vous aurez ma confession tout entière — que ces chrétiens d'élite qu'on nomme Knox et Calvin.

Lorsque Arius commença d'éveiller l'attention, Athanase n'était encore qu'un jeune secrétaire, au service d'Alexandre, évêque d'Alexandrie. Arius desservait une des églises du diocèse. On vantait sa science.

Tout à coup la nouvelle se répand en Égypte que ce prêtre propage une doctrine nouvelle, d'après laquelle le Fils, créé avant le temps, ne serait pas éternel comme le Père.

J'évite d'entrer avec vous dans les distinctions subtiles et alambiquées au milieu desquelles se traîna d'abord le conflit.

Au sujet de la trinité, deux doctrines extrêmes s'étaient déjà produites : celle de Sabellius, qui maintenait la divinité, mais supprimait les personnes — la même personne divine ayant agi comme Père en créant, comme Fils en sauvant, comme Esprit en éclairant ; — celle de Paul de Samosate, qui supprimait entièrement la divinité — Jésus n'étant plus qu'un homme, élevé par l'Éternel à la divinité.

Ceci était du paganisme pur. Arius n'allait pas aussi loin. Il essayait, nous venons de le voir, d'imaginer un fils créé avant le temps. Il accusait les orthodoxes de tomber dans le Sabellianisme, et de ne maintenir

aucune distinction des personnes, en voulant maintenir l'identité de substance.

La vraie situation des chrétiens devait consister en ceci : conserver humblement tout ce que l'Écriture nous révèle, défendre par conséquent la diversité des personnes contre Sabellius, défendre l'unité de substance contre Paul de Samosate, puis mettre la main sur sa bouche, s'incliner devant le mystère, et le respecter. — On céda trop à la tentation de le définir.

Reprenons notre récit, Messieurs.

Au premier moment, le faible évêque Alexandre, un vieillard, avait hésité en présence des affirmations téméraires du savant Arius. Mais Alexandre avait à ses côtés ce jeune clerc, encore inconnu, dont l'indomptable énergie allait le soutenir dans la lutte. Excité par Athanase, le patriarche prend courage ; il cite Arius devant lui, l'anathématise et le chasse de l'Église.

Arius s'adresse alors aux deux Eusèbe, à l'évêque de Nicomédie et à l'évêque de Césarée, si connu comme historien. Il leur dit que ses adversaires tombaient dans le Sabellianisme et niaient en fait que le Fils eût été engendré. Il exprime, pour son propre compte, les convictions les plus rassurantes à première vue sur l'existence du Fils avant le temps, avant tous les temps. Seulement, ajoute Arius, *le Fils n'était pas* avant d'avoir été engendré.

Je rapporte avec soin les paroles d'Arius. Si elles ne le justifient pas, elles l'expliquent en partie. Ne l'oublions pas, on noircit toujours ceux qui succombent ; l'histoire maltraite les vaincus. Plus j'ai horreur de l'hérésie d'Arius, plus je sens le besoin de

ne pas accabler l'homme sincère, espérons-le, qui, lancé sur la voie des explications d'un mystère insondable, poussé par la violence de ses accusateurs, avançait, sans en avoir conscience peut-être, dans ce déplorable chemin.

Mais voici bien un autre champion théologique. Constantin va entrer en scène, lui-même, l'empereur!

Son premier mouvement fut, vous le devinez, l'impatience causée à un administrateur par toute dissidence qui trouble son unité. Il prit la plume; il adressa d'abord une lettre à Alexandre et à Arius. Il s'offrait pour arbitre du différend. Il leur ordonnait d'en finir. Embrassez-vous et n'en parlons plus!

Après cette lettre, demeurée inutile, l'empereur envoie à Alexandrie un évêque d'Occident, Osius, chargé d'ouvrir une enquête et de le mettre au fait. — Osius conclut contre Arius.

Alors l'empereur s'enflamme de colère. Il comprend que pour avoir la paix, que pour avoir une Église bien policée, il faut frapper sur le parti dissident et novateur.

Aussi fait-il porter à Arius un manifeste foudroyant. Il entre en discussion avec lui. Parmi les arguments étranges destinés à démontrer la folie d'Arius, il lui cite la prédiction de la sibylle Erythrée. Si l'hérétique nie l'authenticité de ces oracles, Constantin lui enverra l'original!

La conclusion était plus nette: « Chacun de tes partisans payera une capitation décuple; il sera astreint aux charges publiques. »

Évidemment on avançait.

Que fit Arius? Il alla droit à Constantin. Il y alla, muni des instructions des Eusèbe.

Le théologien impérial, qui n'avait plus personne pour l'aider quand il ne tenait pas la plume, fut aisément embarrassé par les distinctions habiles de l'hérétique docteur.

Ne sachant où donner de la tête, il conçut alors l'idée de rétablir l'unité, en s'adressant à l'Église entière, et de réunir quelque part « tous les évêques de la terre habitable! »

Le concile de Nicée fut résolu.

Il y a certainement, dans l'idée d'un concile général, une certaine grandeur qui séduit l'imagination. Messieurs, en pareille matière, défions-nous des choses grandes : nous sommes appelés aux humbles. Défions-nous des procédés dont les apôtres n'ont point usé.

Une assemblée œcuménique, l'Église ainsi conçue, c'est la plus redoutable des innovations. Au lieu des humbles assemblées locales organisées par les apôtres, au lieu des simples rapports qui les unissaient sans les absorber dans une autorité suprême et centrale, nous trouvons devant nous une assemblée universelle qui supprime les Églises sous prétexte de constituer l'Église.

Dès qu'on a l'Église sous cette forme, on ne peut pas ne point croire qu'on possède en elle un instrument d'infaillibilité. La prétention de rédiger la formule exacte du christianisme surgit aussitôt. Voici le fameux tribunal qui doit donner l'interprétation définitive du texte sacré. Constantin l'écrivait naïvement après Ni-

cée : « La doctrine dont trois cents évêques sont convenus, *ne peut être que la doctrine de Dieu.* »

Ce qui est émané de là, chacun le sait. Le catholicisme n'a point fait de pas plus considérable que le concile de Nicée. Les conciles généraux ont été une de ses premières victoires ; l'une des dernières sera la suppression des conciles généraux.

Pour que les papes pussent hériter des conciles, il fallait d'abord que les conciles héritassent des Églises et des chrétiens.

Mes réserves faites, je ne crains pas de répéter que dans cette convocation œcuménique, il y a de la grandeur. C'était certes chose nouvelle pour le monde romain, au milieu du silence général, que ce mouvement des idées, ce bruit autour des croyances, cette manifestation d'une puissance qui ne relevait pas, qui semblait du moins ne pas relever de l'empereur.

Messieurs, Nicée devait produire autre chose qu'une manifestation de croyances. Il était impossible, vu l'état de l'Église, qu'une réorganisation administrative de la société religieuse n'en sortît pas.

La disparition définitive des troupeaux, l'exclusion de l'élément laïque, devenaient inévitables. Un fait énorme, auquel trois siècles avaient travaillé, allait se révéler avec éclat : le clergé ne s'était pas seulement formé, en dépit des apôtres ; il avait supprimé tout ce qui n'était pas lui.

Comparez l'assemblée nouvelle avec cette assemblée apostolique qu'on appelle à tort : concile de Jérusalem ; comparez la réunion convoquée par l'empereur

et qui ne doit contenir que des évêques, avec cette conférence où l'Église elle-même agit autant que ses Anciens, et prononcez !

Ce n'est pas tout : un autre changement va s'opérer, un changement qui se rattache d'une façon plus directe au souvenir de Nicée. A mesure que l'Église disparaît pour se confondre avec le monde, la coïncidence de la société civile et de la société religieuse, la coïncidence des deux hiérarchies, des deux organisations, se manifeste à tous les regards. Le moment est venu où cette tendance croissante va se traduire en un grand fait : l'union de l'Église et de l'État, l'adoption officielle de l'Église par l'empereur.

L'Église mondaine ne pouvait pas ne point devenir nationale. Dès l'heure où le mot *foi* avait cessé de signifier *conversion*; dès l'heure où, par conséquent, les générations successives avaient commencé à être enrôlées, dans l'Église comme dans l'État, avec une régularité tout administrative ; il s'était naturellement formé des provinces ecclésiastiques, correspondant aux provinces impériales. Il y avait quatre patriarches en face des quatre préfets prétoriens ; il y avait des métropolitains en face des préfets ordinaires ; il y avait des évêques en face des magistrats subordonnés. Les fonctionnaires de l'Église et ceux de l'État gouvernaient, au fond, la même société considérée sous deux faces différentes. Il était donc impossible que la fusion n'eût pas lieu.

Le seul obstacle qui semblât s'y opposer, le paganisme, ne gardait plus assez d'énergie pour gêner une telle transaction. Sans doute on devait voir longtemps encore des païens en Europe, les religions sont lentes

à mourir, surtout les religions nationales qui se lient à l'ensemble des institutions anciennes; toutefois, malgré la présence de masses païennes encore considérables, malgré les ménagements prolongés des empereurs et le caractère officiel que conservent jusqu'à Théodose un grand nombre de pratiques païennes, tout le monde sent que le christianisme a pris possession. La société lui appartient, l'avénement du nouveau culte national peut se proclamer.

Cette proclamation a été l'événement de Nicée. Nous en subissons encore les conséquences, nous, les chrétiens d'aujourd'hui.

L'émotion fut grande, d'un bout de l'empire à l'autre, quand on apprit la convocation du concile.

L'empereur défrayait les évêques, il mettait à leur disposition les voitures publiques et les relais échelonnés alors sur ces belles voies dallées qui traversaient l'empire et dont on retrouve encore des vestiges si puissants.

Trois cents évêques se mirent en route, accompagnés d'une armée de prêtres appartenant au clergé inférieur. Presque tous venaient d'Orient, car au sein de ce prétendu concile œcuménique, on compte à peine cinq ou six évêques italiens ou espagnols.

Représentez-vous, Messieurs, cette assemblée unique au monde.

Ici d'anciens martyrs, avec leurs mains brûlées, leurs yeux éteints, leurs membres mutilés. Là des solitaires célèbres par leurs austérités et que signalent aux regards leurs habits de poil de chèvre. Ailleurs, des saints dont chacun raconte les miracles : tel évê-

que, par exemple, qui était en même temps berger — dans l'île de Crète, si je ne me trompe, — et dont les moutons n'avaient jamais pu être enlevés par les voleurs ; quand on voulait les prendre ils demeuraient fixés au sol, aucun effort ne parvenait à les en détacher ; un jour, l'évêque eut pitié de ces pauvres voleurs : « Tenez, leur dit-il, pour que vous n'ayez pas perdu tout à fait votre peine, je vous fais cadeau d'un mouton. »

De tels récits, Messieurs, furent accueillis alors avec moins d'incrédulité que n'en manifestent vos sourires. On regardait beaucoup les saints à miracles. Puis les regards se fixaient sur les champions du jour : sur les deux Eusèbe, protecteurs d'Arius ; sur Alexandre ; et sur ce petit homme chétif qui soutenait les pas de l'évêque et qui devait illustrer le nom d'Athanase.

Enfin, il n'y avait pas seulement au concile des Romains et des Grecs ; on y voyait aussi des barbares : un Perse, un Goth. Quelque chose semblait rappeler de loin la Pentecôte, dans ce mélange des langues et des nations.

L'empereur se fit d'abord attendre, comme il convient. — Arrivé le 4 juillet 325, il recevait dès le soir des mémoires et des dénonciations. Chaque parti s'adressait au véritable chef du concile.

L'ouverture fut fixée au lendemain. Le palais de la ville avait été préparé. Les évêques se rangèrent autour de la grande salle où des siéges étaient disposés pour eux. On attendit en silence l'entrée de l'empereur.

Les portes s'ouvrent enfin. Les officiers de la garde impériale défilent. — On annonce l'empereur. Tout le monde se lève. Constantin était vêtu d'une robe de pourpre étincelante d'or et de diamants, il avait la tête ceinte du diadème. Arrivé à son trône, il salua légèrement l'assemblée. Les évêques ne s'assirent qu'après lui.

Alors il fit son discours, en latin — un interprète traduisait à mesure. — Je vous épargne cette pièce d'éloquence.

Je vous épargnerai pareillement le récit des discussions du concile. — Arius avait été mandé. Le débat s'engagea. — La grande difficulté était de trouver une expression que les ariens n'acceptassent point. Ils parlaient comme d'autres de la divinité de Jésus-Christ. On finit par découvrir le fameux mot : « consubstantiel » qui indiquait une absolue identité de nature entre le Père et le Fils.

Peut-être les ariens l'auraient-ils adopté aussi. Mais, par bonheur, une lettre d'Eusèbe l'avait déjà condamné. Eusèbe et son parti ne purent donc l'accepter de bonne grâce. Ils l'acceptèrent cependant. Tous les évêques, moins deux, signèrent le formulaire de Nicée. Il est vrai que derrière les évêques on voyait apparaître quelqu'un. Une main plus puissante tenait la leur et la dirigeait.

Je le sais, cela est reçu, on doit beaucoup se réjouir de ce triomphe; il faut rendre grâce au concile d'avoir formulé la foi, d'avoir précisé le dogme sur un point si essentiel. — Quant à moi, j'éprouve un sentiment tout contraire. Je ne reconnais plus l'Évan-

gile de mon Dieu au travers de ces grossières intolérances. Je ne le reconnais plus au travers de ces subtilités, de ces métaphysiques distinctions. La divinité du Christ et son humanité, l'unité divine et la diversité des personnes est bien autrement claire dans la moindre parole évangélique, qui de plus a le mérite de laisser le mystère comme il est, sous son voile divin qu'on ne lui enlèvera pas.

La besogne faite et le concile terminé, l'empereur donna une grande fête aux évêques. On dressa des tables; les membres les plus importants du concile furent admis à celle de Constantin, le reste trouva place ailleurs.

L'empereur était là, triomphant, radieux, dans la joie de son cœur et de son ambition, parvenu aux plus hauts sommets de sa puissance souveraine, maître des deux sociétés, les gouvernant l'une et l'autre, espérant faire régner dans l'une et dans l'autre cette paix que procurent une police bien faite et une administration bien centralisée.

Il parcourait la salle, s'inclinant devant les anachorètes, baisant les plaies des martyrs, prodiguant à tous les exhortations de sa théologique éloquence.

Et ce qui ajoutait, Messieurs, à la satisfaction générale dans ce jour — qu'Eusèbe n'a pas craint de comparer au jour du Seigneur ! — c'est que la décision dogmatique du concile avait reçu la sanction d'une pénalité. L'empereur avait exilé Arius et ses partisans ; il avait défendu de lire les livres d'Arius, et cela sous peine de mort. Aussi triomphait-on autour d'Athanase ; la grande majorité des évêques rayonnait. Quant à ceux qui avaient cédé à la force,

ils se réservaient d'expliquer plus tard leurs signatures et de donner dans leurs diocèses le commentaire arien du symbole de Nicée. En pareille matière on se tire de tout.

Puis on s'en alla. Constantin avait comblé les évêques de présents magnifiques. Des voitures impériales emmenèrent les prélats, et le monde romain tout entier s'entretint du grand événement qui venait de s'accomplir.

On y joignit, bien entendu, l'enjolivement obligé de plusieurs miracles. — On racontait qu'une fontaine avait jailli sur l'emplacement même du concile ! On disait que dans la supputation des suffrages on avait toujours trouvé 319 votants, quoique les évêques présents ne fussent qu'au nombre de 318; en vain comptait-on et recomptait-on encore, on arrivait à 319 : inutile de vous apprendre, Messieurs, quel était ce votant invisible qui donnait ainsi à chaque décret sa divine approbation ! Enfin, un dernier prodige était rapporté avec admiration. Deux des membres du concile étaient morts pendant sa durée. Or, qu'arriva-t-il? Les actes de l'assemblée ayant été scellés et mis sous clef pendant la nuit, on découvrit le lendemain, en rompant les sceaux, que deux signatures nouvelles y étaient apposées : les deux évêques morts s'étaient relevés du tombeau pour communiquer à ces actes l'autorité de leur nom.

Je ne veux pas quitter Nicée, ce grand concile du quatrième siècle, sans vous soumettre encore, Messieurs, une ou deux observations.

Parmi les débats secondaires auxquels il ne m'a pas été permis de m'arrêter, il en est un que je ne saurais passer entièrement sous silence. — On avait proposé au concile de décréter le célibat des prêtres. C'était devancer les temps et prétendre introduire au quatrième siècle une innovation que le onzième seul devait complémenter. Or, l'erreur a sa marche régulière, et il n'était pas donné aux pères de Nicée d'accomplir une mesure réservée à Grégoire VII. Ce fut un célibataire, un moine, Paphnuce, qui se chargea de combattre une proposition si prématurée. Tout en proclamant la supériorité du célibat, il osa dire que le mariage n'était pas l'impureté. Il demanda ce que deviendraient les femmes des prêtres si on les séparait de leurs maris. — Le concile se hâta de décider que les prêtres mariés continueraient à pouvoir exercer la prêtrise.

Je parlais tout à l'heure, Messieurs, de la *marche* des erreurs. Je ne connais pas — en dehors des Écritures — d'argument plus décisif que celui-là contre le catholicisme romain. Quiconque a lu l'histoire ecclésiastique n'a pas pu ne point remarquer deux choses : d'une part, les tendances catholiques commencent très-vite ; de l'autre, les tendances catholiques commencent très-faiblement. Plus on s'éloigne des apôtres, plus elles prennent force et couleur. Il y a d'autant moins de catholicisme dans l'Église, qu'on se rapproche mieux de ses origines. On y découvre alors sans doute le premier germe de ce qui sera un jour la hiérarchie, ou le clergé, ou l'action magique des sacrements, ou la direction, ou la tradition, ou le matérialisme religieux, ou la messe ; mais tout cela

reste presque imperceptible encore. — Preuve évidente que le catholicisme est une révolte contre l'Écriture, qu'il n'a pu se développer que dans la mesure exacte où les souvenirs de l'enseignement apostolique s'étaient effacés.

Il y a des doctrines, au contraire, et c'est le signe éclatant de leur vérité, qui s'affaiblissent davantage à mesure qu'on s'éloigne plus des apôtres ; le quatrième siècle les connaîtra moins que le premier, le moyen âge les connaîtra moins que le quatrième siècle ; mais retournez à la source, allez jusqu'aux apôtres, vous les retrouverez dans tout leur éclat.

Parmi les innovations catholiques qui ont demandé du temps pour s'établir, n'oublions pas la papauté. Rien ne me frappe au quatrième siècle comme l'absence à peu près complète du pape. Il y a sans doute un évêque de Rome, et c'est un évêque important, entouré d'un nombreux clergé, disposant de vastes ressources, dont la situation élevée tente beaucoup d'ambitions, dont l'élection se voit habituellement troublée par des émeutes. Toutefois l'évêque de Rome est à mille lieues de se croire pape.

Je n'en veux d'autre preuve que notre concile, Messieurs. S'il y a un pape au quatrième siècle, assurément c'est l'empereur ; il l'est sans contestation ; il l'est d'un unanime consentement. Qui a convoqué le concile ? qui l'a présidé ? qui a promulgué, qui a fait exécuter ses décrets ? l'évêque de Rome ou Constantin ?

L'évêque de Rome ! Personne n'a pensé à lui, ni à Alexandrie, ni à Nicomédie, ni à Nicée, ni ailleurs. Sa souveraineté spirituelle est si peu admise, que les

évêques occidentaux paraissent à peine dans ce premier concile œcuménique de la chrétienté.

Je sais bien comment on se tire de là. — L'un des évêques occidentaux a *dû* être le légat du Saint-Siége! Ce légat a *dû* présider le concile! Les actes du concile ont *dû* être sanctionnés par le pape! Le pape a *dû* les communiquer aux évêques inférieurs!

Ces arguments de détresse ne convaincront que ceux qui sont convaincus d'avance. Décidément il y a deux choses que le catholicisme fera bien de ne pas considérer de trop près : l'Écriture d'abord, l'histoire ensuite, et en particulier l'histoire des premiers siècles.

Arrêtons-nous, Messieurs, à ce faîte de la fortune de Constantin, la conclusion du concile de Nicée. Il est monté aussi haut qu'il peut monter ; il a introduit dans le monde le grand principe auquel se rattache son nom. C'est l'heure du triomphe et des illusions. Bientôt il faudra redescendre et mesurer peu à peu l'impuissance impériale dans les choses de l'esprit.

Avant d'aborder cette seconde partie de notre sujet, réservé pour notre prochaine séance, je tiens à constater la situation nouvelle où le christianisme vient d'entrer. — Je constate, je ne juge pas ; nous jugerons ensemble, quand notre étude sera terminée, quand nous aurons tout vu. Alors seulement nous serons en mesure de choisir entre les trois histoires du quatrième siècle : l'histoire qui le loue comme un grand progrès, l'histoire qui le

déplore comme un accident, l'histoire qui le proclame déplorable sans le croire accidentel.

Pour aujourd'hui, je veux me borner, en terminant, à fixer votre attention sur l'événement de Nicée. Cet événement, c'est la confusion des deux domaines, des deux administrations et des deux sociétés. — Le principe est posé; les conséquences se déduiront toutes seules désormais.

J'ai parlé de confusion des deux domaines. Le mot n'est pas trop fort, vous en conviendrez. Que sortira-t-il de là plus tard? l'Église gouvernera-t-elle l'État? l'État gouvernera-t-il l'Église? Essayera-t-on une combinaison mixte des deux systèmes? Le quatrième siècle n'en sait rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la confusion est accomplie, et que, pour le moment, elle profite à l'empereur.

Mais s'il exerce l'autorité, l'empereur prodigue en échange à l'Église maints avantages politiques et matériels. Le christianisme, persécuté la veille, se trouve tout à coup bien doté, revêtu d'influence et de considération. Il y aurait quelque puérilité peut-être à s'en étonner. Une Église mondaine ne pouvait pas aspirer à la liberté, mais à la suprématie; elle ne pouvait se ranger dans les cadres administratifs de l'empire, qu'à la condition d'être aussi bien traitée que les autres administrations. Elle eut ses fonctionnaires, ses traitements, ses tribunaux. Dès l'année 313, le clergé chrétien était devenu un corps privilégié, exempt des obligations de la vie civile. C'était alors, on le sait, une très-considérable faveur.

On fit un pas de plus. Certaines Églises — celles d'A-

frique, entre autres — reçurent une subvention pécuniaire. Le budget des cultes était né.

La richesse émigrait d'une religion à l'autre : tandis que bon nombre de temples païens étaient démolis en Orient, l'époque de Constantin se signalait par la construction d'églises somptueuses qui s'élevaient de toutes parts aux frais du trésor.

Ce n'est pas tout encore ; le christianisme prenait l'attitude d'une institution publique, dont le caractère obligatoire devait se développer plus tard. Des proclamations écrites de la propre main de l'empereur imposaient déjà aux citoyens le repos du dimanche, et quoique cette loi, comme tant d'autres, n'ait guère été exécutée sous ce règne, le seul fait d'une pareille tentative a une portée qui ne vous échappera pas.

Les évêques se transformaient en fonctionnaires publics. Constantin les avait revêtus d'une véritable magistrature. Non-seulement ils étaient autorisés à recevoir les legs destinés aux corporations religieuses et à commencer ainsi la formation des biens de mainmorte, mais ils possédaient le patronage officiel des affranchissements : les lois facilitèrent ceux qui se pratiquaient dans l'Église, et ainsi une des plus grandes transformations sociales de l'ancien monde fut placée sous l'autorité expresse du clergé chrétien.

Ce clergé, d'ailleurs, exerçait d'une manière directe une juridiction proprement dite. A Constantinople et ailleurs, on voyait l'évêque, entouré de ses prêtres, monter à son tribunal et juger beaucoup de causes civiles. L'administration était tenue d'exécuter ses arrêts.

Mais il est, Messieurs, une conséquence des rapports nouveaux établis entre l'Église et l'État, que vous ne me pardonneriez pas de passer sous silence. Je ne me le pardonnerais pas non plus. Parmi les faits monstrueux qui se sont accomplis au quatrième siècle, le plus monstrueux assurément c'est l'intolérance. Elle marche toujours à côté des religions d'État. Aussi, dès l'heure même où le christianisme commence à devenir religion d'État, il commence à persécuter. Point d'hésitation, point de protestations : on se divisera sur tout le reste, on discutera le dogme et la discipline; quant à la persécution, elle ne fait question pour personne, pas plus pour les hérétiques que pour les orthodoxes. C'est avec une parfaite tranquillité de conscience qu'on appelle sur ses adversaires les châtiments du souverain, et qu'on place ses croyances sous la protection de la loi pénale. — Et voilà jusqu'où l'on était descendu ! Cet Évangile d'amour et de liberté, on l'avait transformé à ce point ! Ces Églises, opprimées hier, elles n'aspirent qu'à opprimer à leur tour !

Ici, je voudrais que ma voix fût assez forte pour se faire entendre jusqu'au fond de ces contrées protestantes où le même principe de nationalité religieuse a porté le même fruit de persécution. — Je ne parle pas des pays catholiques, Messieurs : à l'exception de la Belgique et du Piémont qui ont subi d'autres influences et où l'opposition anti-romaine se fait écouter, tous, à différents degrés, repoussent la liberté religieuse. Je parle des pays protestants, du Mecklembourg, de la Suède, auxquels nous ne pouvons penser sans rougir.

Mais si nous rougissons, ne soyons pas trop étonnés. Partout où prévaut le principe païen, il faut bien que l'intolérance domine aussi.

Le principe païen, en effet, qu'est-ce autre chose que l'intolérance? Si le membre de la société civile est membre né de la société religieuse, pourquoi la société civile ne frapperait-elle pas les dissidents? Si le recrutement des Églises se fait, non par la foi personnelle, mais par le recrutement héréditaire, de quel droit verrait-on des citoyens se dérober au culte national, sous prétexte que leur conscience les mène ailleurs?

Pour quiconque a étudié le paganisme des Romains, son caractère national, — caractère persécuteur parce qu'il est national, — apparaît avec évidence. Croyez-vous que les persécutions païennes aient entendu punir les fausses croyances chez les chrétiens? Ce qu'elles ont entendu punir, c'est le fait d'une croyance personnelle, c'est la manifestation de la foi, de l'Église. Ces chrétiens étaient ennemis de l'État, des empereurs, de la religion nationale.

Le caractère national du paganisme romain rend absurde et ridicule tout ce qu'on a dit de la tolérance prétendue de Rome païenne.

Le principe païen n'est jamais tolérant, il ne peut l'être.

Quand la religion est un acte de civisme, la dissidence devient un attentat.

Il était donc impossible que l'Église s'arrêtât plus d'un jour sur le noble terrain de la liberté religieuse. En ouvrant ses portes au monde, en adoptant une

marche qui allait l'identifier avec la société politique, elle s'était condamnée d'avance à deux choses : s'unir à l'État; être protégée par les lois particulières de l'État.

Les persécutions pour le christianisme ne tardèrent pas à sévir. — Des persécutions pour le christianisme! Ces mots font mal à prononcer.

La persécution semblait devoir s'appliquer avant tout aux païens. Mais ici on rencontrait des obstacles devant lesquels recula, pendant un demi-siècle, la prudence des empereurs chrétiens : Rome et l'Occident étaient encore attachés au paganisme, il y avait là une aristocratie et des paysans qui gardaient les vieilles pratiques; il y avait cet enchevêtrement traditionnel qui fait qu'une religion nationale tient à tous les usages d'une nation, et que, pour déraciner un pareil culte, il faut tuer toute une civilisation, toute une législation, toute une société.

Il en résulte que, non seulement la suppression du paganisme par Constantin est une fable des historiens chrétiens qui ne mérite pas la moindre créance, mais que le paganisme, qui a survécu à Constantin, à ses enfants, à ses successeurs et même à Théodose, ce paganisme qui subsistait encore au cinquième siècle, a conservé jusqu'à Théodose son caractère de culte officiel. On avait alors, pour ainsi dire, deux religions d'État : celle des empereurs et de l'Orient, celle des traditions romaines et de l'Occident.

Voilà le fait : Paganisme officiel jusqu'à Théodose; paganisme non officiel au delà de Théodose, jusqu'au jour où l'invasion des barbares, installant les sociétés modernes, lui donna réellement le coup de mort.

Est-ce à dire cependant que Constantin, malgré sa

prudence, n'ait pas été vis-à-vis des païens aussi intolérant qu'il pouvait l'être? — Assurément il l'a été. La liberté religieuse ne fut jamais pour lui qu'un pis-aller. Il marchait résolûment à son but : la substitution d'une religion nationale à une autre religion nationale, l'unité religieuse officielle et obligatoire établie au profit du christianisme et non plus du paganisme.

En effet, sur le terrain du principe païen, la lutte se pose dans ces termes-là. Aucun culte ne se contente d'être libre, il faut qu'il soit maître; aucun ne se contente de gagner des adhérents, il faut qu'il soit seul.

Le principe païen n'est pas autre chose.

Or Constantin, je le répète, appartenait trop complétement à ce principe, pour ne pas l'appliquer à l'ancienne religion, dans la mesure où il pouvait le faire sans compromettre son pouvoir. — Il poursuivit les devins; il ferma les temples scandaleux; il ordonna des restitutions; il abandonna, en Orient, le paganisme aux violentes représailles des chrétiens.

Ceux-ci se précipitaient dans l'intolérance avec un enthousiasme qui serre le cœur. Je ne connais pas de spectacle plus odieux que celui-là. On sent que l'Église — qui a cessé d'être Église — marche rapidement au temps où elle versera à flots le sang de ses adversaires, au temps où elle se déclarera persécutée toutes les fois que ses adversaires auront conquis la liberté.

Ce fut là l'origine des cris qu'on poussa sous Julien.

— Ne plus être protégé, ne plus être privilégié, quelle affreuse persécution ! Julien, sachons lui rendre justice, ne dépassa pas cette limite de beaucoup.

Et attendant, le despotisme religieux était devenu le beau idéal des chrétiens. Avec l'esprit qui les animait et la forme de plus en plus mondaine qu'affectait leur Église, il était bien évident que la liberté, que le respect des consciences ne pouvaient se maintenir. On ne saurait, quand on a lu l'histoire du temps, s'arrêter une seule minute à cette hypothèse. On sent qu'il faut aller jusqu'au conflit matériel, jusqu'à la suppression absolue des dissidents, jusqu'à l'interdiction légale et à l'adoption légale. — Entre la situation de persécuté et celle de persécuteur, il n'y aura rien désormais.

L'Église passa donc la seconde moitié du quatrième siècle à accuser la tolérance trop timide des empereurs. Détruisez ! frappez ! punissez ! tels furent ses conseils évangéliques, depuis le jour où elle acclama le châtiment des ariens, jusqu'à celui où Grégoire de Naziance s'adressait ainsi à Théodose : « Mon *discours* n'aura pas tant de force que votre *édit.* »

Que dis-je ! jusqu'au jour où la populace chrétienne d'Alexandrie traînera par les rues les membres déchirés de cette jeune Hypatie, philosophe et païenne, dont le sang devait couler sur les mêmes places où avait coulé le sang des martyrs.

Je vous l'ai déclaré, Messieurs, le principe païen est la vraie base de l'intolérance. — Qui dit Église, dit liberté.

On essaye de démontrer le contraire.

Les uns se contentent d'insinuer ceci : « Toute religion opprimée réclame la liberté ; on veut la liberté pour soi, on ne la veut pas pour les autres ! » Ma réponse est simple : Il y a, grâces à Dieu, sous nos yeux mêmes, des pays où le protestantisme domine et où la liberté des catholiques est entière, où ils peuvent bâtir, prêcher, imprimer. Quiconque croit à la vérité éprouve le besoin qu'il en soit ainsi. La liberté de mes adversaires d'abord, la mienne ensuite. La liberté de l'erreur d'abord, celle de la vérité ensuite. La vérité qu'on persécute n'est pas perdue ; mais la vérité qui persécute, que faut-il en penser ?

D'autres déclarent qu'ils ne voient pas pourquoi l'État, qui empêche des délits moindres, ne s'opposerait pas à un délit plus grave : au meurtre des âmes, plus funeste que celui du corps. — Pourquoi ? parce qu'il est incompétent ; parce qu'on ne trouve écrit nulle part que les gouvernements soient infaillibles en matière de religion ; parce que les Constantin — nous le verrons, Messieurs -- protégent l'orthodoxie à Nicée et l'arianisme à Tyr.

A ceux qui veulent faire d'un gouvernement quelconque le protecteur de la vérité, contentons-nous de demander comment il en recevrait le discernement. J'entends bien que ce gouvernement est dans la vérité quand il protége mon Église ! mais quand il la persécutera, une autre Église ne le croira pas moins dans la vérité, et je ne connais, pour ma part, aucun moyen de décider entre cette Eglise et la mienne, à moins que la vérité dogmatique ne soit revêtue, comme la morale sociale, du caractère évident.

C'est ici que nous attendent d'autres contradicteurs, les plus habiles de tous. A les entendre, l'intolérance serait la suite nécessaire des croyances absolues, des croyances exclusives. Pour être tolérant, il ne s'agit que de ne plus croire, absolument, à rien ! — Comme si la vérité, pour n'être pas évidente, en était moins absolue, moins exclusive de son contraire ! Comme si nous ne sentions pas en nous-mêmes que nous croyons à nos croyances, et que c'est précisément pour cela que nous ne pouvons pas admettre qu'on gêne les croyances contraires !

Eh quoi ! ne comprendra-t-on jamais la dignité de ce mot : vérité ? Ne comprendra-t-on jamais que la vérité a sa tolérance, que l'absolu a sa tolérance ?

Il y a plus : lui seul est tolérant. Loin d'être une manifestation de scepticisme, la liberté religieuse est un acte de foi. C'est parce que je sais que Dieu est puissant, c'est parce que je crois à la vérité, c'est parce que j'obéis à Celui qui m'interdit l'emploi des armes charnelles, c'est à cause de cela que je repousse comme une injure pour le vrai la hideuse protection que vous lui offrez. Il a mieux que vous pour se défendre. Que le mensonge s'appuie sur des bourreaux et sur des gendarmes, à la bonne heure ! Mais la vérité !

Sachons pénétrer jusqu'aux profonds motifs de la liberté religieuse. — Il s'agit de respecter les consciences. Il s'agit de ne pas tuer toute religion. La vérité imposée devient mensonge ; l'asile des convictions personnelles a été violé.

Or Jésus est venu appeler à lui un peuple de bonne

volonté. — Qui mesurera jamais le mal immense, durable, ineffaçable qu'ont causé les persécutions exercées au nom de la vérité? Certains échafauds d'autrefois se dressent encore aujourd'hui entre l'Évangile et les âmes. Quand nous recherchons les motifs pour lesquels des âmes, d'ailleurs généreuses, se tiennent éloignées de ce qu'il y a de plus noble au monde, de l'Évangile, nous arrivons à voir qu'elles s'arrêtent éperdues en présence d'une théorie d'Augustin on d'un bûcher de Servet.

Les enfants, a-t-on dit, croiront, si les pères ont été contraints! — Non, les enfants se souviendront. La marque de l'État restera empreinte sur ces tristes croyances. Et après des siècles, quand on découvrira avec terreur qu'on n'a plus devant soi que des sociétés pourries, où rien ne tient, où la conscience et la conviction font défaut, où les institutions libres ne peuvent vivre, on s'apercevra enfin que l'on recueille ce qu'on avait semé.

Vous aviez semé l'intolérance; vous récoltez le scepticisme. — Intolérance et scepticisme, ces deux termes sont aussi inséparables que la liberté religieuse et la foi, que la liberté religieuse et l'absolu.

C'est ainsi que le principe païen de la religion héréditaire, cette personnification de l'incrédulité révoltée, est partout et toujours la source des persécutions.

Voici donc, Messieurs, une date fatale à marquer dans l'histoire des hommes : l'intolérance chrétienne a commencé.

En présence de cet événement, de ce scandale immense, nous nous sommes arrêtés. Une protestation ne nous aurait pas suffi ; nous avons tenu à nous rendre compte. Et, en nous rendant compte, nous avons remonté dans la région supérieure, dans la région des principes. Il faut monter, quand on veut juger certaines questions. Ce n'est qu'à la condition de se placer à la hauteur des principes, de l'absolu, qu'on les voit telles qu'elles sont. Je sais que telle n'est pas la théorie généralement admise, aujourd'hui surtout; mais qu'y faire ?

Oui, Messieurs, c'est lorsqu'on fixe ses regards sur cette dignité sereine et forte, sur cette souveraineté suprême du vrai, c'est lorsque l'on contemple cet Évangile qui s'adresse aux âmes et répudie tout autre moyen de succès, c'est lorsqu'on essaye de comprendre ces grands mots : conscience, foi, Église ; c'est alors qu'on apprécie à leur valeur les prétendues conquêtes du quatrième siècle, les prétendus services de Constantin et sa puissance impériale mise aux ordres de la religion du Christ.

Pardonnez-moi, j'anticipe, l'heure de juger n'est pas venue. Je n'ai pu réprimer, je l'avoue, le désir d'échapper un moment aux bas-fonds où nous nous sommes traînés aujourd'hui, à la suite d'une Église de plus en plus indigne de son nom. Après vous avoir montré l'achèvement de l'œuvre commencée, hélas ! dès le temps des apôtres, j'avais besoin de regarder autre chose. Nous avons donné un coup d'aile, Messieurs, et nous nous sommes retrouvés en présence de la lumière immortelle et pure, de cette Église contre laquelle l'ennemi ne « prévaudra » pas.

Là il fait bon ; là on se sent en paix et en sûreté. De là on repousse comme il convient les systèmes impies qui séparent ce que rien ne devrait séparer sur la terre : la vérité et la liberté.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

II

Messieurs, Constantin avait laissé comme adieu aux pères de Nicée ce mot significatif : « Je suis évêque des choses du dehors. »

Une telle parole annonçait la prompte expiation des joies du concile. — Elle ne se fit pas attendre en effet. L'évêque du dehors prit son rôle fort au sérieux. On put déjà s'en douter quand on lut la lettre par laquelle il promulguait les décrets de Nicée. Il annonçait qu'il avait « examiné avec les évêques » — ce n'était pas assez dire — et il allait jusqu'à s'attribuer une sorte d'inspiration divine.

Ceci n'est rien encore. Bientôt l'évêque du dehors annulera les décisions prises par les évêques du dedans ; il absoudra ceux que l'Église a condamnés, il condamnera ceux que l'Église a absous.

En attendant, il va multiplier ses édits théologiques. Non content de régler la religion par décret, il se plaît à l'enseigner de sa bouche impériale ; des conférences sont tenues par lui dans son palais, à la grande édification des courtisans.

Vous devinez, Messieurs, quelles conquêtes faisait l'Église, depuis qu'elle était adoptée, protégée, gou-

vernée et prêchée par l'empereur ! C'était une excellente affaire de se déclarer chrétien ; on assurait du même coup sa fortune et son salut.

Alors achève de se précipiter dans l'Église ce qui était resté dehors. Autour de Constantin, le mouvement se fait énorme ; et réellement, à voir les tristes recrues que ramassait ainsi l'Église, on se prend à penser que ceux qui repoussaient l'Évangile par fierté d'âme s'en trouvaient plus près que ceux qui l'acceptaient par ambition.

C'est que l'hypocrisie est au-dessous de tout. C'est que le christianisme intéressé et cupide attire invinciblement le mépris.

Tous les chrétiens n'en étaient certes pas venus là. Il y avait parmi eux des convictions sincères et des dévouements réels. Mais autour de Constantin avait commencé ce honteux concert des adulations épiscopales qui depuis ne s'est guère arrêté ici-bas.

En même temps, les vocations cléricales s'étaient multipliées. Depuis qu'on gagnait à être prêtre, depuis que l'exemption des charges civiles — charges écrasantes alors — constituait au profit du clergé un privilége important, il s'était trouvé beaucoup de gens pour rechercher cet état. —Oui, l'*état* de prêtre, la *profession* de prêtre ! L'Eglise mondanisée était descendue jusque-là.

L'impulsion fut si vive que l'empereur dut la modérer. Tout son peuple allait se réfugier dans la prêtrise. Tous ses contribuables allaient lui échapper. On fit des édits pour arrêter cet élan.

J'ai parlé des fausses conversions, des vocations

intéressées. Ceci nous appelle à résoudre un problème, qui certainement se sera posé devant vous depuis le commencement de mon récit.

Que faut-il penser de la conversion de Constantin ?

Certains faits, certains rapprochements ne me permettent pas de reculer plus longtemps devant cette sérieuse question.

Si Nicée, en effet, est l'heure des grands déploiements de la piété de l'empereur, si c'est le moment où il multiplie les professions de foi, où il se consacre à la théologie et à l'homélie, où il chapitre les évêques, où il baise les plaies des martyrs, où il commence ses dissertations domestiques, Nicée n'en est pas moins encadré — et de très-près — entre ses premiers et ses derniers meurtres de famille.

Je vous ai raconté les premiers. — Il avait débuté par son beau-père, le vieil empereur Maximien Hercule, le père de Fausta. Il avait continué par son beau-frère, Bassien, le mari d'une de ses sœurs. Il avait terminé par son second beau-frère, Licinius, le mari de son autre sœur, massacré malgré les supplications de Constancie et les promesses qu'elle avait obtenues.

Mais nous allons arriver à des assassinats bien plus odieux. Ceux-ci suivront les effusions chrétiennes de Nicée. — Licinius fut tué en 324 ; le concile a lieu en 325 ; Crispus et Fausta seront tués en 326.

Disons un mot, Messieurs, de cette effroyable tragédie :

Constantin avait eu deux femmes : l'une obscure, lui avait donné Crispus ; l'autre de race impériale,

Fausta, lui avait donné ses autres enfants. De là, on peut le croire, deux groupes hostiles qui luttaient autour de l'empereur. Si Crispus avait pour ennemie sa belle-mère Fausta, il avait pour protectrice sa grand' mère Hélène, la première femme — répudiée aussi pour un mariage princier — du père de Constantin.

Crispus faisait un chemin brillant. Il commandait les armées et jouissait déjà d'une grande popularité. Ce fut sans doute sur cette circonstance que s'appuyèrent ses ennemis pour le rendre suspect à son père. On le lui représenta comme un rival ; on éveilla la jalousie de son ambition, toujours impitoyable ; on intéressa peut-être ce qu'il appelait sa foi, en lui faisant envisager que tout compétiteur devenait malgré lui-même chef et candidat du parti païen. Or ce parti païen s'agitait beaucoup alors, et l'accueil que Constantin avait trouvé à Rome, lors de son dernier séjour, lui démontrait que le paganisme était puissant encore et ne lui pardonnait pas.

Poussé par ces sentiments, l'empereur décida l'arrestation de son fils Crispus. On apprend tout à coup que le jeune prince a été conduit à Pola en Istrie et qu'il y a été mis à mort.

En même temps arrivait d'Orient une autre nouvelle : le neveu de Constantin, le fils de Licinius — un enfant de douze ans ! — arraché aux bras de sa mère, en vertu d'un ordre de Constantin, avait été égorgé avec des circonstances atroces. — C'était aussi un rival possible, et l'empereur ne pardonnait pas cela.

Fausta et ses amis triomphaient ; leur triomphe ne fut pas long. La protectrice de Crispus, Hélène, la mère de Contantin, accourut d'Orient. Elle remplit

le palais de ses cris. — Aussitôt Constantin, vengeant le crime par le crime, se hâta de mettre sa conscience à l'aise en versant encore du sang.

Il commença par faire un véritable carnage de ses conseillers. Puis, non content de ces victimes obscures, il ordonna la mort de sa femme. Fausta périt étouffée dans un bain brûlant.

Notez que les fêtes continuaient pendant tout ce temps, et que jamais l'empereur ne déploya plus de faste, ne respecta plus pieusement sa propre majesté. Vrai type de Louis XIV, dont il avait l'orgueil, la dureté, les grandes mises en scène monarchiques, et ce vernis de religion jeté avec une effrayante sincérité sur tous les crimes qu'il commettait !

Mais, direz-vous, cet homme-là était un abominable hypocrite !

Les hypocrites complets sont rares, Messieurs, et nous sommes ainsi faits, que nous parvenons le plus souvent à nous tromper nous-mêmes. Il faut donc creuser plus avant et ne pas trop nous hâter de résoudre une telle question.

Les païens ont prétendu que ne sachant comment se laver de tant de forfaits, repoussé par l'indignation vertueuse des flamines qui lui refusèrent la purification, Constantin jugea plus facile de s'adresser au christianisme dont le *bain purificateur* promettait de le rendre juste devant Dieu. — C'est là une fable assurément, et l'empereur en 326 n'en était plus à consulter les flamines ; mais cette fable contient cependant une grande vérité. L'Église, telle qu'on l'avait faite, avec ses sacrements efficaces, avec son

baptême qu'on pouvait réserver comme le remède final et la garantie du salut, l'Église paganisée où le mot foi n'était plus synonyme du mot conversion, cette Église offrait un asile bien commode désormais pour les Louis XIV et les Constantin.

Nous-mêmes, demandons-nous si nous ne nous laissons pas aller à des tendances pareilles. Ne nous arrive-t-il jamais d'accepter une formule, une Église, une doctrine, sans avoir accepté Jésus-Christ? Ne les connaissons-nous pas, ces conversions prétendues qui laissent le vieil homme entier, ces professions qui n'ont rien à démêler avec la nouvelle naissance, ces actes d'adhésion à l'Évangile qui n'inquiètent ni nos idoles, ni nos passions favorites, ni nos inimitiés, ni nos avarices, ni nos indélicatesses?

C'est en francs païens, souvent, que nous adoptons le christianisme. Ainsi l'adopta Constantin. Il fut *sincère*, mais il ne fut pas *converti*. Il s'agissait bien de cela!

Voyez la nature de ses motifs. — Quand il se prend à réfléchir sur le choix d'une religion, il *essaye* de la protection du vrai Dieu. L'essai ayant réussi, il conçoit, avec son instinct organisateur, le plan d'une nouvelle nationalité religieuse dont il se fera le chef. Il a changé de Dieu, non de cœur. Il sera zélé, mais surtout au point de vue du succès d'une grande entreprise.

Et en attendant, son labarum deviendra — on l'a dit — un fétiche dont il se servira pour triompher dans les batailles; comme plus tard, après la découverte de la vraie croix par sa mère il attachera plus d'impor-

tance à ce bois qu'à l'acceptation de la croix de Jésus-Christ, dans son cœur.

Il adoptera, il discutera des doctrines. Il y mettra du feu et de l'ardeur pour les doctrines elles-mêmes, et aussi pour l'unité de ce grand ensemble dont il a entrepris l'administration.

Cela posé, on calomnie Constantin quand on en fait un hypocrite, un calculateur qui aura remarqué que le parti chrétien est le plus fort, un homme qui ne pense pas ce qu'il dit et qui s'est mis à jouer le rôle de chrétien afin de servir ses desseins politiques.

Sans doute, Constantin, avec la nature de son génie, a parfaitement reconnu que le christianisme était le parti de l'avenir, par conséquent aussi le parti de la force et du succès. Cela était tellement clair, quoi qu'on en ait pu dire, que les empereurs du quatrième siècle, même les plus hostiles au christianisme, ont été forcés de s'appuyer sur les chrétiens ou de les ménager : Galère, Licinius, Maximin Daia, Maxence ont tenté d'adopter ce rôle quand les circonstances le leur ont permis.

Constantin donc ne fut pas insensible à la pensée d'acquérir le patronage de l'important parti qui déjà avait adopté son père, de cette société une et disciplinée qui seule formait un tout compacte au milieu du désordre universel.

Cela me paraît incontestable. — Est-ce à dire cependant que Constantin ait fait semblant de croire? qu'il ait joué la comédie? en aucune façon. Il a été convaincu que la vérité se trouvait du même côté que l'avenir. Cette conviction-là, qui laisse le mauvais cœur parfaitement intact, explique seule ce qu'il

y eut de suivi et d'énergique dans l'adoption de la cause chrétienne par Constantin. Un ambitieux qui n'aurait pensé qu'à s'attacher les chrétiens par des paroles aurait hésité ou reculé plus d'une fois. Arrivé à Rome, il aurait supputé avec terreur la prépondérance locale du parti païen. Puis, s'il s'était mêlé des affaires de l'Eglise, il aurait évité de s'y associer personnellement. Il n'aurait ni prêché ni dogmatisé dans ses édits.

Pour quiconque connaît un peu la nature humaine, ces deux points sont invinciblement établis : Constantin a été sincère; il n'y a rien eu de changé ni dans sa vie, ni dans son cœur.

Du plus au moins, c'était là l'histoire des effets qu'allait produire désormais le christianisme paganisé. De quoi était-il question? D'admettre des dogmes, de signer des formules, d'entrer dans des cadres réguliers, d'obéir au clergé et à la tradition reçue, de recevoir en temps utile l'action magique des sacrements.

Le principe chrétien de la foi personnelle, de la conversion, n'avait-il pas presque entièrement disparu?

D'ailleurs, Messieurs, pour bien comprendre à quel point Constantin était demeuré étranger à cette nouvelle naissance qui ne permet plus aucun contact volontaire avec les fausses religions, il n'y a qu'à considérer la prudence infinie — imitée depuis par ses successeurs — avec laquelle il s'attacha à ménager le paganisme officiel.

Son habilité politique autorisait ses soldats à le sa-

luer de l'exclamation consacrée : « Que les dieux te conservent! » Il accepta, comme les empereurs païens, la robe de souverain pontife. Il ordonnait par ses édits de consulter les aruspices, quand la foudre avait frappé ses palais.

Les monuments de son règne portent tous l'empreinte de cette situation ambiguë. — Son arc de triomphe contient des bas-reliefs représentant des sacrifices offerts aux dieux. Ses médailles rappellent souvent Jupiter, Mars ou Minerve; et quand le labarum s'y trouve, il est placé aux mains d'une Victoire païenne. Enfin, Constantin, à la fin de son règne, à l'apogée de sa puissance — et de sa piété — érige non plus à Rome, mais à Constantinople même, cette fameuse colonne de porphyre où l'on voyait, en haut la statue d'Apollon, en bas le palladium d'Énée, entre deux un morceau de la vraie croix.

Symbole frappant de son caractère, de son œuvre et de sa conversion!

Malgré les ménagements dont il avait usé envers l'ancienne religion d'État, Constantin sentait bien que Rome lui était hostile, que l'Occident restait trop païen encore pour ne pas détester en lui le protecteur d'un culte nouveau. L'aristocratie romaine, les anciennes familles sénatoriales demeuraient attachées au culte de leurs pères. Ce n'était pas dévotion, c'était habitude et tradition nationale. Là se trouvait la vraie, la seule force du paganisme. Ce fait devint évident lorsque Julien essaya de ressusciter la religion païenne au point de vue dogmatique et pieux! Les païens eux-mêmes hésitèrent à suivre l'empereur snr ce terrain.

Ils ne se sentaient quelque chose que comme représentants de la nationalité romaine, des ancêtres, des lois, d'une organisation où le civil et le religieux se mêlaient de toutes parts.

On vit bien alors que le principe païen avait plus d'importance que le paganisme.

Or cette adhésion obstinée de Rome et de l'Occident au paganisme officiel fut la vraie cause de l'événement considérable : la fondation de Constantinople, dont je dois maintenant vous entretenir.

Constantin se chercha une autre capitale. Il sentit qu'une nouvelle nationalité religieuse appelait un siége nouveau. L'Orient était préparé; c'était là que le christianisme avait fait ses plus rapide conquêtes. Il n'avait trouvé là ni une aristocratie dont la destinée et les droits restassent liés à l'ancienne religion, ni des paysans dominés par cette aristocratie fidèle au culte païen. L'émigration de l'empire à Constantinople fut un grand fait. Non-seulement elle facilita l'adoption de l'Église par Constantin, mais elle entraîna deux conséquences dont on ne saurait exagérer la portée : le byzantinisme et la papauté.

J'ai dit la papauté. En allant à Byzance, Constantin céda Rome au pape. — Rome demeurait un centre imcomparable. C'était la ville de la vieille gloire et des vieux souvenirs; c'était le seul nom que connussent les barbares et qui conservât son prestige au milieu des misères de l'invasion. Abandonnée par les empereurs et par leurs lieutenants, remplacée par Milan et par Ravenne, Rome devenait comme un héri-

tage vacant. Il se trouva quelqu'un pour s'en emparer. Peu importants au quatrième siècle — nous l'avons bien vu — les évêques de Rome le devinrent plus tard, à mesure que le paganisme achevait de mourir, à mesure que les barbares envahissaient l'empire, à mesure que l'Église nationale remplaçait l'ancien gouvernement. Cette donation-là fut bien autrement réelle que la prétendue « donation de Constantin » sur laquelle on a voulu fonder la puissance temporelle des papes. — N'est-il pas remarquable, dites-moi, qu'à peine unie à l'État, l'Église ait réalisé — en principe du moins — les deux bases du catholicisme : le concile et le pape !

Passons à la seconde conséquence. — En allant à Byzance, Constantin allait au despotisme oriental. Il y a là une affinité naturelle. Dioclétien déjà l'avait devinée ; lui aussi, il se hâta de déserter Rome et de se rendre en Orient, dès qu'il voulut inaugurer l'autocratie asiatique, avec sa pompe, son cérémonial, ses réclusions, ses mystères, ses palais, ses interminables hiérarchies de fonctionnaires publics.

Rapprochons, Messieurs, les deux conséquences, et de la création de Constantinople, et du nouveau régime institué par Constantin, et remarquons à quel point il est vrai que tout se tient ici-bas, à quel point les principes religieux servent de fondations, même aux questions politiques ! Il n'est pas indifférent de constater que l'union de l'Église et de l'État a la même date que le byzantinisme, établi par le même empereur.

Le byzantinisme, ce régime sans gloire et sans liberté, cette personnification du mécanisme admi-

nistratif, cette création de la décrépitude qui, ainsi qu'elle, sut se prolonger et ne sut pas vivre, comment exprimer l'aversion qu'il fait naître en nous? Cherchez un jour de vie dans ces mille ans d'existence réservés à Constantinople! Rien de plus misérable, rien de plus durable. Ce monde vieilli ne parvient pas à mourir. — « J'ai vécu, » disait Sieyès. — C'est trop peu!

Un mot exprime tout à cet égard : Ceci est le commencement du Bas-Empire.

Le Bas-Empire! — Quoique la théocratie papale de l'Occident ait été horrible au moyen âge, il y a cependant en elle quelque chose qui proteste contre la subordination du spirituel. Mais que dire du régime inauguré par Constantin, qui livre passivement au pouvoir civil le règlement des intérêts religieux? L'Église sur l'État, c'est bien dur; l'État sur l'Église, c'est bien honteux.

Le bas-Empire! — Il n'y a plus là ni un acte, ni un progrès, ni une idée, ni une liberté. La tyrannie occidentale était affreuse; toutefois, dans les intervalles, on entendait la voix d'un Lucain ou d'un Tacite. En Orient, rien, rien! Je ne connais au monde que la Chine et son mandarinat qui excitent au même degré les répulsions instinctives de la conscience.

Le Bas-Empire! — Suivez Sévère, Dioclétien, Constantin, Théodose; continuez encore, si vous en avez le courage. Que verrez-vous? Une longue et monotone décadence, une servitude et une platitude sans nom, une stérilité non interrompue, des landes dans l'histoire de l'humanité. C'est bien là, Messieurs, qu'on peut apprécier le service qu'ont rendu les barbares

en infusant un sang plus jeune dans les veines de la société latine, et la part qu'il faut leur faire dans les bons côtés de notre moderne civilisation. Si le christianisme officiel, le christianisme de Nicée, avait été seul à l'œuvre, il aurait produit quelque chose de plus hideux encore que le moyen âge.

Il y a longtemps qu'on l'a dit : la corruption de ce qu'il y a de meilleur est ce qu'il y a de pis. L'Église mondanisée, paganisée allait être, en dépit de quelques lambeaux d'Évangile qu'elle conservait, un instrument incomparable de cruauté, de servitude et d'abaissement.

Elle renfermait encore assez de vérité pour faire parfois beaucoup de bien. Mais, grâce au principe païen qui s'était emparé d'elle, le mal allait l'emporter désormais; le mal était au fond, attaquant les sources mêmes de la vie.

Arrêtons-nous un moment aux conséquences politiques dont la fondation de Constantinople a donné le signal.

L'absolutisme moderne, les excès de la centralisation et de l'administration, la manie des fonctions publiques, l'intervention de l'État en toutes choses, la suppression complète de l'individu; voilà ce qui commence alors.

Le césarisme n'est pas le byzantinisme. L'ancienne tyrannie des Césars avait encore le caractère d'un généralat, d'une magistrature : une maison ordinaire, point de cour, les emplois du palais remplis par des domestiques, le prince visible pour tous!

A Byzance, au contraire, nous trouvons une cour,

la domesticité du palais transformée en magistrature, le palais sacré, la curie sacrée, les fonctionnaires, la police, l'administration perfectionnée, les impôts écrasants, l'État partout.

A Rome, l'empire n'avait jamais pu se transformer en royauté. Au travers de cet absolutisme sans nom, il y avait des souvenirs d'aristocratie et de république.

Le byzantinisme est autre chose : c'est bien là la monarchie orientale; ce sont les pompes, les cérémonies, les uniformes, les plumets. — On sent là comme une transition entre le despotisme asiatique complet, et le despotisme administratif des âges modernes.

Les instincts d'ordre, d'unité et de paix s'exaltent jusqu'à devenir farouches. Ils ne pardonnent pas à ce qui les trouble, à l'indépendance des caractères, à la lutte des convictions. — De là, les persécutions païennes de Dioclétien. De là, les persécutions orthodoxes de Constantin.

Il faut que rien ne bouge dans ces États si bien réglés, et par conséquent que rien ne vive.

C'est cette idée d'accord universel, de repos et de silence que poursuit au fond Constantin. — « Rassembler les hommes dans une commune opinion sur la divinité, » voilà son but, hautement avoué. Suivez sa vie : il frappe qui le dérange, Arius, Athanase. Et s'il y a du découragement vers la fin dans cette âme énergique, c'est qu'il sent le succès s'éloigner et lui échapper décidément; l'unité administrative du christianisme ne saurait être réalisée.

Sans avoir manqué de sincérité, sans avoir adopté le christianisme par un simple calcul, Constantin

ne pouvait manquer de voir essentiellement dans l'Église un des éléments essentiels de sa politique, une machine de gouvernement. — C'était une de ces âmes de despote que domine toujours leur passion centrale. Lorsqu'on parcourt les annales de son temps, on découvre que personne dans l'empire ne faisait plus rien que par contrainte. L'oppression est telle, que des hommes libres se réfugient alors dans la servitude pour y trouver une sorte de repos, et forment ainsi en partie la classe nouvelle des colons, ces prédécesseurs des serfs au moyen âge.

Il suffisait de voir Constantin pour s'assurer que les vieilles mœurs étaient abandonnées. Son costume asiatique, sa tunique chargée de pierres précieuses, la couronne qui couvrait sa tête, tout annonçait l'étalage d'un faste royal.

Rome en fut offusquée. Elle acceptait la dictature militaire, non la monarchie persane.

En répudiant la vieille Rome, Constantin était tenu de détruire la légion. Un esprit aussi claivoyant et aussi logique que le sien ne pouvait y manquer.

Déjà il avait, et avec raison, ruiné et supprimé, après sa victoire sur Maxence, ce camp des prétoriens où l'on fait et défait tant d'empereurs, et dont les ruines se voient encore aux portes de Rome.

Mais cela ne devait pas lui suffire. Chaque légion était une véritable armée, ayant son esprit à elle, toujours rassemblée, toujours unie. Constantin remplaça ces armées par des régiments. Il dissémina, il fondit. Il n'y eut plus dans l'empire que de petits corps ne se rattachant à aucun centre de vie, à aucun

souvenir. Il y eut de l'infanterie, de la cavalerie ; il n'y eut plus de légion.

Savez-vous, Messieurs, ce qu'était la légion, la légion primitive, et pour ainsi dire idéale ? — C'était la cité armée. Chaque classe de citoyens, chaque corps d'état figurait dans ses rangs.

J'ai parlé d'idéal. — C'est que les choses avaient bien changé depuis longtemps. Sous Auguste, avec l'empire, les soldats de profession avaient pris la place des citoyens.

Constantin entra plus hardiment dans cette voie. Sans abolir le nom de la légion, il abolit la chose en diminuant l'effectif, en augmentant le nombre des corps ; il les dénationalisa, en donnant beaucoup d'extension aux recrutements chez les barbares.

Ce n'est pas tout : tandis que sous la république chaque citoyen était légionnaire, tandis que sous l'empire romain toutes les classes avaient encore le droit de s'engager, sous l'empire byzantin le bourgeois dut rester attaché à sa curie. Il ne fut plus autorisé à servir lui-même, il fut tenu de fournir la solde des pauvres gens. On ne vit plus que des pauvres dans l'armée. Quiconque pouvait acheter des soldats était obligé de le faire. Le remplacement devint forcé.

Et ce n'est pas tout encore : les fils de soldats et de vétérans durent rester sous les drapeaux. Le métier de soldat, qui était devenu une profession sous Auguste, devint une profession héréditaire sous Constantin.

Vous n'aurez pas de peine à deviner, Messieurs, par quels côtés de tels changements se rattachaient à la tyrannie.

Cette tyrannie ne pouvait point ne pas éclater dans le système et dans le mode de prélèvement des impôts.

L'immense réseau des fonctionnaires avait un but essentiel : extraire jusqu'à la dernière parcelle des richesses sociales. C'est une organisation savante, un chef-d'œuvre de mécanisme administratif que ce système d'oppression qui alors pesa sur le monde. Nos sociétés modernes, grâce à Dieu, ont rarement vu des spectacles de douleur et de désespoir qui puissent se comparer à celui-là.

La fiscalité impériale faisait des prodiges. La torture arrachait au pauvre son dernier écu; les dignités obligatoires avaient pour mission de mettre les riches en coupe réglée.

Il fallut bientôt poursuivre les *clarissimes* de province en province, comme des déserteurs. Quant aux simples bourgeois, ils n'échappèrent pas davantage. Sous le nom de *curiales*, ils formaient les conseils des villes, on les rendait responsables de l'acquittement des impôts. Chaque curie était devenue une ferme d'impôts, et chaque curiale était tenu de payer sur ses biens personnels ce qu'il ne parvenait pas à recouvrer.

Écrasés par l'administration, maudits par le peuple, ils se trouvèrent bientôt dans une situation telle, que la seule pensée des citoyens aisés fut d'échapper aux honneurs municipaux et de se faire effacer des registres. La classe moyenne s'efforça de disparaître; emprisonnée dans la curie, ramenée de force quand elle s'écartait, elle eut recours tantôt aux vocations cléricales qui exemptaient des devoirs de la curie, tantôt, et à défaut de cette ressource que la prudence

de Constantin eut soin de limiter, à la demi-servitude du colonat.

Il manquerait quelque chose, Messieurs, à ce rapide tableau de la révolution politique qui accompagna la révolution religieuse sous Constantin et qui se rattache à la fondation de sa nouvelle capitale, si je passais sous silence le grand travail de codification inséparable des souvenirs du Bas-Empire. Les deux premiers siècles du régime nouveau virent se former l'école de jurisconsultes à laquelle nous devons les *Pandectes*, les *Institutes*, les deux *Codes*, ces monuments législatifs que désigne le nom de droit romain.

Je ne suis pas de ceux qui admirent beaucoup le droit romain. Je crois qu'il a exercé sur nos sociétés une influence souvent funeste ; les peuples modernes les moins libres sont ceux qui l'ont subie le plus complétement. Les traditions combinées de Rome et de Byzance ne pouvaient guère, convenez-en, être imprégnées d'un esprit libéral ! Toutefois, comme je tiens à ne calomnier personne, j'ai besoin d'ajouter que les remaniements opérés à Constantinople ont introduit dans l'ancien droit romain de considérables améliorations. C'est ici la seule œuvre utile que l'empire byzantin ait accomplie, et il la doit tout entière au christianisme.

Oui, grâce à Dieu — et on éprouve un soulagement véritable à le constater — le christianisme a manifesté sa puissance divine, en dépit des hommes qui le défiguraient. Si l'Église avait sombré, plusieurs doctrines vivifiantes surnageaient encore. Au contact de ces grandes vérités, la législation antique et

païenne a tressailli. Un esprit nouveau s'y est glissé.

Ouvrons les recueils byzantins, Messieurs, et sous ce vernis de régularité systématique qui signale la décadence sénile de l'empire, nous reconnaîtrons des innovations pleines de jeunesse dont la source est dans la parole de Christ. Constantinople nous a conservé le droit romain, mais en le transformant.

L'ancienne famille romaine n'est plus là. Vous connaissez cette souveraineté domestique remise au père, propriétaire, juge sans appel de sa femme et de ses enfants ; vous connaissez cette minorité perpétuelle de la femme, qui subissait la tutelle de ses parents paternels ou celle de son mari. — La législation consacre des rapports meilleurs, que l'usage avait d'ailleurs graduellement introduits. La femme, les enfants reçoivent quelques droits, quelque liberté.

La sainteté du mariage est aussi partiellement établie, et l'extrême facilité des divorces subit une notable diminution.

Le célibat cesse d'être un crime puni par la loi.

La torture, la crucifixion sont abolies.

Les combats de gladiateurs disparaissent.

L'esclavage reçoit un premier choc. Cet usage abominable, que les apôtres n'avaient pas directement attaqué pour ne pas mettre le pied sur le terrain des législations civiles, mais contre lequel l'esprit tout entier de l'Évangile protestait ; l'esclavage qui nie l'âme humaine et qui détruit systématiquement la famille, l'esclavage devait nécessairement s'atténuer au contact du christianisme, même corrompu. Ce fut surtout en favorisant les affranchissements faits par-devant les clercs et dans les églises que

Constantin seconda la cause de la liberté. Hélas! pourquoi faut-il qu'à l'heure même où je dis ces choses, d'autres Églises, plus pures à tous égards que celles du quatrième siècle, écoutent parfois l'odieuse apologie de l'esclavage [1]! Il se trouve là, aux États-Unis, des pasteurs, des chrétiens pour soutenir qu'on a raison de vendre en détail le père, la mère et les enfants; qu'on a raison d'imposer l'abjection, l'impureté, l'adultère! Nous assistons aux progrès, aux conquêtes de l'esclavage! Mais ne craignez rien, Messieurs, si quelques chrétiens s'égarent ainsi, la masse chrétienne ne s'égare pas. Elle lutte, elle remportera la victoire. Ce que le christianisme commençait il y a quinze siècles, il l'achèvera glorieusement aujourd'hui.

Je vous ai fait connaître les principaux changements que subit le droit romain au moment où il se codifie à Constantinople. Je n'ai pas la prétention de rendre mon énumération complète; toutefois je regretterais de ne pas signaler encore à votre attention une notion nouvelle qu'on voit poindre pour la première fois dans les recueils du Bas-Empire ; je veux parler du cosmopolitisme. Il appartenait à l'Évangile de renverser la barrière qui séparait les Romains des barbares. Tous n'avaient-ils pas été rachetés par le même sang? Les barbares ne venaient-ils pas de s'asseoir, eux aussi, sur les bancs de Nicée? Elle est sainte et précieuse l'idée qui reparut alors au milieu des hommes, l'idée du genre humain.

1. Ces paroles étaient prononcées en 1858. La guerre contre les rebelles esclavagistes n'avait pas encore éclaté.

Nous sommes arrivés, Messieurs, au point culminant de l'histoire de Constantin. Toutes les grandes choses qu'il devait faire, il les a faites. Nous avons mentionné les événements qui marquent la période ascendante de son règne; il nous reste à raconter ses dernières années pleines de contradictions, où il commence à recueillir — et l'Église avec lui — les fruits amers des germes qu'il avait semés.

La période ascendante, c'est l'élimination des concurrents et des collègues, c'est Arles et Nicée, c'est la fondation de Constantinople et l'organisation de l'empire byzantin. — La période finale, c'est un nouveau concile, celui de Tyr et de Jérusalem, ce sont les velléités ariennes de l'empereur, ce sont les recrudescences païennes au sein de l'Église des chrétiens.

Je vais vous en dire quelques mots.

Après Nicée, Constantin, altéré d'unité, avait appesanti sa main sur les partisans d'Arius. Eusèbe de Nicomédie avait été privé de son siége et relégué dans une province éloignée.

Mais celui qui pouvait faire triompher l'orthodoxie pouvait aussi faire triompher l'arianisme. Il ne fallait qu'une circonstance qui modifiât les impressions de cet évêque du dehors.

Or, la sœur de Constantin, l'infortunée Constancie, qu'il avait privée de son mari et de son fils, achevait de mourir à Nicomédie. Elle était dominée par les Eusèbe. Son frère, qu'elle demanda à voir, fut ému de ses supplications.

Il rappela Eusèbe et les autres exilés. Il leur rendit

même leurs siéges, défaisant les évêques après les avoir faits.

Constantin alla plus loin ; mandant Arius lui-même, il l'entendit, se déclara satisfait de ses explications et se montra dorénavant disposé à s'irriter contre ceux qui seraient plus difficiles que lui.

Il s'agissait d'obtenir la réintégration d'Arius dans le diocèse d'Alexandrie que gouvernait maintenant Athanase. Là se trouvaient les grosses difficultés.

Athanase reçut d'abord par l'entremise d'Eusèbe l'insinuation prudente et voilée du désir de l'empereur ; Athanase résista. Puis l'empereur écrivit lui-même et donna des ordres ; Athanase demeura inflexible.

Alors Constantin écrivit une seconde lettre, toute pleine de menaces et confiée cette fois à des gardes palatins. « Si vous faites la moindre difficulté, disait-il, j'enverrai sur-le-champ des hommes de mon service, pour vous déposer de votre charge et vous faire sortir de la ville. »

La froide résistance d'Athanase avait arrêté et déconcerté l'empereur. Un secret pressentiment l'empêchait de trop appuyer en matière religieuse, quand la majorité semblait incertaine. D'ailleurs il devinait en Athanase une force supérieure contre laquelle il hésitait à sévir. Ensuite Athanase n'était-il pas l'homme de Nicée ? Et Nicée n'était-ce pas la gloire de Constantin ? Irait-il se désavouer lui-même ?

Une espèce d'expédition contre les Goths, des relations diplomatiques avec Sapor II, roi de Perse, vinrent fort à propos distraire Constantin et lui per-

mirent de laisser tomber pour un temps l'affaire d'Arius.

Cependant l'affaire n'était que suspendue, elle n'était pas terminée. Or, rien n'impatiente les souverains absolus comme les questions qui durent trop longtemps.

L'empereur s'irritait à vue d'œil. On en profita pour lui faire comprendre qu'il ferait bien d'employer vis-à-vis d'Athanase le grand moyen qui lui avait réussi vis-à-vis d'Arius : la convocation d'un concile général.

Il accueillit aisément cette idée et donna l'ordre de réunir les évêques à Césarée, dans la résidence même d'Eusèbe l'historien. On attendit. Athanase fit défaut, malgré les commandements exprès et réitérés de l'empereur. Il se savait condamné d'avance.

Décidé à céder beaucoup à Athanase, Constantin changea le lieu du concile et le convoqua décidément à Tyr pour l'année suivante, 335.

C'était dix ans seulement après Nicée; c'étaient à peu près les mêmes hommes. Mais quel changement! La prospérité avait fait son œuvre. La protection de l'État avait supprimé ou vicié les consciences. L'empereur devenant favorable à Arius, l'Église gouvernée par lui ne pouvait pencher du côté d'Athanase.

Comparez, Messieurs, les deux conciles du règne de Constantin, et dites ce que vous pensez d'un système qui produit de telles transformations!

L'empereur ne vint pas cette fois. Il envoya le comte Denys, avec des instructions portant: « qu'on

ne devait point résister aux ordres de l'empereur, donnés au nom de la vérité. »

Denys le prit de très-haut. Il assista aux délibérations, entouré de ses officiers. L'autorité civile, à Tyr, se montra reine et maîtresse du concile.

Athanase hésitait à venir. Toutefois, en présence d'ordres péremptoires, il ne crut pas pouvoir persister dans son refus. Mais il ne vint pas seul, il prit avec lui une cinquantaine d'évêques et fit hardiment son entrée.

Ce renfort pouvait presque déplacer la majorité.

Celle-ci cependant, appuyée par le comte Denys, empêcha Athanase de siéger comme primat à la tête du concile. On le fit tenir au milieu, en qualité d'accusé.

L'accusation portait sur des violences qu'il aurait commises contre les prêtres ariens, en les dépossédant de leurs charges. — Je ne prétends pas, Messieurs, qu'Athanase n'ait pas été violent. Je crois volontiers que plus d'un prêtre arien a été incarcéré ou battu de verges par ses ordres. Mais on allait beaucoup plus loin : on parlait d'assassinats ! L'évêque d'Alexandrie n'eut pas de peine à se disculper.

Ne sachant comment arriver à leurs fins, ses ennemis nommèrent une commission d'enquête qu'ils envoyèrent en Égypte.

Le parti d'Athanase fut bientôt pris. Il alla chercher le juge souverain des controverses, le vrai chef de l'Église et de l'empire : Constantin.

Un jour l'empereur revenait de voyage. Il rentrait à Constantinople, quand une main se posa sur la

bride de son cheval. On lui demandait justice. Constantin n'eut pas de peine à reconnaître cet homme chétif et indomptable dont, sous les voûtes de Nicée, il avait entendu vibrer la voix. Il est des figures qu'on n'oublie point. Cependant l'empereur, troublé, irrité d'un procédé si libre, passa outre et refusa d'écouter.

Il ne refusa pas longtemps. Athanase fut introduit dans le palais. Là il accueillit d'un front intrépide les reproches de l'empereur. Il lui tint tête, il réclama l'examen des faits et obtint qu'une dépêche serait adressée au concile.

Constantin invitait les évêques à se rendre auprès de lui.

Mais sa lettre ne trouva plus le concile à Tyr. — Dès le lendemain du départ d'Athanase, la majorité s'était hâtée de prononcer sa condamnation provisoire. Puis on s'était transporté à Jérusalem, pour y procéder à l'inauguration de l'église construite par l'empereur sur le Calvaire, en l'honneur de l'invention de la vraie croix par sa mère Hélène. Nous reviendrons sur ce fait.

Ce fut à Jérusalem que le concile reçut le rapport de la commission envoyée en Égypte. Celle-ci avait procédé avec une partialité scandaleuse, et l'appui du pouvoir civil ayant réveillé les vieilles passions païennes, les chrétiens avaient été maltraités dans les rues d'Alexandrie.

Muni de ce rapport, le concile confirma la condamnation par défaut déjà prononcée à Tyr, déposa Athanase et réintégra Arius.

Une députation du concile se rendit aussitôt à Constantinople pour compléter l'œuvre et répondre à la lettre de l'empereur.

On s'acharna sur Athanase, on l'accusa d'intrigues politiques. On vanta sa puissance et ses immenses richesses.

Constantin, irrité, prononça l'exil d'Athanase à Trèves.

La marche de l'évêque à travers l'empire ne fut qu'un triomphe prolongé. L'Occident, étranger à ces différents conciles, ne voyait en lui que le champion de la foi de Nicée. Le mouvement des populations fut si vif, que Constantin, fils de l'empereur, qui commandait dans les Gaules et résidait à Trèves, témoigna lui-même son respect à l'exilé.

Que devenait cependant Arius?

On avait essayé de le faire recevoir à Alexandrie. Mais, en dépit de l'appui du concile, des soldats et de la portion la moins respectable du peuple, la tentative échoua. De véritables tumultes éclataient. Les choses ne pouvaient demeurer en cet état.

Alors, Messieurs, les amis d'Arius lui firent donner par Constantin l'ordre de quitter Alexandrie où sa situation était intenable, et de venir à Constantinople. Il se hâta d'arriver et demanda à être reçu à la communion.

L'évêque de Constantinople, Alexandre, s'y opposait. Ce vieillard, aux prises avec ses collègues, menacé de la colère de l'empereur, soutenu par les manifestations d'une foule émue, persistait à résister.

On eut encore recours à Constantin. — Il fit venir

Arius : « Puis-je me fier à vous? lui dit-il. Eh bien, allez, et si votre foi est sainte, que votre serment soit bon! »

Alexandre reçut donc de la bouche même de l'empereur le commandement exprès de donner, dès le lendemain, la communion à Arius. Il voulut répliquer, on lui imposa silence. Il alla tomber à genoux dans une église voisine.

Ce fut en ce moment qu'Arius sortit du palais, entouré des hommes de son parti. Il portait la tête haute, il avait l'air triomphant. Mais saisi d'une indisposition subite, il périt misérablement au milieu même de la gloire de son succès.

On cria au miracle. Les historiens ont parlé de poison. — Je n'entre pas dans un tel débat : les éléments d'une opinion éclairée nous font entièrement défaut.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la mort d'Arius n'exerça aucune influence sur Constantin. Comme on insistait auprès de lui pour obtenir la révocation de sa sentence contre Athanase : « Qu'on me laisse en paix! » s'écria-t-il.

La paix! hélas! il ne devait pas l'espérer; il n'y en a point pour un pape empereur.

Quant à moi, Messieurs, je ne suis pas trop fâché que l'exil d'Athanase ait été maintenu. Il m'en coûterait de reconnaître que les orthodoxes ont été moins persécutés que les hérétiques.

Les hérétiques, ai-je dit. Et, en effet, il est impossible de ne pas donner ce nom aux ariens. Alors même que l'histoire, écrite en général par leurs en-

nemis, aurait grossi leurs erreurs, ces erreurs n'en méritent pas moins d'être classées au nombre de celles qui dénaturent complétement le christianisme. Que devient la croix de Christ sans la divinité de Christ ?

Maintenons avec fermeté les doctrines révélées qui sont à la base de tout : de la foi et de la vie. Mais si nous sommes très-fermes à l'égard des doctrines, n'oublions jamais d'être très-charitables à l'égard des hommes. N'ayons, Messieurs, ni complaisance pour l'arianisme, ni anathèmes pour Arius.

Constantin allait le suivre de près dans la tombe. L'empereur se sentait atteint de ce découragement, de cet ennui, qui est le couronnement obligé des vies royales où se place l'entreprise impossible d'administrer les consciences. — Un moment on a cru avoir atteint le but : le mirage d'une belle unité, bien réglementée, bien organisée par le gouvernement, d'une unité spirituelle qui ne laisse percer aucune divergence, ce mirage a été entrevu ; puis il échappe sans retour. On finit avec le sentiment plus ou moins distinct qu'en pareille matière le gouvernement, qui peut faire beaucoup de mal, est incapable de faire le moindre bien.

Même en politique, l'unité, si péniblement conquise par Constantin, ne devait pas lui survivre. Il détruisit de ses mains ce vaste pouvoir qui lui avait coûté tant d'attentats.

Puis il prépara sa sépulture. Dans l'église des Saints-Apôtres, au milieu des douze cénotaphes représentant leurs tombeaux, il avait établi le sien.

A la fête de Pâques de l'année 337, les dévotions de l'empereur éclatèrent. Il passa la nuit dans l'église où ses restes devaient reposer.

Bientôt il se sentit atteint d'une indisposition dont il comprit le sérieux. Il alla chercher du soulagement aux eaux d'Hélénopolis en Cilicie. Il y arriva trop affaibli pour essayer du moyen curatif.

Ce fut à cette heure que, prosterné et confessant ses péchés, il demanda le baptême.

Quoi ! me direz-vous, ce prince qui avait convoqué, présidé et dirigé des conciles, ce prédicateur, ce théologien dont les lettres et les édits avaient tranché les plus hautes questions, cet homme qui, sans contradiction aucune, avait gouverné l'Église pendant plus de vingt ans, cet évêque du dehors n'était point baptisé !

Un pareil retard ne s'expliquerait pas aujourd'hui. Mais alors, malgré la pratique chaque jour plus générale du baptême des enfants, les souvenirs de l'usage apostolique conservaient une certaine force, et l'on voyait, même dans les familles chrétiennes, des hommes nés de parents chrétiens n'avoir pas reçu le baptême au berceau.

Cela se comprend, Messieurs. Comme la doctrine de l'efficacité magique des sacrements avait envahi les esprits, et comme, d'un autre côté, il n'y avait pas encore de règle obligatoire universellement adoptée, deux tendances se manifestaient : la première et la plus générale était celle qui poussait la plupart des parents à procurer à leurs enfants, dès leur naissance, les avantages de cette régénération baptismale;

la seconde créait chez les hommes faits, qui n'avaient pas été baptisés dans leur enfance, la tentation de retarder le plus possible et d'attendre l'heure de la mort, afin de réserver pour ce moment un remède infaillible et final.

Telle fut évidemment la pensée de Constantin. Il se dit que, quand il serait bien faible, bien près du dernier soupir, il obtiendrait de l'Église la purification totale de ses anciens péchés, et qu'en s'abstenant désormais de régner et d'agir, il éviterait d'en commettre de nouveaux.

C'est pour cela, Messieurs, que, ramené à Nicomédie, l'empereur s'adressa à ces évêques qui en tout temps lui auraient avec empressement conféré le baptême, même à l'heure où il assassinait sa parenté. Il leur déclara — c'était bien de lui ! — qu'il avait espéré pouvoir recourir aux eaux du Jourdain. Il fallait, hélas! renoncer à cette efficacité supplémentaire.

Eusèbe de Nicomédie administra le baptême. Ainsi fut mise en évidence, une fois de plus, cette tendance arienne qui avait dominé la seconde partie du règne de l'empereur.

Sa joie en se voyant *chrétien* fut extrême. Il voulut conserver les vêtements blancs des catéchumènes, il fit tendre sa chambre de blanc; il multiplia les symboles de cette pureté que venait, pensait-il, de lui conférer le baptême : « C'est maintenant, s'écriait-il, que je suis véritablement heureux; c'est maintenant que je suis digne de la vie éternelle. »

Ses fils n'étaient pas là. Constance même, le plus rapproché, ne put arriver à temps. — Constantin

rendit l'âme le 22 mai 337, jour de la Pentecôte.

Il était mort à soixante-trois ans, après en avoir régné plus de trente.

Après sa mort, les deux capitales et les deux cultes se disputèrent sa mémoire. — Rome s'empressa de le mettre au rang des dieux : l'inauguration solennelle du dieu Constantin eut lieu avec les cérémonies d'usage ; les monnaies de l'époque nous ont transmis la mention officielle du *Dieu Constantin.*

Pendant que Rome le mettait au nombre des divinités païennes, Constantinople recevait son cercueil et entourait le cadavre de toutes les pompes ecclésiastiques inventées jusque-là.

Maintenant qu'il est au tombeau, tâchons, Messieurs, d'apprécier sa personne et son œuvre.

On s'est efforcé de tout temps d'admirer Constantin ; grâce à Dieu, on n'y est pas parvenu. En dépit de ces panégyriques qui sont une des hontes de notre histoire, la conscience humaine a protesté. Elle n'a adopté ni le chrétien, ni le héros.

Il y a quelque chose de profondément juste dans cette répugnance instinctive qui, malgré tout, se refuse à adopter les despotes religieux : les Constantin, les Henri VIII, les Louis XIV. On nous démontrera cent fois que ce sont de grands hommes ; nous n'en croirons jamais un mot, et nous aurons raison.

Ce n'est pas qu'il faille refuser à Constantin la justice qui lui est due. — Quant au christianisme, s'il l'a accepté et pratiqué en païen, il n'en a pas moins eu, au travers de son paganisme persistant, une certaine dose de véritable zèle et de bons désirs.

Sa gloire c'est d'avoir pris parti pour l'avenir, d'avoir indissolublement attaché son nom au triomphe extérieur du christianisme. Je n'ajoute pas, d'avoir mis fin aux persécutions païennes, parce qu'il a commencé les persécutions chrétiennes, ce qui est bien pis.

Quand on cherche à se rendre compte des qualités dominantes de cet homme, qui fut certes grand par quelques côtés, on trouve qu'outre des talents militaires réels et une bravoure incontestable, il a eu la pénétration et la résolution qui font les politiques.

Oui, Constantin a été essentiellement cela : un politique; mais un politique de la petite école, de celle du despotisme absolu.

C'est à cela qu'il faut borner cette gloire, qui devrait être sans égale au monde, si on la mesurait à l'immensité de la révolution accomplie par Constantin.

Ses œuvres on duré. — L'œuvre religieuse est encore debout : les liens de l'Église et de l'État n'ont pas été rompus. — L'œuvre politique subsiste pareillement ; le byzantinisme, l'excès du gouvernement, la suppression de l'individu, la manie des fonctions publiques, l'administration universelle, l'impôt écrasant, tout cela vit encore ici-bas.

Et cependant, le fondateur de tant de choses durables, l'homme dont la main se retrouve à toutes nos origines, n'aura jamais qu'une renommée débattue et équivoque dans la conscience de l'humanité.

Ici, Messieurs, je m'arrête. Je ne veux pas accroître ma tâche et la vôtre; je ne dépasserai pas

d'un jour, d'une heure, le règne de Constantin.

Il nous reste maintenant à faire deux choses : constater et juger ; constater l'état du monde et de l'Église à la mort de Constantin, juger l'œuvre du quatrième siècle.

J'ai dit que les créations de Constantin avaient duré. — Elles ne durèrent pas cependant telles qu'il les avait laissées. De même qu'il avait vu disparaître, de son vivant, le fantôme de l'unité religieuse ; de même, après sa mort, les garanties d'obéissance militaire qu'il avait introduites semblèrent s'effacer brusquement : on vit se reproduire la tradition des prétoriens.

Constantin avait partagé l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant. Deux de ses neveux, Delmatius et Annibalien, avaient été même admis au partage.

En un instant, l'armée eut égorgé ces deux neveux, deux frères de Constantin, cinq autres neveux, son beau-frère, et une foule d'officiers qui avaient joui de sa confiance.

Quelle fut la cause de ces massacres qui déciment la famille de Constantin ? L'ennui, la fatigue, une réaction passionnée contre ce qui l'avait entouré, contre cette cour, ces plats courtisans, ces parents, ces évêques, un besoin de changer et de se distraire, fût-ce en tuant, après avoir subi ce long règne.

Mais j'ai promis, Messieurs, de ne plus raconter. Je laisse donc les événements pour me demander quel était à ce moment l'état de l'Église et du monde païen.

Commençons par le paganisme.

Les historiens chrétiens, je l'ai déjà dit, nous ont fait des contes à dormir debout sur la prétendue suppression du paganisme. — Le fait est, je le répète, que les vieilles religions sont lentes à mourir, surtout les religions nationales, dont toutes les fibres tiennent à l'organisation même de la société politique et civile. Il faut alors que la société meure, ou peu s'en faut, en même temps que la religion.

Cette curieuse période des hésitations du genre humain entre les deux cultes s'est prolongée bien après Constantin, et même après Théodose, qui vers la fin du siècle a frappé le grand coup. Lorsqu'Alaric approcha de Rome au commencement du siècle suivant, le préfet de la ville fit encore appeler les devins étrusques !

J'ai parlé de Théodose. Ce fut lui qui prononça l'interdiction légale des cérémonies païennes et qui opéra les grandes confiscations destinées à dépouiller à la fois l'aristocratie ancienne et les temples païens. Néanmoins, même après Théodose, ses décrets, fort peu exécutés en Occident, n'avaient pas amené une abolition définitive. Seule l'invasion des barbares la produisit à peu près ; encore trouve-t-on jusqu'à Charlemagne les traces du culte païen.

Non-seulement le culte païen a subsisté, mais le paganisme, comme religion officielle, a conservé longtemps une situation qu'on a de la peine à croire possible.

Oui, ce que Constantin avait fait, ses enfants, ses successeurs l'ont fait après lui : tous ont cru devoir accepter la robe de pontife souverain. Le premier

refus est venu de Gratien, le prédécesseur de Théodose.

Dieu n'a-t-il pas voulu montrer par là, Messieurs, que le paganisme ne mourait pas de la main des empereurs, qu'un doigt plus puissant l'avait touché?

Ce qui le tue, ce ne sont pas les édits; ce qui le tue, c'est qu'il n'y a rien en lui. — Assistez à cette lente agonie.

Voyez-le morne et silencieux. L'un après l'autre ses oracles se taisent. Ses champions n'ont plus un mot à répondre aux attaques incessantes des docteurs chrétiens.

Voyez-le cherchant à retrouver dans l'imitation des cultes étrangers une sorte de vie artificielle. En vain renouvelle-t-il son Olympe; en vain va-t-il chercher en Orient Mythra, Cybèle et Sérapis. En vain fait-il des emprunts au christianisme lui-même. Rien ne le ranimera.

Voyez enfin son pauvre essai de triomphe sous Julien: cet empereur dévot, le seul païen dévot, semble-t-il, de son empire! voyez ces mystères, ces initiations, ces tauroboles, que personne ne parvient à prendre au sérieux.

C'est que le paganisme ne subsiste plus que comme représentant de son grand principe : la nationalité religieuse. Il n'y a plus que cela de vivant en lui. Religion des pères, culte des ancêtres, tradition des vieilles institutions et des vieilles lois, voilà ce qu'il a été, voilà ce qu'il est dans une certaine mesure encore. — Que parlez-vous de convictions?

Aussi que va-t-il arriver? Dès qu'on verra l'Église se renier définitivement elle-même pour céder la

place au principe païen, dès que la nationalité religieuse pourra se reconstruire sous forme chrétienne, aussitôt le paganisme perdra sa dernière raison d'être. Le monde, qui ne demande qu'un asile, abandonnera cet édifice suspect et depuis longtemps ébranlé. Le paganisme achèvera de tomber en ruines, sans qu'aucune main souveraine ait eu l'honneur de hâter sa chute d'un seul jour.

Si du paganisme nous passons à l'Église pour faire son bilan à l'heure de la mort de Constantin, nous découvrirons peu de sujets de nous réjouir.

Sans doute le christianisme au quatrième siècle s'est matériellement étendu ; le nombre de ses adhérents a grossi ; quelques essais de missions impériales ont porté la connaissance de l'Évangile chez les Arméniens et chez les Goths. Mais ces conquêtes, mais cette protection ont été chèrement payées : la confusion, l'identification de l'Église et du monde se sont complétées alors, chacun le sait ; le dogme n'a guère moins souffert que l'Église, et le concile de Nicée a trouvé son contradicteur dans celui de Tyr ; enfin l'unité elle-même, l'unité qui paraissait devoir être la compensation et comme la rançon de tant de maux, l'unité s'en va par morceaux, déjà du vivant de Constantin.

Il a fini, vous l'avez vu, en allié de l'arianisme ; il a laissé Athanase exilé, il a reçu le baptême des mains d'Eusèbe.

Après lui, les divisions se prolongeront et s'aggraveront par l'intervention même de l'État. Il y aura des empereurs ariens : Constance, Valens. Il y aura

des conciles ariens. Les barbares qui envahiront l'empire seront ariens pour la plupart. — Aussi l'arianisme prendra-t-il patience lorsqu'un Théodose essayera de le supprimer violemment; il pensera que, sous le régime des religions d'État, il y a toujours de la ressource : la chance peut tourner, le successeur du prince actuel peut ne pas penser comme lui, le triomphe peut venir du même côté que la défaite.

J'ai parlé des ariens; j'aurais dû mentionner encore une autre dissidence que Constantin s'était appliqué à réprimer et qui lui a pareillement survécu. Les donatistes ont si peu succombé sous les arrêts du concile d'Arles et sous les décisions pénales de l'empereur, qu'ils comptaient quatre cents évêques à la fin du quatrième siècle, et que leur parti, puissant en Afrique, était même défendu par les bandes armées des circoncellions.

Étrange paix, vous en conviendrez, Messieurs !

Il manquerait quelque chose à ce tableau, vous ne verriez pas tel qu'il est l'état de l'Église à la mort de Constantin, si je ne signalais, en quelques mots, le progrès effrayant qu'avait fait dans son sein l'imitation des coutumes païennes.

Le principe païen était entré d'abord; le paganisme en personne avait suivi. Sous Constantin, on n'a pas seulement pris leurs temples aux idolâtres, on leur a pris en même temps leurs cérémonies et leur esprit. La matérialisation du christianisme, si avancée déjà dans les siècles précédents, a fait alors un pas décisif.

Ce fut l'époque où se multiplièrent à l'envi les miracles niais, les patrons localisés, les reliques, les

pèlerinages, les exorcismes, les récitations machinales, les purifications par des cérémonies, par des lustrations, par des terres bénies ou rapportées de Jérusalem; ce fut alors qu'on imagina les processions, les catalogues de saints et de saintes, les cierges, les tiares, les mitres, les crosses, tout le faste d'un clergé dominateur.

Sous ce rapport, Messieurs, je n'ai pas le droit de laisser complétement dans l'ombre un des faits qui ont eu le plus de retentissement sous le règne de Constantin, un de ceux qui ont donné l'impulsion la plus vive aux superstitions nouvelles : je veux parler de l'invention de la croix par l'impératrice Hélène. Invention, c'est bien le mot.

Hélène, vous le savez, était la sainte de la famille. Rome effectivement l'a placée sur ses autels, tandis que l'Église grecque conférait le même honneur à son fils.

Ce fut après les grands assassinats domestiques dont elle avait été en partie l'instigatrice, qu'Hélène imagina de se rendre en Palestine pour y chercher dans un pèlerinage l'expiation de ses forfaits.

On a prétendu, cela va sans dire, que des visions l'avaient encouragée dans son entreprise.

Dans quel état trouva-t-elle Jérusalem? Depuis les dernières révoltes des Juifs et la victoire d'Adrien, il n'y avait plus de Judée. Une ville nouvelle avait été bâtie. On avait eu soin d'y construire des temples païens sur l'emplacement du temple de Salomon, aux lieux mêmes que certains souvenirs indiquaient comme signalés par la mort et la résurrection du Sauveur.

Les Juifs étaient bannis de la ville, un pourceau sculpté sur les portes devait suffire à les éloigner.

En arrivant à Jérusalem, l'impératrice pria l'évêque de ce pauvre et misérable troupeau de la conduire au tombeau de Jésus-Christ. A sa grande surprise, on éprouva de l'embarras.

Il fallut une enquête. On consulta les Juifs du voisinage. On tâcha de trouver quelques traditions.

D'après ces traditions, des fouilles furent entreprises. A une assez grande profondeur, sous un temple de Vénus, on découvrit, dit-on, trois croix.

On ne mit pas en doute que ce ne fussent celles de Jésus-Christ et des deux brigands. — Mais comment distinguer celle du Sauveur? Ici les historiens diffèrent. Selon les uns, on aurait aperçu l'inscription trilingue sur la croix du milieu. Selon les autres, la guérison d'un malade, ou même la résurrection d'un mort auraient servi à reconnaître la vraie croix.

Je ne m'arrête plus à vous démontrer le peu de valeur de ces histoires.

Le fait est qu'Hélène fut ravie. Elle envoya à Constantinople un morceau notable de la vraie croix. Elle se réserva deux clous, dont l'un fut placé sur le casque de Constantin et l'autre forgé en forme de mors, pour la bouche de son cheval!

L'Église sentit une joie immense. — Hélène devint l'héroïne de la foi aux yeux de tous. Un irrésistible élan de pèlerinages se produisit bientôt. On étiqueta à tort et à travers les lieux consacrés par le souvenir des apôtres et du Sauveur.

Quant à Constantin, personne n'était plus disposé que lui à se féliciter d'un mouvement pareil. Sa foi en

la vraie croix devint plus vive encore que ne l'avait été sa foi au labarum.

Il ordonna qu'une splendide basilique fût construite sur l'emplacement prétendu du Calvaire; c'est à la consécration de cette église que se rattache, nous l'avons vu, une portion de l'histoire du concile de Tyr.

Il est enfin, Messieurs, un dernier trait essentiel de cette recrudescence païenne au sein du christianisme : alors eut lieu l'éclosion des légions de moines qui jouèrent un rôle violent sous les empereurs chrétiens.

Bien avant le christianisme, il y a eu des moines. Beaucoup de fausses religions en ont eu. Pour ne parler que de l'Égypte, les thérapeutes ont vécu longtemps avant l'introduction des moines proprement dits.

A maintes reprises, au milieu des difficultés de la vie et des périls de la persécution, plusieurs solitaires avaient demandé le repos aux déserts de la Thébaïde. Ils avaient trouvé plus commode de mutiler l'existence que de la renouveler, de supprimer le combat que de le soutenir.

Mais au moment où nous sommes parvenus, un homme se trouva pour donner au mouvement son impulsion définitive. Ce fut Antoine d'Héraclée.

Lui aussi était venu chercher la paix dans la Haute-Égypte, parmi les montagnes qui bordent la mer Rouge. Là, au milieu des ruines d'un château fort, il fut assailli, dit-on, par des visions et par des tentations diaboliques.

On accourait de partout pour le voir. Bientôt un entraînement sans bornes se manifesta. — Les hommes quittèrent tout pour vaquer *au grand exercice*.

La foule devint si grande, qu'Antoine, afin de conserver la solitude, fut obligé de remonter beaucoup plus haut vers le midi.

Ce fut en vain. Le désert se transforma en route battue dont les étapes étaient marquées par les divers groupes de religieux. On y avait établi des relais de chameaux qui conduisaient les visiteurs.

Ainsi des flots d'anachorètes remontaient le Nil, poursuivant de monastère en monastère le saint illustre qui, à force de se cacher, avait fini par fixer sur lui les regards du monde entier.

Les savants, les païens cherchaient à s'entretenir avec lui. Athanase, le fier évêque qui ne s'humiliait volontiers devant personne, vis-à-vis d'Antoine se faisait petit. Constantin lui écrivait pour implorer ses conseils, ses prières et ses bénédictions.

Un jour qu'une de ces lettres impériales avait été apportée dans sa cellule, Antoine la repoussait, dédaignant de l'ouvrir ; il fallut toutes les instances de ses amis pour lui persuader que la politesse est de mise, même à l'égard d'un empereur.

Humilité de moine !

Messieurs, le travail commencé depuis trois cents ans et qui va s'achever par l'effet de l'adoption officielle de l'Église, a produit un résultat qui porte un nom dans l'histoire : c'est le catholicisme romain.

Vous savez en quels termes je vous ai toujours parlé du catholicisme. Je ne suis pas de ceux qui le

méprisent; je vois en lui la personnification la plus complète, la plus habile, la plus grandiose du principe païen appliqué au christianisme. — Tant que le cœur de l'homme sera ce qu'il est, le catholicisme demeurera debout. Rien n'est plus facile que de le réfuter. Rien n'est plus difficile que de le renverser. Ses arguments sont misérables, mais ses racines sont profondes, car c'est de l'homme naturel que le catholicisme provient.

Je ne dis pas qu'il n'y ait point de vrais chrétiens parmi les catholiques; à Dieu ne plaise! Je dis que le catholicisme est la grande dispense pour ne pas devenir chrétien.

C'est la religion toute faite; c'est le salut mécanique; c'est la direction; c'est l'homme soulagé de la responsabilité de son âme, et trouvant un abri commode sous les bras de cet immense pouvoir qui s'appelle le clergé.

Notre lâcheté ne saurait demander mieux.

Une fois l'Église adoptée par l'État et identifiée avec le monde, il n'y avait plus que deux choses possibles; ou le Bas-Empire et le Byzantinisme : l'État sur l'Église; ou le moyen âge et la théocratie : l'Église sur l'État.

L'Orient a pris la première solution du problème. L'Occident a choisi la seconde. — Et j'en félicite l'Occident. Quoique la théocratie du moyen âge ne soit point de mon goût, quoique j'aie une médiocre admiration pour l'orgueil des Innocent III, cependant j'aime mieux les orgueilleux que les courtisans, j'aime mieux l'esprit arrogant que l'esprit servile. Il y a du moins, répétons-le, il y a dans la solution

occidentale quelque souvenir des droits de la vérité divine, de la dignité et de l'indépendance du spirituel.

Au reste, la théocratie ne saurait toujours durer. Parfois elle cède la place aux catholicismes nationaux, dont le gallicanisme est le plus illustre spécimen.

Le gallicanisme est un effort pour concilier la solution byzantine et la solution papale.

Mais byzantine ou papale, l'Église demeure ce qu'elle était devenue au quatrième siècle : l'exact équivalent du monde.

Il y a, Messieurs, quelque chose d'effrayant dans la marche de l'erreur, dans les conquêtes du principe païen.

Vous avez vu comme en trois siècles on est parvenu à supprimer la conversion et l'Église, comme on a mis à leur place la tradition, le clergé, les sacrements, l'hérédité religieuse, le nationalisme, l'union avec l'État. — Maintenant le catholicisme est fait. L'homme a réussi à se débarrasser de lui-même, à donner sa démission morale, à chercher le salut dans la régularité des cadres, des cérémonies et des formules : la marche continuera. Voici déjà un concile œcuménique, ou soi-disant tel. Un autre jour, l'évêque de Rome prendra l'importance qui lui manque encore. Puis on parviendra à matérialiser les paroles de la cène. Puis on organisera la confession. Puis on aura des méthodes précises pour martyriser les dissidents. Puis on ordonnera les persécutions. Puis on interdira la lecture de la Bible. Puis on faussera la Bible en y insérant les apocryphes. Puis on mettra le pied sur la tête des rois,

et on dispensera les sujets du serment de fidélité.

Quand on en sera là, on aura atteint les plus hauts sommets; c'est-à-dire que l'humanité sera arrivée à ces jours sombres entre tous, à ces jours d'ignorance, de ténèbres, de douleurs et d'humiliations inouïes, où aucune lueur ne semble percer la nuit profonde, et que la conscience humaine ne se rappelle qu'en frissonnant.

Tout cela était contenu dans l'œuvre du quatrième siècle. Il a été décidé alors que nous descendrions dans cet abîme.

Vous le sentez, Messieurs, depuis quelques moments les réflexions se pressent sur mes lèvres. Je ne puis plus les retenir. Après avoir observé de mon mieux la règle que je m'étais posée, après avoir donné la première place aux faits, j'ai besoin d'aborder le terrain des principes.

Nous sommes à présent en état de conclure et d'avoir une opinion à nous sur le quatriéme siècle, sur l'œuvre de Constantin.

Cette opinion, je la résume en trois mots :

L'œuvre de Constantin a été funeste ;

L'œuvre de Constantin a été inévitable ;

La responsabilité principale du mal alors accompli remonte plus haut; elle concerne les siècles antérieurs.

C'est dire, Messieurs, que nous rejetons également les deux histoires qui ont cours sur ce règne : l'histoire des partisans de l'union, qui est une apologie; l'histoire des partisans de la séparation, qui représente Constantin comme un accident, et les trois premiers siècles comme un âge d'or.

Expliquons notre pensée.

Je commence par examiner la théorie apologétique. Que dit-on pour justifier ou pour glorifier l'œuvre de Constantin ?

Écartons, Messieurs, les banalités du sujet, les déclamations qui ne vont pas au but. Il y a des choses qui ne sont réellement contestées par personne et dont on devrait bien ne plus encombrer les discussions.

L'État n'est pas un lépreux ! — d'accord. Il a même une mission élevée ; c'est une institution voulue de Dieu, tout comme l'Église. Qui le nie? Mais les deux sociétés, pour être également légitimes, ne sont pas nécessairement identiques. Elles le sont si peu, que l'une correspond à tous les hommes, et qu'elle repose sur l'obligation ; que l'autre correspond aux convertis, et qu'elle repose sur le libre choix. La chute de l'homme est pourtant un fait dont il vaudrait la peine de se souvenir !

Vous voulez que l'État et l'Église se connaissent ! — nous le voulons aussi. Ils ne se connaissent jamais mieux et n'ont jamais de relations plus amicales, que lorsqu'ils demeurent chacun dans son domaine. Voyez les Églises indépendantes de l'Angleterre et toutes celles des États-Unis. Quel est celui de nos gouvernements continentaux qui ne gagnerait infiniment en force réelle et en liberté d'allures, le jour où il se sentirait délivré à son tour de tant de questions religieuses qui l'écrasent, qui le compromettent, qui créent de profondes rancunes et d'interminables divisions?

Vous voulez que les multitudes soient évangélisées ! — nous nous associons à ce désir. Mais nous ajoutons que le moyen d'évangéliser les multitudes n'est pas précisément de les déclarer chrétiennes. Encore ici nous vous renvoyons aux faits, et nous vous demandons si les Églises qui se distinguent du monde sont celles qui exercent le moins d'action sur lui?

Tout cela, Messieurs, n'a aucune valeur réelle; tout cela n'a rien à faire dans l'appréciation du quatrième siècle. Quels sont donc les arguments sérieux qu'on met en avant pour célébrer ou pour justifier l'œuvre de Constantin?

Ces arguments, lorsqu'on les examine de près, viennent tous se résumer en une théorie commode, trop en vogue aujourd'hui : la théorie du fatalisme historique.

Cela a été ; donc cela devait être ! Il fallait bien que le christianisme prît une forme politique et sociale pour soutenir le choc des barbares ! il fallait bien qu'il y eût une Église d'État, une confusion du spirituel et du temporel ! Il fallait bien qu'il y eût une papauté disposant des deux glaives, une période théocratique, un moyen âge !

Vous me permettrez de ne pas réfuter longuement des thèses pareilles. Avec elles, à vrai dire, tout débat devient superflu. Inclinons-nous devant les faits. Appelons le bien mal et le mal bien. Maudissons ces nobles âmes qui se raidissent contre les tyrannies de leur temps, au nom de l'éternelle vérité. Attendons le succès pour applaudir. Le succès change les choses; une fois que des tendances nouvelles ont

prévalu, elles constituent un fait nouveau, qui a droit, autant que le fait ancien, à nos dociles adorations.

On excelle aujourd'hui à chercher le bon côté des actes mauvais, le côté providentiel des révoltes contre Dieu. Il y a des apologies rétrospectives au service de tous les crimes du passé, de tous les attentats contre la conscience humaine, et notamment de ce hideux moyen âge qui n'a pas été seulement l'époque des plus atroces douleurs sociales, mais qui a été sur tous les points le contre-pied absolu de la révélation.

On nous accuse de manquer de sens historique, lorsque nous refusons d'approuver dans le passé ce qui nous révoltait dans le présent. — Le sens historique! Prenez garde qu'on n'en fasse la négation expresse du sens moral. Avec lui, il n'y aura bientôt ni mal ni bien, ni vrai ni faux. Chaque erreur est vérité à son tour, chaque institution corrompue a été l'Église. Il ne s'agit que de venir à son heure. N'y a-t-il pas eu autant de christianismes légitimes qu'il y a eu d'états de la civilisation et de besoins successifs dans l'humanité!

Nous croyons, Messieurs, au bon et au vrai. Nous croyons que ce qui était bon et vrai au premier siècle, a été bon et vrai au quatrième, au douzième, au seizième, et le sera jusqu'à la fin des temps. Nous croyons que l'Écriture ne change pas, et qu'elle est la règle absolue de toutes les époques. Notre sens biblique ne nous permet pas du tout d'avoir un certain sens historique. — Et c'est par cela que nous sommes protestants.

Est-ce à dire d'ailleurs que nous méconnaissions les tristes nécessités historiques que le péché de l'homme a fait naître? Ah! ceci est une toute autre question : « L'Église et l'empire, s'écrie-t-on, ne pouvaient pas ne pas s'unir au temps de Constantin. » — J'en suis plus convaincu que personne.

Oui, les faits étant ce qu'ils étaient, l'Église étant devenue ce qu'elle était devenue, les trois premiers siècles ayant accompli l'œuvre détestable qu'ils avaient accomplie, il est impossible d'imaginer l'Église et Constantin n'arrivant pas à s'unir ouvertement.

Mais si je ne suis ni étonné ni scandalisé de ce qui se passa au quatrième siècle, si j'en reconnais la nécessité absolue, c'est que mon blâme remonte plus haut. — J'accorderai tant qu'on voudra que l'union qui eut lieu alors n'a pas été la principale cause de la déchéance qui a suivi; mais c'est en ce sens que cette union avait elle-même une cause antérieure et supérieure. Après l'union, sans doute, et par l'union, le mal s'accroîtra beaucoup; toutefois je reconnais que la principale responsabilité pèse sur les temps qui ont préparé l'union et qui l'ont rendue inévitable. Entre l'œuvre qui a identifié l'Église et le monde, et celle qui a uni l'Église et l'État, la première marche devant : c'est à elle que tout esprit droit s'en prendra.

Vous le voyez, ma méthode est le contraire absolu de celle qu'appliquent les partisans du fatalisme historique. — Pour eux l'union de l'Église et de l'État a été excellente au quatrième siècle, parce qu'elle a eu lieu. Ils ne sont pas très-éloignés peut-être d'ac-

cepter aujourd'hui la séparation de l'Église et de l'État, par cela seul qu'elle se prépare : un fait accompli est toujours à leurs yeux le plus irrésistible des arguments. — Pour moi j'éprouve le besoin d'échapper à la sphère des faits et de remonter à celle des principes. L'histoire, à mes yeux, n'est pas un alambic qui transforme le mal en bien et le bien en mal.

Et cependant il faut tenir grand compte de l'histoire. Pourquoi? Afin de comprendre les hommes, et de ne pas être injuste envers eux.

Au quatrième siècle, il était d'autant plus facile de tomber dans le piége de l'union, que l'expérience qui nous avertit maintenant faisait défaut.

Nous avons sous les yeux l'histoire d'abord, avec les horribles fruits que l'union a portés, avec ce christianisme défiguré, avec cette société maladive, qui sont sortis du quatrième siècle. Nous avons aussi des livres importants, des études approfondies, qui, dans notre temps de retour vers le modèle apostolique, ont mis en lumière les dangers de la religion d'État.

Mais comment s'étonner qu'on rêvât de l'État chrétien au concile de Nicée, quand nous voyons tant de gens qui, malgré les lumières de notre siècle, en rêvent encore aujourd'hui?

Mettons-nous à la place de Constantin. — Entre ces deux cultes rivaux, il a besoin de trouver un allié. Il lui faut des amis aussi décidés que ses adversaires.

Laissons même la question d'intérêt. Ne s'élèvera-t-il pas en lui une question de conscience, dans

la mesure où de telles considérations avaient prise sur son âme ? — Ne doit-il rien faire pour Dieu, au moyen de cette autorité que Dieu lui a confiée ? N'a-t-il point de mission religieuse à remplir ? Son premier devoir n'est-il pas de prêter à l'Église l'appui de son bras ?

Avec les idées qui régnaient alors, avec l'Église telle qu'il la voyait, avec la religion telle qu'il la concevait, telle qu'on la concevait autour de lui, Constantin ne pouvait échapper à de telles pensées.

Et l'Église ! Du moment qu'elle avait répudié son caractère distinctif, qu'elle recrutait héréditairement ses membres, que les rapports de la conversion et du baptême avaient été rompus ; du moment qu'elle mar‿hait vers l'identité absolue avec la société civile, comment ne se serait-elle pas précipitée vers un triomphe extérieur qui assurait l'accomplissement de son destin ?

Encore ici, soyons justes, et mettons-nous à la place de ces hommes qui avaient désappris le grand principe de la professisn individuelle.

Quel beau jour pour eux, quelle délivrance inespérée ! Les persécutions cessent. L'empire devient un allié. Le paganisme succombera. La vérité couvrira la terre.

Il faut faire la part des illusions et des erreurs. Personne alors, nous le voyons bien, ne s'avise de mettre en doute la compétence religieuse de Constantin. Si quelqu'un s'était formalisé des appels adressés à l'empereur, on l'aurait immanquablement chassé de l'Église. Le chef de l'État ne devait-il pas combattre pour la vérité ?

A supposer même qu'il y eût dans quelques esprits des scrupules dont rien ne signale l'existence, on les aurait fait taire par la crainte de scandaliser l'empereur et de le rejeter vers le culte païen. On aurait craint de l'ébranler ou de l'affaiblir. — Il s'agissait de l'aider à vaincre; car Constantin vaincu, c'était la liberté des chrétiens supprimée, c'était peut-être la persécution renaissant contre eux.

Je ne refuse pas, vous en conviendrez, de tenir compte de l'histoire. Mais la théorie apologétique que nous examinons entend la chose différemment : elle ne se contente pas de trouver dans les faits l'explication, même la justification de la conduite tenue par les hommes, elle leur attribue une légitimité intrinsèque. — Le christianisme était destiné à se transformer ! Les règles et le modèle apostolique n'avaient, ne pouvaient avoir qu'une valeur provisoire ! La révélation de l'histoire avait mission de remanier, siècle après siècle, la révélation de l'Écriture !

Je savais bien, Messieurs, que tel était, au fond, le principe du catholicisme; je ne m'attendais pas à le voir proclamé par des protestants. On ose soutenir que les succès mêmes de l'Évangile ont entraîné des modifications nécessaires. Tant qu'on n'avait affaire qu'à de faibles minorités, l'organisation apostolique demeurait convenable ;mais du jour où les grandes masses cessaient d'être païennes, ne fallait-il pas leur préparer l'abri d'une Église toute différente, d'une Église mondanisée ? L'introduction ne devait-elle pas alors devenir mécanique et en quelque sorte involontaire? Pouvait-on poser encore la ques-

tion de la foi, dans le sens la nouvelle naissance?

Oui, nous dit-on, vous avez peut-être raison avec vos petites assemblées, avec ces sociétés de professants dont les membres recrutés un à un ne se sont joints à l'Église que lorsqu'ils se sont déclarés convertis; seulement les choses ne peuvent pas marcher toujours ainsi : les grands succès font les grandes Églises, et les grandes Églises sont toujours mondaines! Comment voudriez-vous, en particulier, que le quatrième siècle, qui a vu la déchéance rapide du paganisme, eût pu empêcher le peuple entier de se proclamer chrétien?

Je le veux, de la même manière qu'on l'empêche aujourd'hui dans les îles de l'Océanie, où le paganisme est en train de succomber. Il y a des peuplades qui ne comptent plus un seul païen; mais tout le monde ne s'y trouve pas chrétien à point nommé. — Ne dirait-on pas en vérité, qu'entre la profession du paganisme et la conversion chrétienne du cœur, il n'existe point d'état intermédiaire?

C'est dans cet état intermédiaire que la grande majorité serait demeurée au quatrième siècle, si la notion apostolique d'Église s'était maintenue jusqu'alors. La distinction si naturelle entre les auditeurs et les membres se serait établie d'elle-même. L'Église serait demeurée à l'état de minorité. Elle aurait continué à subir la haine du monde; or le monde qui hait l'Église, subit néanmoins son influence : il la déteste, et il l'écoute, et parfois lui obéit.

On aurait vu les choses se montrer au quatrième siècle telles qu'elles étaient en réalité. — D'une part l'Église, mélangée, mais reposant sur la profes-

sion d'une foi personnelle et sérieuse. — D'autre part, les masses détachées du paganisme et se divisant en plusieurs groupes : les auditeurs et adhérents de l'Église, ses adversaires et ses railleurs, ses persécuteurs peut-être.

Oui, je l'avoue, en demeurant fidèle aux ordres de son maître, l'Église s'exposait à rencontrer plus longtemps et plus souvent ce que son maître lui avait prophétisé : la persécution.

On se révolte à cette pensée. — On nous déclare que si le creuset de la persécution est utile, c'est le succès, au contraire, qui est l'épreuve véritable des institutions et des idées : il y aurait un doute pusillanime, à craindre pour le christianisme les dangers de l'empire extérieur; ce serait une doctrine bien impuissante que celle qui ne pourrait gouverner les hommes sans se corrompre elle-même!

« Je te donnerai toutes ces choses, si, te prosternant, tu m'adores. » Voilà le langage que l'Ennemi adressait au Sauveur. — Ces choses sont à moi, et je les donne à qui je veux! Le succès t'effraye-t-il? as-tu peur de gouverner? Qu'est-ce qu'une doctrine qui reculerait devant la grandeur et devant la gloire?

Messieurs, l'offre a été renouvelée au quatrième siècle; et l'Église a accepté. — La condition était restée la même. Quand on est l'Église, et qu'on veut s'asseoir sur le trône, il n'y a qu'un moyen : adorer Satan; l'adorer, c'est-à-dire répudier le caractère de l'Église, renier la justification par la foi, supprimer la nouvelle naissance, dire au monde : « tu es chrétien. »

Ainsi a fait l'Église de Constantin. Elle est grande, elle brille. Après avoir été dominée par l'empire, le temps viendra où l'empire sera dominé par elle; elle héritera de ses maîtres. Rien ne lui manque; rien que la fidélité. Elle gouvernera, mais au nom d'un autre. « Je te donnerai ces choses, si, te prosternant, tu m'adores. »

C'est donc une chose bien difficile de se souvenir qu'il y a eu une chute de la race et qu'il faut un relèvement des individus, que par conséquent la société générale des hommes ne peut pas être la société particulière des enfants de Dieu! Faire abstraction de la chute, c'est le fond même du principe païen et des propositions du tentateur. Comment se peut-il qu'elles aient été si vite et si universellement accueillies?

Il est vrai qu'on met en avant des arguments utilitaires : L'Église n'avait-elle pas à exercer une influence sociale? N'avait-elle pas à renouveler tout un monde, toute une civilisation? Ne fallait-il pas qu'elle devînt grande pour remplir un si grand rôle? Oui, grande, au risque d'être moins pure!

Qu'elle aurait été plus grande, Messieurs, si elle avait conservé ses vraies forces : la parole de Dieu et la bénédiction de Dieu! Rien n'agit sur les masses comme une société religieuse qui ne les englobe pas. Si vous voulez me faire comprendre tout le sérieux de l'Évangile, faites-moi sentir que je ne suis pas chrétien et que j'ai à le devenir. Ne me transformez pas en membre de l'Église avant que j'aie saisi la grâce. Ne m'engagez pas dans un mécanisme d'introduction auquel personne ne peut résister.

Ah! si l'Église était restée telle que l'avaient faite les apôtres, elle aurait exercé une bien autre action. Elle aurait été le sel de la terre et la lumière du monde. Haïe, écoutée, maintenant la lumière divine en dépit de tout, elle aurait bien plus efficacement entraîné les multitudes, extirpé le paganisme — à la surface et au fond, — renouvelé les lois, inscrit la nouvelle morale dans les codes, fondé la civilisation chrétienne, amené le progrès.

Je bondis, lorsque j'entends dire que la société moderne est sortie de l'œuvre accomplie par Constantin.

Oui, sans doute, elle en est sortie, et tant pis, Messieurs, tant pis! — Est-il quelqu'un qui ait parcouru sans rougir les annales des quatorze ou quinze siècles écoulés depuis lors? Voilà donc tout ce que le saint et noble Évangile a apporté sur la terre! Une obscurité incomparable, des torrents de sang, des bûchers et des tortures, la destruction de la Bible, des guerres d'État à État, de village à village, de château à château, un temps de détresse et d'abaissement tel que l'on n'y pense pas sans frémir! Puis, à grand'peine, des temps plus paisibles, mais corrompus, une incrédulité générale, l'option donnée à des peuples entiers entre le paganisme renouvelé et le scepticisme absolu!

Vous me permettrez d'avoir plus de fierté pour le christianisme. Vous me permettrez de penser que si l'Église était demeurée, que si elle n'avait pas acheté son triomphe au prix de sa chute, nous aurions eu des temps modernes tout différents.

Supposez l'Église, supposez la Bible aux mains de

tous, supposez des troupeaux au lieu des clergés, supposez le travail des consciences au lieu de la magie des sacrements ; supposez cela, et les temps modernes sont éclairés d'une lumière pure et joyeuse, de cette lumière dont quelques rayons tombent sur lui depuis que le seizième siècle a ruiné en partie l'édifice des premiers siècles, de cette lumière qui brillera enfin quand nous aurons achevé de démolir l'œuvre du quatrième.

Mais sans l'union avec Constantin, aurait-on réellement détruit le paganisme ? Ne fallait-il pas le supprimer à la fois comme croyance et comme institution ?

J'avais cru jusqu'ici, Messieurs, que les institutions finissaient par tomber, quand les croyances étaient tombées. — Toute la question est donc de savoir laquelle est la plus puissante contre les croyances païennes, de l'Église selon le monde, ou de l'Église selon les apôtres. Certes, il suffit de voir quels coups vigoureux et mortels furent portés dès le temps de Pierre et de Paul, pour ne pas conserver de doute sur la souveraine efficacité de la vérité désarmée.

On ne croit pas à la vérité ; c'est à cause de cela qu'on lui donne toujours des armes. Je passerais cela à Innocent III ; mais des chrétiens, qui savent que la protection de Dieu a seule valeur !

Avouons-le, il y a parmi nous bien des gens encore, qui font à la Réforme cette injure de croire que sans l'intervention des princes et sans les batailles livrées pour elle, la Réforme n'aurait pas réussi.

Elle n'aurait pas réussi de la même manière, cela est certain. Elle n'aurait pas eu des peuples entiers,

des armées et des budgets. Elle aurait été replacée dans une position analogue à celle des Églises apostoliques. — Et quelle puissance dans cette faiblesse!

Vous l'avez vu, Messieurs, tous les arguments de la théorie apologétique se rapportent à un principe commun : l'admiration superstitieuse du fait accompli, le développement historique du christianisme, une sorte de révélation par l'histoire. — Constantin n'est-il pas venu? Le monde ne s'est-il pas emparé de l'Église? l'Église mondanisée et protégée n'a-t-elle pas régné ici-bas? Notre civilisation et nos temps modernes ne sont-ils pas sortis de là? Ce qui a été ne devait-il pas être? De quel droit referions-nous les plans de la Providence? Comment aurions-nous l'audace d'opposer des principes à des événements?

Comment, répondrai-je, avez-vous l'audace d'opposer des événements à des principes, d'abroger les commandements de Dieu au nom des crimes, au nom des infidélités de l'homme? Ces événements dont vous parlez, ils font horreur; cette histoire que vous invoquez, elle fait honte.

Ce n'est pas, croyez-le, que je veuille nier le bien qui s'y mêle çà et là. Les Églises mondaines et unies à l'État ont eu leurs jours de splendeur. Le temps même qui suit immédiatement Constantin en fournit un frappant exemple. C'est alors, dans la ferveur du triomphe, dans la paix qui succède à tant de souffrances, dans les joies de l'alliance récente avec l'empire, c'est alors qu'éclate une efflorescence chrétienne trop célébrée, mais digne cependant de toute notre attention. Hilaire, Martin de Tours, Cyrille, Basile,

Grégoire de Naziance, Ambroise, Chrysostome, Jérôme, Augustin, que de noms demeurés illustres! On dirait un dix-septième siècle anticipé!

Et ici se reproduit, en effet, le rapprochement déjà indiqué entre Constantin et Louis XIV. — Il y a dans le pouvoir absolu, quand il est accompagné de victoire et de grandeur, quand il arrive à une de ces époques où les temps antérieurs se condensent et se résument, il y a là une puissance d'éclosion qui produit les siècles littéraires et brillants : Auguste, Constantin et Théodose, Louis XIV.

Il ne faudrait pas creuser trop avant sous ces siècles-là : par de là leur surface éblouissante, on trouverait bien des misères. Entre les illustrations individuelles et la valeur des Églises ou des sociétés, le rapport est souvent inverse.

Je suis loin de soutenir, d'ailleurs, que l'Église soit tombée tout à coup après l'adoption de Constantin. L'histoire me démentirait. — Si la déchéance du clergé et du peuple a été réelle et rapide, cependant l'Église considérée comme école, l'Église au point de vue de l'enseignement et des doctrines, s'est maintenue plus longtemps. Malgré l'infiltration croissante du paganisme, malgré la formation désormais assurée du catholicisme, on assiste encore à de nobles combats livrés pour certaines vérités. Même la dignité et la liberté de l'Église seront plus d'une fois maintenues contre l'empire, et l'on sentira se former la tendance qui portera à la théocratie plutôt qu'à la césaropapie, à l'Église romaine plutôt qu'à l'Église grecque. Ou mieux, l'Orient et l'Occident se partageront les rôles, et se chargeront de développer, chacun pour

sa part, une des conséquences funestes de l'union.

Après avoir réfuté, je l'espère du moins, la première appréciation de l'œuvre accomplie par Constantin, il me reste à réfuter la seconde.

Si l'on rencontre sans cesse des gens qui s'extasient sur l'admirable révolution du quatrième siècle, on n'en trouve guères moins — aujourd'hui surtout, et c'est un grand progrès — qui maudissent cette révolution.

Vous savez, Messieurs, si j'aime plus qu'eux l'union de l'Église et de l'État. Mais voici où nous différons, et comment il se fait que mon histoire du quatrième siècle n'est pas tout à fait la leur.

A les entendre, les trois premiers siècles seraient un âge d'or; tout allait bien, tout aurait pu continuer à bien aller. Malheureusement survient Constantin; malheureusement l'Église d'alors se laisse séduire par des perspectives de triomphe facile, de suprématie et d'autorité. Aussitôt tout change. L'âge d'or a fini, les temps de fer vont commencer!

C'est contre cette histoire-là que j'ai protesté et que je proteste, la véritable histoire en main. Je m'afflige autant que personne du quatrième siècle; mais je n'attends pas le quatrième siècle pour m'affliger. Le mal a commencé bien avant, et c'est avant aussi que doivent remonter notre blâme et notre douleur.

On veut me faire sentir un contraste, un changement brusque entre les trois premiers siècles et le quatrième! — Je ne saurais rien découvrir de pareil. Je n'aperçois qu'une pente douce, qu'une progression insensible et naturelle, que la continuation logique et nécessaire de ce qu'on avait commencé.

Cela est si vrai, que personne, au quatrième siècle, ne montra ni surprise, ni répugnance. — Si tout n'avait pas été déjà accompli, comment voulez-vous qu'il ne se fût pas trouvé quelqu'un dans cet immense empire romain qui eût éprouvé le besoin de déplorer, au nom de l'Église, l'invention d'un évêque du dehors, son omnipotence spirituelle, le mélange des deux domaines, la persécution entamée afin de protéger l'Évangile ? Jusqu'où ne fallait-il pas qu'on fût descendu, pour qu'il ne se soit produit, ni le moindre doute, ni la moindre résistance, dans aucun parti ?

On nous parle de l'âge d'or des trois premiers siècles ! — En vérité, je ne saurais refuser mon admiration aux vertus chrétiennes qui s'y sont déployées ; mais à côté des vertus, que voyons-nous ? Cet âge d'or, il a été employé à supprimer l'Église, à constituer le clergé, à imaginer les sacrements, à commencer les signes de croix, à inventer les reliques, les moines, à organiser une hiérarchie en tête de laquelle on distingue déjà un germe de papauté, à rattacher le salut et la vérité aux successions d'évêques, à la tradition et à la prescription.

Otez Constantin, vous ne changerez quoi que ce soit. Les Églises qui ne sont plus des Églises, les Églises qui veulent se faire adopter, trouvent toujours des Constantin. L'événement aurait pu être retardé de quelques années ; il était inévitable.

. . . .

L'adoption de l'État a précipité les progrès du mal, elle ne l'a pas créé.

L'instinct persécuteur lui-même n'avait pas attendu Constantin. Ce compagnon obligé du principe païen

avait marché du même pas que lui. Oui, Messieurs, l'Église persécutée — c'est horrible à dire — n'avait pas plus tôt une heure de relâche ou de crédit, ne parvenait pas plus tôt à se glisser dans l'antichambre d'un empereur, qu'elle demandait, quoi? l'exil des hérétiques! La requête fut adressée à Aurélien, en plein troisième siècle : les évêques orthodoxes supplièrent ce prince de protéger la vérité par la force et d'arracher de son siége leur adversaire, Paul de Samosate.

Au troisième siècle aussi, se produisait la déchéance morale qu'un éminent professeur vous dépeignait l'année dernière en termes que vous n'avez pas oubliés. — Grâce à lui, l'écho des plaintes de Cyprien a retenti dans cette salle. Vous avez vu ces chrétiens de l'Afrique romaine qui se fardent le visage, qui contractent des mariages païens, qui assistent aux représentations théâtrales et aux combats de gladiateurs. Vous avez vu ces prêtres avares, tout occupés de spéculations. Vous avez vu ces évêques qui ne résident pas. Vous avez vu la foule des renégats, des *lapsi*, qui assiége le tribunal du proconsul, impatiente d'échapper à la persécution de Dèce et de signaler sa foi aux dieux de l'empire en brûlant de l'encens devant leurs statues. L'affluence était telle, qu'un jour le magistrat indigné leva la séance : « Demain, s'écria-t-il avec dégoût, demain il sera temps de sacrifier! »

Tout cela, Messieurs, est antérieur à Constantin. J'en dirai autant du concile d'Elvire, tenu en Espagne au début même du quatrième siècle. Quand on parcourt les décrets de cette assemblée, on s'aperçoit non sans surprise qu'il s'agit, avant tout, de com-

battre la tendance qui entraînait les chrétiens d'alors vers la participation aux cérémonies des idolâtres. Les uns allaient dans les temples païens et assistaient aux sacrifices ; les autres acceptaient les fonctions de flamines. — Nous sommes un peu loin de l'âge d'or.

C'est qu'il y a, Messieurs, une hiérarchie des principes. Les questions ne sont pas toutes de la même taille, et il importe plus que je ne saurais le dire de leur assigner leur véritable rang.

La séparation de l'Église et de l'État est une grande question; mais ce n'est ni la seule, ni la première en date, ni la première en valeur. — Une autre question, plus ancienne et plus haute, la domine de partout. Je veux parler de la question d'Église.

Malheur à nous, si nous nous contentions de définir l'Église : « une société religieuse séparée de l'État! » La séparation n'est point une panacée universelle. Mise à sa place, elle portera des fruits admirables; mise hors de sa place, elle nous donnera une illusion aujourd'hui, une déception demain.

Avant d'avoir une Église séparée, il faut avoir une Église ; avant de l'isoler de l'État, il faut la distinguer du monde ; avant de ruiner l'œuvre du quatrième siècle, il faut détruire celle des trois premiers.

Tel est le sens profond des faits que je vous ai racontés. Telle est la conclusion définitive à laquelle nous conduit notre étude sur l'époque de Constantin.

Messieurs, je vous remercie. Votre patience indul-

gente ne m'a pas fait défaut. Elle me touche d'autant plus, que vous n'avez certes pas dû vous associer tous à toutes les convictions que j'ai exprimées.

Mais sur un point du moins nous étions d'accord, je l'ai senti : l'amour des principes, l'importance de la vérité.

Là se trouve la suprême leçon de l'histoire.

L'histoire n'est ni une amusette pour passer le temps, ni une sorte de révélation supplémentaire. L'histoire n'a pas mission de nous enseigner qu'il y a une vérité pour chaque période, un christianisme pour chaque siècle, que tout est relatif, que ce qui était bon autrefois ne l'est plus aujourd'hui. L'histoire n'est pas chargée d'énerver nos convictions déjà trop faibles et de nous assouplir à la domination brutale des faits.

L'histoire est un grand : garde à vous!

Prenez garde! nous crie-t-elle ; ici les pères ont semé, là les fils ont récolté ; ici le principe païen s'est glissé, là il a ravagé l'Église, plus loin il l'a supprimée. Prenez garde! nos premièrs siècles commencent aux pères apostoliques et aboutissent à Constantin.

Les principes sont tout ; tout principe produit ses conséquences. La logique de l'histoire est inexorable.

Soyez des hommes de principes, Messieurs.

Ce qui nous perd aujourd'hui, c'est moins encore l'erreur, que l'indifférence à la vérité. Le symptôme qui m'effraye, c'est qu'autour de nous on admet tout, on admire tout, on excuse tout, on réhabilite tout.

Voilà pourquoi rien de libre et de durable ne peut

se bâtir à présent. On ne bâtit pas avec du sable, mais avec des pierres; on ne crée un édifice social qu'avec des caractères et des convictions. Pour faire une nation, ayez des hommes.

Des hommes, oui. Des hommes qui se tromperont peut-être, pourvu qu'ils croient à leur erreur. Ces hommes-là vaudront mieux cent fois que ceux qui possèdent la vérité sans y croire et sans y tenir, qui, connaissant ce qui est vrai, admettent en même temps que le contraire du vrai n'est pas absolument faux, que le contraire du bon est parfois utile, que chaque doctrine, que chaque Église, que chaque christianisme a eu son moment.

Il s'agit, Messieurs, de lutter contre ce mal, de remonter ce courant. Voilà le devoir, et voilà aussi la grandeur.

On cherche une grandeur pour notre temps. Ah! certes, elle est toute trouvée. — Ce que le seizième siècle a accompli au nom du dogme, que le dix-neuvième l'accomplisse au nom de l'Église. Il faut achever la réformation.

Et qu'est-ce que la réformation? Une invention humaine? Non, un retour pur et simple au christianisme primitif, au modèle apostolique.

Il s'agit maintenant de défaire l'œuvre du quatrième siècle, de répudier Constantin. Mais comment répudier Constantin, si nous ne répudions avant tout ce qui le prépare et le nécessite? Bon gré, mal gré, nous aurons à remonter jusqu'aux apôtres.

La réformation du dogme a remonté jusqu'à eux;

la réformation de l'Église remontera jusqu'à eux. Là est le but; ne nous arrêtons pas en chemin.

Il y a deux christianismes : celui que Dieu a donné, celui que les hommes ont fait. Il y a deux Églises : celle que les apôtres ont fondée, celle que l'histoire a construite.

Quand je vois ce développement monstreux, cette marche fatale, cette déviation sans point d'arrêt, et quand je reporte les yeux sur ce Sauveur qui nous aime, sur ce Dieu qui nous appelle à entrer en rapports directs avec lui, sur cette Église des volontaires de Jésus-Christ, sur cette vérité si populaire et si haute, sur ces paroles de paix et de vie, sur ce vrai progrès, sur cette grande morale, sur cette doctrine qui tient à tout ce qu'il y a de noble et de beau, alors, j'éprouve le besoin de vous tendre la main à tous, Messieurs, et de m'écrier : Détournons-nous du christianisme de l'histoire ! Emparons-nous du christianisme de la Bible !

TROISIÈME PARTIE

INNOCENT III

INNOCENT III

QUATRIÈME CONFÉRENCE

I

LA SUPRÉMATIE

I

Nous essayons, vous le savez, Messieurs, d'étudier ensemble, dans ses traits essentiels, l'histoire du christianisme. Nous était-il permis de mutiler cette histoire, en retranchant la longue et déplorable période du moyen âge? Devions-nous céder à la tentation, bien forte assurément, qui nous eût porté à écarter ces temps de barbarie ou à n'en dire en passant qu'un mot sommaire et par conséquent déclamatoire?

Nous ne l'avons pas pensé. C'est bien ainsi sans doute qu'on agit en général. On raconte les trois premiers siècles ; on accorde encore une certaine attention à Constantin et aux Pères illustres qui ont brillé avant l'invasion des Barbares, puis on se hâte de franchir d'un bond les temps qui ont suivi ; on les

traverse en les maudissant, et l'on recommence à raconter l'histoire quand on rencontre la renaissance chrétienne, les prédécesseurs de la Réforme et les réformateurs.

C'est sans doute un grand privilége de parler du bien au lieu d'avoir à flétrir le mal. Toutefois, pour l'historien, pour le moraliste, pour le chrétien, l'étude du mal est aussi nécessaire que celle du bien. Si rien ne nous donne le besoin des grâces de Dieu comme la vue du mal qui est en nous, rien aussi ne nous donne le besoin de revenir à la Parole de Dieu comme la vue de cette effroyable révolte qu'on nomme l'Église du moyen âge. J'ose vous le prédire, Messieurs, quand notre étude sera terminée, nous aurons soif — oui soif — de vérité, de liberté, de sainteté, de lumière; nous aurons besoin de retrouver l'Évangile.

Notre étude est donc nécessaire. Mais comment devons-nous y procéder? Irons-nous parcourir, l'un après l'autre, les dix siècles qui séparent l'invasion barbare des premières lueurs de la Réforme? Non, Messieurs, rassurez-vous. Nous ferons ce qu'on fait quand on veut se former l'idée exacte d'un vaste pays qu'on ne saurait visiter en détail. Quel parti prend-on alors? On choisit une montagne élevée, une montagne centrale; on la gravit, et de son sommet on embrasse à loisir la vue du pays tout entier.

Or il y a un sommet semblable au centre du moyen âge. Ce sommet, c'est Innocent III. Là se trouve le point brillant, suprême, l'accomplissement et comme l'épanouissement parfait du système papal. Le principe a produit toutes ses conséquences. Innocent III

n'est pas seulement le plus imposant des papes, il n'est pas seulement celui qui a le mieux réalisé la pensée commune, celui que l'opinion générale a le mieux soutenu, celui que les circonstances ont le mieux servi; il est encore, et ceci a beaucoup d'importance à mes yeux, il est un des papes les plus honnêtes, les plus probes, les plus convaincus. Nous pouvons contempler en lui le principe dont il est la personnification par excellence, sans avoir à nous préoccuper des vices de l'homme.

Ce point est essentiel. Notre but, en effet, vous ne l'ignorez pas, est d'écarter l'histoire vulgaire et traditionnelle, les déclamations vaines, pour essayer de saisir l'histoire véritable. Or rien ne nuit à la vérité historique, rien ne pousse à la déclamation, comme l'habitude trop généralement admise de confondre les hommes et les principes. Ce qu'on ne sait pas assez voir en histoire, c'est la souveraineté des principes, c'est que les principes font leur chemin envers et contre tous, qu'à prendre les choses en grand il y a peu d'accidents, que le bon arbre porte de bons fruits, que le mauvais arbre porte de mauvais fruits. Il faut donc, lorsqu'on s'occupe de suivre les conséquences d'un mauvais principe, il faut tâcher de saisir l'heure où elles se développent honnêtement, loyalement, sous la direction d'hommes sincères, sans qu'on puisse rien mettre sur le compte des grossiers désordres et des vices exceptionnels.

Voulez-vous arriver à comprendre jusqu'à quel point le mal est mal? regardez le mal accompli par de braves gens, le mal accompli avec toute bonne conscience. Quoi de plus horrible! C'est dans les prin-

cipes que je tiens à vous montrer les prodiges d'ambition, de tyrannie et d'orgueil devant lesquels l'âme s'arrête interdite et consternée. Que me ferait l'ambition d'un homme, l'orgueil d'un homme, le crime d'un homme? Mais l'ambition de l'idée, l'orgueil de l'idée, le crime de l'idée, cela n'a pas de bornes, cela épouvante l'imagination. L'idée n'a ni scrupules, ni consciences ni remords. Et ses représentants — ses esclaves, veux-je dire — lui obéissent sans remords aussi. Les orgueils de situation ne peuvent-ils pas se concilier avec la modestie personnelle? Les hypocrisies de situation ne peuvent-elles pas se concilier avec la droiture personnelle? Hélas! l'homme fait de ces miracles. Tel pape qui n'aurait pas eu d'ambition pour lui-même, servira avec une passion inouïe les ambitions de la papauté. Les principes ont dicté, exigé des actes monstrueux, sans qu'il soit nécessaire que tous les hommes qui ont accompli ces actes aient été des monstres.

Il y a autre chose que des monstres assurément parmi les grands papes du moyen âge; il y a des pontifes convaincus, dévoués à la cause qu'ils jugèrent bonne, pénétrés d'une pensée qui était celle de leur siècle, des papes qui croyaient servir la vérité. — Il faut avoir le courage de dire cela, de voir cela, pour avoir le droit ensuite de juger le principe comme il doit l'être. Notre injustice envers les hommes nous ôte le droit d'exercer une pleine et sévère justice envers les choses.

Je me réserve, Messieurs, d'être sévère envers les choses. — Mais, ici encore, j'écarterai avec scrupule

toute trace d'exagération. Il est aisé de prononcer sur le moyen âge des paroles emphatiques; il est moins aisé peut-être de le juger équitablement. S'il est des époques dont l'appréciation n'exige pas d'étude sérieuse et approfondie, le moyen âge n'est pas une de ces époques-là. J'ose affirmer que quiconque se contentera de jeter sur lui un regard superficiel, tombera infailliblement dans l'une ou l'autre des histoires traditionnelles qui courent le monde.

Voici ces histoires :

Les uns admirent le moyen âge. Sans doute ils font quelques réserves et déclarent en termes généraux que l'élaboration du monde moderne n'a pu s'accomplir sans souffrances ; mais le moyen âge n'en apparaît pas moins à leurs yeux comme le temps de la vraie grandeur, le temps de l'unité religieuse, de la foi confiante et naïve, le temps où la pensée spirituelle dominait tout, où la forme même du gouvernement de l'Europe indiquait la supériorité de l'âme sur le corps, le temps où ne régnait ni l'utilité ni le matérialisme, le temps des croisades, de la chevalerie, des couvents et des cathédrales.

D'autres, au contraire, refusent de se placer au point de vue de ces siècles qu'ils prétendent juger. Or on juge toujours mal quand on juge en ennemi. Tout en demeurant inflexible sur les questions de principe, il importe de savoir comprendre les hommes, descendre sur leur terrain, vivre de leur vie, et dans une certaine mesure — vous ne vous méprenez pas sur le sens de ma parole — sympathiser avec eux. L'historien dépourvu de sympathie est dépourvu de portée et d'équité. Or c'est ainsi que s'est formée la seconde

histoire du moyen âge, histoire frondeuse, moqueuse, qui ne voit que des hypocrites et des misérables. Pour elle la grandeur, l'horrible grandeur de ces temps a disparu. Elle ne sait pas voir la pensée commune qui anime ces papes et leurs contemporains. Des ambitieux, des menteurs, des hommes qui combinent leurs fraudes à loisir afin de mieux opprimer et d'attirer plus d'argent à Rome, voilà ce qu'elle sait apercevoir.

Vous reconnaissez, messieurs, cette histoire-là. Nous l'avons rencontrée en étudiant Constantin. C'était elle qui déplorait alors l'*accident* du quatrième siècle, qui supposait un grand changement, un changement gratuit et imprévu, une véritable catastrophe. A l'entendre, la catastrophe ne serait pas arrivée sans la perfidie, sans l'ambition et le génie despotique du fils d'Hélène. — Eh bien! vous l'entendez aujourd'hui renouveler ses lamentations. Elle accuse Grégoire VII et Innocent III.

Nous tâcherons de nous élever au-dessus d'un tel point de vue. Les Constantin, les Grégoire VII, les Innocent III sont bien plutôt pour nous des effets que des causes. Le vrai coupable, c'est le principe. Une fois donné, les Constantin, les Grégoire et les Innocent étaient inévitables. — Dans notre désir d'être justes, non-seulement envers les hommes, mais envers les actes eux-mêmes, envers un système dont il ne faut ni atténuer l'infamie ni méconnaître la grandeur, nous nous efforcerons de remonter plus haut que les circonstances passagères; nous chercherons à saisir le fait essentiel et permanent.

Ce n'est pas en nous contentant des généralités et

des idées courantes que nous pourrions y parvenir. Ceux qui s'arrêtent à la surface n'échappent aux deux histoires vulgaires dont je viens de vous parler que pour tomber dans une troisième histoire, la plus fausse, la plus dangereuse, la plus accréditée et la plus vulgaire de toutes.

Celle-ci se donne des airs de sagesse; elle est l'histoire des gens sensés, l'histoire honnête et modérée. Elle évite également de glorifier le moyen âge comme le docteur Hengstenberg ou comme Donoso-Cortès, et de décrier brutalement le moyen âge comme l'école de Voltaire; elle se pose en médiatrice. Voici, dit-elle, ce qui s'est passé :

Tout le monde a raison. Ceux qui attaquent le moyen âge ont raison, car la suprématie papale, le cléricalisme effréné, l'étouffement des consciences individuelles, la suppression de la Bible, la disparition des lumières forment un régime contre lequel le philosophe a certes le droit de s'élever et que le chrétien a le devoir de flétrir. Cela est contraire à la raison, à la justice et à l'Évangile. Sous aucun prétexte cela ne saurait être accepté de nouveau, et quiconque tenterait de nous ramener à ces temps de souffrance, de servitude et d'abrutissement mériterait d'être énergiquement repoussé.

Mais ceux qui louent le moyen âge n'ont pas tort non plus. Le moyen âge a été bon à sa place, parce qu'il a été nécessaire à sa place. Que serait devenue l'Europe sans cette sévère et claustrale éducation ? Qu'aurait-elle fait de la liberté de conscience après l'invasion des Barbares? Ne lui fallait-il pas une longue minorité? Et qui donc était en état

d'exercer une semblable tutelle, si ce n'est le clergé et celui qui personnifiait le clergé, l'empereur spirituel, le pape [1].

En d'autres termes, Messieurs — vous reconnaissez cette théorie, nous l'avons déjà rencontrée sur notre chemin — en d'autres termes, tout est bon à sa place ; il n'y a plus de questions de vérité, il n'y a que des questions de chronologie ! Ce qui serait infâme aujourd'hui était excellent hier ! L'Évangile, l'exemple des apôtres ont été bons à leur heure, redeviendront peut-être bons à une autre heure, toutefois il a été bon aussi qu'à d'autres heures on ait fait fi de l'Évangile et foulé aux pieds l'exemple des apôtres !

J'espère qu'en avançant dans notre étude historique, nous reconnaîtrons toujours plus la fausseté de ces prétendus axiomes et la folie de cette prétendue sagesse. Ce ne sera pas le fruit le moins précieux de notre travail. Puissions-nous en terminant avoir acquis ce sentiment que rien ne remplace, l'amour du vrai, le respect du vrai ! Puissions-nous avoir compris que la vérité sert toujours, même quand elle semble nuire ; que l'erreur nuit toujours, même quand elle semble servir !

Vous le voyez, Messieurs, le problème dont nous nous occupons grandit à mesure que nous le regardons de plus près. Notre problème historique devient un problème moral. — Il en est toujours ainsi ; la morale est au fond de tout. Elle est au fond, non à la surface ; et voilà pourquoi il arrive qu'on ne la découvre pas quand on ne va pas jusqu'au fond.

Quelle est donc, à ce point de vue moral, la ques-

tion à résoudre ? — Elle peut se poser ainsi : Le mal peut-il produire le bien ? L'infidélité, la révolte sont-elles parfois utiles, parfois nécessaires, parfois bonnes ? En présence d'un régime qui de partout est en opposition avec l'Évangile, doit-on s'écrier que les circonstances, que les temps l'expliquent et le justifient ?

Je ne connais pas de question plus fondamentale que celle-là. Et c'est aussi parce qu'elle est habituellement mal résolue — mal résolue, même par ceux qui se posent en ennemis acharnés du moyen âge et qui font presque tous des concessions aux soi-disantes nécessités de l'époque, — c'est parce qu'elle est mal résolue, que l'histoire du moyen âge a faussé la conscience du genre humain. Oui, après avoir opprimé cette conscience au temps d'Innocent III, ce déplorable régime la blesse et la débilite aujourd'hui.

Les habiles ont fait cela. Vous savez, Messieurs, mes engagements envers vous : je vous ai promis de n'être jamais habile. J'ai refusé de l'être pour vous plaire ; je refuse de l'être pour avoir bon air. On a bon air, quand on travaille à réhabiliter les infamies, à découvrir le bon côté des mauvaises choses. Vous n'attendez rien de semblable de moi, et vous m'en savez gré. Sur ce point-là nous nous entendons. J'ai senti votre sympathie me soutenir au moment même où j'émettais avec loyauté des opinions qui pouvaient ne pas être les vôtres. Nous continuerons à marcher ensemble dans ce chemin, dans la voie droite. Nous ne refuserons pas niaisement de reconnaître la grandeur d'un régime unique dans les annales du monde et qu'on ne peut contempler main-

tenant encore sans être frappé d'étonnement; mais tout en reconnaissant que cet idéal théocratique a été grandiose, nous nous garderons de le déclarer légitime.

II

J'entre en matière. — Il faut d'abord que nous franchissions l'espace qui sépare le quatrième siècle du treizième. Pendant ce temps, une œuvre immense s'est accomplie; ou plutôt, l'œuvre commencée a reçu d'immenses développements. Le principe païen, posé, hélas! dès le lendemain des apôtres, installé sur les ruines de l'Église avant l'avénement de Constantin, sanctionné, intronisé par Constantin et par ses successeurs, ce principe a produit des conséquences gigantesques auxquelles les pères de Nicée étaient loin de penser.

Non-seulement il y a eu accroissement, il y a eu aussi déviation. Entre Constantin, évêque impérial et Innocent III, empereur papal, que s'est-il donc passé?

Vous connaissez, Messieurs, le principe païen, et je n'ai pas à y revenir. Confondant les deux mouvements successifs qui se manifestent dans l'âme humaine, celui qui produit la religion collective et celui qui produit la religion personnelle, conservant le premier qui correspond à l'idée de chrétienté et suppri-

mant le second qui correspond à l'idée d'église, il assimile la foi de tout le monde, la foi de la famille et du pays, à la foi qui est conversion. Sous son influence la nation devient l'Église; c'est dire assez que l'Église disparaît, et qu'à cet égard du moins, les tendances du monde antique prévalent contre la grande innovation ecclésiastique de l'Évangile.

Du moment où la nouvelle naissance s'effaçait devant l'efficacité du sacrement, il était impossible que les choses ne se passassent pas ainsi. Comme les autres erreurs, en effet, le principe païen repose sur une portion de vérité qui fait sa force. La religion collective a sa place légitime ici-bas, il faut bien se garder de la méconnaître. Nous commençons tous et nous devons commencer par être chrétiens, dans une certaine mesure et dans un certain sens, à titre héréditaire. Nous commençons tous par croire sur parole, par croire ce que notre père et notre mère nous ont enseigné. Et non-seulement ce christianisme de la famille est nécessaire, mais le christianisme national ne l'est pas moins. Il y a, il doit y avoir des peuples chrétiens, en tant qu'ils se rattachent à la tradition évangélique, qu'ils ne sont ni bouddhistes ni musulmans.

Jusque-là, rien de plus simple ; la Parole de Dieu, en se répandant, devait produire ces faits héréditaires et nationaux. Par malheur, le principe païen, vous vous en souvenez, a une bien autre portée. Il prend le fait héréditaire et national pour le fait ecclésiastique. Il retranche ce qu'il y a de profondément sérieux dans la grande question : Crois-tu au Seigneur Jésus? Il enrôle de telle sorte les membres de ses préten-

dues églises, que l'exception se transforme en règle et que nul homme ne peut manquer de déclarer, au moment voulu, qu'il a senti sa misère et trouvé son Sauveur, qu'il est passé de la mort à la vie, qu'il s'engage dans la société des saints !

Une fois entré dans cette voie, on ne s'arrête plus. En dépit des tristes remèdes disciplinaires, en dépit des catéchuménats, des noviciats, des examens, des épreuves, des admissions, des excommunications, l'assimilation fondamentale s'établit toujours mieux. Décidément on devient chrétien comme on devient citoyen, à un âge donné, selon des formes prévues, avec une parfaite régularité administrative.

Tout cela était fait ou bien près d'être fait au quatrième siècle. — Mais voici ce qui n'était pas fait encore :

On ne savait pas si le principe païen qui avait confondu l'État et l'Église chargerait le gouvernement de l'État de gouverner l'Église, ou le gouvernement de l'Église de gouverner l'État. — Avec le principe païen, c'est toujours ou l'un ou l'autre. Ces deux sociétés qui n'en forment qu'une, tendent inévitablement aussi à ne reconnaître qu'une seule direction suprême. Au travers d'hésitations, de luttes et de conflits plus ou moins prolongés, elles marchent vers l'unité qui est la loi naturelle de l'esprit humain.

Or cette unité, Messieurs, s'est réalisée dans deux sens contraires en Orient et en Occident, à Constantinople et à Rome. Le problème a eu ses deux solutions : la solution byzantine qui subordonne l'Église à l'État, la solution papale du moyen âge qui subordonne l'État à l'Église.

Je le dis à l'honneur de notre Occident ; s'il fallait choisir entre ces deux extrémités déplorables, la moins honteuse serait la nôtre. Ajoutons de plus, et ceci encore à l'honneur de l'Occident, qu'elle a été contestée ; elle a soulevé de vives résistances, elle n'a prévalu un jour que pour succomber le lendemain et céder la place à de longs tiraillements, à des essais d'isolement impossibles. Notre Europe s'est retournée dans ce lit de misère où l'avait étendue le principe païen ; elle y a eu la fièvre, elle s'y est débattue, la conscience religieuse a protesté.

Ces malaises glorieux de l'Europe, l'Orient ne les a point connus. Là les *évêques du dehors* ont continué, sans débat sérieux, le rôle de Constantin.

Passons rapidement en revue les faits principaux qui, à part l'influence exercée par le génie occidental lui-même, ont amené cette différence pendant les siècles qui séparent Constantin d'Innocent III.

Le premier de ces faits, c'est l'invasion des Barbares qui a renouvelé les populations occidentales, sans exercer une influence comparable en Orient.

Nous qui sommes les fils des Barbares, et qui leur devons, sous bien des rapports, ce que nous avons de mieux, nous nous montrons presque toujours ingrats envers eux. L'imagination recule, Messieurs, à l'idée de ce qu'aurait été notre Europe, sans l'arrivée des peuples germains, sans l'introduction de ce sang plus jeune et plus énergique, sans cet élément d'individualisme qui souvent a combattu les tendances latines d'uniformité, de servilité, de nivellement.

Il est vrai que cet avantage fut chèrement acheté.

Représentez-vous ces jours terribles où les bandes du nord se précipitèrent les unes après les autres sur l'univers romain ! L'empire était corrompu, je le sais, corrompu jusqu'à la moelle. Il était corrompu et ruiné ; l'impôt avait décimé la population et certaines provinces s'étaient transformées en déserts. Je sais aussi que les Barbares ne furent pas tous également cruels ; il y en eut qui épargnèrent les vaincus, qui se hâtèrent même d'adopter leur civilisation et leurs lois ; je pourrais citer les Goths et les Bourguignons.

Néanmoins les douleurs furent immenses. Depuis les premières invasions germaines et huniques jusqu'aux dernières invasions des Lombards et des Normands, il y eut là, pendant de longs siècles, une succession inouïe de périls, d'alarmes, de dépossessions et de rapines, dont la seule pensée donne encore le frisson. Il eut des contrées dépeuplées, il y eut des famines et des pestes marchant à la suite de ces armées qui étaient des nations, et achevant la besogne du glaive.

Partout on rencontrait les cadavres fumants des vieilles cités. Et, pour ne parler que de la cité reine, Rome, après ses nombreux pillages, après que le monde fut venu reprendre dans ses murs les dépouilles accumulées depuis tant de siècles, Rome semblait presque anéantie ; on y trouvait de vastes quartiers déserts, des espaces vides ; les loups visitaient ses amphithéâtres.

Mais il ne m'est pas permis de vous raconter ces choses. Je me borne à noter ce qui touche à notre sujet.

En quoi l'invasion des Barbares a-t-elle servi la so-

lution occidentale? — d'une manière bien simple : elle a supprimé le pouvoir politique et relevé le pouvoir clérical.

Au milieu de leurs pillages, par qui les Barbares étaient-ils arrêtés? qui leur inspirait quelque sentiment de respect? les prêtres, et le premier des prêtres, l'évêque de Rome. Quand il fallut administrer après la conquête, à qui les vainqueurs durent-ils recourir? aux clercs, aux évêques qui possédaient la science, la tradition, l'influence morale.

L'abaissement prodigieux et soudain des autres classes fit d'autant mieux ressortir l'élévation relative de celle-là. Bientôt, au sein de cette société nouvelle où le pouvoir se confondait avec la propriété, les évêques dépositaires d'un pouvoir réel devinrent naturellement propriétaires; propriétaires, c'est-à-dire, seigneurs; et ainsi se forma graduellement la haute situation féodale du clergé.

Le clergé n'aurait pas grandi de la sorte, si de nouvelles circonstances n'étaient venues modifier en sa faveur les conséquences de l'invasion.

Respecté au premier moment par cela seul qu'il était le clergé, il demeurait cependant suspect aux Barbares qui, pour la plupart, professaient l'arianisme. — Mais deux grands événements eurent lieu.

Le premier fut la conversion de Clovis, le second fut l'avénement de la dynastie carlovingienne. — Dans ses vastes conquêtes, Clovis fut servi par le clergé et servit le clergé. Puis, quand la race de Clovis fut affaiblie, une nouvelle dynastie, soutenue par les prêtres, déclarée légitime par les papes, payant

cet appui par des expéditions en Italie et par la création du patrimoine de saint Pierre, la race des Carlovingiens, vint compléter l'œuvre commencée.

Cette œuvre marcha d'autant plus vite, que l'invasion avait bien affaibli les liens politiques qui unissaient Rome à l'empire d'Orient. — Ces liens furent rompus, et un nouvel empire, de création papale, fut créé en Occident.

Au commencement du neuvième siècle, au temps de Charlemagne, les grands changements étaient accomplis : l'évêque de Rome avait achevé de devenir pape; l'Occident avait son pape et son empereur.

Entre ce pape et cet empereur, les rapports s'établirent d'abord tels qu'ils devaient résulter de la force relative des deux institutions et aussi de la grandeur personnelle du souverain sur la tête duquel le pape Léon avait posé la couronne impériale. — Charlemagne fut le protecteur, mais un protecteur dévoué. Il délivra Rome et des Lombards et des dernières traces de la suzeraineté orientale; il fit des États romains une principauté indépendante, un royaume papal. Reconnaissant envers ceux qui venaient de cloîtrer en faveur de sa famille les derniers Mérovingiens, il constitua largement l'aristocratie épiscopale, prodigua les terres au clergé, et avec les terres, des immunités de tout genre. Ses Capitulaires prononcèrent la peine de mort contre ceux qui rompraient les jeûnes établis par l'Église. Son épée se mit au service des missions allemandes. Là marchait une armée de prêtres derrière l'armée des soldats ; là avaient lieu d'innombrables baptêmes. La Saxe entière fut partagée entre les abbés et les évêques ; des monastères-forteresses fu-

rent bâtis, et le même prince qui faisait décapiter en un jour à Verden 4,500 Saxons prisonniers, faisait aussi baptiser par centaines de mille les guerriers vaincus et frémissants encore de Witikind.

Ainsi se cimentait dans le sang le contrat solennel des Carlovingiens et des clercs.

Je ne vous parle pas, Messieurs, des tromperies grossières au moyen desquelles le but des évêques de Rome fut atteint, des fausses lettres de Pierre, des fausses donations de Constantin, des révélations complaisantes au moyen desquelles on détrônait la dynastie qui ne pouvait plus servir pour introniser celle qui promettait de rendre de grands services.

Il ne faut pas, selon moi, exagérer le rôle que les fraudes ont joué dans l'histoire. Elles n'ont réussi que quand elles ont favorisé les tendances du temps. Et dès lors, ce qu'il faut étudier, ce ne sont pas les fraudes, ce sont les tendances.

Il est cependant un mensonge dont l'énormité exige ici une mention spéciale. Je veux parler de ces fausses décrétales, de ce recueil d'Isodore le marchand, qui paraît au huitième siècle, que les papes et le monde entier s'empressent d'accepter, qui est consacré trois cents ans plus tard par le recueil plus considérable de Gratien, et qui a régné ainsi sans contestation au sein de l'Église infaillible.

Les fausses décrétales — reconnues fausses par tout le monde ; qu'importe maintenant ? leur œuvre est accomplie — les fausses décrétales ont eu pour mission de procurer l'extension indéfinie de l'autorité des papes. Il ne suffisait pas que le clergé fût puissant,

il fallait qu'il fût centralisé, qu'il eût un chef, que l'empereur spirituel de l'Europe fût proclamé à son tour. Ce grand travail s'accomplit pendant les siècles les plus obscurs du moyen âge, et le jour vint où la papauté se trouva telle que nous la rencontrons chez Grégoire VII, chez Alexandre III, chez Innocent.

Deux actes considérables contribuèrent également à assurer un tel résultat.

Le célibat des prêtres, recommandé d'abord, prescrit ensuite, n'était jamais devenu une réalité complète. Par conséquent aussi l'armée cléricale n'était pas absolument dépendante de son général. Grégoire VII commença contre les prêtres mariés une rude campagne qui assura la victoire d'un principe condamné d'avance par les déclarations les plus expresses de l'Écriture. Depuis Grégoire, les pays où se trouvaient des prêtres mariés ne formèrent plus qu'une exception. Cependant Innocent III, au treizième siècle, a encore à poursuivre dans le nord de l'Europe l'œuvre de son grand prédécesseur.

Un second changement s'était opéré sans exciter d'aussi vives résistances. L'élection des papes, autrefois confiée à toute l'Église de Rome, avait été réservée aux prêtres des églises principales ou *cardinales*. Le collége des cardinaux était constitué.

Nous avançons. La papauté grandit et s'affermit de telle sorte, qu'on peut prévoir le moment où elle sera en mesure de dominer ouvertement le pouvoir civil. Cependant elle aura encore à traverser quelques cri-

ses, avant d'atteindre ces hauts sommets où nous verrons siéger Innocent III.

La première de ces crises vient, Messieurs, de la corruption même des papes. Vous ne m'accuserez pas d'y insister trop fortement; vous savez pourquoi j'évite d'aborder mon sujet par ce côté là. Mais enfin on ne peut raconter le moyen âge sans dire un mot du dixième siècle.

Ce fut alors une série de papes qui rappellent, dans un autre genre, ces monstres couronnés, ces anciens empereurs, dont je vous parlais dans nos premiers entretiens. Le règne effronté des courtisanes, Théodora et ses deux filles disposant au profit de leurs amants et de leurs enfants de ce qu'on appelait déjà le *Saint-Siége*, des papes fils de papes, des papes nommés à prix d'argent, des papes enfants — l'un d'eux, Benoît IX, commença à l'âge de douze ans son affreux règne pontifical — des papes jugeant leurs prédécesseurs, mutilant et promenant leurs cadavres, voilà ce que nous voyons alors. Sur les vingt-sept papes qui se sont succédé si rapidement au dixième siècle, à peine trois ou quatre sont-ils morts dans leur lit; ils se sont déposés, étranglés les uns les autres. — Et notez que le dixième siècle a débordé sur le onzième.

Mais j'ai promis de ne pas m'arrêter à ces choses. Je les signale et je passe. Je passe, en faisant remarquer que l'affaiblissement avait accompagné la corruption. Aussi vit-on alors les empereurs disposer fréquement de la tiare. Les grandeurs théocratiques du moyen âge semblaient bien compromises, lorsque Grégoire VII parut enfin.

Si ennemi qu'on soit des prétentions papales, on éprouve une sorte de soulagement lorsqu'on échappe aux infamies pour rencontrer les tyrannies. Il y a toujours quelque chose de beau dans le spectacle d'un grand caractère et d'une vaillante conviction.

Cet hommage, je ne dois le refuser ni à Grégoire VII ni à celui de ses successeurs qui a achevé son œuvre, l'antagoniste persévérant de Barberousse, Alexandre. — Mais là, vous le sentez bien, s'arrêtent mes sympathies. L'œuvre qui devait aboutir à nous faire une Europe cléricale, cette œuvre révolte trop fortement ma conscience pour que je me range du côté du pape contre les empereurs.

Me rangerai-je avec les empereurs contre les papes? — Pas davantage, Messieurs. Ce sont de ces tristes querelles, établies sur un déplorable terrain, où il est impossible au chrétien de prendre parti pour persone, parce que ces deux solutions sont également anti-chrétiennes.

Tel est le sentiment que me fait éprouver la longue lutte des investitures. Permettez-moi de vous la signaler en deux mots :

Les évêques et les abbés étant alors des seigneurs féodaux, on les établissait selon les formes féodales, c'est-à-dire que le souverain temporel leur remettait les insignes de la seigneurie. Ces insignes étaient pour eux le sceptre et l'épée, la crosse et l'anneau. Les papes soutinrent qu'il leur appartenait, à eux, non aux empereurs, de nommer et d'installer les évêques.

On combattit longtemps, des empereurs furent massacrés, des antipapes furent élevés au trône romain, des crimes innombrables furent commis, des

contrées entières furent ravagées, et enfin on arriva à cette transaction : le sceptre et l'épée furent remis par le pouvoir temporel, la crosse et l'anneau furent remis par le pouvoir spirituel.

Il y aurait quelque enfantillage à examiner sérieusement cette solution, si raisonnable en apparence. De telles luttes n'étaient qu'un symptôme, et les traités de paix n'étaient que des trêves. Il s'agissait de savoir qui dominerait l'Europe : le pape ou l'empereur.

Le combat ne tarda donc pas à recommencer. Il n'était plus question de la crosse et de l'anneau; c'était le fond des choses qui se trouvait en question, c'était la suprématie. La race entière des Hohenstaufen s'usera dans cette querelle, toujours la même quoiqu'elle change de nom. On ne parlera plus des investitures, on parlera des guelfes et des gibelins. Mais qu'importe!

Il me reste, Messieurs, à vous faire connaître les deux derniers faits qui ont contribué à porter la papauté vers cette position extraordinaire qu'elle occupe sous Innocent III.

Le premier, ce sont les fréquentes convocations de conciles sous la présidence des papes. Trois grands conciles de Latran précèdent et annoncent le quatrième, dont nous aurons à nous entretenir et qui a marqué à la fois le faîte suprême du pouvoir papal et de la vie d'Innocent. Dans ces nombreuses et brillantes assemblées, l'ascendant des papes achevait de se fonder, en même temps que le clergé de l'Europe entière achevait de prendre conscience de

son unité, de sa solidarité, de son importance. L'armée des prêtres se disciplinait à vue d'œil.

Le second fait que je dois signaler c'est l'islamisme. — Mahomet avait paru. La grande hérésie déiste qu'il avait préparée en lui imprimant le génie indestructible des peuples arabes avait commencé sa sanglante carrière. La Perse, la Syrie, l'Egypte avaient été conquises et partiellement converties, le cimeterre à la main. Puis le danger s'était approché de l'Europe. Malgré la victoire de Poitiers, l'islamisme demeurait armé et menaçant.

Comment cette situation enfanta les croisades, quelles plaintes retentirent en Europe quand de nombreux pèlerins y revinrent annonçant que l'intolérance brutale des Seldjoucides avait remplacé à Jérusalem le joug plus doux des Sarrasins, tout cela je n'ai point à le raconter, aujourd'hui du moins. Il suffit à mon but actuel de dire que le mouvement des croisades amena un des progrès les plus décisifs de l'autorité papale. Les papes se trouvèrent tout naturellement à la tête d'un tel mouvement; ils furent les chefs réels de ces vastes armées, le centre d'où partait l'impulsion et auquel on en référait.

Du moment où il y eut de grandes armées spirituelles, l'empereur spirituel de l'Europe acquit en importance relative tout ce que perdait l'empereur temporel.

Ainsi achevait de s'accomplir la vaste transformation qui devait caractériser le moyen âge entre toutes les époques de nos annales. Ainsi le moyen âge arrivait à être l'incarnation suprême du principe

païen sous sa forme européenne. Tandis que l'évêque devenait un fonctionnaire à Constantinople, il devenait un seigneur en occident; tandis que le chef du clergé oriental devenait un patriarche, le chef du clergé occidental devenait un pape.

Parvenu à ce point où l'histoire d'Innocent III va commencer, j'éprouve le besoin, Messieurs, de bien caractériser le résultat saillant de cette longue crise dont il est le couronnement.

Ce résultat c'est une *société clergé*. Le travail des siècles jusqu'à Innocent a poussé — permettez-moi ce barbarisme — à la cléricalisation de l'Europe, de même que le travail des siècles depuis Innocent poussera à sa sécularisation.

Ces deux mots peignent le moyen âge et le monde moderne.

Le caractère du moyen âge, sa grandeur, sa magnifique unité, à laquelle je n'ai pas refusé de rendre hommage, résultent de la condensation de la société entière dans le clergé, et par suite, de la condensation du clergé entier dans le pape. Qui n'a pas vu cela n'a rien vu et ne comprendra jamais rien à cette étrange période.

On partait alors, et là réside en tout temps le principe théocratique, on partait de l'idée du royaume de Dieu réalisé ici-bas. En conséquence, la vie sociale, dans ses moindres détails, était identifiée avec la vie de l'église èt de la papauté. Les prêtres possédèrent au moyen âge une situation que jamais aucune autre classe n'a possédée à aucune autre époque.

Donoso Cortès, l'homme qui a le plus hardiment

posé de nos jours la thèse théocratique et le plus résolument regretté le moyen âge, a compris à merveille que sa théorie reposait sur la notion fondamentale du prêtre, du prêtre qu'un profond abîme sépare du peuple, du prêtre médiateur entre Dieu et l'homme.

Ce prêtre-là, tous les siècles antérieurs avaient travaillé à l'enfanter. — D'abord en supprimant l'Église et la conversion, on avait supprimé la sacrificature universelle et donné forcément naissance au cléricalisme. Puis, à mesure que les lumières s'affaiblissaient, que la connaissance des Écritures devenait plus rare, que le matérialisme religieux interceptait les relations directes des âmes avec Dieu, le clerc continua de prendre une importance croissante. L'invasion des Barbares acheva de détruire les sciences, les livres, et le laissa subsister lui, seul lettré, seul oracle des population ignorantes et asservies. Enfin la formation des dogmes du moyen âge compléta cette œuvre de ténèbres; la cène devint transsubstantiation, la confession auriculaire fut réglée et sanctionnée, et le prêtre — précisément sous Innocent — se transforma décidément en cet homme supérieur, qui faisait à sa volonté descendre Dieu sur l'autel, qui était confident de tous les secrets et dispensateur de toutes les grâces. Transsubstantier et absoudre, que voulez-vous ajouter à ces deux actes-là?

Aussi se hâta-t-on de soustraire les clercs à la juridiction commune. Des juges ecclésiastiques furent créés. — Le grand principe fut posé : on ne doit pas toucher à un clerc, quoi qu'il ait fait. Qui-

conque portait la main sur un clerc était excommunié de plein droit.

De là à l'inviolabilité des biens d'église la distance n'était pas longue. Elle fut bientôt franchie. Pour quoi la propriété des clercs n'aurait-elle pas été aussi sacrée que les clercs eux-mêmes ?

Enfin la loi civile fut envahie par l'autorité spirituelle. Les papes déclarèrent que les dissidents perdaient le droit de posséder, de tester, de comparaître en justice. Les papes et les conciles les privèrent du feu et de l'eau. Ils réglèrent ainsi la législation des États, et les États se soumirent humblement.

Vous comprenez maintenant, Messieurs, comment il m'était impossible de ne pas vous présenter ces considérations préliminaires. Si je ne vous avais rien raconté, si j'avais entamé brusquement l'histoire d'Innocent III, vous auriez eu le droit de vous plaindre. On ne saurait laisser de telles lacunes dans l'histoire, sous peine de la rendre inintelligible. Je vous devais ces détails. J'ai la confiance de les avoir resserrés autant que faire se pouvait.

Cela dit, nous allons aborder le sujet même de nos entretiens : la vie d'Innocent III, et je vais vous indiquer sur-le-champ, pour plus de clarté, les divisions principales du sujet.

Parmi les conséquences qu'entraîne le principe païen dans son application occidentale, il en est deux qui ressortent entre toutes : la suprématie, l'emploi du glaive.

La suprématie, qui remet à l'Église et à son chef le gouvernement de ceux qui gouvernent ; l'emploi

du glaive, qui donne aux ordres de l'Église et de son chef la sanction matérielle dont ils ont besoin.

Nous commencerons donc par voir ensemble ce qu'a été la suprématie sous Innocent. La fin de notre entretien d'aujourd'hui sera consacrée à cet objet.

Nous verrons ensuite ce qu'a été l'emploi du glaive: croisades contre les infidèles, missions armées, croisades contre les dissidents, persécution, inquisition. Nous nous en occuperons, s'il plaît à Dieu, mardi prochain.

Le vendredi suivant nous terminerons l'histoire d'Innocent; nous parlerons du concile de Latran et de la mort du pontife. — Il nous restera alors à juger ce que nous aurons esquissé et à formuler notre pensée définitive, non plus sur le règne d'Innocent III seulement, mais sur l'époque qui s'y trouve si merveilleusement condensée, sur le moyen âge en général

III

Innocent III s'est préparé de bonne heure au grand rôle qui lui était réservé. On peut dire que, comme certains jeunes gens en Angleterre sont élevés pour la chambre des communes ou la chambre des lords, il fut élevé pour la papauté.

Appartenant à une grande famille, celle des Conti, formé dans ces fortes universités de Paris et de Bologne où se trouvaient les professeurs les plus renommés de théologie, de philosophie, de science, de droit civil et de droit canon, évêque à l'âge où d'autres sont à peine curés, cardinal à l'âge où d'autres sont à peine évêques, appelé par un pape son parent à manier de bonne heure les grandes affaires, arrivé ainsi à une autorité et à une supériorité précoces, le suffrage unanime des cardinaux l'appela à succéder au faible Célestin.

Les circonstances alors exigeaient un pape énergique. La puissance des Hohenstaufen était presque aussi menaçante qu'à l'époque de Frédéric Barberousse. Cette famille d'empereurs ennemis et insoumis semblait enlacer les États du pape dans ses vastes possessions italiennes, complétées par l'héritage des anciens rois normands à Naples et en Sicile.

On sentait le besoin d'élever au pontificat un homme capable, soit de lutter contre la maison de Souabe, soit de relever la cause compromise des croisades orientales, soit de combattre les sectes sans cesse renaissantes de l'Occident, soit enfin de réaliser avec éclat — les grandes institutions ont de ces instincts — le principe de la suprématie romaine arrivé à son complet développement.

Jamais élection ne fut plus rapide et moins contestée. Comme les Allemands occupaient le pays jusqu'aux portes de Rome, on n'osa pas délibérer au lieu ordinaire; on se réunit dans un couvent auprès du grand amphithéâtre; puis, le choix arrêté sur cet homme de trente-sept ans, on se hâta de le procla-

mer. — En vain Innocent essaya-t-il de combattre par sa résistance et même, dit-on, par ses pleurs la détermination de ses collègues; il dut se résigner, et le jour même avant que son prédécesseur fût enterré, il était déjà intronisé avec ces cérémonies compliquées et brillantes dont je voudrais avoir le temps de vous donner la description.

Quand il eut accompli les actes symboliques prescrits par le rituel, quand il eut jeté au peuple des pièces d'argent en s'écriant avec Pierre — étrange application, vous en conviendrez — : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne ! » le nouveau pape, accueilli partout avec enthousiasme, prononça son discours d'installation.

Là, dès la première heure, on put juger de ce qu'il serait. C'est dans ce premier discours, ne l'oubliez pas, Messieurs, que se trouvent les paroles blasphématoires qu'Innocent prononçait avec une parfaite sincérité, les paroles qui donnent l'explication de sa vie et de l'Église romaine au moyen âge : « Le pape est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, *au-dessous de Dieu, au-dessus des hommes; moins que Dieu, plus que l'homme!* »

Tel était le nouveau pape ; tel était l'homme intelligent, énergique, convaincu, actif et habile qui se trouvait dorénavant à la tête de l'Église romaine et qui allait se mettre à gouverner l'Europe.

IV

Son premier soin fut d'affermir son autorité comme principe temporel. Un instinct, que je crois très-juste, lui fit sentir que s'il n'avait pas des États à lui, des États assujettis à son autorité directe, il ne pourrait exercer pleinement sa puissance sur les autres souverains.

Messieurs, on agite souvent aujourd'hui une question que je ne saurais trouver bien sérieuse. On demande si le pape ne gagnerait pas à être dépouillé du patrimoine de saint Pierre, si en cessant d'être prince il ne grandirait pas comme pontife, si en perdant tout pouvoir temporel il n'accroîtrait pas son pouvoir spirituel. Non-seulement on agite cette question, mais les événements eux-mêmes semblent parfois la poser.

Voici, à mon avis, la réponse que fournissent et le bon sens et l'Écriture :

Nul ne saurait cumuler les avantages de deux principes contraires. Si l'église du pape était l'Église, si elle reposait sur la libre adhésion, si elle ne se confondait nulle part avec la société civile, si ses prêtres n'étaient pas des fonctionnaires, oh ! oui, sans doute, il y aurait profit pour ses représentants à se présenter pauvres et faibles quant aux choses de ce monde,

ou, pour mieux dire, la question même ne se poserait pas, ne pourrait pas se poser. — Mais l'église du pape étant ce qu'elle est, c'est-à-dire la négation directe de l'Église, le pape a besoin de chercher des appuis en harmonie avec le principe païen qu'il personnifie. En cessant d'être prince, il sera réduit à habiter les États d'un autre prince. Dès lors, le voilà dans la dépendance, et, à l'égard des autres États, dans la suspicion. Le prince temporel, soyez-en sûr, est inséparable du pape, et les essais qu'on fera peut-être pour les séparer n'aboutiront jamais réellement. Sans le patrimoine de saint Pierre, les papes du onzième et du treizième siècle auraient été les patriarches de la maison de Hohenstaufen; la solution occidentale aurait peut-être cédé la place à l'orientale.

Innocent, je le répète, n'eut pas la moindre hésitation sur ce point. A peine élu, il fit venir le préfet de Rome, qui s'était toujours considéré jusqu'alors comme l'agent de l'empereur. Il lui ordonna de rentrer sous sa juridiction ; il reçut son serment.

Quant aux États de l'Église successivement formés par les donations de Pépin, de Charlemagne, de Henri III, de la comtesse Mathilde, il s'efforça, et ce fut le travail de tout son règne, de les réduire sous son obéissance directe. Il y avait là des villes presque indépendantes, des seigneurs insurgés ou relevant de l'empire. Il leur fit une guerre acharnée, et parvint graduellement à devenir un peu maître chez lui.

Ce ne fut pas la moindre de ses entreprises, et ici nous apercevons la première trace de ce fait qui frappe encore si vivement de nos jours : la papauté

n'est nulle part plus mal obéie que dans ses propres États.

Oui, ceux qui prétendent régir le monde ne sont jamais parvenus à administrer supportablement chez eux ; ceux qui prétendent au respect universel ne sont jamais parvenus à se faire respecter des populations qui les voient de près. Ce gouvernement clérical a toujours été le pire des gouvernements : à la fois impuissant et tyrannique.

Le règne d'Innocent n'a pas fait exception à la règle. Jusqu'à la fin il eut à lutter contre les émeutes romaines, contre les troubles romains, qui renaissaient toujours après avoir été apaisés. Et, chose étrange, cet homme inflexible qui ne pardonnait rien ailleurs, qui prodiguait les excommunications au moindre signe de désobéissance, devenait presque timide dès qu'il s'agissait de Rome. Il sentait là, autour de lui, sous ses pieds, un esprit hostile et frondeur avec lequel il fallait essayer de vivre, sans aspirer à le réduire entièrement.

V

J'ai dit qu'à l'égard des autres États sa manière d'agir fut moins craintive. Nous allons parcourir les principaux conflits qui ont signalé son pontificat. Je les ai rangés, Messieurs, dans l'ordre qui m'a paru le

plus propre à vous faire saisir toute la gravité des maximes appliquées alors par la papauté. Cet ordre, au reste, n'a rien d'arbitraire. Si c'est celui de la logique, c'est aussi celui de l'histoire. La logique de l'histoire est parfois admirable ; et quand l'aurait-elle été davantage que sous le règne de ce grand logicien couronné qu'on nomme Innocent III?

La première affaire qui s'offre à nous est celle du royaume de Naples et de Sicile. Ici la papauté se présente comme suzeraine. Le royaume de Naples est un de ses fiefs ; elle s'en occupe à ce titre-là.

Or, quoiqu'il y ait quelque chose de monstrueux dans cette seule pensée qu'un prêtre qui se donne pour le vicaire de Jésus-Christ prétende être, non-seulement souverain, mais suzerain d'autres souverains, cependant nous ne sommes pas venus jusqu'au treizième siècle sans avoir cessé d'être surpris en découvrant des énormités. Nous sentons bien qu'il ne s'agit plus de l'Église du Seigneur ; ce qui nous étonnerait, ce qui nous scandaliserait presque, ce serait une trace encore subsistante de la simplicité évangélique.

Voici, en deux mots, l'histoire des relations de la papauté avec le royaume de Naples :

Lorsque les Normands, ces brillants aventuriers qui gagnaient partout des seigneuries et des couronnes, eurent fait la conquête du pays qui porte aujourd'hui le nom de royaume des Deux-Siciles, ils s'adressèrent au pape d'alors et lui demandèrent de sanctionner cette conquête. Le pape y consentit et leur conféra le titre de rois, à condition qu'ils accep-

teraient la position de rois vassaux et qu'ils rendraient hommage au siége romain. La condition fut acceptée.

Plus tard, la première maison souveraine, celle des Tancrède, s'éteignit. La couronne parvint par les femmes aux mains redoutables des Hohenstaufen. — La suzeraineté papale courut alors un véritable péril. Cependant l'empereur Henri VI étant mort en laissant une veuve isolée et un très-jeune enfant, force fut bien de chercher de nouveau l'appui de cette puissance formidable entre toutes qu'on nommait l'Église. La suzeraineté fut de nouveau reconnue, l'hommage fut de nouveau rendu en termes exprès, et le pape fut même prié d'accepter la tutelle du jeune orphelin.

Ce pape, c'était Innocent. En qualité de suzerain, en qualité de tuteur, il se mêla toute sa vie des affaires de Naples et de la Sicile. Il y défendit, rendons-lui cette justice, les droits souvent menacés de son pupille. Mais en même temps il y combattit la seigneurie allemande qui cherchait à s'y fortifier contre lui.

Ce fut une longue lutte dont je dois omettre le récit. Qu'il vous suffise, Messieurs, de savoir ceci :

Lorsqu'après beaucoup de péripéties l'orphelin fut parvenu à l'âge d'homme, lorsqu'Innocent en eut fait successivement un roi de Naples et même un empereur —nous verrons plus tard comment il y fut amené, — il arriva ce qui arrivait toujours en pareil cas. L'ancien pupille se rappela qu'il était empereur et Hohenstaufen. Les exigences pontificales que pouvait subir un petit prince parurent intolérables au chef de l'Europe. L'enfant était devenu Frédéric II.

Frédéric II, c'est-à-dire l'ennemi le plus acharné

et aussi l'une des victimes les plus misérables de la tyrannie papale, l'homme des excommunications perpétuelles, celui qu'on excommuniait parce qu'il n'allait pas en Palestine, celui qu'on excommuniait parce qu'il allait en Palestine, celui qu'on excommuniait parce qu'il revenait de Palestine, celui qui, après avoir essayé d'acheter son pardon par des croisades et même par de hideux édits de persécution, mourut à la peine au fond de la Calabre, entouré de Sarrazins, et ne se fiant plus qu'à eux seuls.

VI

Voilà la première lutte d'Innocent III. — Voici la seconde :

Le prince qui de son temps gouvernait la France était digne de se mesurer avec lui. Philippe-Auguste a eu, comme roi, une partie de ce génie politique qu'Innocent a déployé comme pape. Des deux côtés on avait un but et un plan, chose rare en ce monde. Si Innocent III a été le plus puissant des papes, Philippe Auguste a été le plus énergique constructeur de ce qui devait être un jour la monarchie moderne.

Ils ne pouvaient pas ne point se rencontrer. Entre eux la lutte était inévitable; mais en même temps elle devait être prudente et modérée. La prudence accompagne souvent la force, et elle était une des qualités

dominantes des deux rivaux. Ils connaissaient leur pouvoir respectif. Aussi évitèrent-ils l'un et l'autre et jusqu'au bout d'engager une guerre à mort. Les résistances du roi eurent une limite, les entreprises du pape s'arrêtèrent toujours à un certain point. Rien n'est plus frappant, à une époque où l'on ne se gênait guère, que ces ménagements habiles où l'on sut persévérer des deux parts.

C'est précisément à cause de ce caractère spécial que j'aime à signaler la querelle française. Comme Innocent s'y est montré moins extrême qu'ailleurs, comme il y a mesuré sa parole et ses actes, comme, en outre, il y a soutenu une cause qui était juste au fond, comme il ne l'a soutenue que par les seules armes spirituelles et sans passer jamais de l'excommunication à la déposition, la théorie papale du moyen âge s'y présente à tous égards sous son aspect le plus favorable. — Or je tiens, vous le savez, à placer sous leur jour le plus favorable les théories que nous rejetons. Je suis plus sûr ainsi que notre condamnation est basée, non sur des circonstances exceptionnellement odieuses, mais sur la nature même des principes.

Le principe païen n'apparaît nulle part plus horrible que dans cette affaire-ci. En effet, il s'y présente dégagé de tout ce qui pouvait le compromettre, et néanmoins il ne parvient pas à se faire accepter par la conscience. Nous allons voir, Messieurs, une simple mesure disciplinaire, prononcée par l'autorité spirituelle, n'entraînant que des conséquences spirituelles et destinée dans ce temps particulier à combattre une véritable injustice. Rien de mieux, sem-

ble-t-il, et, en effet, si l'Église était l'Église au lieu d'être la société, rien ne serait plus inoffensif. Une Église frappant un de ses membres, fût-ce le roi, lorsque ce membre commet un crime, on ne saurait le trouver étrange.

Mais quel changement, lorsque l'Église est la société! Alors c'est la société qui est atteinte; alors c'est une question sociale qui est traitée; alors ce sont des intérêts sociaux qui sont compromis; alors ce sont des liens sociaux qui sont relâchés ou rompus. La mesure disciplinaire devient une mesure politique. Ce n'est plus l'homme, c'est le roi qui est atteint.

Je passe à l'exposition rapide des faits.

Philippe-Auguste, veuf, avait demandé la main d'une jeune princesse nommé Ingelburge, la sœur du roi de Danemark. — A peine le mariage avait-il été contracté, qu'une répugnance inexplicable avait éloigné le roi de sa femme. Sachant qu'à cette époque la dissolution des unions royales n'était pas fort difficile, encouragé par plus d'un souvenir des complaisances de l'Église, Philippe-Auguste avait assemblé un concile provincial à Compiègne. Là il avait fait prouver sa parenté prétendue avec la reine. L'archevêque de Reims avait prononcé le divorce au nom du concile.

Bientôt le roi avait contracté avec Agnès, sœur du duc de Méranie en Tyrol, une union nouvelle, une union passionnée, et qui serait touchante, si l'on pouvait oublier la pauvre femme délaissée dont le droit était indignement foulé aux pieds.

Vous le voyez, Messieurs, je ne cherche pas à atténuer les torts du roi et la gravité du motif qui amena

l'intervention du pape. La loyauté d'abord ; la sévérité n'y perdra rien.

Innocent se hâta d'envoyer en France un-de ces nombreux légats qui de son temps n'ont cessé de sillonner l'Europe et qui étaient comme sa représentation vivante dans toutes les églises, sur tous les territoires, à côté et au-dessus de tous les trônes. Le légat était chargé de déclarer à Philippe-Auguste que le divorce prononcé était nul, qu'il devait dans le délai d'un mois reprendre Ingelburge, qu'en cas de refus, son royaume serait placé sous l'interdit.

Philippe-Auguste refusa de céder. Aussitôt le légat, le cardinal Pierre, mit à exécution les ordres qu'il avait reçus. Un concile fut convoqué à Dijon ; le roi, sommé de s'y rendre, fit jeter à la porte de son palais les députés qu'on lui envoyait. Au bout de sept jours, la sentence fut prononcée.

Sentence terrible, Messieurs, et dont je voudrais vous faire entrevoir les effets.

Au son lugubre des cloches, les évêques et les prêtres se rendent à la cathédrale. On couvre d'un crêpe l'image du Christ, les reliques des saints sont transportées dans les caveaux, l'hostie est livrée aux flammes, les flambeaux sont éteints au milieu des gémissements, le royaume est placé sous l'interdit.

Depuis ce moment, plus de culte public, plus de prières, plus de voix des cloches, plus de confession, — si ce n'est à l'heure de la mort — plus de sépulture ! Les figures des saints de toutes les églises sont voilées ; les portes cessent de s'ouvrir. La France entière est privée des cérémonies religieuses et comme séparée de Dieu.

Il nous serait difficile de comprendre aujourd'hui dans toute son étendue l'impression douloureuse que causait l'interdit à l'époque où nous sommes parvenus, à la dernière année du douzième siècle.

Quelques prêtres, il est vrai, osaient se révolter contre la sentence du pape. On célébrait çà et là le service divin; çà et là on se risquait à jeter un peu de terre sur le cadavre des morts. — Cependant ces résistances étaient rares, en dépit de la colère du roi; l'autorité du souverain pontife rayonnait alors à son zénith, on concevait à peine la pensée de désobéir.

Philippe-Auguste se débattait contre la sentence qui pesait sur lui. Prudent comme je l'ai montré, il n'avait garde de rompre ouvertement. Toutefois, en voyant les larmes de cette Agnès qu'il aimait avec une si vive tendresse, il lui arrivait parfois de prononcer des paroles de révolte : « Je veux me faire infidèle ! — s'écria-t-il un jour. — Que Saladin était heureux! Il n'avait point de pape. »

Cette exclamation d'un ancien croisé ne tirait pas à conséquence. Le roi savait à quel puissant lutteur il avait affaire; il essayait de se défendre sans attaquer.

Ce furent alors des assemblées de prélats et de seigneurs, des ambassades à Rome, des promesses bientôt retirées, un misérable état, au milieu duquel on ne peut s'empêcher de plaindre profondément ces deux femmes, l'une trahie, l'autre trompée, l'une et l'autre malheureuses.

Enfin, sur la demande de Philippe-Auguste, de nouveaux légats traversent la France en grand appareil et viennent réunir un concile à Soissons. La cause

y est solennellement débattue ; puis, au moment où l'assemblée va conclure, le roi déclare tout à coup qu'il se sépare d'Agnès et va revenir à Ingelburge. En effet, il prend celle-ci par la main, la fait monter derrière lui sur son cheval et part au grand ébahissement des prélats.

Cependant sa soumission n'était encore qu'incomplète. Il s'était bien séparé d'Agnès, qui en mourut de chagrin au bout de quelques mois; mais il n'avait pu se résigner à reprendre réellement Ingelburge. Celle-ci fut de nouveau renfermée dans un château écarté.

Les deux adversaires avaient atteint la limite que leur prudence était décidée à ne pas franchir. Pour le roi la fin de l'interdit, pour le pape la relégation et la mort d'Agnès, tout cela constituait une situation nouvelle qui n'exigeait plus d'efforts violents.

On s'établit dans cette situation : Philippe-Auguste argua d'un ensorcellement, et la cause fut sérieusement examinée par l'Église. Enfin, longtemps après, au moment où le roi de France allait tenter l'entreprise capitale de son règne, sa glorieuse campagne de Bouvines, il éprouva le besoin de se réconcilier entièrement avec le pape. Il reprit auprès de lui sa femme Ingelburge, répudiée depuis vingt années et prisonnière à Etampes depuis dix-sept.

VII

C'était, en définitive, la cause de la justice qui avait triomphé. On voudrait croire que la justice seule déterminait en pareilles matières la conduite d'Innocent III et que le blâme ne doit porter que sur les moyens employés par lui. Mais une pareille illusion, possible à la rigueur quand on isole l'affaire d'Ingelburge, ne peut plus subsister dès qu'on la rapproche de toutes les autres luttes engagées à la même époque, de tous les autres interdits prononcés par le siége romain. — Il était moins question de justice que de suprématie; à la vérité, la suprématie elle-même n'apparaissait sans doute aux yeux d'Innocent que comme la justice par excellence. Je n'ai jamais mis en doute sa sincérité.

Cette grande cause de la suprématie devait se vider surtout entre le pape et l'empereur. Là surtout elle était sérieuse, là seulement, à cause de la gravité d'un conflit déjà si ancien, Innocent allait rencontrer quelques revers. Ceci nous amène, Messieurs, aux complications allemandes qui ont rempli le règne entier d'Innocent, comme celui de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Il y avait là une querelle interminable de sa nature.

Innocent se trouve précisément au centre de la querelle, dans l'intervalle qui sépare les premiers actes du drame de celui qui doit le terminer. La papauté avait d'abord été aux prises avec la maison de Franconie au sujet des investitures; il suffit de rappeler Grégoire VII. Elle avait été ensuite aux prises avec la maison de Souabe ou de Hohenstaufen; c'était la guerre gibeline, où avait éclaté l'énergie d'Alexandre III. Cette seconde guerre n'était, à vrai dire, que la reprise de la première. Il n'y avait qu'un problème, au fond : lequel des deux empereurs aurait le dessus, le spirituel ou le temporel?

Si le moyen âge, Messieurs, a eu ses deux empereurs, le même phénomène s'est présenté ailleurs dans l'histoire du monde. Le Japon n'a-t-il pas encore aujourd'hui son Ségoun et son Daïri? L'Islamisme n'a-t-il pas eu ses Sultans et ses Califes? Il est vrai qu'au Japon comme chez les musulmans, l'empereur temporel n'a pas tardé à subordonner ou à absorber le spirituel; tout le pouvoir a passé aux mains des Ségouns et des Sultans. Notre Europe a eu l'honneur d'une lutte plus sérieuse, plus prolongée et plus indécise.

En pareille matière et quand le mal a prévalu, la lutte est du moins un signe de vie. En effet, la solution éminemment simple et commode serait d'avoir un seul chef de la société divine et religieuse; ou un pape empereur : un calife; ou un empeur pape : un czar. Ceci serait la perfection du principe païen. Une seule religion, une seule société, un seul chef. Il y a des gens qui trouveront cela sublime!

Innocent, que tout devait aider à porter jusqu'à son faîte l'édifice des grandeurs pontificales, apparaît dans

un intervalle, à une époque où les Hohenstaufen s'étaient comme effacés. Henri VI était mort, et son jeune fils, nous l'avons vu, était remis en qualité de pupille aux mains mêmes du pape. — Cependant qu'arriva-t-il? Je vous l'ai déjà dit. Vous savez ce que devint ce terrible pupille.

Tant il est vrai que la lutte était dans la nature même des choses, que le véritable ennemi de la papauté n'était pas l'empereur, mais l'empire. Il s'agissait, en définitive, de savoir si le chef politique de l'Europe devait tenir l'étrier à son chef religieux, si ce dernier devait être le juge suprême de tous, le suzerain universel.

On continua donc à combattre, sans relâche, ni pitié, ni remords, jusqu'au jour où, par le fait du pape, la dernière goutte du sang des Hohenstaufen teignit à Naples l'échafaud de Conradin.

Et alors encore ce ne fut pas fini, car le gant de Conradin mourant fut relevé, il fut porté à quelqu'un, et ce quelqu'un-là s'appelle : *le monde moderne*. La papauté devait avoir moins bon marché de ce nouveau champion, que des maisons de Franconie et de Souabe.

Parmi les crimes dont les papes ont souillé cette longue lutte, il en est un, Messieurs, que je tiens à relever. Ils ont compromis en la dénaturant, ils ont compromis pour des siècles peut-être une des plus nobles causes qu'il y ait ici-bas, la cause de l'indépendance de l'Italie.

Au premier coup d'œil, les papes semblent être les patrons de cette cause, de la cause guelfe; ils

provoquent l'insurrection des villes, la grande ligue lombarde est sanctionnée par eux, le nom d'Alexandre III est lié à la fondation des remparts d'Alexandrie. On serait porté à dire que les Italiens ont le pape à leur tête pour rejeter de leur territoire les Allemands.

Mais les peuples ne sont pas aveugles. Il y a une opinion publique, même au moyen âge. Or, que finit-on par apercevoir? Que la lutte italienne était une lutte papale, que c'était la lutte de la théocratie contre la société laïque.

Dès que cette vérité eut été entrevue, il en résulta deux choses. — D'une part, l'Allemagne trouva des alliés partout pour un intérêt qui était l'intérêt commun. D'autre part, l'Italie se divisa et se lassa. Ce n'était plus du tout un peuple résistant à un autre peuple ; ce n'était plus du tout une affaire d'indépendance nationale. On devint guelfe ou gibelin, en Italie même, selon ses inclinations cléricales ou laïques, démocratiques ou aristocratiques On le devint pour satisfaire des ambitions ou des haines de localité.

Déjà au temps d'Innocent III le mouvement italien est singulièrement assoupi, et le pape ne parvient pas une seule fois à ranimer les vieilles passions anti-germaniques de la ligue lombarde. Les villes, où ont pénétré certaines lumières, ont déserté ce vieil antagonisme.

J'ai tenu à vous dire cela avant d'entrer dans le récit, afin que vous compreniez que si l'on combat les empereurs allemands, c'est au nom du pape, ce n'est pas au nom de l'Italie.

Les princes électeurs avaient à choisir un empereur pour remplacer Henri VI. Deux candidats étaient sur les rangs : un Hohenstaufen, Philippe, duc de Souabe, frère de l'empereur défunt et oncle du jeune Frédéric; Othon de Brunswick, ennemi des Hohenstaufen et neveu du roi d'Angleterre Richard Cœur-de-Lion.

Innocent III attendit quelque temps. Avec sa prudence habituelle, il voulait laisser aux événements le temps de se dessiner ; il pensait d'ailleurs que, l'Allemagne étant divisée, on ne tarderait pas à recourir des deux parts au siége romain.

Cette espérance ne fut pas trompée. Philippe et Othon réclament son appui. Avant de l'accorder, Innocent a soin de déclarer bien haut que la décision lui appartient à lui seul, que le pape est le juge suprême, car il a transporté l'empire d'orient en occident, et c'est lui qui accorde la couronne impériale.

Mais son hésitation ne pouvait être qu'apparente. La haine des Hohenstaufen l'emportait nécessairement. Innocent se prononça en faveur d'Othon et le proclama empereur. Son légat Guido apporta en Allemagne une longue bulle où les candidats étaient examinés, jugés en détail, où l'arrêt du pontife était nettement formulé.

Les lettres qui suivirent sont demeurées et resteront un monument de cet orgueil pontifical qui n'exclut pas absolument la modestie personnelle. Innocent III déclarait parler au nom de Celui qui a rejeté Saül et choisi David. Il exigeait qu'Othon prît les engagements les plus positifs de soumission à la papauté. Enfin, en échange de ces serments, l'ex-

communication était prononcée contre quiconque s'opposerait à l'empereur.

Chose étrange et qui prouve à quel point l'Allemagne s'était engagée dans la lutte, la décision du pape influa peu sur celle des Allemands. L'excommunication excita peu de crainte ; il se trouva beaucoup de seigneurs, même beaucoup d'ecclésiastiques pour la braver.

En vain l'arrêt reçut-il çà et là son exécution, en vain des archevêques furent-ils déposés et leurs sujets déliés du serment de fidélité, l'Allemagne se prononçait toujours plus en faveur de Philippe. L'empereur du pape n'avait personne avec lui, l'empereur rejeté par le pape était reconnu par tout le monde.

Alors le fier Innocent se décide à fléchir. Son opinion incline graduellement du côté de la force et du succès. Le David est abandonné, le Saül est reconnu. Innocent consent à proclamer Philippe.

Combien il dut regretter d'avoir consenti trop tôt ! Avec quelle dignité, s'il avait prévu l'événement prochain, n'aurait-il pas maintenu sa décision pontificale ! A peine a-t-il reconnu Philippe, que Philippe est assassiné. A peine a-t-il délaissé Othon, qu'Othon se trouve universellement reconnu.

La fortune avait changé ; le pape change de nouveau avec elle. Il revient à Othon, il revient animé de l'enthousiasme le plus vif ; il interdit, sous peine d'excommunication, d'accorder à un autre l'onction et la couronne. Il donne de très-haut ses ordres, sous la dictée des événements.

Hélas ! Innocent n'était pas au bout de ses mécomptes. Dès qu'il eut proclamé pour la seconde fois

cet Othon qu'on appelait « l'empereur par la grâce des prêtres ! » l'attitude d'Othon changea envers lui. Du moment où il se sentit réellement en possession de l'empire, *l'empereur* se réveilla en lui : l'empereur, c'est-à-dire le rival du pape.

Il vint en Italie pour se faire couronner. L'armée qui l'accompagnait sembla faire en réalité la conquête de la péninsule. Soumis encore aux exigences du pape le jour du couronnement, il les reniait dès le lendemain et se retirait plein de colère, au milieu des scènes de carnage par lesquelles se manifestait la haine déjà réveillée des Italiens et des Allemands.

Je n'insiste pas sur ce qui suivit. Othon avait mis la main sur une portion du patrimoine de saint Pierre; les excommunications éclatèrent. Les foudres romaines qui avaient atteint Philippe n'épargnèrent pas Othon.

A quelque temps de là, l'empereur excommunié rencontrait dans les plaines de Bouvines l'épée victorieuse de Philippe-Auguste. — Depuis lors sa puissance fut anéantie; il n'exista plus que de nom.

Innocent put donc choisir un troisième candidat. Il patrona l'élection de son pupille, le jeune Frédéric. Frédéric fut élu ; Frédéric prit, comme les autres, les engagements les plus solennels ; Frédéric fut appelé, comme les autres, « l'empereur des prêtres! » et Frédéric devint l'adversaire que vous savez.

Innocent n'avait pas la main heureuse ! ou plutôt il ne pouvait pas avoir la main heureuse. L'antagonisme était inévitable, insurmontable. La chrétienté telle que le principe païen l'avait faite, ne parvenant pas à distinguer la religion de la politique, hésitait éperdue entre ses deux chefs.

Les ennemis naturels demeuraient donc en présence. La distinction des domaines n'était pas encore possible, la sécularisation du monde européen devait exiger des centaines d'années; et, en attendant, où trouver un empereur qui consentît à être ce qu'exigeait Innocent III : le très-humble serviteur de la papauté?

Je voudrais, Messieurs, que le temps m'eût permis de vous raconter le couronnement d'Othon à Rome, les engagements qu'on exigea de lui, les humiliations auxquelles on le soumit, les actes par lesquels on le transforma en clerc, en homme d'église, en homme du pape. Vous comprendriez encore mieux que l'accord était impossible. Il ne s'agissait pas de conciliation, il s'agissait de soumission.

VIII

C'est surtout en Angleterre que la question se posa ainsi, d'une façon simple et nette. A quiconque voudra, par un seul fait, apprendre ce qu'étaient les prétentions papales au moyen âge, je dirai toujours : Lisez dans la première histoire venue ce qui s'est passé entre Jean Sans-Terre et Innocent III.

Je ne compare pas ces deux hommes. Et que m'importent ici les hommes? — Jean Sans-Terre est un des princes les plus méprisables qui aient paru ici-

bas. Meurtrier de son neveu Arthur, courageux contre les faibles, lâche vis-à-vis des forts, entouré de bandits, toujours occupé, non de combattre, mais de rançonner, il ne travaille qu'à satisfaire ses grossières passions et ses haines, qu'à grossir et à grossir encore son trésor, depuis le jour où dans une barque il égorgeait froidement son neveu, jusqu'à celui où, traversant une autre rivière, il eut l'incomparable douleur de voir ses chariots chargés d'argent entraînés par les eaux, et mourut accablé par ce chagrin digne de lui.

Tel fut le roi Jean Sans-Terre. Vous ne m'accuserez pas de l'embellir pour rendre plus odieuses les entreprises d'Innocent. — Maintenant, quelles ont été ces entreprises?

Ses premières relations avec le roi d'Angleterre avaient été empreintes de beaucoup de bienveillance. Lui, si rigoureux adversaire du divorce de Philippe-Auguste, il avait prêté les mains à celui de Jean. La passion de ce monarque pour Isabelle fut mieux traitée que celle du roi des Français pour Agnès de Méranie. La nouvelle union royale fut donc consacrée, sous prétexte que la première était entachée d'une de ces nullités complaisantes qu'on tirait alors au besoin des degrés les plus lointains de parenté. Cependant, comme le pape ne pouvait pas se dissimuler qu'il violait ainsi le droit strict, il imposa certaines pénitences au roi Jean : l'entretien de quelques centaines de lances dans la Terre-Sainte, la fondation d'un couvent pour les religieux de Cîteaux.

Innocent III rendit à Jean un autre service. Philippe-

Auguste, suzerain de Jean pour la Normandie, l'avait fait condamner par ses pairs à cause du meurtre d'Arthur et se préparait à lui faire une rude guerre. Le pape, dont ces conflits contrariaient les desseins à l'égard de la croisade, s'entremit. Il conseilla, il ordonna la paix, au nom du Dieu de paix. Cela allait mal, je dois le dire, au pontife qui passa sa vie à déchaîner partout la guerre, et qui ne tarda pas, nous allons le voir, à armer la France contre l'Angleterre, dès qu'il fut question d'y défendre ses propres intérêts.

Voici comment les intérêts d'Innocent III se trouvèrent engagés :

Quiconque a entendu parler de Thomas Becket sait ce qu'était au moyen âge un archevêque de Cantorbery. L'assassinat odieux de Becket ne couvre pas l'énormité de ses prétentions et l'insolence de sa conduite. Il avait agi en rival du roi ; animé de l'esprit du pape, véritable pape anglais, il avait déclaré nulles les lois du royaume quand ces lois portaient atteinte à la juridiction privilégiée des clercs. L'interdit, dont il avait menacé, frappa l'Angleterre après lui. Henri II dut se soumettre, s'humilier, humilier sa couronne. Il y avait là un précédent que personne n'avait oublié à l'époque d'Innocent III.

Or, à cette époque, le siége de Cantorbery vint à vaquer. L'élection, d'abord contestée en Angleterre, fut attirée à Rome par le pape. Ce fut à Rome, sous les yeux du pape et on peut dire par ses ordres, que quelques moines anglais nommèrent Étienne Leighton.

L'indignation de Jean ne saurait surprendre personne. L'archevêque de Cantorbery était, je le répète, un si haut personnage, qu'abandonner son élection

au pape c'était presque accepter un rival de sa main.

Passant par dessus les réclamations énergiques du roi, Innocent se hâta de remettre lui-même le pallium à Leighton. Puis il écrivit aux évêques de Londres, d'Ély et de Worcester, en leur prescrivant de prononcer l'interdit sur toute l'Angleterre, s'il y avait résistance aux ordres de Rome : « Dans le cas, ajoutait-il, où ces moyens seraient sans résultat, nous lèverons notre main contre le roi lui-même. »

Une lettre hautaine, adressée au monarque, complétait cet ensemble de décrets.

Jean fit porter les premiers éclats de sa fureur sur les moines augustins de Cantorbery, qui avaient servi d'instruments à l'élection de l'archevêque. Épouvantés, ils s'enfuirent sur le continent.

L'interdit fut alors prononcé : tout culte cessa, les morts furent enterrés dans les fossés, l'Angleterre entra sous ce lugubre régime que je vous ai décrit en France.

Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous dire de quelles représailles le roi Jean usa ! Les prêtres, les moines n'étaient plus en sûreté dans ses États. Apprenait-il le meurtre de l'un d'eux : « Tant mieux ! s'écriait-il, on m'a débarrassé d'un ennemi ! »

Le pape ne lui fit pas l'honneur de le ménager comme Philippe-Auguste. Il lui écrivit du style qu'on emploie envers un enfant indocile qu'on a châtié et qu'on châtiera encore s'il s'obstine dans sa désobéissance : « Voyez, disait-il en terminant, l'arc est tendu. Évitez la flèche qui ne revient pas sur l'arc, afin qu'elle ne vous fasse pas une blessure plus grave dont la cicatrice restera toujours, tandis que la pre-

mière peut être encore complétement guérie. »

La seconde flèche fut lancée, la seconde blessure fut faite. A l'interdit général qui frappait le royaume vint se joindre l'excommunication personnelle du roi.

Mais la seconde flèche elle-même ne suffit point. Innocent se décida, en conséquence, à faire une nouvelle blessure, bien plus grave et bien plus profonde que les précédentes : il proclama la déchéance de Jean et délia ses sujets du serment de fidélité.

Il faut, pour se faire une idée de ce qu'était la papauté à cette époque, lire le texte de la sentence qui détrône le roi Jean. Jamais assemblée révolutionnaire n'agit avec une plus effrayante audace. — Jean est déposé; le pape lui choisit un successeur; ce successeur sera le roi de France, qui est chargé d'exécuter l'arrêt; la croisade sera prêchée; ceux qui viendront se ranger sous les drapeaux de Philippe-Auguste pour dépouiller le roi Jean de la couronne d'Angleterre jouiront des mêmes indulgences que les croisés de la Palestine.

L'affaire devenait sérieuse, car Philippe-Auguste n'était pas homme à refuser au pape un service de cette nature, la flotte se rassemblait à Boulogne, les armements avaient commencé.

Alors Jean fléchit. S'abouchant avec le légat Pandolphe il lui promit sa soumission, une soumission pleine, entière, telle qu'il la fallait pour reconquérir les bonnes grâces du siége romain.

Voici, Messieurs, quelle fut cette soumission, qui aurait peu d'importance si elle n'était qu'un monument de la lâcheté de Jean, mais qui prend une valeur

immense par l'acceptation expresse et solennelle d'Innocent III. Elle donne la mesure des prétentions de la papauté.

Jean renonce entre les mains du pape à sa couronne et aux royaumes d'Angleterre et d'Irlande. Il reçoit ses États des mains du pape, en qualité de vassal de l'Église romaine. Il oblige lui-même et ses héritiers à jamais ; le tout sous peine de déchéance!

La forme fut digne du fond. Dans une assemblée publique, le roi déposa aux mains du légat, qui les garda plusieurs jours, son sceptre et sa couronne. Il remit au légat, qui le foula aux pieds — mais qu eut soin de le ramasser ensuite, — l'argent du tribut annuel auquel il s'engageait désormais.

Après avoir ainsi humilié le roi et assujetti le royaume, il restait à arrêter la croisade de Philippe-Auguste. Pandolphe repassa la mer; il se présenta devant le monarque français et lui signifia que l'Église n'avait plus besoin de ses services, qu'elle lui retirait les États qui lui avaient été naguères promis, qu'elle lui défendait d'envahir ces États devenus terre ecclésiastique et propriété du siége romain.

Philippe-Auguste trouva étrange le rôle qu'on lui faisait jouer. Il parla des dépenses faites, de sa flotte déjà rassemblée sur l'invitation d'Innocent III. Il fallut le satisfaire en lui livrant une autre proie, et la Flandre dut payer les frais de l'expédition préparée contre l'Angleterre.

J'ai hâte de terminer cette honteuse mais instructive histoire. Je ne vous raconterai ni la délivrance des diplômes par lesquels Innocent recevait le serment de vassal prêté par le roi Jean, ni les réclama-

tions nouvelles qui furent présentées à celui-ci, toujours avec accompagnement de menaces et d'interdits. Il s'agissait d'indemniser les prêtres et les moines qui avaient souffert pendant la crise. Jean offrait des capitaux que l'on ne trouvait pas suffisants.

Laissons le pape et le roi débattre ces tristes marchés, et mentionnons en finissant un fait dont les conséquences ont été aussi immenses que bienfaisantes, un fait qui nous ouvrira du moins une perspective de liberté au milieu de tant d'actes dégoûtants de platitude et de tyrannie. — Il est remarquable, Messieurs, que la grande charte soit née de la tentative même que fit le pape pour transformer l'Angleterre en pays sujet du siége romain. Il y a de ces rapprochements dans l'histoire.

A peine Jean se fut-il mis en règle vis-à-vis du pape en lui prêtant foi et hommage, qu'il eut affaire aux seigneurs du royaume, aux barons ; les barons s'appuyaient eux-même sur les villes, notamment sur Londres. Le roi essaya de résister ; puis il céda en frémissant, et la célèbre prairie de Runny, près de Windsor, reçut le serment qu'il prêta à cette charte qui a servi de base aux nobles institutions de l'Angleterre.

Vous n'attendez pas de moi que j'aborde ici un sujet étranger à notre étude et qui nous conduirait trop loin. Je me contenterai de dire que la lutte du roi et des barons continua en dépit du serment de la plaine de Runny. Les barons finirent par offrir la couronne au fils de Philippe-Auguste, qui, malgré la défense du pape, se rendit au milieu d'eux.

Puis deux hommes disparurent : Jean, qui mourut d'une façon misérable en fuyant devant ses sujets révoltés ; Innocent, qui mourut aussi, en maudissant cette grande charte où un profond instinct lui faisait découvrir le secret ennemi, l'ennemi puissant de la tyrannie papale. Les fortes intelligences ont de ces pressentiments qui ne les trompent pas ; la haine que la charte inspira sur-le-champ au pape fut un de ces pressentiments. Un de ses derniers actes, je le répète, fut l'excommunication qu'il prononça contre le fils de Philippe-Auguste et contre les barons qui l'avaient appelé ; une de ses dernières paroles fut celle par laquelle il condamna la grande charte, germe encore informe, mais déjà fécond, des futures libertés de l'Angleterre.

IX

Revenons, Messieurs. Il nous reste encore, avant de clore la portion de notre étude qui concerne la suprématie, à indiquer — je ne puis faire davantage — les nombreuses affaires qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, provoquèrent l'application des mêmes principes que nous avons vus à l'œuvre en Sicile, en France, en Allemagne et en Angleterre. Partout il s'agit de la thèse audacieuse, résumé et couronnement du moyen âge : le clergé roi.

En Sardaigne, Innocent III institua la suzeraineté du siége romain. En Aragon, il accomplit la même œuvre ; le roi reçut de ses mains la couronne, une nouvelle monarchie vassale vint se placer à côté de Naples et de l'Angleterre. Dans le Portugal et dans le royaume de Léon, il traita et poursuivit par les moyens que vous connaissez ces questions matrimoniales, objet ou prétexte inépuisable de l'invasion du temporel par le spirituel. En Danemark, en Suède, en Norvége, en Pologne, en Hongrie, en Servie il y eut des querelles, des négociations hautaines, des actes d'autorité, des excommunications.

Les excommunications ! Souffrez que je m'arrête à ce mot. — L'excommunication, on peut le dire, se promenait alors incessamment d'un bout de l'Europe à l'autre bout. Partout des légats, des exigences, partout des menaces, partout des interdits.

Indépendamment des interdits généraux, il y avait les interdits particuliers. Indépendamment de ceux qu'on proclamait, il y avait ceux qui existaient de plein droit. Richard Cœur-de-Lion, par exemple, tout dévoué qu'il était au pape, avait encouru une excommunication de ce genre, parce qu'il avait, dans ses campagnes en France, assiégé un jour la forteresse d'un couvent. Aussi, après sa mort, ne put-il être enseveli par l'Église.

Des faits analogues se produisaient en tout pays et chaque jour. Je cite celui-ci, Messieurs, parce qu'il me semble bien propre à vous donner l'intelligence du régime dont Innocent III est la personnification suprême : une société soumise au clergé, le chef du clergé agissant comme chef du monde, ses nombreux

émissaires portant ses ordres, sa police universellement exercée, sa discipline politico-religieuse.

Pour ne prendre que les empereurs, voici dans quelle mesure l'interdit a pesé sur eux : — Henri IV a été excommunié 26 ans, Frédéric Barberousse 17 ans, Frédéric II 14 ans, Louis de Bavière 23 ans.

Il fait bon, Messieurs, juger les principes à leur époque de force, de foi, de confiance, de naïveté, et, si vous me passez cette expression, de loyauté. Vient ensuite le temps où, se sentant plus faibles, ils se font peureux, prudents et menteurs. C'est sous ce rapport que l'étude du moyen âge a tant d'importance. Le vrai catholicisme romain, celui qui est conséquent et complet, ne se montre que là. Il ose tout, il dit tout. Nous sommes sûrs alors d'avoir sa vraie pensée.

Essayons de recueillir les maximes officielles par lesquelles on justifiait les actes dont je vous ai présenté le récit.

La formule de la suprématie papale, encore hésitante parfois chez Grégoire VII, plus ferme et plus complète chez Alexandre III, devient parfaite chez Innocent. — Cet homme qui fait et défait les rois, qui déchaîne et arrête les révolutions politiques, qui dit à Philippe-Auguste · « Tu détrôneras le monarque anglais ! » puis qui dit à Philippe Auguste : « Tu ne détrôneras pas le monarque anglais ! » cet homme qui brise Othon, qui élève Frédéric à sa place, cet arbitre supérieur de toutes les affaires grandes et petites, qui donne et ôte le titre de roi, qui compte plusieurs royaumes parmi ses fiefs et

tous les royaumes parmi ses protégés ; Innocent III a posé le grand principe : point de pouvoirs qui ne soient subordonnés aux pouvoirs de l'Église, point de devoirs qui ne soient subordonnés aux devoirs envers l'Église ! On sent dès lors remuer à travers l'Europe une immense armée d'agents du pape qui ne connaissent qu'un mot d'ordre, celui de Rome ; qu'un intérêt, celui de Rome ; qu'une patrie, Rome.

C'était, je l'ai reconnu, la conséquence logique et rigoureuse de la confusion des domaines. Qui confond les deux domaines, confond aussi les deux puissances.

Toutes les conséquences sans doute ne se déduisent pas le même jour. Le moment où les papes font les Carlovingiens et où les Carlovingiens font les papes n'est pas précisément celui où Innocent III brise la résistance de Philippe-Auguste et reçoit l'hommage féodal de Jean Sans-Terre. Mais si les principes mettent du temps à se montrer tout entiers, ils se montrent cependant.

Jamais ils n'ont paru d'une façon plus nette qu'au temps d'Innocent. — Écoutez-le :

« Le pape ne reconnaît personne, excepté Dieu, au-dessus de lui. »

« Le pape est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes ; au-dessous de Dieu, au-dessus des hommes ; moins que Dieu plus que l'homme (*minor Deo, major homine*). »

« Nous sommes préposé aux peuples et aux royaumes. »

« D'après la loi divine, les rois et les prêtres reçoivent l'onction ; le prêtre cependant donne l'onction au

roi, et non le roi au prêtre. Or celui qui donne l'onction est placé plus haut que celui qui la reçoit...... Le sacerdoce est aussi élevé au-dessus de la royauté, que l'âme est supérieure au corps. »

« Au commencement du monde, Dieu a jeté deux grandes lumières dans la voûte céleste, l'une pour briller pendant le jour et l'autre pour éclairer les nuits. »

Vous comprenez, Messieurs, que le soleil est la papauté et que le rôle modeste de la lune est réservé aux rois. — Innocent reprend cette comparaison dans une lettre adressée à l'empereur Othon :

« La direction suprême du monde nous est confiée à nous deux. Si nous sommes d'accord et si nous nous entendons pour faire le bien, alors les paroles du prophète se réaliseront ; le soleil et la terre seront réglés.... Nous portons deux épées, ainsi que les apôtres disaient au Seigneur : Voici deux épées. Et il répondit : Cela suffit. »

Quant à la comparaison des deux épées, les successeurs d'Innocent se sont chargés de la commenter et de la préciser ; rien ne se perd à Rome. Si vous lisez la fameuse bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII, vous verrez même que les deux épées ont fini par se trouver en quelque sorte dans une seule main, celle du pape : « Les deux glaives sont l'un et l'autre au pouvoir de l'Église ; mais le matériel s'emploie pour elle et le spirituel par elle. »

Je pourrais, Messieurs, multiplier à l'infini ces citations. Les lettres d'Innocent III, ce pape qui a tant écrit, ne font que tourner et retourner en tout

sens sa théorie favorite. Il ne craint pas d'établir « que la royauté est sacerdotale et que le sacerdoce est royal, » démasquant ainsi une pensée d'absorption totale et d'unité absolue qui déjà se présentait à bien des esprits.

Cette pensée tendait à sa réalisation par une voie simple et directe. On prenait depuis longtemps l'habitude de voir les papes et les conciles déposer les souverains et délier les sujets du serment de fidélité. — Ceci vaut la peine que nous achevions de l'éclaircir et de le constater, car il n'y a pas de point sur lequel on ait entassé plus de subtilités de mauvais aloi. Je rappelle en deux mots quelques faits antérieurs à Innocent.

Dès le VII[e] siècle, un concile de Tolède dégageait les sujets de Vamba de leur serment de fidélité. Au IX[e] siècle, Louis le Débonnaire est détrôné « de l'avis du pape. » Au XI[e] siècle, Grégoire VII agit avec l'audace que chacun sait; il menace de déposition le roi de France Philippe I[er]; il dépose effectivement l'empereur Henri IV; il excite son indigne fils contre lui; il institue le denier de saint Pierre, comme marque du tribut que devaient lui payer toutes les nations.

Le fameux *Dictatus papæ*, qu'on attribue à Hildebrand, reste encore au-dessous de la terrible correspondance et des actes d'Innocent. A chaque instant on rencontre sous sa plume ces mots : « Tout serment d'obéissance est désormais délié; » ou bien : « Nous excommunions ceux qui lui prêteront assistance. »

Tout cela, Messieurs, mérite d'être noté avec soin;

tout cela n'a pas été un caprice momentané, la fantaisie ou l'exagération d'un homme. Il s'agit d'un système suivi, pratiqué par tous les papes, sanctionné par tous les conciles. Vous avez vu que les prédécesseurs d'Innocent faisaient comme lui. Je pourrais vous montrer que ses successeurs ne firent pas différemment.

Le concile général de Lyon déposa Frédéric II, on sait de quelle façon! — Plus tard, Boniface VIII écrivit: « L'autorité temporelle est sujette à celle de l'Église qui l'établit et la juge, mais qui n'est jugée que par Dieu seul. » Plus tard — j'en passe, et beaucoup — le principe de la suprématie papale était expressément confirmé par le dernier des conciles généraux, celui de Trente. — Plus tard encore, éclatait la Ligue, c'est-à-dire le grand effort qu'a fait le moyen âge pour ressaisir la direction du monde moderne. Sixte-Quint recommence Innocent, autant du moins que le seizième siècle peut recommencer le douzième; Henri III et Henri IV sont déposés comme hérétiques ou suspects d'hérésie; le clergé reproduit toutes les maximes de la théocratie; on travaille ouvertement à organiser une Europe catholique sous le pape et sous Philippe II; sans l'assentiment du siége romain, aucun roi n'est véritablement roi.

Enfin, Messieurs, il n'y a pas longtemps de cela et les plus âgés d'entre vous peuvent s'en souvenir, Pie VII, le faible Pie VII, que le comte de Maistre traite avec tant d'irrévérence, a eu son jour d'énergie; et ce jour-là il a franchement proclamé la théorie immuable que Rome n'a jamais reniée, mais qu'elle laisse prudemment dans l'ombre lorsque les temps

sont mauvais. Voici la déclaration de Pie VII : « Les sujets d'un prince professant l'hérésie restent exempts de tout hommage, de toute fidélité et obéissance envers lui. »

La prudence, je le répète, empêche aujourd'hui qu'on ne dise cela trop souvent. Il y a même des gens habiles qui s'efforcent de prouver que cela ne s'est jamais dit ; ou que cela s'est dit dans je ne sais quel sens mystérieux ; ou que, si cela s'est dit, c'est parce que, entre plusieurs maux, il fallait bien choisir le moindre. Étrange rôle pour l'infaillibilité !

On nous demande, par exemple, si au lieu de papes gouvernant et déposant les rois, nous aimerions mieux les empereurs faisant les papes.

Je réponds, pour ce qui me concerne, que je n'aime ni l'un ni l'autre. Je n'ignore pas, qu'avec le principe païen, il faut avoir l'un ou l'autre, souvent l'un et l'autre — on sait si les empereurs et les rois se sont fait faute d'appeler leurs créatures à la tiare par toutes sortes de moyens ; — mais précisément parce que telles sont ses conséquences inévitables, je rejette le principe païen et je demande à revenir vers l'Église et vers l'Évangile.

C'est pour cela qu'entre les empereurs nommant ou renversant les papes et les papes nommant ou renversant les empereurs, je réclame le droit de ne pas opter. C'est pour cela que dans la querelle des investitures, je ne prends parti pour personne, me contentant de remarquer à quel point la conscience est peu touchée par les plaintes incessantes de ce clergé qui se récrie contre l'intervention du pouvoir

temporel et qui tient à avoir des seigneuries temporelles.

Là, Messieurs, est le grand mensonge, la grande hypocrisie du moyen âge. Mais il n'est pas encore temps de les juger complétement. Je me contente d'écarter les pauvres, et il faut bien ajouter, les honteux sophismes, par lesquels les champions modernes de l'Église romaine ont cherché à pallier ce grand fait : elle a mis la main sur les couronnes et délié les sujets du serment de fidélité. — Hélas ! on est devenu moins loyal quand on s'est senti moins fort.

Je regrette d'avoir à mentionner parmi les auteurs principaux de ces sophismes des hommes tels que Bossuet, Fénelon et le comte de Maistre.

Bossuet nous montre les ambassadeurs de toutes les puissances assistant au concile général de Latran, et il voudrait en conclure que les décisions prises en matière temporelle ont émané, non du concile, mais des puissances ! Bien plus, il voudrait insinuer que parmi les actes du concile il en est qui ne lui appartiennent pas, qui se passent *en sa présence*, sans obtenir positivement *son approbation !* Enfin, qui sait si toutes les règles ont été bien observées ?

Chez Fénelon, c'est encore pis. — Il prétend nous faire croire que la déposition n'est pas formellement prononcée, qu'elle n'est qu'une conséquence forcée de l'excommunication. Or, vous n'ignorez pas, Messieurs, si les papes et les conciles ont hésité à tirer la conséquence en termes formels. — Au reste, Fénelon accepte bien plus complétement que Bossuet la doctrine du moyen âge. Il lui semble fort simple que des princes chrétiens soient seuls aptes à gouverner

une société chrétienne, et que, par conséquent, en déclarant qu'un prince a cessé d'être chrétien, l'Église déclare implicitement qu'il a cessé de régner. La question alors cesse d'être religieuse, pour devenir politique et sociale ! — On n'a jamais mieux admis le principe païen et la confusion absolue des deux domaines.

Le comte de Maistre ne pouvait pas ne point trancher, et de très-haut, le problème que Fénelon et Bossuet s'étaient efforcés de supprimer. Mais si de Maistre est péremptoire, selon sa coutume, cela ne l'empêche pas d'être subtil ; s'il est très-dogmatique dans la forme, il est très-utilitaire dans le fond. De même que l'infaillibilité existe pour lui parce qu'elle est utile, la suprématie a existé parce qu'elle était utile. Au lieu de faire soi-même les révolutions, ne vaut-il pas mieux avoir une autorité chargée de cet office ? Et où serait cette autorité, si ce n'est sur le siége romain, qui promulgue la vérité de Dieu sur la terre ? De telles dépositions ne portent aucune atteinte au droit ; elles le confirment plutôt, car quiconque n'est plus roi par la grâce du pape, a cessé d'être roi par la grâce de Dieu !

C'est la rougeur au front, Messieurs, que j'ai rappelé ces choses. Où en serions-nous, si l'Église infaillible avait le droit de renier, quand ils la gênent, les actes les plus solennels de l'infaillibilité ? Vous l'avez vu, le dogme de la suprématie a été proclamé et pratiqué sous Innocent, avant Innocent, après Innocent ; sur ce point les conciles généraux, les conciles particuliers, les papes, le clergé, l'Église romaine tout en-

tière, sans hésitation, sans partage et pendant des siècles, se sont unanimement prononcés. Le droit, le devoir de déposer les souverains indociles et de délier leurs sujets du serment de fidélité n'ont paru honteux à personne.

Qu'auraient-ils dit ces hommes du douzième siècle, qu'auraient dit et Innocent III et les membres du concile œcuménique de Latran, si on était venu leur apporter les subterfuges timides de Bossuet, de Fénelon et de Joseph de Maistre ! Quelle indignation se serait emparée de leurs cœurs ! — Eh quoi, ce n'est pas au nom de Dieu, en vertu de l'autorité qui appartient en propre à l'Église, par la direction certaine du Saint-Esprit, que nous déposons les rois et soulevons contre eux leurs sujets ! quoi, les votes de nos conciles, ce sont les ambassadeurs qui les ont rendus ! quoi, nos délibérations expresses ne sont ni réelles ni régulières ! quoi, à l'heure même où nous déclarons qu'un prince insoumis doit être dépossédé, nous n'avons garde de déposséder qui que ce puisse être et nous nous renfermons dans les anathèmes spirituels ! quoi, nos décisions qui ne s'occupent que de l'hérésie, n'ont pour but au fond que de préserver la sécurité sociale ! Sous prétexte de défendre la foi, nous nous occupons de maintenir le bon ordre en Europe et d'assurer l'accomplissement plus aisé des révolutions politiques !

Innocent III et ses contemporains étaient plus fiers et plus sincères que cela. Ils n'en étaient pas à excuser leurs actes, à affaiblir ou à nier leurs croyances essentielles par de déplorables subtilités d'interprétation. Ils ne plaidaient pas l'utilité ; ils décrétaient la vérité éternelle. Ils ne prétendaient pas servir la société ;

ils interprétaient l'Évangile, pour tous les hommes et pour tous les temps.

C'est jusqu'à ce point que je tenais à vous conduire, Messieurs. Mardi prochain, je l'espère, nous poursuivrons notre travail, en étudiant l'emploi du glaive, comme nous avons étudié la suprématie.

SIXIÈME CONFÉRENCE

II

L'EMPLOI DU GLAIVE

Messieurs, entre les deux grandes théories qui nous ont paru caractériser le règne d'Innocent III et le moyen âge tout entier, le lien est étroit, personne ne le niera. Si le principe païen qui identifie l'Église et la société a pour conséquence première de soumettre l'une et l'autre à la même suprématie, tantôt spirituelle, tantôt temporelle, sa seconde conséquence est de mettre la force au service de la religion. Cette conséquence se résume en un mot, les croisades ; un mot que l'on ne comprend guère tant qu'on n'a pas entrevu l'immense, l'effrayante variété de ses acceptions. Voyez les croisades au moyen âge et notamment sous le règne d'Innocent III. — Croisades en Asie, croisades en Europe, croisades contre les musulmans, croisades contre les hérétiques, croisades contre les princes indociles, missions armées qui ont charge de procurer à la pointe

de la lance l'extension *évangélique* du christianisme, persécution enfin, persécution systématique et savamment organisée, munie d'un instrument spécial et perfectionné qu'on nomme l'inquisition, vous voyez que rien n'y manque.

Commençons par apprécier en lui-même, abstraction faite du récit des événements, le principe des croisades.

I

Sur ce sujet encore nous rencontrons des déclamations en sens contraire. Il ne nous sera pas difficile de les écarter.

Nous nous pâmons souvent à la seule pensée de ces armées immenses qui se lèvent au nom de l'Évangile. « Dieu le veut ! » Ce cri nous fait tressaillir d'enthousiasme. Diéu le veut ! Hélas, du moment qu'on admet que la cause de Jésus-Christ se défend l'épée à la main — et c'est là, Messieurs, l'idée impie que je repousse de toute mon âme, — du moment qu'on admet cela, toutes les passions grossières, toutes les ambitions, toutes les convoitises viennent se ranger en bataille sous le drapeau de la croix. Rappelez-vous les armées protestantes du XVIe siècle; étaient-elles à la fin ce qu'elles avaient été au commencement ? Lorsque les Barbares envahissaient l'empire romain, ils

avaient presque tous, et très-sincèrement, la conviction que Dieu les avait envoyés, qu'ils servaient ses desseins et sa cause. Dieu le veut! criait Attila, et il se nommait lui-même le fléau de Dieu. Dieu le veut! criait Genseric, et comme son pilote lui demandait un jour de quel côté il devait tourner sa proue : « Du côté, répondit-il, où il y a des peuples contre lesquels Dieu est irrité. » Dieu le veut! criait Alaric : « Quelqu'un me pousse et me presse de saccager Rome. »

Ne me faites pas un crime de ce rapprochement. Je sais les différences et je les dirai avec loyauté; mais en dépit de tout, une parenté plus profonde qu'on ne l'a dit, la parenté de l'esprit de conquête et d'aventure, unit au travers des siècles les expéditions des Germains en Occident et les expéditions des croisés en Orient.

Ceux-ci, sans doute, avaient d'une manière bien plus distincte et plus directe la pensée de servir Dieu. Leur guerre tout entière était ou devait être un acte de foi. Elle l'était pour un certain nombre. Il y a là des élans que je sais admirer; et toutefois il faut que je fasse sur-le-champ mes réserves et que je dise quel sentiment me fait éprouver le principe païen transformé en soldat et massacrant au nom de Celui qui se nomme « le Prince de paix. »

Ne croyez pas d'ailleurs que j'adopte les vieilles calomnies usées et que je voie dans les croisades une invention des papes, un plan machiavélique, un instrument habilement préparé pour assurer la suprématie temporelle du siége romain.

Non, de telles choses ne *s'inventent* pas, et l'esprit qui poussait à la suprématie papale était bien trop

vigoureux, trop jeune, trop sûr de lui-même, pour n'être pas le plus souvent simple et sincère. On dénature le moyen âge, quand on lui refuse la naïveté.

Je tiens donc à le dire tout d'abord, les croisades ont un côté brillant, héroïque, même un côté pieux. C'était une piété égarée, c'était cependant une piété réelle, j'en suis convaincu, qui animait bon nombre des croisés de Godefroy de Bouillon et des compagnons de Louis IX. En présence des sacrifices, il convient toujours de s'arrêter avec respect, car il n'est pas si commun ici-bas qu'on immole des biens matériels à un avantage immatériel. Servir une idée, fut-ce une idée fausse, c'est bien quelque chose. Quand je vois des milliers de seigneurs vendre ou engager leurs domaines pour aller en Terre sainte, je n'ai garde de penser que tous soient entraînés par le seul esprit d'aventure; je reconnais chez plusieurs un esprit plus élevé, je salue en eux des hommes qui ont regardé plus haut que la terre. Il y a là des entraînements en masse, des élans qu'il ne faut pas méconnaître ; il y a, pour tout dire, une des heures d'enthousiasme de l'humanité. Ce n'est pas moi qui en contesterai la valeur.

La bravoure des croisés fut souvent admirable, quelquefois chevaleresque. On ne saurait contempler sans émotion leurs communions, leurs prières avant la bataille. On ne saurait nier, qu'à l'heure même des cruautés atroces qui ont souillé leur premier et presque unique triomphe, la prise de Jérusalem sous Godefroy, quelque chose de lumineux ne se soit dégagé çà et là du sein de ces ténèbres. Il y

avait des manifestations de joie pieuse et d'humilité. Les honteuses cupidités qui vinrent plus tard n'apparurent que par exception au début.

Puisque je suis en train de dire le bien — et croyez-le, c'est la partie la plus douce de ma tâche, je voudrais que l'histoire de la chrétienté me permît plus souvent un tel bonheur — parlons aussi des résultats heureux que les croisades ont amenés à leur suite.

Avant tout, Messieurs, elles ont réagi contre le fractionnement indéfini qui était le caractère de la féodalité. Les croisades nous ont fait une Europe, un esprit européen et presque une politique européenne. La chrétienté s'est sentie une; elle a pris comme possession et conscience d'elle-même, le jour où tant de nationalités distinctes, tant de seigneuries hostiles se sont rencontrées sous le même drapeau.

On a dit que, sans les croisades, l'islamisme aurait écrasé la chrétienté. — Je n'en crois rien. Comme effort militaire, les croisades ont eu bien peu de valeur; l'Orient en a été médiocrement inquiété. Il me semble d'ailleurs que nous calomnions notre Europe, en supposant qu'elle aurait pu devenir la proie des Arabes. Sur son terrain et pour sa défense, l'Europe s'est toujours trouvée assez forte, avec ou sans croisade, sous Charles-Martel et sous Alphonse, aux champs de Poitiers et à Las Navas de Tolosa.

Mais si les croisades n'ont pas sauvé l'indépendance de l'Europe, elles lui ont donné autre chose : une impulsion civilisatrice. Cette rencontre avec l'Orient a remué notre vieil Occident jusqu'au fond. Ces

hommes qui avaient tant vu ne revenaient pas comme ils étaient partis. En dépit du joug qui pesait sur tous les esprits, des idées nouvelles, de nouveaux besoins germaient en tous lieux. L'art nautique et le grand commerce créaient les puissantes cités du moyen âge, Gênes, Venise et tant d'autres. Les cités devenaient des centres de liberté politique, des foyers d'émancipation en divers sens.

D'un autre côté, les seigneurs en partant avaient été forcés d'émanciper des serfs, d'affranchir des communes; l'égalité avait fait son chemin en Europe, elle le faisait aussi dans les campements d'Asie. L'industrie naissait, les idiomes modernes se préparaient à détrôner le latin; les lois de l'Église ne suffisaient pas plus que la langue de l'Église, il fallait une législation nouvelle. Le moyen âge ecclésiastique et féodal était sourdement menacé; déjà on pouvait deviner, à certains signes précurseurs, que la royauté moderne, la royauté des juristes et des bourgeois, allait apparaître. C'est ainsi que le monde catholique, le monde-clergé, qui avait trouvé dans les croisades son expression suprême et son triomphe, allait périr par son triomphe même.

Je ne vous ai pas dissimulé, Messieurs, le côté brillant des croisades. Je ne vous cacherai pas davantage leurs autres côtés.

D'abord, il faut le dire sans ambages, les motifs désintéressés et généreux étaient loin d'être les seuls qui poussassent vers la Terre sainte. — Indépendamment des indulgences qui devaient séduire beaucoup d'âmes, indépendamment de l'avantage qu'on trou-

vait à effacer ainsi toute trace de ses méfaits, les croisés étaient placés sous la protection spéciale de l'Église. Ils devenaient comme inviolables ; ils avaient droit à l'appui, au respect, aux secours. Se croiser c'était régler ses affaires; se croiser c'était presque payer ses dettes. L'Église avait décidé, en effet, qu'aucun débiteur ne serait poursuivi pendant qu'il resterait à la croisade. Le mineur était pareillement soustrait à l'autorité de sa famille ; le sujet était soustrait à l'autorité de son souverain. La croisade servait pour ainsi lire de grand lieu d'asile, où devaient se réfugier en foule ceux qui avaïent quelque chose à démêler avec la société.

Vous pouvez juger si les aventuriers, si les bandits manquèrent à de semblables rendez-vous! On sentait d'ailleurs devant soi une perspective qui en tout temps a excité beaucoup de convoitises. Il y avait, du côté de l'Orient, un mirage de butin, de pillages prodigieux, de fiefs à gagner, de baronnies et de royaumes. Les croisades étaient ou devenaient bien vite d'immenses levées de corps francs où dominaient les passions vulgaires qui s'associent sans peine aux pratiques et parfois même aux illusions de la dévotion.

Je ne veux pas, Messieurs, que vous me croyiez sur parole. J'entrerai donc dans quelques détails.

La première chose qui frappe quiconque s'occupe de l'histoire des croisades, c'est que les sentiments et les procédés chevaleresques dont on serait disposé à faire la marque distinctive des guerriers chrétiens éclatent surtout chez leurs adversaires. Pour

l'observation fidèle des trêves, pour les amitiés délicates, pour les actes de générosité, de douceur, les musulmans semblent souvent l'emporter.

On voudrait pouvoir effacer les scènes féroces qui suivirent la prise de Jérusalem. Ou plutôt il faudrait bien se garder de les effacer, car il est bon de montrer où vont les hommes, quand ils se mettent à tirer l'épée pour la défense de l'Évangile. — Dès que les croisés furent entrés dans la ville sainte, ils commencèrent à égorger, sans pitié ni miséricorde, leurs ennemis vaincus, les hommes, les femmes et les enfants. Les plus heureux furent décapités ; d'autres furent torturés et brûlés à petit feu. Les têtes, les mains et les pieds s'élevaient par monceaux dans les rues ; sous le portique de Salomon, on chevauchait dans le sang jusqu'au frein des chevaux.

Telle fut la première croisade, la meilleure. Je vous laisse à juger des autres ! — Bientôt le ramassis qui marchait au cri de « Dieu le veut ! » devint d'une nature telle, qu'il fallut dénoncer et combattre, sans grand espoir de succès, les crimes infâmes qui souillaient les campements *chrétiens*.

Comment en aurait-il été autrement ? Ceux-ci s'étaient enrôlés parce que c'était le moyen unique d'échapper à un ennemi ou à des créanciers ; ceux-là parce que la croisade leur avait été imposée comme la seule pénitence qui pût couvrir certains crimes ; d'autres parce qu'ils avaient promis de marcher, dans un moment d'enthousiasme, sous l'impression d'une entraînante prédication. Or l'Église n'avait plus de grâce pour celui qui violait un pareil vœu, tandis qu'elle ne refusait aucune grâce à celui qui l'accomplissait.

Il y en avait qui allaient, poussés par un motif de simple curiosité. Il y en avait, et c'était le plus grand nombre, qu'une ambition plus ou moins dissimulée appelait en Orient. Là se faisaient les grandes et rapides fortunes. On entendait parler chaque jour de pauvres chevaliers qui étaient devenus des princes, de simples hommes d'armes qui étaient devenus de puissants chevaliers.

Ce fut surtout lorsque la croisade qui eut lieu sous Innocent III et dont j'aurai à vous entretenir se fut détournée de la Palestine sur Constantinople, ce fut alors que les cupidités ne connurent plus de bornes. Les vainqueurs de Constantinople avaient pillé, brûlé, partagé un immense butin. Même ceux qui n'avaient pas gagné des seigneuries avaient gagné des sommes fabuleuses. On s'était noblement battu pour s'arracher les dépouilles des palais et celles des églises.

A cette nouvelle, le courant se porta décidément vers Constantinople ; les pèlerins même qui se trouvaient en Palestine désertèrent en grand nombre et se dirigèrent vers la grande proie. Elle avait des promesses pour les soldats, aussi pour les ecclésiastiques ; les évêchés, les cures, les abbayes de l'Église grecque n'appartenaient-ils pas désormais de plein droit à l'Église romaine ? On se hâta d'aller en prendre possession. Les prêtres, les moines se jetèrent sur toutes les provinces de l'empire grec. Innocent, lui-même, tout en gémissant de voir la croisade ainsi détournée de son but, consentit à pousser les pèlerins du côté de Constantinople et ne dédaigna pas de leur présenter l'appât des fiefs et des bénéfices.

Voilà la vérité, Messieurs, et ce qui n'est pas moins

vrai, c'est que les armées de croisés ne cessèrent d'être des bandes de pillards. On redoutait presque autant leur passage en pays chrétien que celui de l'ennemi.

Ajoutons que le désordre régnait partout au sein des faibles États conquis par les croisés. On se disputait à main armée les restes des principautés de la Terre sainte ; les chevaliers du Temple y étaient aux prises avec les princes d'Antioche. On se disputait pareillement les provinces arrachées aux empereurs grecs ; Baudoin y était aux prises avec le marquis de Montferrat.

Là ne s'arrêtent pas les effets moraux des croisades. Elles ont amené une effroyable recrudescence de superstition. Si elles nous ont donné les moulins à vent, le sucre et les étoffes de soie, nous leur devons aussi en très-grande partie les moines mendiants, les ordres militaires, l'inquisition, et par-dessus tout l'accroissement indéfini du pouvoir de la papauté.

L'Europe, je l'ai dit, se centralisa, mais ce fut aux mains du pape. Dès lors, Rome fut ou put se croire maîtresse : elle avait des souverains pour généraux, des peuples pour armées ; ses légats et ses commandements pénétraient partout.

Les dogmes empirèrent comme les institutions. Des saints innombrables vinrent encombrer le calendrier ; le matérialisme religieux fit de nouveaux progrès ; non-seulement on se crut sauvé par les sacrements, mais on se crut sauvé par la croisade, et les indulgences — quoi qu'on en ait dit — furent présentées de telle

sorte, que pour l'immense foule des ignorants elles garantissaient parfaitement le pardon certain des péchés.

Rien n'égala en outre l'inondation de reliques qui couvrit l'Europe entière. De Jérusalem on en avait rapporté un grand nombre; de Constantinople on en rapporta encore plus. Les trésors que la crédulité grecque avait acccumulés pendant des siècles se déversèrent en un jour sur la chrétienté occidentale. Ce fut alors qu'on vit arriver chez nous et la pierre sur laquelle Jacob avait dormi, et la verge que Moïse avait changée en serpent, et la quenouille de la vierge Marie, et les morceaux du pain de la première Cène, et.... un sentiment que vous comprendrez, Messieurs, m'empêche de provoquer le sourire en parlant des objets qui sont censés avoir appartenu à la personne sacrée de mon Sauveur.

Un mot encore, avant de terminer ces considérations générales sur les croisades. — Je ne vous ai parlé que des croisades asiatiques; or Innocent III a inventé les croisades européennes, les croisades contre les dissidents, les croisades contre les princes insoumis. S'il ne les a pas absolument inventées, il les a perfectionnées et multipliées à tel point, qu'elles constituent, à partir de lui, un fait considérable et nouveau dont il faut tenir compte.

On vit alors ces mêmes bandes, dont je vous ai parlé, gagner à meilleur marché leurs indulgences, leurs seigneuries, leurs richesses et leur butin. Ce fut le moyen universel, la menace suspendue sur la tête de quiconque ne s'inclinerait pas devant toutes les volontés de l'Église romaine. A cette société-clergé

du moyen âge il fallait ces armées cléricales, levées par des moines, commandées par des évêques, placées sous les ordres directs d'un légat, ces armées qui venaient saintement dévaster, piller, tuer au nom de Dieu, et dont les expéditions étaient embellies par des bûchers.

Il y eut bien un peu de contrariété parfois entre la croisade asiatique et la croisade européenne ; le siége romain fut obligé d'arrêter tantôt celle-ci, tantôt celle-là, afin de ne pas trop diviser ses forces. Cependant, à tout prendre, l'instrument fonctionnait, en Europe du moins, de façon à satisfaire ceux qui l'avaient créé.

II

Après vous avoir parlé des croisades, je dois vous parler de la chevalerie. Un tableau, même abrégé, du moyen âge, ne peut pas, s'il est sincère, omettre un pareil sujet. Que font, en effet, les champions de cette étrange époque ? quel est leur grand argument ? Ils opposent la chevalerie aux instincts utilitaires du monde moderne.

Je suis loin de dire que l'argument soit sans valeur. Ne craignez pas, Messieurs, que j'emploie pour le repousser de sottes et ridicules railleries. Autant que personne, croyez-le, je sens le charme de l'idéal.

Or la chevalerie est un idéal. Là est son grand mé-

rite. C'est quelque chose, c'est beaucoup, d'élever au sein des sociétés humaines le drapeau de l'idée du devoir ; c'est beaucoup de présenter aux imaginations un peu de dévouement et de poésie. Quoi qu'ait été en fait la chevalerie, je lui saurai toujours gré, pour ma part, d'avoir écrit sa noble devise : Combattre l'injustice, protéger les faibles, défendre la veuve et l'orphelin.

Il n'y a pas jusqu'à ce mélange d'austère galanterie qui ne me semble empreint d'un charme élevé. Le chevalier qui promettait d'obéir aux ordres de sa dame et de son roi, ce n'était certes pas le chrétien. Mais nous sommes si loin de l'Évangile ! — En tous cas, c'était mieux que la tendance grossière, violente et dépravée qu'on retrouvait alors dans tous les rangs.

Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi nous aimons Louis IX, nous qui repoussons ses croyances, nous que son intolérance indigne? Louis IX s'est approché plus que personne peut-être de l'idéal chevaleresque ; intrépide dans les combats, humble et doux, protecteur des faibles, ennemi de l'injustice, il a résolu le problème d'être à la fois un homme du moyen âge avec tous les préjugés de son temps, un chrétien avec toute la piété des enfants de Dieu

Ne dédaignons rien de ce qui est grand, ne rejetons rien de ce qui est bon. La courtoisie, la loyauté, même raffinée, me plaisent mieux que le sans-gêne débraillé et la morale à gros grain. Je contemple, je l'avoue, avec un intérêt souvent mêlé de sympathie les vrais chevaliers du moyen âge, et je ne dispute pas à ce temps le rayon de gloire qui perce çà et là sa sombre

nuit. Quand les chevaliers tombent à Crécy, quand le vieux roi de Bohême, aveugle, qui avait voulu « férir aussi un coup d'épée » reste étendu sur le champ de bataille, entouré de ses hommes d'armes qui avaient pris soin d'attacher ensemble les rênes de leurs coursiers, quand l'arbalète commence ce qu'achèvera le canon, quand la valeur individuelle s'en va, quand commence le grand nivellement, je donne un regret aux chevaliers du passé, tout en espérant que nous aurons — et nous pouvons, nous devons les avoir — nos chevaliers de l'avenir.

Je me promenais, il y a quelques mois, sous les voûtes de la cathédrale d'Inspruck. A ma gauche et à ma droite, je voyais debout, aussi terribles que recueillis, ces gigantesques guerriers de bronze qui se tiennent là depuis des siècles. Et, en les regardant, je me demandais si de tels hommes n'avaient rien à nous apprendre. — Nous sommes ici pour apprendre, Messieurs ; en étudiant ensemble ces temps sombres et funestes, nous cherchons bien moins, je l'espère, à nous enorgueillir, à nous congratuler, à nous dire que nous sommes meilleurs et plus éclairés, qu'à descendre dans nos consciences, qu'à examiner jusqu'à quel point les lumières que Dieu nous accorde ont amené en nous de véritables progrès.

Où sont nos chevaliers? Avons-nous des chevaliers? L'esprit chevaleresque existe-t-il parmi nous, parmi les chrétiens? ce noble esprit qui se consacre à la défense du droit, qui le défend envers et contre tous, en temps et hors de temps ; ce noble esprit qui excite la raillerie des utilitaires, qui s'irrite de toutes

les injustices et flétrit toutes les lâchetés, qui prend en mains la cause des êtres faibles et sans défense, des prisonniers, des esclaves, et — laissez-moi le dire aussi — des animaux !

J'insiste, Messieurs, sur ce mot de *lâcheté*. Il y a des crimes lâches, et ce sont les plus odieux. Torturer sans péril qui ne peut pas résister, qui n'a personne pour le défendre, voilà l'infamie infâme entre toutes. Tel homme qui a tué d'autres hommes est descendu moins bas dans l'échelle morale que l'homme qui a torturé de pauvres bêtes.

Pour résister aux crimes lâches, pour réprimer par les protestations énergiques de la conscience humaine les actes, les doctrines, les tendances qui ne tombent pas sous l'action du code pénal, il nous faut des chevaliers, il nous faut la sainte folie du dévouement à la justice.

Il nous faut autre chose encore. Il nous faut un parfum d'héroïsme, de délicatesse et de courtoisie. La politesse a bonne grâce quand elle marche avec le courage, avec la foi et la fidélité.

A Dieu ne plaise, Messieurs, qu'en disant cela, je veuille calomnier notre époque et refuser de voir ce qu'il y a de vraiment chevaleresque chez beaucoup de chrétiens. Ces missionnaires qui vont affronter les glaces du Labrador et les côtes empestées de l'Afrique occidentale, ce sont bien, je pense, des chevaliers. Ces soldats, ces officiers qui sont tombés vaillamment en Crimée et qui ont affronté les balles du même air qu'ils avaient affronté les moqueries du régiment, ces témoins de Christ au milieu des batailles, ce sont bien des chevaliers. — Cependant,

prenons-y garde, je crois qu'il nous manque quelque chose ; l'esprit chevaleresque, les mœurs chevaleresques ont du terrain à gagner chez nous; les rachetés de Christ ont des leçons à prendre, oui, des leçons à prendre en plein moyen âge.

Quant aux chevaliers de cette sombre époque, je ne veux pas que vous m'accusiez de les avoir idéalisés à plaisir, en négligeant de vous présenter tous les traits du tableau.

S'ils mêlent souvent d'une façon touchante les actes religieux à leurs entreprises et à leurs périls, s'ils s'agenouillent, s'ils communient avant de combattre, s'ils ont alors parfois des paroles et des actes qui manifestent un sentiment élevé, il arrive trop souvent aussi que ces pratiques demeurent sans influence réelle sur leurs cœurs. Leurs victoires sont souillées par des cruautés qui font frémir. Et à côté des cruautés, vient se placer la dépravation. Je n'oserais pas vous raconter les orgies qui accompagnaient les expéditions pieuses; les débauches des chevaliers du Temple et de beaucoup d'autres sont restées célèbres.

Enfin, s'il était nécessaire alors d'inventer la chevalerie et de donner des défenseurs aux faibles, c'est que les faibles étaient broyés sous une oppression sans pareille, c'est que les villages étaient mis à rançon, que les routes n'étaient pas sûres, et cela par le fait des seigneurs... et des chevaliers.

III

Parmi les chevaliers du temps d'Innocent III, il faut réserver une place spéciale à ceux qui étaient moines. — L'esprit monastique n'avait pas pu ne point prendre alors un prodigieux élan; dans cette société tout imprégnée de cléricalisme, le couvent apparaissait comme l'échelle visible du ciel, comme le moyen assuré de la perfection. Les ordres religieux ne se multiplièrent pas seulement à l'infini, ils revêtirent un caractère actif et pour ainsi dire militant qui faisait contraste, soit avec la vie contemplative des monastères orientaux, soit avec les allures pacifiques des bénédictins, ces premiers moines de l'Occident. Les grandes créations qui marquent le commencement du XIIIe siècle ont un but, ou tout au moins un résultat différent. Les Dominicains et les Franciscains, quoique animés par deux tendances aussi opposées que l'étaient celles de leurs fondateurs, se trouvent appelés les uns et les autres à une activité extérieure : au travail de la prédication et de la confession, sans parler de l'horrible besogne qui échut aux Dominicains en leur qualité d'inquisiteurs.

Tout cela, Messieurs, les prêcheurs comme les mystiques, combattait sous les ordres du pape et accroissait son autorité. Les moines étaient ses sol-

dats. Mais il y en avait dans le nombre, je vous l'ai dit, qui méritaient le nom de soldats au sens propre et simple du mot. Il manquerait qnelque chose, n'est-ce pas, au moyen âge, si l'on n'y voyait apparaître le soldat-moine. Quand j'aperçois là ces innombrables bandes de guerriers dont la robe blanche est marquée d'une croix rouge et qui portent à leur côté une large épée bien aiguë et bien tranchante, alors je dis : l'époque a trouvé son vrai symbole, la confusion des deux domaines est arrivée à sa perfection, le principe païen n'a plus de progrès à accomplir.

Les chevaliers du Temple et les chevaliers teutoniques existaient depuis longtemps en Palestine, mais le moment où nous sommes arrivés est marqué par leur transplantation en Europe. Il fallait à l'Église romaine une milice armée du glaive proprement dit, il lui fallait des croisés permanents. D'ailleurs les expéditions du nord de l'Europe exigeaient cette classe d'évangélistes. On eut soin de l'accroître encore. Aux templiers et aux teutoniques on ajouta les chevaliers de Christ ou chevaliers porte-glaives. C'était toujours la même organisation et la même règle : le célibat, la vie conventuelle, le vœu de combattre les ennemis de la foi.

A peine établis dans l'Occident, les templiers arrivèrent à cette prospérité scandaleuse qui acheva de corrompre leurs mœurs et qui fut la première cause de leurs désastres. Leurs commanderies et bailliages s'élevaient à neuf mille. Leurs maisons étaient des maisons de banque ; quand on avait à transmettre des fonds, on les priait de s'en charger. — Vous savez la fin ; vous savez ces cinquante-quatre bûchers dressés

sous les murs de Paris. Le jour où on les alluma, le moyen âge touchait à son terme. Nous n'en sommes pas encore là, Messieurs; le temps d'Innocent III n'est pas celui de Philippe-le-Bel.

Sous Innocent III, les ordres militaires se multipliaient. L'Espagne créait ses chevaliers de Saint-Jacques, tandis qu'à l'autre bout de l'Europe les chevaliers teutoniques, absorbant les autres ordres, opéraient à grands coups de lance la difficile *conversion* des Prussiens. Le procédé semblait fort naturel alors; la croisade était le moyen universel. Pourquoi ne pas l'appliquer aux missions?

D'autres missions, je me hâte de le dire, avaient eu lieu dans quelques-uns des siècles antérieurs. Augustin et ses moines, qui du moins n'étaient pas armés, avaient été envoyés en Angleterre; et plus tard, Colomban, Gall, Wilibrod, Boniface avaient porté leurs pas en Allemagne et en Suisse. Plus tard encore, Adalbert avait courageusement abordé la Prusse et la Lithuanie. Sans doute la force matérielle était maintes fois intervenue au milieu de ces travaux, et Charlemagne, en particulier, avait secondé à sa façon les missions romaines de la Saxe. Cependant il y avait eu aussi bon nombre de missionnaires auxquels, malgré leurs erreurs énormes, nous ne pouvons refuser notre sympathie et notre respect. Le sang qu'avaient versé plusieurs d'entre eux, c'était le leur, et non celui de leurs prosélytes. Les choses ne se passent plus ainsi sous Innocent.

Déjà, un demi-siècle auparavant, le premier margrave de Brandebourg n'avait achevé de convertir la Saxe septentrionale qu'en achevant de la conquérir.

Ses évangélistes avaient été des croisés, envoyés par le célèbre Bernard, abbé de Clairvaux.

Les ducs de Saxe, les rois de Danemark, les évêques d'Upsal avaient marché dans la même voie. Les païens se défendaient vaillamment; on les massacrait, on les contraignait au baptême, on leur demandait des otages comme garantie de leur sincérité dogmatique, on fondait ensuite dans leur pays des églises et des couvents qui devaient servir de forteresses.

L'Esthonie avait été dévastée; la Livonie résistait encore. Des croisades furent prêchées contre elle. Enfin, comme le secours essentiellement temporaire des croisés ne pouvait suffire, les évêques de Riga, qui joignaient à ce titre celui de seigneurs de Livonie, se virent contraints d'appeler les chevaliers porte-glaives et de leur céder une partie de leurs fiefs.

De ce moment, les moines armés se trouvent à la tête de la mission septentrionale.

Les chevaliers porte-glaives ajoutaient à leurs domaines tout ce qu'ils arrachaient au paganisme. L'Évangile — ou ce qu'on appelait ainsi, je regrette d'avoir employé ce nom — était devenu purement et simplement une occasion de conquête. Bien plus, c'était une occasion de servitude; les chevaliers ne craignaient pas de réduire en esclavage ceux qu'ils soumettaient à l'Église romaine : ils faisaient des chrétiens pour avoir des serfs.

A leur tour cependant les chevaliers porte-glaives se trouvèrent insuffisants ; il fallut de nouveau fortifier les missions armées. Alors apparaît sur le théâtre de la lutte l'ordre célèbre des chevaliers teutoniques. Ceux-ci absorbèrent tous les autres ; ils furent les

vainqueurs et les conquérants de la Lithuanie et de la Prusse.

La Prusse fut le plus énergique champion du paganisme et de l'indépendance. Sur sa résistance indomptable s'étaient usés les efforts et des chevaliers porte-glaives, et de l'ordre du Christ, et de diverses croisades. — Les chevaliers teutoniques étaient des adversaires bien autrement redoutables.

Ils prirent leurs précautions, selon l'usage de ces moines voués à la défense désintéressée de l'Évangile. Ils exigèrent des donations, des garanties, la souveraineté réelle des pays qu'ils rendraient chrétiens.

La *mission*, Messieurs, n'était pas terminée, tant s'en faut, lorsque Innocent III descendit dans la tombe. Au milieu de vicissitudes sanglantes, cette évangélisation se prolongea presque jusqu'à la fin du treizième siècle. Alors seulement, maîtres d'un pays que leurs guerres et leur dur despotisme avaient transformé en désert, les grands-maîtres de l'ordre teutonique se trouvèrent souverains de la Prusse. La Prusse était chrétienne!

IV

Je vais maintenant, Messieurs, vous conduire à l'autre extrémité de l'Europe. Nous y retrouverons la croisade ; mais là du moins elle reprend son rôle na-

turel, il s'agit de combattre les Maures et non de convertir les idolâtres.

C'était en Espagne que se rencontraient depuis des siècles les forces de l'islamisme et celles de l'Occident. Sans doute la puissance des Maures y était bien affaiblie depuis que la chute du califat de Cordoue avait amené le partage de ses provinces entre un grand nombre de chefs différents; toutefois cette puissance semblait renaître lorsque l'un des chefs parvenait à dominer. Alors un vrai péril menaçait, sinon l'Europe, du moins les petites monarchies chrétiennes de l'Espagne.

Telle était la situation en l'année 1212. Une invasion redoutable se préparait du côté des Maures. — Aussitôt la croisade fut prêchée partout. Innocent ne se contenta pas des mesures ordinaires; il ordonna des processions solennelles et prit part en personne à celle qui parcourut les rues de Rome pour obtenir la victoire des chrétiens.

On parlait de troupes innombrables arrivées d'Afrique dans le but de renforcer le chef des Maures, Mohamed-ben-Nasser. Le débarquement avait, dit-on, duré quinze jours. Certain de la victoire, Mohamed avait brûlé ses vaisseaux. Il s'agissait d'une rencontre décisive, la plus décisive qui eût eu lieu en Espagne depuis l'arrivée d'el Taric. Serait-ce une nouvelle défaite de Xérès? Serait-ce une revanche? L'Espagne serait-elle mahométane ou chrétienne?

En pensant à la gravité de la lutte, nous ne pouvons nous étonner de voir tant de croisés accourir au secours du vaillant Alphonse, roi de Castille. Ils venaient guidés par des seigneurs et par des évêques.

La plupart cependant n'arrivèrent pas à temps; la grande bataille avait été déjà livrée et gagnée par Alphonse dans les plaines à jamais célèbres de Las Navas de Tolosa.

Les Sarrasins se croyaient sûrs du succès. Leurs bandes innombrables entouraient la tente rouge de l'émir al Mumemin. — Cependant, vers minuit, le cri des hérauts d'armes avait retenti dans le camp d'Alphonse : « Levez-vous pour le combat du Seigneur! » On avait célébré la messe, entendu les confessions, distribué l'absolution à tous. On marcha à l'ennemi.

L'émir était là, revêtu du manteau noir des Almohades, l'épée au côté et le Coran à la main. Une chaîne était tendue en avant de ses troupes, et les fantassins des premiers rangs étaient liés entre eux, pour ne laisser aucun moyen de fuir. Les chevaliers marocains, désireux de montrer leur bravoure, s'étaient décidés à combattre à pied. Du reste, la cavalerie était immense; il y avait des Bédouins, une armée de chameaux. Ce n'étaient pas seulement deux nations, c'étaient deux civilisations qui allaient se heurter.

Un moment les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon se crurent perdus. Les chevaliers de Calatrava semblaient épuisés et quelques croisés reculaient. « Nous mourrons ici tous ensemble! » s'écria Alphonse. « Non, répondit l'archevêque de Tolède, mais ici vous triompherez de vos ennemis. » En avant donc! repartit le roi, et par un dernier effort il changea le sort de la journée. La chaîne fut rompue ou franchie, la déroute des Maures commença. Alors aussi commença le carnage; il est triste de dire qu'au

nombre des tués figurent quinze mille femmes sarrasines!

Les richesses que contenait le camp étaient incalculables. Jamais les montagnards du nord et du centre de l'Espagne n'avaient rêvé de pareils trésors. Ils retournèrent chez eux en triomphe. La victoire de Las Navas avait brisé pour toujours la puissance des Maures.

V

Si la croisade eut de si beaux résultats en Espagne, c'est qu'elle n'y était pas seule. Elle s'y appuyait sur une résistance nationale. A vrai dire même, les croisés ne jouèrent qu'un faible rôle dans la courte et décisive campagne que je viens de vous raconter. Beaucoup étaient en retard; d'autres s'étaient querellés et avaient refusé de marcher avec les trois rois; les vrais vainqueurs de Las Navas sont les Espagnols.

Il importait d'autant plus, Messieurs, de vous présenter cette remarque, que la croisade, partout où elle s'est trouvée seule, n'a pas brillé dans ses rencontres avec les infidèles. Elle a eu de brillants faits d'armes, des coups de main hardis et heureux, de rapides fortunes; mais les revers n'ont jamais tardé et le résultat définitif a toujours été des plus minces. C'est ce qui ressortira du rapide tableau que j'ai à vous présenter maintenant.

Les croisades orientales ont duré un siècle et demi, un siècle avant Innocent, un demi-siècle après lui. Placé en ceci comme en tout au sommet du moyen âge, Innocent arrive au moment précis où les grandes croisades sont terminées — celles de Godefroy, de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste, — et où va commencer le mouvement de décadence qui aboutira aux malheureuses expéditions de Louis IX. Ce mouvement de décadence se prononçait déjà fortement, nous le verrons, du temps d'Innocent III. Toutefois l'idée était encore entière, dominante ; elle remplissait les imaginations, elle formait le centre des préoccupations de l'Église romaine, et Innocent lui-même n'eut pas de plus vif souci pendant son règne que de conquérir le sépulcre de Jésus-Christ. Il provoqua la dernière des grandes croisades ; nous verrons quel en fut le résultat.

Vous savez l'origine des croisades. — Les pèlerins affluaient en Palestine, car le voyage de Palestine effaçait tous les péchés. On se rendait à Jérusalem par centaines et par milliers. Le grand pèlerinage de la Mecque peut à peine donner aujourd'hui l'idée de ces expéditions : tel évêque du onzième siècle conduisit jusqu'à sept mille pèlerins à la fois.

Pierre l'Ermite avait été au nombre des pèlerins. Il vint raconter leurs misères et l'insolence des musulmans. Chargé par le pape Urbain II de prêcher la première croisade, il parcourut l'Europe, pieds nus, ceint d'une corde, le crucifix à la main. A sa voix, les populations se soulevèrent, l'idée de conquérir le saint sépulcre prit corps, et la fin du onzième siècle vit distribuer les premières croix rouges au concile de Clermont.

J'ai déjà dit quels priviléges étaient assurés aux croisés : l'absolution générale, la protection de l'Église, l'exemption de toute redevance féodale, la franchise de la taille, la suppression des dettes. On se précipita en foule.

Une première armée de plus de cent mille hommes alla périr sous les ordres de Gauthier Sans-Avoir, avant d'avoir même posé le pied en Asie. Pierre l'Ermite arriva un peu plus loin, jusqu'à Nicée ; mais là aussi s'anéantit cette tourbe indisciplinée, qui avait peu combattu les musulmans et qui en revanche avait égorgé beaucoup de Juifs.

Vient alors la première croisade régulière, la seule qui ait réussi à entrer dans Jérusalem.

La croisade de Louis le Jeune échoua. Celle de Philippe-Auguste et de Richard n'aboutit qu'à de beaux coups de lance et à de scandaleuses dissensions.

Tel était l'état des choses, lorsque Innocent ceignit la tiare. On se querellait beaucoup en Asie, mais on n'y faisait guère autre chose. Les expéditions saintes n'avaient pas tardé à prendre le caractère le plus mondain. On y menait des meutes et des faucons ; on y célébrait des tournois, on y jouait des armes, des chevaux, et quand on le pouvait, des provinces. Les excès de la table et les débauches les plus grossières se produisirent bientôt. Il fallut essayer de diminuer l'escorte de femmes chrétiennes et musulmanes qui encombraient les camps. On eût dit, écrit un chroniqueur, « que l'enfer avait préparé des logements en Judée pour tous les crimes et pour tous les vices. »

Vous ne serez pas surpris si je vous dis, Messieurs,

qu'au milieu de pareils désordres le zèle s'était refroidi. Excepté pour les expéditions qui offraient des chances de fortune rapide, il devenait difficile de recruter des croisés. On commençait à ne plus vouloir ni aller en personne, ni payer en faveur de ceux qui allaient. Même les moines de Cîteaux, qui étaient les grands prédicateurs de croisade, consentaient bien à parler, mais refusaient obstinément de dénouer les cordons de leur bourse. Innocent s'épuisait en efforts, multipliait les priviléges et imposait à tous les pécheurs la pénitence de la croisade.

Il faisait mieux encore : il convoquait le concile général de Latran ; il prophétisait. A l'entendre — et les partisans de l'infaillibilité papale feront bien d'examiner cette prophétie — la puissance de Mahomet touche à sa fin, car c'est elle qui est la bête de l'Apocalypse, elle doit durer six cent soixante-six ans, et six cents ans se sont déjà écoulés.

Les gens expérimentés branlaient la tête et ne bougeaient guère ou ne bougeaient que pour gagner des fiefs. — Mais l'enthousiasme existait encore dans les classes les plus ignorantes. Sous Innocent III, il envahit tout à coup les enfants. Ce pape illustre, dont l'unique croisade, nous le verrons, fit la conquête de Constantinople et de la Grèce chrétiennes, vit des troupes immenses de jeunes garçons et de jeunes filles s'enrôler pour la Terre sainte.

Un jeune berger, nommé Étienne, se met à parcourir les villes et les bourgs en chantant : « Seigneur Jésus, aide-nous encore à conquérir la vraie croix ! » Son exemple est contagieux. D'autres prédicateurs du

même âge suivent son exemple dans d'autres provinces. Aussitôt les enfants des deux sexes accourent de tous côtés. En France, en Allemagne, deux armées enfantines se forment ainsi. Entourant leur chef Étienne, que portait un char magnifique, les enfants français arrivèrent processionnellement à Marseille. Des navires les prirent à bord ; les uns périrent dans d'affreux naufrages, les autres furent vendus comme esclaves aux Turcs.

La seconde armée d'enfants, celle d'Allemagne, n'eut pas un sort beaucoup plus heureux. Elle parcourut toute l'Italie; puis dans l'impuissance d'aller plus loin, elle se dispersa, elle périt de misère. Bien peu retournèrent dans leurs familles.

Innocent les loue sans réserve. « Ces enfants nous font honte. Pendant que nous sommes endormis, ils partent avec joie pour recouvrer la Terre sainte. »

VI

La croisade des enfants ne pouvait consoler Innocent III du sort qu'éprouvait la croisade des hommes faits. A-t-il pressenti jusqu'à un certain point les échecs qui se préparaient ? A-t-il éprouvé dans une certaine mesure cet amer désappointement que rencontra Bernard, lorsque la croisade qu'il avait prêchée — avec accompagnement de miracles — aboutit à une hon-

teuse retraite? Un instinct secret vint-il l'avertir, au milieu de sa toute-puissance, que son entreprise préférée était vermoulue, qu'elle s'écroulerait bientôt, que cinquante ans après lui il n'en resterait plus rien, et que la rencontre de l'Europe et de l'Asie laisserait l'islamisme absolument intact? Cette impuissance définitive qui est la conclusion et aussi la condamnation des croisades, se dévoila-t-elle quelque peu à ses regards perçants? Je l'ignore, ou pour mieux dire, je ne le pense pas. Innocent eut des douleurs à ce sujet; il n'eut pas de découragement. Il vécut et mourut, j'en suis sûr, avec toutes ses illusions.

Cependant sa croisade, à lui, avait eu une étrange fortune. Elle avait trompé ses espérances, elle avait échappé à sa direction.

Embarqués à Venise, les croisés que conduisait le comte Baudoin avaient été entraînés à se détourner une première fois de leur route pour prendre Zara. Ne fallait-il pas payer les Vénitiens qui fournissaient leurs navires! faute d'argent, c'est en provinces qu'on les soldait.

Mais maintenant que Zara est pris, ils vont sans doute cingler vers la Palestine! Non, Venise et son doge, le vieil aveugle Dandolo, ont d'autres visées. Venise, qui possède une portion des rues de Constantinople et qui jouit dans tout l'empire grec d'immenses priviléges, Venise a vu sa position menacée. Or, voici qu'une des révolutions de palais si fréquentes en Orient vient fournir aux plans de Venise le prétexte ou l'occasion. Isaac l'Ange a été détrôné et privé de la vue par son frère. Le fils d'Isaac arrive au camp des croisés. Il sollicite leurs secours; il leur promet

d'immenses récompenses ; il fait entrevoir un grand résultat religieux, la réunion de l'Église grecque à l'Église latine.

Et voilà, Messieurs, comment il se fit qu'au lieu de partir pour Saint-Jean-d'Acre, la flotte des croisés cingla vers le Bosphore.

Vous n'attendez pas de moi un récit qui se trouve partout. — La vaillance des croisés fit des miracles. Non-seulement ils prirent Constantinople, mais ils la prirent deux fois : une fois pour l'empereur détrôné, une fois pour eux-mêmes.

Les promesses qu'on leur avait faites n'ayant pas été tenues, ils remontèrent bravement à l'assaut d'une ville immense et se payèrent de leurs propres mains par un pillage auquel on ne peut comparer dans l'histoire que celui de Rome par Alaric.

Puis, quand ils furent gorgés de butin, ils se mirent à partager les provinces. Baudoin fut empereur, le marquis de Montferrat reçut le royaume de Thessalonique, les moindres seigneurs eurent des fiefs, les prêtres et les moines eurent des abbayes et des évêchés.

Vous comprenez, en effet, Messieurs, que la réunion des deux Églises devait être le premier fruit de la nouvelle conquête. On réunit donc, ou plutôt, on déposséda ; et tandis que le vrai patriarche grec allait siéger à côté du véritable empereur grec en Asie-Mineure, tandis que le peuple grec tout entier repoussait le clergé du pape avec cette énergie qui ne s'est démentie à aucune époque, on installa un patriarche, des archevêques, des évêques que repoussait la population ; on introduisit la langue, les

cérémonies latines. On s'imagina ainsi que l'œuvre était accomplie. — Elle s'écroula au premier souffle.

Elle ne s'écroula pas seule. De toute cette aventure merveilleuse de tout cet empire si brillamment improvisé, il ne devait rien rester. Les discordes intestines éclatèrent à Constantinople comme en Palestine; les croisés combattirent les croisés; ceux qui jugeaient que leur part n'avait pas été assez forte cherchaient à l'accroître l'épée à la main.

Mais bientôt survinrent d'autres périls. Les Bulgares d'un côté, les Grecs de l'autre, attaquèrent le nouvel empire. Baudoin tomba prisonnier aux mains de Johannice, roi des Bulgares, il expira au milieu des tourments. Son frère Henri, qui lui succéda, eut à lutter contre les empereurs grecs établis à Nicée.

Je m'arrête, Messieurs. Je ne vous présente pas le récit des événements qui ont signalé le règne d'Innocent III — comment le présenter en trois séances? — je cherche à indiquer les faits principaux, à en fixer la couleur et la physionomie, à préparer ainsi, par une étude consciencieuse qui s'attache essentiellement aux principes, le jugement que nous aurons à porter ensemble sur le moyen âge.

Notre sujet d'aujourd'hui, ce sont les croisades. Or, après vous avoir fait suffisamment connaître les croisades missionnaires du nord de l'Europe, celle d'Espagne, celles de Palestine et de Constantinople, il me reste à vous entretenir de la plus célèbre, de celle qui a le plus de droits à notre attention : je veux parler de la croisade dirigée contre les Albigeois. Là, Messieurs, mieux encore qu'ailleurs, nous apprécierons le principe païen qui met le glaive aux mains de l'Église.

VII

Avant de nous occuper de la croisade albigeoise, sachons ce que sont les Albigeois ; ou plutôt, étudions la grande question des dissidences du moyen âge. Vous me retrouverez ici tel que vous me connaissez, décidé à éviter tout roman, cherchant la vérité seule, croyant à la vérité.

La tentation serait forte, Messieurs, de transformer en chrétiens, voire en protestants, tous ceux qui se sont séparés alors de cette tyrannique Église romaine, tous ceux qui se sont élevés contre son matérialisme religieux, contre son clergé insolent et corrompu, contre son unité forcée, contre ses persécutions et sa suprématie papale. La tentation est forte ; mais nous n'y céderons pas. Comme nous avons évité de calomnier les papes, nous éviterons d'idéaliser leurs ennemis.

Il y a eu, parmi les dissidents du moyen âge — et les Albigeois nous forceront à cet aveu — il y a eu des erreurs parfois grossières, de déplorables déviations. A côté des vrais chrétiens, des chrétiens évangéliques, dont la vue procure un délicieux rafraîchissement, on rencontre là des sectes dont la probité historique ne permet certes pas d'admirer toutes les tendances. Mais voici ce qu'elle permet et ordonne de dire à leur sujet :

En premier lieu, les sectes même les moins fidèles à l'Évangile méritent la sympathie en ceci qu'elles protestent au nom de la conscience humaine ; grâce à elles, le monde christianisé connaît ce que le monde antique ne connaissait pas, les réclamations de la foi individuelle. Cette foi, même égarée, est un acte, est une manifestation de vie. Le paganisme n'a ni sectes ni hérésies ; il méprise trop la vérité pour cela, la religion des ancêtres et de la nation lui suffit toujours.

En second lieu, il ne faut pas oublier ce qu'était le milieu où se produisaient les sectes du moyen âge. Leurs égarements, pour être juste, il faut les porter en grande partie au compte de l'Église dominante. C'était elle qui avait fait le vide dans les intelligences et dans les âmes ; c'était elle qui avait abaissé le niveau moral ; c'était elle qui avait supprimé la Bible. Or, que pouvaient faire de pauvres gens qui, cherchant à se dégager du joug écrasant de Rome, étaient forcés de vivre sur le fond commun des idées mises par Rome dans la circulation ? L'Église du pape, on peut le dire, est responsable, non-seulement de ceux qui lui sont restés fidèles, mais aussi de ceux qui s'en sont séparés. Leur ignorance est de son fait, leurs tendances ascétiques et monastiques sont de son fait. C'est à elle qu'il convient de s'en prendre, si, en protestant contre l'uniformité, ces sectes n'ont pas atteint la vérité. C'est à elle qu'il convient de s'en prendre, si elles ont succombé sous le poids de cette ignorance religieuse incomparable qui caractérise le moyen âge. C'est à elle qu'il convient de s'en prendre, si obligées de se cacher, d'agir à la façon

des sociétés secrètes, elles ont participé à la nature des sociétés secrètes, dans le sein desquelles s'établit presque toujours une fermentation d'idées fausses et de tendances bizarres.

Voilà ce qu'il importe de ne pas perdre de vue; voilà l'excuse, non la justification complète des sectes égarées dont j'aurai à vous entretenir. — Leur justification ne sera pas complète, car Dieu ne condamne personne à l'erreur; avec son secours, on peut toujours revenir à l'Évangile. La preuve en sera devant nos yeux, puisque, à côté des sectes égarées, nous aurons la joie de rencontrer des sociétés de chrétiens, de chrétiens fidèles, qui en s'éloignant de Rome se sont résolûment rapprochés des apôtres.

Des chrétiens, Messieurs, des chrétiens simples et scripturaires! que cela fait de bien à rencontrer au douzième siècle, entre la religion du pape et l'égarement des Albigeois! Qu'il serait doux — je vais plus loin — de chercher ces vrais chrétiens, non-seulement chez les Albigeois, cela va sans dire, mais dans l'Église du pape! Il y en a eu là, et beaucoup, soyez-en sûrs. C'est notre privilége de retrouver ainsi des frères et dans les fidèles communautés vaudoises, et parmi les martyrs ignorants du catharisme, et même parmi les croisés, que sais-je? parmi les inquisiteurs et les bourreaux. Partout, en dépit des erreurs, des fausses doctrines, des pratiques grossières, partout apparaissent des âmes simples, qui sentent leur misère et regardent au Seigneur Jésus.

J'avais besoin de faire ces réserves. Disons mainte-

nant ce qu'a été l'immense bouillonnement des sectes au douzième et au treizième siècle.

Et que ce mot de sectes ne vous scandalise pas, Messieurs. A Dieu ne plaise, qu'adoptant la phraséologie reçue, je flétrisse ainsi d'un seul coup quiconque se sépare de Rome! Rome est à la fois la secte et l'hérésie par excellence. Mais, à côté de cette monstrueuse secte romaine, il faut bien reconnaître que d'autres sectes ont paru. Il faut le reconnaître, sauf à éviter l'emploi d'une désignation qui blâme, là où nous retrouvons quelque trace précieuse de l'Évangile et de l'Église.

Je vous parlais du bouillonnement qui éclate au douzième siècle. La pensée humaine, en vain comprimée, cherche alors — c'est la gloire du christianisme — à se frayer une issue, quoi qu'il en coûte. On n'est pas parvenu à la tuer. Elle s'agite et semble préluder aux mouvements décisifs du seizième siècle. Elle parcourt déjà le cycle entier des doctrines, depuis la doctrine purement négative et rationaliste jusqu'à la doctrine évangélique, en passant par le dualisme et par le mysticisme.

Il existe, Messieurs, quelques traits généraux qui caractérisent ce vaste mouvement et constituent son unité. En écartant ce qui est purement philosophique et ne rentre pas dans notre sujet, — le panthéisme d'Amaury de Chartres et de David de Dinant — nous avons devant nous les mystiques, les partisans d'Arnaud de Brescia, ceux de Pierre de Brueis et d'Henri, les Vaudois, les Albigeois; et la vue d'ensemble que nous jetons sur eux tous nous fait saisir la

pensée principale qui provoquait les secousses religieuses du moyen âge.

Cette pensée, c'est avant tout une réaction contre le clergé. Si le moyen âge est la société-clergé, les dissidences du moyen âge sont avant tout anti-cléricales. L'orgueil des ecclésiastiques, leur opulence, leur dépravation, voilà une des préoccupations dominantes du temps. La conscience d'alors est surtout blessée de ce côté-là.

Un certain instinct du sacerdoce universel commence à se faire jour. En repoussant les prêtres malhonnêtes gens, on en vient à comprendre que les vrais chrétiens sont tous de vrais prêtres. De là ces laïques qui se risquent à prêcher, à distribuer la Cène. Pourquoi le Saint-Esprit ne mettrait-il pas les plus humbles en état d'administrer les choses saintes?

Chez plusieurs, ce sentiment allait jusqu'au rejet de toute cérémonie extérieure; l'horreur du matérialisme sacramentel est parfois poussée jusqu'à une spiritualité extrême qui fait penser aux quakers. Alors il n'y a plus ni cène ni baptême.

Mais ce qui domine chez tous, on peut l'affirmer, c'est la tendance ascétique. Contre le clergé, le moyen âge n'a presque jamais su inventer autre chose que des moines. Ce sont des moines sous diverses formes; c'est toujours l'austérité, la pauvreté, la perfection cherchée en dehors de la vie commune. Chez les mystiques, chez les sectaires, chez les évangéliques même, nous retrouvons à des degrés divers cette tendance monastique. Il semble que les hommes d'alors, révoltés par la mondanisation de l'Église romaine, n'aient su trouver d'autre refuge que le cou-

vent. On renonce à tous les biens, on se voue au célibat, on marche pieds nus ; aussitôt on est écouté, entouré, accueilli. Les richesses ont perdu l'Église ; on veut la sauver par l'indigence.

Vous voyez, Messieurs, ce qu'il y a d'honorable dans une tendance pareille, et aussi ce qu'il y a de faux, d'incomplet. Que nous sommes loin encore de cette grande morale chrétienne, si simple, si vraie, si vivante, attaquant les problèmes par le dedans et non par le dehors, changeant l'homme sans le mutiler, imprégnant de la séve et de l'esprit de l'Évangile tous les actes, tous les devoirs, toutes les relations, toutes les affections de la vie !

Le moyen âge, dans ses plus nobles efforts, a rarement su revenir jusque-là. Les Vaudois eux-mêmes n'échappent pas à la contagion universelle. On cherchait son refuge dans des engagements, dans des vœux, dans des renoncements exceptionnels ; on ne connaissait plus les grandeurs, les saintetés, les héroïsmes de l'existence commune.

Tel sont, Messieurs, les traits généraux que je remarque dans les dissidences, si diverses d'ailleurs, du moyen âge. Elles s'élèvent toutes à la fois contre le clergé et contre l'existence commune, elles sont anti-cléricales et monastiques.

Ai-je besoin d'ajouter qu'avec un tel esprit, la prédominance du dualisme chez plusieurs ne présente rien d'étrange ? Le dualisme est au fond de tous les monastères. Tout moine fait profession de penser un peu que la matière est le mal, qu'on devient parfait par la pauvreté et par le célibat. Nous ne serons donc pas trop scandalisés et surpris, quand nous verrons

les Albigeois ou Cathares arriver parfois au dualisme proprement dit, dont ils avaient trouvé le principe dans l'Église même du pape. — On a beaucoup cherché à établir leur généalogie orientale; on aurait mieux fait peut-être de regarder autour d'eux. Ils sont moins les successeurs des Bulgarès et des Bogomiles, que les produits naturels du catholicisme romain. Mais je ne veux pas anticiper. Poursuivons la revue rapide des dissidences.

Celle des mystiques est plutôt morale qu'ecclésiastique. On peut même affirmer que ce qui a donné au mysticisme du moyen âge une importance que le mysticisme ne reconquerra jamais, c'est précisément cette circonstance qu'alors la rupture ecclésiastique se concevait à peine. Rome était tellement *l'Église*, que les plus hardis n'abordaient guère la pensée de se séparer d'elle.

De là une disposition à rechercher l'Église invisible, à dédaigner tout ce qui est visible, à vivre d'une vie d'extase et de contemplation. Pour échapper aux révélations de l'Église romaine, il n'y a que deux moyens : reprendre en main la révélation des Écritures, ou recourir à la révélation intérieure. Les mystiques ont fait l'un et l'autre, mais l'un beaucoup plus que l'autre. S'ils ont maintes fois contribué, rendons-leur cette justice, à ramener les âmes vers les sources jaillissantes de la Bible, si sous ce rapport et sous beaucoup d'autres ils ont paru être les précurseurs de la Réforme, ils se sont détournés bien plus souvent encore vers l'inspiration, vers la religion intuitive et de sentiment.

Tout les y poussait. D'abord il est moins difficile de prendre ce chemin que celui de la fidélité scripturaire ; Rome, qui a beaucoup supporté de la part des mystiques, n'a rien supporté de la part des disciples de la Bible. Et en cela elle a cédé à un instinct très-juste, elle a compris où était pour elle le véritable danger.

Le mysticisme est impuissant ; cherchez ce qu'il a enfanté, vous ne trouverez rien. Bien digne de sympathie assurément si on le compare au matérialisme religieux contre lequel il a réagi, expression incontestable de besoins élevés, supérieur de tous points au catholicisme qui l'environne, qu'il semble petit lorsqu'on le rapproche des Vaudois ! Comme elle éclate alors la différence qui existe entre le christianisme du sentiment et le christianisme de l'Écriture, lequel, pour le dire en passant, produit un sentiment et un amour cent fois plus réels, plus actifs et plus profonds !

Néanmoins, les mystiques du douzième et du treizième siècles, préparant la voie aux mystiques bien autrement illustres du quinzième, ont été une lumière au milieu des ténèbres que nous traversons. Leur « douce doctrine, » comme on l'appelait, est une nourriture plus substantielle que les chapelets, que les pratiques, que *l'opus operatum*.

Quoique ces nobles âmes restent souvent attachées aux pratiques et à l'efficacité sacramentelle, cependant pour elles, le centre du christianisme est ailleurs. Elles le placent plus haut. L'intuition, à défaut de la Bible, leur fait chercher le culte en esprit et en vérité Sur leurs traces, nous retrouvons quelque

chose du Dieu d'amour, nous respirons quelques parfums de l'Évangile. — Grande jouissance, Messieurs, quand on se sent serré entre le salut mécanique des prêtres et la science scolastique des universités!

Les universités, au reste, avaient, elles aussi, leurs mystiques. On sait ce que fut à Paris l'illustre école du cloître Saint-Victor. Les Hugues de Saint-Victor, les Richard de Saint-Victor, tous les *Victorins*, en un mot, professaient à l'envi cet « intellect du cœur, » qui, par quelques côtés, fait penser au mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

Ce qui n'était d'abord qu'une tendance devint bientôt une société, une petite Église dans la grande. Les « amis de Dieu » se répandirent partout; leur nombre était tel, qu'en allant des bords du Rhin à Milan, ils pouvaient loger tous les soirs chez des frères.

Rien ne contribua plus à développer les tendances mystiques que la fondation des Franciscains. François d'Assise lui-même, inspiré, extatique, souvent égaré, mais conservant dans sa demi-folie un caractère de touchante douceur, personnifiait sur bien des points ces tendances. L'ordre fondé par lui resta comme imprégné de son esprit. Si beaucoup de Franciscains devinrent les agents du pape et envahirent avec arrogance les droits du clergé séculier, d'autres se laissèrent aller sur une pente très-différente; ils rêvèrent de « la religion du Saint-Esprit » et se trouvèrent bientôt à mille lieues des papes, des évêques, de l'Église romaine.

La direction dont je parle fut suivie par le général

même de l'ordre, Jean de Parme, auteur d'un livre alors célèbre : *L'Évangile éternel*. Ce livre annonçait que la religion du Père avait régné jusqu'à Jésus-Christ, que la religion du Fils avait régné jusqu'au treizième siècle, mais qu'à partir du treizième siècle devait régner la religion de l'Esprit. Désormais la vérité seule, sans voiles, sans figures, sans sacrements, sans clergé ! Désormais plus de vie active ; rien que la contemplation avec ses représentants naturels, les moines mendiants ! La terre allait devenir un couvent immense ; la propriété, la famille, l'individualité allaient disparaître. Adorer, se perdre dans le grand tout, voilà le but vers lequel on s'avançait.

Il est bon, Messieurs, de montrer dans quels abîmes le mysticisme ne tarde pas à se perdre. Ces abîmes sont les mêmes dans tous les siècles, en Orient et en Occident. La religion intuitive finit toujours par aboutir au panthéisme. Il n'y a que Dieu, par sa simple et forte parole, qui puisse nous préserver à la fois des piéges grossiers de la religion mécanique et des piéges subtils de la religion sentimentale.

Jean de Parme et Joachim, son disciple, furent désavoués, mais ménagés. Bonaventure, le nouveau chef des Franciscains, représenta l'esprit mystique, avec plus de prudence et de modération. Cependant il y eut longtemps des « spirituels, » des « fraticelles, » des « frères et sœurs du libre esprit. » Beaucoup de folies furent mises en circulation ; la révélation intérieure produisit ce qu'elle est appelée à produire. Et, toutefois, lorsqu'on marche éperdu dans ce désert hideux du moyen âge, on reporte avec complaisance son regard sur quelques-unes de ces figures extatiques

qu'anime du moins un reflet des choses d'en haut.

Des mystiques à Arnaud de Brescia le contraste est grand, j'en conviens; mais les contrastes de l'histoire ont aussi leur enseignement. — Dans cet Arnaud, dont la vie est un combat et qui finit par tomber martyr sur un échafaud romain, il y a précisément tout ce qui manquait aux mystiques : l'instinct pratique, l'énergie qui passe des théories à l'application.

Pourtant Arnaud n'est pas non plus un Vaudois, malheureusement pour lui. Il est loin d'avoir atteint l'intelligence de la vérité scripturaire, telle que nous allons l'admirer tout à l'heure chez ces simples montagnards et paysans. Arnaud serait plutôt un Savonarole du douzième siècle, un Savonarole moins l'extase. Ce qui domine chez l'un et chez l'autre, c'est la virulence des attaques contre le clergé, contre les richesses du clergé, contre le rôle politique des papes. Interprète sur ce point d'une des pensées dominantes du moyen âge, Arnaud de Brescia y puisa par moments une force immense. Pendant dix années il fut, pour ainsi dire, maître à Rome, il y mit à exécution ses plans de réforme politico-religieuse, il y rétablit la république et le sénat. — Vous savez la fin.

Tout en témoignant de notre sympathie pour ces manifestations diverses d'un esprit plus évangélique au moyen âge, tout en admirant ce qu'il y a eu de véritablement admirable chez quelques mystiques et chez Arnaud de Brescia, nous avons été forcés jusqu'ici de faire beaucoup de réserves. Mais nous voici enfin arrivés à l'endroit où nous pourrons contempler

l'œuvre de Dieu dans toute son excellence et dans toute sa beauté. Voici des chrétiens, voici des frères, voici des disciples de la Bible. — J'ai nommé les Vaudois.

Ce n'est pas, Messieurs, que je veuille, même ici, accueillir des représentations exagérées. Le fait est bien assez beau, bien assez miraculeux, sans qu'on en force les proportions.

Non, les Vaudois n'étaient pas alors en possession de toutes les vérités révélées. Non, leur connaissance des dogmes chrétiens n'était pas le moins du monde comparable à celle que Dieu accorda plus tard aux réformateurs. Si l'un d'eux pouvait venir faire sa profession de foi au milieu de nous, nous serions tous, sinon scandalisés, du moins désappointés. Leur opposition originaire à Rome était essentiellement morale, elle était peu dogmatique, encore moins ecclésiastique. Loin de rompre sur-le-champ avec l'Église générale, ils commencèrent par solliciter auprès des papes l'autorisation de prêcher. S'ils se séparèrent ensuite, si leur intelligence s'éclaira graduellement sur la grande question de l'Église, ce fut par l'effet des refus qu'ils essuyèrent et que suivirent de près les persécutions. Alors ils acquirent une conscience plus vive de leur rôle et du témoignage qu'ils avaient à rendre; alors leurs attaques contre un clergé corrompu et contre ses pratiques matérialistes se transformèrent en attaques contre l'Église romaine elle-même. Et encore, ne faudrait-il pas donner a mon assertion un sens trop précis; la Réforme seule et leurs rapports avec elle achevèrent de rendre nettes la situation et la profession des Vaudois.

Mais il est un fait par lequel ils se distinguent dès le temps d'Innocent III. Ils ont la Bible entre leurs mains; ils la prennent pour règle et pour règle unique; hommes et femmes, ils la lisent et la savent souvent par cœur; ils sont les hommes de l'Écriture et non de la tradition. — Ceci est immense.

Ne reconnaissant d'autre autorité que la Bible, ils n'étaient pas parvenus sans doute à briser tous ces liens des erreurs régnantes qui les enlaçaient nécessairement. Néanmoins, en bien des choses, il leur fut donné peu à peu de s'affranchir. Écoutez, Messieurs.

Ils étaient arrivés à repousser la hiérarchie qu'ils voulaient remplacer par un gouvernement plus simple, prétendant ramener l'Église à ses formes primitives; ils rejetaient et le pape et les évêques.

Ils supprimaient la messe et prenaient la Cène sous les deux espèces.

Ils niaient la confession auriculaire et l'absolution.

Ils rejetaient pareillement et le célibat des prêtres, et l'ordination des prêtres, et l'extrême-onction, et les prières en langue latine, et les reliques, et l'invocation des saints, et le purgatoire, et la consécration des églises, et les croix, et les signes de croix, et l'encens, et l'eau bénite.

Ils rappelaient les âmes vers le seul médiateur, Jésus-Christ; vers la seule autorité, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ils étaient chastes, tempérants, probes. On ne les voyait pas dans les cabarets. Leurs plus grands ennemis louaient leur conduite et se fiaient à leur parole. Enfin, par l'effet du travail de ces premiers colporteurs dont aucune société évangélique ne soutenait les efforts, le nombre de leurs adhérents

s'était tellement accru qu'on les rencontrait partout, principalement dans le nord de l'Italie et le midi de la France.

Voilà ce que je tenais à vous dire sur les Vaudois. Il m'a semblé plus important de les décrire tels qu'ils étaient alors, que d'examiner les hypothèses fort contestables qui se rapportent à leurs origines. Descendent-ils en droite ligne et sans interruption des chrétiens apostoliques, ou même de Claude de Turin ? En bonne conscience, je ne le pense pas. Mais je pense ceci : qu'il y a toujours eu dans les contrées où on les rencontre une action sensible des vérités évangéliques. — Lorsque Valdo est venu au douzième siècle, lorsqu'il a fait traduire les Écritures, lorsqu'il a entrepris son noble travail, lorsqu'il a fondé ses associations de « Pauvres de Lyon » ou « d'ensabottés, » les doctrines vaudoises ont pris une consistance qu'elles n'avaient pas auparavant. *Vaudois* est-il venu de *Valdo* ? *Valdo* est-il venu de *Vaudois* ? Vous en déciderez comme vous voudrez, Messieurs. Une seule chose est certaine : les Vaudois et Valdo sont des frères précieux, des témoins admirables de l'Évangile ; ils sont le grand miracle du moyen âge.

On ne peut pas parler des Vaudois et ne rien dire de deux chrétiens éminents qui se rattachent à eux, sinon par un lien extérieur et formel, du moins par une évidente communauté de convictions.

Le premier, Pierre de Brueis, qui brille dès les premières annés du douzième siècle, a été un puissant, un fidèle réformateur. Sauf quelques traces de mysticisme au sujet de l'Église — et l'on sait que les réformateurs

du seizième siècle ont participé à la même erreur — il professe ouvertement des vérités qui devaient sembler bien étranges au moyen âge : — Point de clergé, point de sainteté attribuée à certains édifices, point de messe, point de baptême des enfants, point de crucifix. Il prit et brûla un grand nombre de crucifix. Lui-même fut brûlé à Saint-Gilles.

Le second, Henri de Lausanne, ne semble pas avoir été son disciple, quoi qu'on en ait dit. Pierre brûlait les crucifix; Henri marchait partout, un crucifix à la main. Malgré cette différence et quelques autres, il poursuivit au fond la même œuvre. Son influence fut un moment si grande, que Bernard de Clairvaux, l'orateur et l'oracle de son temps, échoua dans les efforts qu'il fit pour le combattre. Cependant il devait succomber et succomba, en effet, plus tard. Moins hardi que Pierre, il fut moins cruellement traité. On se contenta de l'enfermer dans un cachot, où il finit ses jours.

Et maintenant, Messieurs, il nous reste à étudier les Albigeois. Nous ne reculerons pas devant les difficultés du sujet. Toujours vrais, toujours simples, toujours décidés à écarter des deux mains le roman catholique et le roman protestant, nous éprouverons une fois de plus que tout est facile à la droiture.

Ceux qui se sont plu à supposer d'immenses populations évangéliques dans le midi de la France, ont oublié de se demander pourquoi l'Évangile avait porté là si peu de ces fruits qu'il doit produire. Quel spectacle nous offrent, au temps d'Innocent, ces belles provinces du Languedoc? Celui d'une civilisation raf-

finée et supérieure ; la liberté de l'esprit unie, hélas ! à la liberté des mœurs ; des fêtes, des chansons, une littérature déjà exquise ; et à côté, des voluptés élégantes, des prodigalités orientales. On cite telle fête de Beaucaire où les seigneurs luttèrent de folles largesses : l'un fit ensemencer un champ avec des écus, l'autre prit ses nombreux chevaux et les brûla sur un bûcher.

Sans doute ce midi si développé, si brillant, trouvait insupportable le joug que lui imposait le despotisme religieux des papes. Sans doute il méprisait profondément le clergé, très-méprisable, en effet, qui y étalait effrontément son faste et ses vices. « J'aimerais mieux être prêtre, » (*Amariou miou estre capelan*), c'était une expression proverbiale que tout le monde employait en Languedoc.

Mais tout cela, Messieurs, n'indique pas une action étendue de l'Évangile, telle qu'elle aurait été si le catharisme avait été l'Évangile. Un seul fait suffirait pour nous mettre en défiance : Ce Raymond VI, qui fut longtemps le protecteur des Cathares, Albigeois, ou Bonshommes, avait trois ou quatre femmes vivantes à la fois, grâce à ses nombreux et scandaleux divorces.

Tout était à l'avenant. En dépit de la moralité personnelle qui distinguait presque toujours les membres déclarés de l'église Cathare, ils ne pouvaient pas exercer sur les populations albigeoises cette influence énergiquement moralisatrice qui n'appartient qu'à la vérité. La vérité qu'ils possédaient en partie, était associée chez eux à des erreurs grossières qui devaient la compromettre et en paralyser l'action.

Ces erreurs se rapportaient toutes à la tendance

dualiste. — Tendance mystérieuse, Messieurs, et qui doit correspondre à un instinct bien profond de notre nature déchue, car elle a paru constamment dans les religions et les philosophies de l'antiquité pour reparaître ensuite dans l'hérésie gnostique, cette hérésie qui se transforme, mais qui paraît persister plus ou moins adoucie chez les Bogomiles et chez les nombreuses sectes manichéennes du moyen âge.

Ne nous en étonnons pas trop. Il n'y a pas de problème plus redoutable, plus insoluble — en dehors du seul Évangile — que le problème du mal. Et osons le dire, si ce problème était pitoyablement résolu par le dualisme cathare, il n'était guère mieux résolu au fond par le matérialisme catholique, par les légendes catholiques sur le diable et la possession, par le relèvement catholique au moyen de l'action magique des sacrements.

Sans admettre expressément la théorie des deux Dieux, l'un bon et l'autre méchant, l'un auteur du bien et l'autre auteur du mal, l'un créateur de l'esprit et l'autre créateur de la matière, n'est-il pas vrai qu'aujourd'hui encore le système qui identifie la matière et le mal domine réellement dans beaucoup d'intelligences? Il y domine à tel point, que la mort du corps est sans cesse assimilée au salut, à l'affranchissement de l'âme : délivrée de la chair, de la matière, l'âme se trouve pure et retourne vers Dieu qui l'a créée!

Cela étant, Messieurs, représentez-vous de pauvres gens ignorants, forcés de se cacher, luttant contre les persécutions d'une Église dominante. N'était-il pas naturel qu'ils supposassent vaguement deux Dieux,

deux religions, deux Églises : l'Église du Dieu bon et l'Église du Dieu mauvais?

En étudiant d'aussi tristes égarements, nous ne pouvons pas, je le répète, ne pas en faire peser la responsabilité, en grande partie du moins, sur le catholicisme romain. Le mal profond qu'il a causé ne se manifeste pas seulement par son influence directe; il se manifeste par les réactions qu'il provoque. Ce serait une lugubre histoire que celle de ces réactions. Elle nous montrerait que partout où l'œuvre romaine s'est accomplie entièrement, elle a engendré comme une sorte d'incapacité définitive pour le pur Évangile. Les Albigeois ne s'élèveraient pas seuls en témoignage; le dix-huitième siècle parlerait aussi. Bien plus, l'état actuel de tous les pays latins n'est-il pas là sous nos yeux? Qu'y trouvons-nous? Des incrédules.

J'ai admis, Messieurs, que les Albigeois étaient dualistes. Je l'ai admis, parce que la loyauté m'empêche de nier absolument un fait affirmé par de nombreux documents, parce que les enquêtes les plus consciencieuses de la science ont abouti à cette conclusion, parce que tous les écrits du temps établissent une distinction profonde entre les Vaudois et les Albigeois. — Cependant je ne voudrais pas rendre mon accusation trop précise et trop générale. Prenons garde de calomnier les martyrs. On aime aujourd'hui à réhabiliter les persécuteurs et à rabaisser les persécutés: c'est ce qu'on appelle l'impartialité historique. Ah! prenons garde. Il s'agit d'hommes que Rome a torturés, massacrés, anéantis jusqu'au dernier; il s'agit d'hommes dont elle a anéanti pareillement les écrits, en sorte qu'il n'en reste pas le moindre vestige.

Nous ne connaissons ces gens-là que par elle. Le portrait des victimes a été peint par les bourreaux.

Que penserions-nous du portrait de Jésus-Christ peint par les scribes de Jérusalem, ou du portrait de Paul peint par les familiers de Néron? Il y a donc ici de grandes précautions à prendre, une grande réserve à mettre dans notre langage. Les idées manichéennes, d'accord, ont eu accès chez les Albigeois et surtout chez quelques-uns de leurs docteurs; elles s'y sont manifestées en particulier par une horreur de la matière, qui rappelle les notions de perfection ascétique si universellement reçues au moyen âge. Cela est incontestable; mais ce qui doit être contesté, c'est que la plupart des Cathares, la plupart des âmes simples et vraiment pieuses qu'on rencontrait parmi les Bonshommes, eussent accepté en s'en rendant compte une théorie dualiste proprement dite. Presque tous, même parmi les *parfaits*, s'arrêtaient à la pensée de répudier un clergé corrompu et de protester contre le matérialisme romain en se détachant de tous les liens matériels. La métaphysique de la secte ou n'existait pas d'ordinaire, ou frappait peu.

N'oublions pas non plus, afin d'être justes, que les Vaudois étaient mélangés dans tout le Midi avec les Cathares. Quoique distincts et fort distincts sur des points dont l'importance est incontestable, ils ont été souvent confondus dans une même persécution. Soyez certains que la doctrine vaudoise, si élevée et si pure, n'était pas restée sans influence sur les Cathares, que beaucoup d'entre eux étaient plutôt évangéliques que manichéens.

Il se fait tous les jours de ces fusions inconscientes

dont il importe de tenir compte. J'y insiste, Messieurs, parce que bien des motifs graves m'amènent à craindre, qu'après avoir été très-prévenus en faveur des Albigeois, nous ne soyons tombés dans l'extrême opposé. Ils se sont assurément égarés en bien des choses; leur ascétisme surtout accuse une direction faussée, contre laquelle doit s'élever l'historien; mais leur manichéisme formel et universel est bien moins prouvé. Il me paraît être resté presque toujours à l'état de tendance; n'en faisons pas un système.

Voici quelques-unes de mes raisons de douter :

Comme je vous l'ai dit, aucun de leurs livres n'existe plus ; la voix des inquisiteurs se fait seule entendre.

Les rapports mêmes de ceux-ci sont presque tous vagues et ignorent souvent la base dualiste des croyances albigeoises. Il semble en ressortir que, pour les simples membres du moins, cette base n'existe pas d'une façon distincte et positive.

Rien n'est moins prouvé que le rejet par eux de l'Ancien Testament, attribué au Dieu mauvais. Il est prouvé, au contraire, qu'ils en ont possédé diverses parties. Et quant au Nouveau Testament, il se trouvait dans leurs mains, ce qu'on n'aurait pu dire des populations catholiques.

Leurs accusateurs sont forcés d'admettre qu'il y avait chez eux « des dualistes mitigés » à coté des dualistes absolus.

Leur principal crime — je ne dis pas le seul — leur principal crime n'aurait-il pas été, par hasard, l'énergie avec laquelle ils repoussaient une foule d'in-

ventions romaines ? — Ils condamnent le purgatoire, les prières pour les morts, le pouvoir temporel des papes, les richesses du clergé, tout ce qui s'éloigne de la simplicité primitive. Ils ne veulent ni ornements d'église, ni statues, ni tableaux, ni crucifix. Ils s'opposent au culte de Marie et à celui des saints. Ils remplacent la messe par la communion; ils nient avec force cette transubstantiation qui arrivait précisément alors à sa définition officielle, et cette confession auriculaire que le concile de Latran allait rendre obligatoire. Ils écartent l'idée sacramentelle de la prêtrise et contestent toute hiérarchie; ils n'établissent, comme les apôtres, que des évêques et des diacres.

N'en voilà-t-il pas assez, Messieurs, pour expliquer bien des calomnies ? et si nous tenons compte en outre du caractère religieux et moral que leurs persécuteurs même ont été contraints d'admirer chez un grand nombre d'Albigeois, ne serons-nous pas conduits à conclure en disant que ces hommes, dont on voudrait faire les représentants d'une théorie anti-chrétienne, ont été souvent et en bien des choses les champions du pur Évangile? Sans doute des erreurs considérables, tantôt latentes, tantôt plus déclarées, souillaient leur œuvre; sans doute entre les Vaudois et eux la différence était énorme; cependant l'histoire qui les transforme purement et simplement en gnostiques ou en manichéens, qui les place ainsi réellement en dehors du christianisme, cette histoire est une véritable calomnie.

A un signe certain, je le répète, nous reconnaissons chez eux la protestation évangélique plus ou moins compromise, mais réelle : les Albigeois avaient l'É-

criture; la Bible, à peine connue alors, reparaît entre leurs mains. — Ne tiendrons-nous pas compte d'un tel fait?

Après vous avoir ainsi exposé ma pensée, il est presque inutile d'ajouter que je crois peu aux filiations savantes au moyen desquelles on essaye de suivre dans tous les âges les traces du dualisme. Nous ne ferons pas, Messieurs, le voyage de Bulgarie. Nous n'irons pas visiter les Gréco-Slaves, pour leur demander l'explication de nos Cathares. Je ne vois rien chez eux qui rappelle l'Orient. D'ailleurs, en fait de doctrines, j'admets pleinement la théorie des générations spontanées. Des causes pareilles agissant sur le cœur de l'homme, qui est partout le même, ont pu provoquer en divers pays des manifestations qui se ressemblent; quelques relations ont même pu s'établir entre ceux qu'unissaient, dans une certaine mesure, les analogies de leurs tendances; tout cela a pu être, sans qu'il y ait lieu d'accepter la généalogie des Pauliciens, des Bulgares, des Bogomiles, des Patarins, des Poblicans et des Albigeois.

Quelle qu'ait été, au reste, l'origine du mouvement cathare, il faut convenir, Messieurs, que nous rencontrons là une des physionomies morales les plus bizarres que présentent les annales de l'humanité. Comment ne pas s'arrêter avec surprise devant ce mélange de gnoticisme dualiste, de monachisme ascétique, et d'évangélisme anti-romain?

De ces trois éléments, le premier, je crois l'avoir démontré, semble avoir été le moins important et surtout le moins généralement compris. Vous avez vu l'importance du dernier. Parlons maintenant de l'ascé-

tisme, qui a eu, conformément à l'esprit du moyen âge, une prépondérance marquée.

Oui, de tous les caractères de la doctrine cathare, celui qui me frappe le plus, c'est celui-là. — Les Albigeois poussaient le respect du célibat jusqu'à prononcer la dissolution du mariage lorsque le simple *croyant* devenait *parfait*, lorsqu'il recevait le *consolamentum*. Les *parfaits* étaient de véritables moines, voués à la pauvreté, au jeûne, et considérés comme revêtus — leur nom l'indique — d'une perfection exceptionnelle. Séparés du monde et de la matière, ils ne s'abstenaient pas seulement du mariage et des viandes, ils sortaient complétement de la vie commune. Ils ne pouvaient plus porter les armes, même pour se défendre. Ils se distinguaient par un costume particulier.

Ils étaient les « purs » ou « cathares » par excellence, et comme tous les simples *croyants* étaient tenus de se transformer en *parfaits* avant de mourir, il est évident que l'idée funeste de l'Église pure, presque inévitable peut-être comme première réaction contre l'Église romaine dominait l'ensemble de leur système. Les Albigeois admettaient au fond le salut par l'Église, par l'initiation, par le *consolamentum*.

Une fois ce sacrement reçu, on n'appartenait plus aux relations du monde, on ne pouvait plus ni se marier, ni posséder, ni manger de la chair, des œufs ou du lait.

C'était parmi les *parfaits*, bien entendu, qu'on choisissait les évêques et les diacres. — Mais j'en ai dit assez pour vous faire saisir l'esprit réel des Cathares. Je n'ai garde d'entrer dans les détails d'orga-

nisation. Nous avons autre chose à faire : il faut que nous voyions ce qu'a été envers eux l'application des maximes romaines sur l'emploi du glaive.

VIII

Il est affreux, le tableau que je dois vous presenter. Cette noble civilisation du Midi, elle va être écrasée, anéantie par une longue croisade de cinquante ans. C'est, à la lettre, une nouvelle invasion des Barbares.

Représentons-nous, Messieurs, ces bandes de soldats et de pillards, recrutés dans tous les coins de l'Europe, amenés par des moines et des évêques, dirigés par des légats, et qui viennent, la croix rouge sur la poitrine, le bourdon sur l'épaule, ravager les riches cités du Languedoc. On leur a promis des indulgences, sans compter les fiefs et le butin. Ils arrivent, ils dévastent, ils tuent ; et puis ils disparaissent, car le vœu ordinaire ne dure que quarante jours. Ils disparaissent, mais pour revenir, et pour revenir encore, jusqu'à ce qu'il ne reste rien à prendre, rien à tuer.

Je ne crois pas qu'il y ait eu dans le monde beaucoup de calamités comparables à la croisade albigeoise. Le Midi est demeuré écrasé sous les pieds des chevaux du Nord. Quant à la dissidence — albigeoise

ou vaudoise, il n'importe ; les massacreurs ne distinguaient pas — je vous laisse à penser ce qu'elle eut à souffrir ! Les tueries en masse d'abord, odieusement entremêlées d'actes de dévotion ; puis les persécutions de détail ; enfin, et pour couronner l'œuvre, ce que la croisade a laissé derrière elle : l'inquisition.

Je vais, Messieurs, vous raconter les faits principaux.

Le premier essai de croisade remonte à l'année même de l'avénement d'Innocent III. A peine monté sur le trône, il donna ordre aux *moines blancs* ou moines de Cîteaux de remplir leur office accoutumé. C'étaient les prédicateurs ordinaires des croisades. En même temps, le pape commandait aux princes et seigneurs du Midi « d'assister ses envoyés contre les hérétiques, de les bannir, de confisquer leurs biens, et d'user envers eux d'une plus grande rigueur s'ils persistaient à demeurer dans le pays après leur excommunication. »

Cette première tentative échoua complétement. Les princes ne proscrivirent personne, et le peuple ne prit pas les armes. — Alors le pape nomma deux légats, Pierre de Castelnau et Raoul, cisterciens comme les précédents. Ils furent bientôt secondés par Arnaud Amaury, le terrible abbé de Cîteaux.

Un autre aide, plus redoutable encore, leur fut donné : à la place de l'évêque de Toulouse, déposé pour cause de simonie, on nomma Folquet, troubadour converti, qui, après avoir mené la vie la plus scandaleuse, était disposé à expier ses péchés en

exterminant les hérétiques. La méthode a été plus d'une fois employée, vous le savez, Messieurs, notamment par Louis XIV. Folquet se signala bientôt de telle sorte, que le Midi entier ne le connut plus que sous le nom d'*évêque des diables*. Il inventa des confréries blanches, il forma des troupes d'espions et d'égorgeurs devant lesquelles ne tarda pas à trembler, non-seulement tout ce qui était dissident, mais tout ce qui était honnête à Toulouse.

Cependant, en dépit de tant d'efforts, l'œuvre semblait ne pas avancer. Abbés, évêques et moines n'obtenaient aucun résultat significatif. C'est alors que paraît dans le midi de la France un personnage qui vaut mieux sans doute que sa renommée, mais qu'environnera jusqu'à la fin des siècles une déplorable célébrité. Je veux parler de Dominique, le fondateur de l'inquisition.

Il traversait le pays à la suite de son compatriote, l'évêque d'Osma. Ces deux Espagnols illustres s'étonnèrent d'apprendre que la mission papale demeurait inutile. Ils firent comprendre au légat que pour atteindre les populations hostiles, il fallait renoncer au luxe, et aller de lieu en lieu en pauvre appareil, comme les *parfaits*. Ils donnèrent l'exemple et commencèrent à prêcher.

Toutefois leur méthode ne réussit pas mieux. Il était nécessaire d'en venir décidément à l'évangélisation des coups d'épée. L'évêque d'Osma le sentait et mourut en priant le Seigneur « d'appesantir sa main sur les ennemis de la foi. »

On put croire que cette odieuse prière avait été exaucée. Le légat du pape, Pierre de Castelnau, ayant

excommunié et insulté en face Raymond VI, comte de Toulouse, le chef puissant du Languedoc, un des gentilshommes du comte le frappa de son épée. Castelnau tomba en pardonnant et en offrant son sang à Dieu. Exemple frappant, entre beaucoup d'autres, de la sincérité parfois touchante et presque pieuse avec laquelle ces hommes accomplissaient leur œuvre!

En apprenant la mort de son légat, Innocent poussa un cri de fureur à soulever l'Europe entière. Il ordonna une nouvelle croisade, une vraie croisade cette fois. Les indulgences sont prodiguées. Les anathèmes ne le sont pas moins. Les lettres d'Innocent sont adressées au roi de France et aux principaux seigneurs. « *La foi*, dit-il, *ne doit point être gardée à qui ne la garde point envers Dieu.* » A l'aide de cette affreuse maxime, il délie les sujets de Raymond et de ses alliés de leur serment de fidélité. « Sus donc, soldats du Christ! exterminez l'impiété par tous les moyens! » — Les domaines des hérétiques étaient promis aux orthodoxes.

Une armée immense de croisés ne tarda pas à se réunir. — Alors on vit commencer les faiblesses, les lâchetés qui ont souillé jusqu'au bout la carrière de Raymond VI et qui lui ôtent l'intérêt en lui ôtant la dignité de l'infortune. Ce pauvre prince implora son pardon. On le lui accorda à la condition du déshonneur. Il dut prendre la croix et s'engager au nombre de ceux qui allaient faire la guerre à ses sujets! Puis, on le *réconcilia* avec l'Église, en employant les procédés usités en pareil cas. Amené presque nu à la porte de l'église de Saint-Gilles, il y fut introduit par le légat qui le battait de verges.

Cependant l'orage se dirigeait vers le vicomte de Béziers, qui était à la fois le neveu de Raymond et celui du roi Pierre d'Aragon. Le vicomte sortit de Béziers et se réfugia dans Carcassonne. Béziers fut pris. Vous savez ce que fut le massacre! « Tuez-les tous, s'écria le légat; Dieu connaîtra les siens. » En effet, on tua. Les habitants s'étaient réfugiés en grand nombre dans l'église de Saint-Lazare. Les chanoines de l'église firent tinter les cloches *jusqu'à ce que tout le monde fût mort*. Les plus modérés portent le nombre des égorgés à 38,000.

Après Béziers, Carcassonne. Le roi Pierre d'Aragon vint s'interposer en faveur de son neveu. La ville fut rendue ; on épargna la vie des habitants, mais on se dédommagea en brûlant quatre ou cinq cents prisonniers ramassés dans les campagnes environnantes. — Quant au vicomte, il fut mis dans une prison, où une *dyssenterie* termina promptement ses jours.

Ainsi la première guerre était achevée. Le comte de Toulouse s'était soumis et avait promis de poursuivre l'hérésie, la vicomté de Béziers et de Carcassonne était prise: c'était assez pour cette fois. On chercha l'homme qu'on devait investir des seigneuries conquises et charger de la direction des conquêtes futures. Cet homme fut Simon de Montfort, Français et Anglais à la fois, tenant du roi de France le comté de Montfort et du roi d'Angleterre le comté de Leicester.

Simon, envers lequel son œuvre détestable ne doit pas nous rendre injustes, était, j'en suis convaincu, un de ces hommes durs qui, sans fausseté propre-

ment dite, savaient allier alors leur dévotion et leur ambition. Ancien croisé de Palestine, brave dans les batailles, estimé et aimé du soldat, sachant au besoin exposer ses jours pour sauver un blessé, priant à deux genoux et avec ferveur avant le combat, il eut néanmoins l'art de ne rien négliger pour ramasser un vaste héritage au milieu des larmes et du sang.

Raymond VI s'était soumis; mais Simon de Montfort et le légat n'entendaient pas se satisfaire à si bon marché. Après l'avoir traîné honteusement à la suite de l'armée, on lui signifia des conditions telles, que la souveraineté du Languedoc passait aux mains de l'Église et de son rude champion. En dépit de lui-même, Raymond fut forcé d'avoir un moment d'énergie. La guerre éclata de nouveau après quelques mois.

Une seconde croisade était accourue au secours de Simon. On prit d'abord le château de Minerve. Le légat consentit à une capitulation qui donnait la vie sauve à tous ceux qui se convertiraient. — Comme on s'étonnait de tant de mansuétude, « ne craignez rien, répondit-il, car je crois que bien peu se convertiront. » En effet, les hérétiques, tant hommes que femmes, refusèrent de se déclarer catholiques, et on eût le plaisir de les brûler.

Cette seconde campagne se termine, Messieurs, par une bataille qui, on peut le dire, a fixé les destinées du Midi. Pierre d'Aragon, l'un des vainqueurs de Las Navas, accourait encore couvert de la poussière de ce grand combat, pour en livrer un autre en faveur du comte de Toulouse. Croisé contre les Sarrazins, il

opposait maintenant sa vaillante épée aux croisés de Simon. On se rencontra dans les plaines de Muret. En vain Pierre fit-il des prodiges de bravoure, il succomba avec la fleur de la chevalerie languedocienne et aragonaise. — Le Midi n'avait pu soutenir le choc du Nord. La question militaire était vidée désormais.

Aussi bien, à quoi aurait-il servi de triompher alors? Les armées succédaient aux armées; les bandes de croisés arrivaient coup sur coup. Bien plus, le fils du roi de France en personne, Louis, s'avançait à son tour.

Il n'eut pas à aller bien loin. Toulouse était soumise; Raymond et son fils, réfugiés dans une maison particulière, attendaient qu'on statuât sur leur sort; et, pendant ce temps, les gens d'église prenaient leur part des fiefs. Les moines de Cîteaux eurent le gros lot, comme de raison; leur abbé devint archevêque et duc de Narbonne.

Simon, de son côté, s'était mis en possession. Traversant la France entière, où les populations se pressaient sur le passage du nouveau Macchabée, avides de toucher le bord de son vêtement, il était allé recevoir auprès de Philippe-Auguste l'investiture de ses nouveaux États.

Il ne devait pas la garder longtemps. — Raymond VI avait un fils, héritier légitime de ses domaines. Ce jeune prince, beau, vaillant, séduisant, cher aux populations méridionales, avait paru tout à coup à Marseille. Le comté et le marquisat de Provence s'étaient levés en sa faveur; de Tarascon, d'Avignon, d'Orange, on accourait sous ses drapeaux; les anciens

sujets de son père se révoltaient de toutes parts.

Il fut bientôt en état d'assiéger et de prendre Beaucaire. — Mais là n'est pas l'intérêt de ce mouvement ; il se concentre tout entier sur les deux siéges de Toulouse.

Il y eut deux siéges, parce qu'il y eut deux insurrections. La première fut domptée par Simon de Montfort. Entré dans la ville, il y fit venir des bandes de maçons et les chargea de raser les murailles, de détruire les tours qui défendaient les principales rues.

Ainsi démantelée, la capitale du pays des Albigeois semblait être peu en état de reprendre la lutte. Elle la reprit cependant, aux cris de : Vive le comte Raymond ! Le Midi s'agita de nouveau et envoya ses renforts ; les prédicateurs de croisade convoquèrent et amenèrent à Montfort de nouvelles armées.

On dit que Simon avait fait le serment solennel de ne pas quitter Toulouse qu'il n'eût eu la victoire sur elle ou que lui-même il n'eût perdu la vie. Il tint ce serment. Pendant neuf mois entiers la lutte fut continuée. Simon priait parfois le Seigneur « de lui donner la paix de la mort. »

Le Seigneur la lui donna. Un bloc lancé par un pierrier vint écraser le comte sous son heaume d'acier. On l'ensevelit à Carcassonne, et Toulouse célébra sa délivrance, qui ne devait pas être de longue durée.

Les hommes de la langue d'oil avaient été chassés du pays tout entier. La lutte aurait été terminée par la mort de Simon, s'il n'y avait eu que des princes ou des peuples aux prises. Mais il y avait là autre chose encore, autre chose surtout ; il y avait l'Église ro-

maine. L'Église romaine est tenace, elle ne se laisse pas décourager.

Le nouveau pape Honorius III — car Innocent n'a pas vu la fin de cette lutte, il est mort sans avoir connu les revers de Simon — le nouveau pape, dis-je, fit prêcher une nouvelle croisade. Il embrassa avec ardeur la cause du fils de Simon. Il demanda à Philippe-Auguste d'autoriser le prince Louis à se placer à la tête des croisés.

La campagne ne fut pas brillante. Sauf la prise de Marmande, où l'on renouvela les massacres de Béziers, l'armée septentrionale ne remporta aucun succès. Au bout de leurs quarante jours, les croisés rentrèrent chez eux, et le Midi put se croire vainqueur.

Il n'en était rien cependant. Rome était décidée à exterminer l'hérésie. Déjà les moyens d'une puissante intervention, d'une intervention royale, étaient préparés, et dans ce but on négociait la cession que le fils de Simon devait faire de tous ses droits au roi de France, en échange de l'épée de connétable.

C'est à cette heure de triomphe apparent que devait suivre un irréparable désastre, c'est à cette heure décisive, que le vieux comte Raymond mourait comme il avait vécu, en multipliant les professions de catholicisme et revêtu du manteau des chevaliers de Saint-Jean.

Amauri, le fils de Simon, venait de céder au nouveau roi de France, Louis VIII, ces sanglantes seigneuries sur lesquelles avait pesé quatorze ans le joug de fer des Montfort. Ils les avaient reçues brillantes et prospères; ils les quittèrent détruites et

dévastées. — Désormais le Languedoc allait avoir affaire à la France, à la France et à Rome; la lutte devenait par trop inégale.

Raymond VII, qui avait remplacé son père, essaya de suivre alors ses tristes exemples. Pour détourner de lui la tempête qui le menaçait, il se mit à persécuter; il organisa, il protégea l'inquisition

Ce furent autant de lâchetés perdues. Sa perte était jurée. Le roi Louis VIII s'avance à la tête d'une armée innombrable. Le Midi tremble; tous les princes, toutes les villes font d'avance leur soumission. Avignon offre de laisser le roi et quelques chevaliers franchir le fleuve sur son fameux pont, tandis qu'un pont de bois établi plus haut donnera passage à l'armée.

Mais le roi veut que l'armée passe avec lui sur le pont de pierre; et voilà le siége commencé. Il fut long, meurtrier. Lorsque enfin la ville se rendit, la saison favorable pour une c[illegible]e en L[illegible]doc était presque écoulée. Loui[illegible] à p[illegible]é par les fièvres et par les c[illegible]no[illegible]sant le trône à son jeune fi[illegible]éel à sa veuve, la reine Bla[illegible]

Le Midi n'a[illegible] été profondéme[illegible]gé. I[illegible] remise par l[illegible]nains [illegible] avait plus à [illegible]

Toulouse s[illegible] conseilla de la[illegible] armée de crois[illegible] tenta-t-elle de pro[illegible]

à la destruction des plantations et des vignobles de son territoire. Chaque matin les *bourdonniers* allaient à leur œuvre, le pic sur l'épaule ; ils arrachaient les ceps, ils coupaient les blés, ils démolissaient les habitations; puis ils rentraient au camp pour recommencer le lendemain.

Cette dévastation, qui mettait le comble à tant de calamités antérieures, acheva de briser le courage de Raymond VII et des Toulousains. Raymond consentit alors à signer un traité par lequel il ne se réservait plus que la jouissance viagère d'une portion de ses États, les abandonnant à sa fille, qui devait être mariée à Alphonse, un des frères du roi.

Il va sans dire, Messieurs, que la promesse d'exterminer les hérétiques était une des conditions du traité.

De ce moment, la question albigeoise fut définitivement vidée. Le Midi était désormais français et catholique romain.

Depuis lors l'inquisition poursuivit son œuvre opiniâtre et terrible. Le règne de Louis IX fut particulièrement signalé sous ce rapport. — Avant même que le jeune souverain eût atteint l'âge où il commença à exercer lui-même le pouvoir royal, sa mère, la reine Blanche, eut soin d'accomplir pour la destruction finale des Albigeois et des Vaudois tous les désirs du siége romain. Le fameux concile de Toulouse fut réuni en 1229; non-seulement il régla la persécution avec un soin qui fait frémir, mais il promulgua d'une manière expresse la proscription des Écritures : *Il est défendu aux laïques*, déclara-t-il, *d'avoir les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament,* excepté le Psau-

tier ou les Heures de la bienheureuse Marie, *pourvu encore que lesdits livres ne soient points traduits en langue vulgaire.*

C'est une heure à noter dans l'histoire, Messieurs, que celle où Rome est amenée, par une force logique invincible, à proclamer ainsi ce qu'elle avait pratiqué en fait et à interdire en propres termes la lecture du Livre de Dieu.

Cependant le malheureux Raymond VII, cramponné à ces débris de souveraineté provisoire qui lui restaient encore après le traité de Meaux et les humiliations du parvis Notre-Dame, essayait, à l'exemple de son père, de se concilier ses ennemis en faisant preuve de zèle. Il sanctionnait de sa présence l'installation de ces tribunaux de sang que multipliait l'odieux Folquet. — Puis il lui reprenait comme des accès d'indépendance et de fierté.

C'est ainsi qu'à l'appel de ses sujets indignés, il saisit encore une fois les armes. Ses succès furent éphémères. Déjà une dernière croisade se préparait contre lui. Il courba la tête et cessa d'espérer. On peut dire qu'il cessa de régner — les Dominicains régnaient pour lui — en attendant qu'il cessât de vivre. Avant de fermer les yeux, il avait vu succomber le dernier asile des Cathares. On brûla tous ceux de Montségur, avec leur évêque ou ancien, et la noble demoiselle Esclarmonde de Peyrèle, fille du seigneur du pays.

Ce fut la fin des Albigeois. Elle précéda de peu la fin de Raymond. Toujours tremblant devant l'inquisition, il allait d'auto-da-fé en auto-da-fé. Le dernier

qu'il présida fut celui d'Agen. Quelques semaines après, il expirait misérablement à Milhaud en Auvergne, regretté de tout le Midi à cause des souvenirs de son ancienne vaillance et comme le représentant, bien dégénéré, hélas ! de la cause commune.

Lui mort, le roi de France prit possession, au nom de son frère, le comte Alphonse de Poitiers.

IX

Je vous l'ai dit, la croisade albigeoise a laissé derrière elle l'inquisition. — Permettez qu'en quelques mots je caractérise cette institution trop célèbre, une des créations les plus significatives du moyen âge et du règne d'Innocent III.

Le fondateur, le premier grand inquisiteur, ce fut, vous le savez, Dominique, dont j'ai reconnu le zèle, mais que j'estimerais davantage s'il n'avait pas été l'ami de Folquet.

Nous avons, au reste, ici une nouvelle preuve de cette vérité que j'ai eu à vous rappeler souvent depuis que nous faisons ensemble de l'histoire ecclésiastique ; c'est que les bonnes intentions et les braves gens sont de faibles garanties, dès qu'on se place en dehors de la vérité scripturaire. Tous les jours on nous montre des institutions qui font du bien, que dirigent d'excellents chrétiens, dans la pensée la plus

élevée et la plus pure; et l'on s'écrie : Comment pouvez-vous conserver de l'inquiétude?

Oui, nous en conservons, et beaucoup, si l'institution s'écarte des principes posés par les apôtres. Toutes les choses mauvaises ont bien commencé; il n'y a pas un des égarements de la chrétienté qui n'ait été à son origine patronné par des hommes pieux.

Ceci, Messieurs, je ne l'applique qu'avec réserve à l'inquisition et à Dominique. Toutefois il faut bien reconnaître que ni lui, ni le pape Innocent n'ont prévu ou voulu les hideuses conséquences qui se sont logiquement, nécessairement dégagées de la pensée première.

Or, cette pensée-là ne saurait être assez flétrie, quel que soit le jugement que l'on porte sur les hommes qui l'ont conçue. — Violer le sanctuaire! envahir la conscience humaine! espionner les âmes! établir en tous lieux des hommes qui ont charge de surveiller la dévotion, de rétablir l'orthodoxie, de dénoncer et de poursuivre toute dissidence, même inavouée! ah! voilà le mal, voilà le crime. Je n'ai pas besoin qu'on y joigne les procédures et les cruautés de plus tard. Non, l'inquisition primitive, l'inquisition douce et modérée, l'inquisition de Dominique et d'Innocent, voilà ce qui soulève mon indignation et mon dégoût.

Tout est là en germe. Et les germes de violence grandissaient vite au moyen âge. Dès qu'il s'agissait d'ajouter quelque chose au joug qui pesait sur la pensée et de supprimer ce qui pouvait rester de la

conscience, le moyen âge ne perdait pas de temps.

Bientôt donc, à côté des tribunaux d'inquisition, la dénonciation fut organisée en grand; c'est-à-dire qu'on flétrit jusqu'au fond ce qu'il y avait encore de sentiments honnêtes. Les garçons de quatorze ans et les filles de douze furent invités à dénoncer aussi! On avança, pour ce noble office, l'âge de la majorité. La délation s'installa dans chaque village, dans chaque famille.

Cela fait, il restait autre chose à faire. Il restait à supprimer les garanties que la justice ordinaire laissait aux accusés; il restait à inventer une procédure unique au monde, une procédure telle que des moines seuls ont pu l'imaginer. Suppression des défenseurs, mystère des débats, secret assuré aux délateurs, refus de confrontation des témoins et des accusés, telles sont les règles nouvelles que l'inquisition a présentées à l'imitation de juges séculiers. Elles ont exercé une influence durable; nous leur devons les infamies judiciaires qui prévalaient encore il y a cent ans en Europe. Cette œuvre-là s'est accomplie au nom de l'Évangile!

Le mensonge, les procédés ignobles ne se retrouvaient pas seulement dans la dénonciation et dans la procédure. Le châtiment était empreint du même caractère de fausseté à la fois mielleuse et féroce. On faisait naître des espérances, on arrachait des aveux; « des fidèles adroits » étaient chargés d'amener la pauvre victime jusqu'au moment où l'on était en mesure de la frapper. — Si elle renonçait à l'hérésie, elle était « emmurée » pour toujours. Si elle cherchait à échapper de prison, elle était « abandonnée au juge

séculier. » Vous savez ce que signifient ces mots-là.

Avec un tel régime, auquel rien ne peut se comparer, aucun citoyen n'était assuré de sa liberté et de sa vie ; une terreur vague planait sur toutes les têtes ; les mauvaises passions avaient un moyen de se satisfaire sans danger et sans bruit. Alors s'accomplit réellement la parole du Seigneur : « Je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la fille et la mère, et les propres serviteurs d'un homme seront ses ennemis. » — Aviez-vous négligé de paraître régulièrement à l'église et de communier trois fois l'an ? Aviez-vous fait un voyage, causé avec un ami, lu un livre, déplu à un prêtre ? Votre influence, votre fortune excitaient-elles des convoitises ? les dénonciations arrivaient, un bras anonyme s'appesantissait sur vous ; l'inquisition saisissait sa proie pour ne la plus lâcher.

On ne tarda pas à trouver que ce mécanisme était lui-même insuffisant. Les évêques n'avaient pas assez de zèle. On créa donc des tribunaux dépendants du pape seul : il n'y eut plus là que des moines, que des dominicains. Enfin la torture se chargea de convaincre d'hérésie ceux qui hésitaient trop à confesser leurs erreurs.

X

Il ne manque pas de gens qui n'aiment point qu'on leur parle de l'inquisition. Il leur semble que c'est de mauvaise grâce et de mauvais goût. L'inquisition fonctionne-t-elle encore? Les victimes valent-elles la peine qu'on proteste si longtemps contre leurs bourreaux? Ces benoîtes cruautés, qui sont, on peut le dire, une des hontes principales de l'histoire du genre humain, ne convient-il pas de les couvrir maintenant d'un voile discret? Ne remuons pas ces choses passées! Laissons en paix l'inquisition, puisque l'inquisition ne brûle plus personne!

Messieurs, à quoi servirait l'histoire si l'on se permettait de la mutiler ainsi? Quant à moi, autant je suis décidé, vous l'avez vu, à n'exagérer aucun reproche, à croire le bien plutôt que le mal, à mettre en évidence les beaux côtés de nos adversaires, autant je suis décidé à ne pas déserter la cause qui m'est confiée, la cause de la vérité.

Que vient-on d'ailleurs nous dire que la persécution sanglante, qui a trouvé dans l'inquisition son expression suprême, n'a été qu'un accident dans les annales de l'Église romaine! Ceux qui parlent ainsi ignorent donc en quels termes l'Église romaine a décrété la persécution sanglante. Par la décision solennelle et

irrévocable de ses évêques unanimes, de ses papes et de ses conciles généraux, elle a élevé la persécution sanglante au rang *d'un dogme.*

Innocent III a plusieurs fois appuyé ses ordres d'extermination sur l'interprétation de l'Écriture. C'était ainsi qu'il arrivait à la conclusion que je lis dans une de ses lettres : « Nous vous prions donc en toute humilité, en fléchissant les genoux et en versant des larmes abondantes, qu'imitateurs de Phinéès, vous preniez en main le glaive de la justice.... »

Lorsqu'on ordonnait ces choses, on avait des larmes dans la voix. Le pape pleurait en écrivant aux évêques ; les évêques recommandaient au pape le maintien de la persécution sanglante « en versant des larmes et en le conjurant par les entrailles de Jésus-Christ. »

Et tous ces attendrissements n'étaient pas des hypocrisies. Parmi ces hommes, plusieurs, j'en suis sûr, obéissaient douloureusement à leur principe, et déploraient les rigueurs nécessaires que leur imposait la loi de Dieu.

Oui, la loi de Dieu. La persécution sanglante était et est cela aux yeux de l'Église romaine. Son grand docteur, Thomas d'Aquin, ne s'est pas trompé, lorsque résumant tout son enseignement sur ce point capital, il écrit : « L'hérésie est un péché ; ceux qui le commettent ne méritent pas seulement d'être séparés de la communion de l'Église, mais aussi d'être retranchés du monde par la mort. C'est un crime bien plus grand de corrompre la foi par laquelle vivent les âmes, que de falsifier les monnaies par lesquelles on se procure les choses nécessaires à la

vie du corps.... Quant à l'Église, elle est pleine de miséricorde... Lorsque l'hérétique persiste avec opiniâtreté, l'Église, désespérant de sa conversion et par sollicitude pour le salut des fidèles, l'excommunie et le livre au bras séculier, pour qu'il soit mis à mort. »

Le langage des papes et des conciles est exactement celui de Thomas d'Aquin. — Comment s'exprimait le troisième concile œcuménique de Latran?

« Quoique l'Église rejette les exécutions sanglantes, elle ne laisse pas d'être aidée par les lois des princes chrétiens, en ce que la crainte du supplice corporel fait quelquefois recevoir un remède spirituel. »

Écoutez encore Innocent :

« C'est pour cela que les rois portent le glaive, afin de protéger la foi des orthodoxes.

« La sévérité ne peut jamais être employée plus convenablement qu'envers ceux qui veulent arracher aux autres, non l'existence temporelle, mais avec la foi la vie spirituelle.

« Nous voulons prendre le glaive de Phinéès et punir comme malfaiteurs tous ceux qui sacrifient aux dieux.

« Le temps est venu où le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel doivent coopérer ensemble pour la défense de l'Église et se prêter un appui mutuel, afin que le bras temporel écrase ceux qui ne se laisseront pas ramener du péché par la discipline ecclésiastique.

« Levez-vous, soldats de Christ! Levez-vous, princes très-chrétiens! Les gémissements de l'Église s'adressent avec force à votre cœur... Ceignez-vous

de l'épée. Veillez sur l'unité entre la royauté et le sacerdoce. »

Mais ce qu'Innocent a écrit de plus remarquable sous ce rapport, c'est son grand discours à l'ouverture du concile de Latran. Il avait pris pour texte ces paroles : « J'ai désiré avec ardeur manger cette pâque avec vous, avant que je souffre. » — Quittant bientôt son texte, il s'était occupé de l'homme vêtu de lin qui porte sur sa hanche un écritoire et auquel il est dit : « Traverse le milieu de la ville et marque d'un Thau le front de tous ceux qui pleurent et gémissent sur les péchés. »

Ce Thau, disait-il, a la forme d'une croix. Cet homme qui est chargé de marquer au front est le pape. Les hommes qu'il n'a pas marqués au front, il faut les frapper — J'analyse, Messieurs, je ne cite pas; je n'ai pas le droit de vous retenir plus longtemps.

Vous savez comment le concile répondit à l'invitation que renfermait le discours d'ouverture. Par un canon formel, qui reproduit et développe la doctrine proclamée dans le précédent concile œcuménique, il promulgue, au nom du Saint-Esprit, le devoir chrétien d'exterminer les hérétiques, ajoutant que les princes qui ne s'acquitteront pas de ce devoir seront dépouillés de leurs États.

Ainsi, Messieurs, le principe païen complétait son triomphe. — Quel chemin parcouru, depuis le temps où il essayait en hésitant ses premières théories persécutrices ! Maintenant la théorie est devenue dogme.

Ajoutons que de tous les dogmes celui-ci a été le

moins contesté. Avant Innocent III et après, dans les systèmes et dans la pratique, par le fait des conciles, par le fait des papes, par le fait des évêques et du clergé inférieur, dans les temps agités et dans les temps paisibles, toujours en un mot, excepté quand des circonstances *malheureuses* réduisent le dogme à l'état de lettre morte, toujours il a été proclamé et appliqué.

Toujours aussi, et ceci est hideux, cette application a été accompagnée des scrupules fort peu touchants quoique souvent sincères de l'Église « qui a horreur du sang, » mais qui déclare déchu de sa souveraineté tout prince qui, sur son ordre, hésite à verser le sang.

J'ai dit que les scrupules étaient souvent sincères. Je crois, en effet, que l'historien qui se figurerait ces papes, ces prêtres, ces inquisiteurs comme des monstres altérés de sang, n'aurait rien compris à l'époque qu'il prétendrait décrire. Laissons à d'autres les exagérations déclamatoires, et tout en admettant, ce qui est vrai, les répugnances honorables de beaucoup d'hommes, attachons-nous à montrer l'inflexibilité du principe qui les tenait asservis.

Cela posé, vous ne donnerez pas au rapprochement que je vais faire plus de poids qu'il n'en a à mes yeux. — L'Église romaine, qui a horreur du sang, a pris soin d'ordonner dans le même concile — celui de Latran sous Innocent III — d'une part l'extermination des hérétiques, de l'autre l'interdiction adressée aux clercs d'exercer aucune partie de la chirurgie, ce qui les exposerait à employer le fer et le feu !

Vous me permettrez, Messieurs, de ne pas discuter

les honteux sophismes sur lesquels s'appuie aujourd'hui le dogme de la persécution.

Un seul mérite qu'on s'y arrête, parce qu'il semble sérieux au premier coup d'œil. — Vous ne savez donc pas, s'écrie-t-on, que cet emploi du glaive qui vous indigne était moins dirigé contre l'hérésie que contre la révolte ! Ou plutôt, l'hérésie alors était toujours la révolte; les dissidents étaient des révolutionnaires, des niveleurs, qui menaçaient la société civile au moins autant que la société religieuse !

Lorsqu'on invite les inventeurs modernes de cet argument à l'appuyer sur des faits, ils éprouvent un véritable embarras. Il est commode de poser en thèse générale que les dissidents sont des révolutionnaires; il est moins facile de découvrir cela dans l'histoire. L'État du Languedoc, en particulier, n'avait certes rien de révolutionnaire avant la croisade albigeoise. Cependant on est parvenu à découvrir *un* fait : on a cité la révolte des Pastoureaux qui ravagèrent la France pendant la première croisade de Louis IX.

Je vois bien, Messieurs, que les Pastoureaux ont pillé les églises et les monastères, massacré les prêtres et les moines; je vois bien qu'ils ont menacé les bases de l'ordre social, et je trouve fort simple que la régente les ait réprimés. Mais je nie absolument que les Pastoureaux aient été une secte. — S'ils détestaient le clergé, comme tout le monde alors; s'ils s'attaquaient à lui comme on s'attaque à son maître; si quelques-uns se disaient inspirés et invoquaient le secours du Saint-Esprit, ils n'en demeuraient pas moins catholiques romains, et à tel point que la reine mère commença par les vénérer et les

considéra comme une croisade nouvelle qui allait délivrer le Saint-Sépulcre. Que disait leur chef, *le maître de Hongrie?* qu'il avait reçu des révélations de la vierge. Que tenait-il constamment dans sa main? une cédule de la vierge. — Les Pastoureaux appartiennent à Rome, et il est juste de les lui laisser.

Je tiens d'ailleurs à exprimer, Messieurs, le profond dégoût que font naître en moi ces attaques, ignobles parce qu'elles sont détournées, ce lâche système au moyen duquel on essaye de ressusciter indirectement la persécution et de proscrire comme perturbateurs ceux qu'on ne peut plus proscrire comme dissidents.

De tels procédés auraient bien étonné Innocent III; cela n'est pas de son siècle. Alors, dans la conscience de sa force, Rome ne prenait pas la peine d'être hypocrite; et de même qu'elle ne songeait guère à abriter son dogme de suprématie derrière les explications tortueuses que je vous rappelais l'autre jour, elle ne pensait pas davantage à excuser son dogme de persécution sanglante sous le prétexte menteur de protéger la paix publique.

La paix publique! Rome se préoccupait bien d'autre chose. Elle se préoccupait de la vérité, de la vérité certaine et infaillible, et du devoir qui lui incombait de châtier ceux qui osaient s'en écarter. On l'aurait fort scandalisée assurément, si l'on était venu lui dire que les hérétiques ne méritaient pas la mort et que pour parvenir à la leur infliger il fallait passer par un procès de tendance, par une accusation politique!

On appelait alors les choses par leur nom et les

prétentions ne portaient pas de masque. Lorsqu'on déclarait que la dissidence compromettait *la liberté de l'Église*, on ajoutait carrément l'explication sincère de ce mot « liberté de l'Église, » qui se reproduit encore aujourd'hui, mais sans qu'on ose en avouer le vrai sens ; les contemporains d'Innocent savaient que l'Église romaine n'est plus libre quand elle ne peut plus contraindre. Ils le savaient, et ils ne s'en étonnaient pas.

Nous avons épuisé, Messieurs, la seconde partie de notre sujet, l'emploi du glaive. Nous avons suivi la trace sanglante des croisades d'Orient, d'Espagne, du Languedoc, sans oublier les missions armées du nord de l'Europe et l'évangélisation des chevaliers teutoniques. Nous avons montré aussi l'épée du bourreau faisant son office et la persécution sanglante érigée en dogme.

C'est à ce dogme que nous avons consacré notre second entretien, comme le premier l'avait été au dogme de la suprématie temporelle des papes.

Dans notre dernière réunion, s'il plaît à Dieu, nous terminerons l'histoire d'Innocent III, en racontant la réunion du vaste concile œcuménique qui a signalé son pontificat. Puis nous essayerons de nous recueillir en présence de tous ces faits, et nous formulerons ensemble notre jugement sur le moyen âge.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

III

LE MOYEN AGE EN GÉNÉRAL

I

Messieurs, nous allons aujourd'hui achever notre étude, étude immense et que mes efforts n'ont pu renfermer dans des limites plus étroites, quoique j'en aie retranché sans pitié une foule de détails intéressants. — Même en me bornant au strict nécessaire, ce n'est pas peu de chose, d'abord d'indiquer la marche suivie du quatrième siècle au douzième, ensuite de raconter le règne illustre d'Innocent III, enfin d'apprécier le moyen âge qui s'incarne tout entier dans les doctrines et dans les actes de son plus complet représentant.

Le récit du règne d'Innocent est fort avancé. Le seul événement considérable dont il me reste à vous parler, c'est la convocation du concile œcuménique de Latran.

Il y a eu, vous le savez, plusieurs conciles de ce

nom. Le douzième siècle et le début du treizième sont comme identifiés avec les quatre conciles généraux qui portent ce nom.

Tous ont été importants et par le nombre des prélats qui s'y sont assemblés, et par la gravité des questions qui leur ont été soumises; tous ont eu pour but de fortifier l'unité de l'Église romaine, soit après les attaques de l'empire, soit après les schismes, soit après les secousses de l'hérésie. — Le premier s'est ouvert au moment où se terminait la querelle des investitures; le second est venu réparer l'ébranlement causé par plusieurs schismes et par Arnaud de Brescia; le troisième, sous Alexandre III, a protesté contre le scandale répété des avénements d'anti-papes et a remis l'élection du souverain pontife aux mains des cardinaux; le dernier, celui d'Innocent, a eu pour mission de consacrer des dogmes nouveaux, de pourvoir à la croisade orientale et à la croisade albigeoise, de proclamer la suprématie temporelle du pape et d'ordonner aux princes de verser le sang des dissidents, sous peine de voir leurs sujets déliés du serment de fidélité.

Je me le rappelle, Messieurs, l'année dernière, à pareille époque, je vous parlais d'un autre concile. Nicée et Latran, deux noms célèbres qui marquent les deux extrémités d'une longue et triste carrière! A Nicée, le principe païen entrait en possession d'un triomphe déjà remporté depuis longtemps par la suppression de l'Église; à Latran, le même principe arrive entouré de toutes ses conséquences et ayant déjà déployé l'éclat de sa funeste grandeur. A Nicée, il

hésitait encore entre sa forme orientale et sa forme occidentale ; à Latran, la forme occidentale atteint le point suprême qu'elle ne dépassera plus, le chef de l'Église romaine est le roi des rois. Quant aux corruptions, quant aux superstitions, quant aux invasions du matérialisme religieux, quant aux négations de la conscience qui se sont produites entre Nicée et Latran, aucun de nous n'ignore maintenant ce qu'il faut en penser.

Ce fut en 1215, au mois de novembre, que le concile s'ouvrit à Rome, dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Jamais assemblée plus solennelle n'avait été réunie. Au plus complet des papes correspond le plus grandiose des conciles généraux. Trois patriarches, soixante et onze primats et métropolitains, quatre cent douze évêques — tous ceux du midi de la France s'y trouvaient — neuf cents abbés et prieurs composaient le concile. On y voyait les ambassadeurs des deux empereurs ou prétendants à l'empire d'Allemagne, ceux de l'empereur de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie et de Chypre. Le jour de la première séance, la foule fut si grande, que l'archevêque d'Amalfi périt étouffé par le peuple sous le vestibule de l'église.

Ce fut alors, Messieurs, qu'Innocent prononça ce fameux et menaçant discours d'ouverture sur les hommes que le pape n'a pas marqués de la lettre T.

Représentez-vous cette assemblée immense écoutant l'exposition d'une doctrine si bien en accord avec ses sentiments. Représentez-vous cela, et reportez vos regards en arrière, vers les vraies Églises, vers les humbles Églises des humbles apôtres. Celles-

ci, convenons-en, n'avaient pas la gloire de voir les ambassadeurs à leurs pieds, les candidats à l'empire et les seigneurs sollicitant leur protection. On aurait vainement cherché chez elles un évêque de Liége paraissant à la première séance en habit écarlate de comte, à la seconde en habit vert de duc, et à la troisième en costume épiscopal. Non, on ne connaissait pas encore ces belles choses ; mais on maintenait la nouvelle naissance, la justification par la foi et la grande morale évangélique.

Le concile de Latran avait bien d'autres affaires ! Il commença par une longue exposition théologique. Puis il passa à la condamnation des hérésies. Je dois vous faire connaître en termes précis cet important canon :

« Les hérétiques condamnés seront abandonnés aux puissances séculières pour recevoir le châtiment convenable; les biens des laïques seront confisqués... Le seigneur temporel qui, suffisamment admonesté, négligera de purger sa terre d'hérétiques, sera excommunié par le concile provincial, et, s'il ne satisfait pas dans l'année, le pape déclarera ses vassaux déliés du serment de fidélité et sa terre dévolue au premier occupant catholique... Chaque évêque choisira trois hommes de bonne renommée, ou davantage, et leur fera jurer de dénoncer les hérétiques... »

Ces trois phrases-là disent tout.

Le concile avait à prendre des dispositions pour une vaste croisade, ce rêve si ardemment caressé par Innocent III. — On fixa le rendez-vous à Brindes et

à Messine pour le 1er juin suivant. Le pardon des péchés fut promis à ceux qui partiraient, à ceux même qui contribueraient aux dépenses de l'expédition. — Qu'aurait dit Innocent, s'il avait pu prévoir à quels pauvres résultats devaient aboutir ces préparatifs gigantesques !

Après avoir réglé la croisade, on s'occupa des affaires de l'empire, de celles d'Angleterre. Frédéric II fut confirmé dans sa dignité d'empereur ; on excommunia nominativement Louis, fils de Philippe-Auguste, qui persistait à soutenir les barons révoltés et à prendre l'Angleterre, que le pape lui avait retirée après la lui avoir donnée.

Mais la grande scène du concile, ce fut la comparution des comtes de Toulouse, le père et le fils, qui, accompagnés des comtes de Foix et de Comminges, venaient protester contre la spoliation. — Les vainqueurs et les vaincus étaient là en présence. Il y eut un frisson dans l'assemblée, quand le comte de Foix reprocha à l'évêque Folquet « d'avoir fait perdre la vie, le corps et l'âme à plus de dix mille de ses ouailles, » et lorsqu'un chevalier ajourna le pape au jour du jugement, « s'il ne rendait à l'enfant sa terre. »

Innocent semblait attendri, une portion du concile semblait céder à l'émotion ; mais de tels sentiments devaient être passagers et stériles. La vraie politique romaine était trop profondément engagée dans la croisade albigeoise, pour qu'il fût possible d'en désavouer les patrons. Simon de Montfort pouvait compter sur le principe impitoyable dont il était le représentant. L'assemblée se prononça en sa faveur ; la com-

passion du pape n'eut d'autre effet que des paroles consolantes adressées par lui au jeune comte Raymond et la remise qu'il lui fit de ces terres qui devaient être un jour le comtat Venaissin — ou de Vénasque — et qu'on nommait le marquisat de Provence.

Le concile de Latran décida encore quelques autres questions importantes.

Il autorisa les deux nouveaux ordres monastiques qui répondaient si bien aux aspirations du moment : les Dominicains, qui devaient prêcher et juger ; les Franciscains, qui devaient résister aux dissidents sur leur propre terrain d'inspiration mystique et d'humilité. Ainsi Rome a toujours enfanté les ordres nouveaux qui lui étaient nécessaires. François d'Assise et Dominique lui rendaient au treizième siècle un service qui rappelle celui que Loyola rendit au seizième.

La confession auriculaire et l'absolution du prêtre existaient depuis longtemps déjà ; mais il restait à les transformer en pratique régulière et obligatoire. C'est ce que fit le concile.

La transsubstantiation fut aussi formulée. Ce long travail des siècles, qui commence déjà dans un temps voisin des apôtres, et qui, méconnaissant les grâces réelles de la Cène, avait supprimé d'abord la manducation spirituelle de Christ, pour supprimer ensuite la manducation matérielle du pain, ce long travail avait abouti à un résultat plus complet encore que ne l'eût demandé Paschase Radbert. Après la consécration, le pain n'existait plus, Jésus-Christ avait pris sa place, il y avait substitution totale de substance. On avait trouvé le mot de la chose, transsubstantia-

tion. De là l'adoration de l'hostie ; de là la Fête-Dieu. On ne s'arrêtait plus sur la pente des révoltes contre l'Évangile.

Point de discussion, Messieurs, une simple remarque.

On nous demande quelquefois en quoi consiste cette formation des dogmes contre laquelle nous nous élevons avec tant d'insistance. — En quoi elle consiste ? Regardez les papes et les conciles. Rome, c'est la formation des dogmes personnifiée. Son histoire est une série de changements ; elle marche, et marche toujours, et ne saurait retourner en arrière. Son principe est le changement ; reniant l'Écriture et le modèle apostolique, elle est condamnée à innover sans cesse Hier la papauté, aujourd'hui la transsubstantiation, demain l'immaculée conception, aprèsdemain autre chose.

Pour nous, notre principe est tout contraire : une règle inflexible, une religion définitive, une Église définitive aussi. Pour nous, une seule règle, retourner à ce qui est écrit. Nos dogmes sont donc l'Écriture, ils y sont tout formés, il ne s'agit que de lire et de comprendre ; si les dogmes longtemps voilés par notre faute reparaissent plus clairement à certaines époques et devant certains esprits, ce n'est pas qu'on les forme alors, c'est qu'on recommence à les voir, à les voir tels qu'avaient pu les voir pareillement les plus humbles chrétiens des Églises primitives.

La méthode des conciles généraux est bien différente, vous l'avez reconnu. Chacune des assemblées qui ont porté ce nom a fabriqué pour son compte un certain nombre de dogmes définitivement introduits.

dans le *Credo*. La part du quatrième concile de Latran n'a pas été médiocre ; les décrets qu'il a rendus sont au nombre de soixante-dix, et presque tous se rapportent à des matières d'une haute gravité.

Mais voici ce qui me frappe : cette assemblée, qui a tant fait, a fort peu discuté ; son immense besogne a été terminée en dix-neuf jours.

Voulez-vous que je vous donne le mot de l'énigme ? — Tous les décrets étaient rédigés d'avance par le pape. Dans le concile de Latran, personne n'osait résister au pape. Le concile, c'était le pape.

Ce dernier trait complète, à mon avis, la grandeur d'Innocent III. Il lui aurait manqué quelque chose, si, maître suprême de l'Europe, il n'avait pas été maître suprême de son Église. La centralisation définitive du système romain, la supériorité des papes sur les conciles, l'absorption complète de l'Église par le pape, devaient se produire sur le domaine des faits avant d'entrer dans celui des théories. Un jour viendra où la théorie sera dogme.

II

Le concile de Latran s'était tenu à la fin de 1215. En 1216, quelques mois après, Innocent n'existait plus.

Il s'était rendu à Pérouse, pour s'occuper des préparatifs de la croisade. Là, attaqué d'une fièvre

ardente, il en souffrit quelques jours sans se douter de la gravité de son mal et sans s'abstenir des oranges qu'il mangeait toujours en grande quantité. Il en résulta une attaque de paralysie, et il mourut assoupi, sans avoir repris connaissance. Il était parvenu à la cinquante-quatrième année de son âge et à la dix-neuvième de son pontificat.

Avec lui disparaissait, on peut le dire, toute l'époque que je vous ai racontée, Messieurs, et sur laquelle sa puissante figure avait dominé. Les contemporains célèbres avec lesquels nous l'avons vu aux prises l'ont devancé ou suivi de près dans la tombe : Philippe-Auguste, Jean Sans-Terre, Othon, Raymond VI, Dominique.

Un des derniers actes d'Innocent avait été l'excommunication du prince Louis et des barons anglais. Une de ses dernières colères avait été excitée par la grande charte et par les libertés naissantes de l'Angleterre. Il était monté en chaire ; il avait prêché sur un texte caractéristique et bien propre à rappeler la nature de son règne: « Glaive, glaive, sors du fourreau ! »

A sa mort, il y eut peu de regrets ; ce fut au contraire un soulagement général. Une religieuse du Brabant, dont on fait une sainte, Lutgarde, raconta qu'au moment où Innocent expirait, elle l'avait aperçu environné d'une grande flamme. Il lui avait déclaré que, sans l'intercession de la vierge Marie, il serait allé en enfer; mais, ajoutait-il, je serai tourmenté jusqu'au jour du jugement, pour trois causes... — Lutgarde refusa de les dire.

Innocent est le plus imposant des papes. Comme

les grands papes, comme Grégoire VII et Alexandre III, il a eu un long règne. Plus qu'eux, il a eu l'autorité presque incontestée et le succès presque constant. Sous lui, la théocratie européenne est un moment devenue une vérité.

Pape à trente-sept ans, en possession d'une science extraordinaire pour son époque, revêtu de cette autorité qu'il devait à la grandeur de sa famille et aussi de celle — n'oublions pas de le constater — qu'il devait à une régularité de conduite fort rare alors dans le clergé, habitué de bonne heure aux affaires, capable d'un travail immense, il avait donné au monde le spectacle d'un pape qui se consacrait consciencieusement à son œuvre. Ses recueils de lettres témoignent d'une exceptionnelle activité. Notez, Messieurs, que les principales sont de sa main ; que toutes sont revues par lui ; qu'aucune question, grande ou petite, ne se traitait à Rome sans lui être soumise ; qu'il siégeait chaque jour au consistoire en qualité de juge des causes qui venaient de l'Europe entière se soumettre à son tribunal ; qu'il prêchait souvent, en latin et en italien ; qu'enfin au milieu de tant d'occupations auxquelles sa santé semblait ne pas devoir suffire, il trouvait moyen de se livrer à des travaux littéraires parmi lesquels je citerai son étude des psaumes de la Pénitence.

Les commentaires qu'il a laissés sur quelques portions de l'Écriture portent l'empreinte de cette subtilité qui régnait alors chez les docteurs. Il découvre toujours quatre sens dans la Bible : le sens historique, le sens allégorique, le sens anagogique et le sens tropologique ; pardonnez-moi ces noms barbares.

N'y avait-il pas quatre fleuves dans le paradis!

Avec ces quatre sens, on est sûr au moins d'une chose, c'est de ne pas trouver le vrai; d'autant plus qu'Innocent omet dans son énumération le sens mystique, celui de tous qu'il recherchait avec le plus de soin.

Mais si le pape Innocent n'est pas, tant s'en faut, un interprète sûr, s'il est scolastique des pieds à la tête, il ne faut pas refuser de reconnaître le caractère souvent sérieux de sa dévotion. — Il y aurait, je ne saurais le répéter trop souvent, il y aurait de l'étroitesse et de la sottise à ne voir en lui qu'un ambitieux ou un hypocrite. Il était convaincu, convaincu de ses droits, et aussi de ses devoirs; il se posait avec assurance comme le chef de la république chrétienne. Jamais une hésitation dans cette vie; elle est coulée en bronze et d'un seul jet.

Ne croyons pas même que sa conviction, que sa dévotion aient été étrangères à toute spiritualité évangélique. Je suis touché de voir qu'au milieu de tant d'affaires il sait mettre des heures à part pour la prière et la méditation. Je suis touché, quand je découvre un côté mélancolique dans ses paroles et dans ses écrits. — La vérité, telle qu'elle est en Christ, lui futelle totalement étrangère? Je crois que non, j'espère que non. Je remarque, en effet, dans son discours d'installation le grand passage, le passage de Luther: « Le juste vivra par la foi. » Il n'y voit certes pas ce qu'y vit Luther; cependant il ne méconnaît pas entièrement non plus la doctrine qui y est contenue.

Voilà le bien, Messieurs. Le mal, vous le connaissez.

Vous savez quelle violence, quel orgueil habitaient chez cet homme, de quel ton il parlait aux autres hommes.

Vous savez aussi que ses bons mouvements ont rarement abouti. Plusieurs fois, pendant la croisade albigeoise, il s'est senti ému de pitié pour le comte de Toulouse et d'indignation contre Simon de Montfort. Mais il est des situations, et c'est leur châtiment ici-bas, où l'on se trouve très-puissant pour le mal et très-impuissant pour le bien; il est des principes que personne n'est capable de retenir, une fois qu'ils sont déchaînés.

D'ailleurs, je suis bien forcé d'en faire la remarque, Innocent, ce pape tout d'une pièce, était en même temps un Italien rusé, dont la prudence excessive ressemblait parfois à la fausseté. — Je ne parle pas seulement des faussetés qui étaient en quelque sorte inséparables de son rôle : de ses promesses à l'empereur Philippe quand Philippe l'emporte, suivies de ses promesses à l'empereur Othon quand Philippe est assassiné. Je ne parle pas de cette mansuétude avec laquelle il supportait à Rome ce qu'il n'aurait supporté nulle part ailleurs, ménageant les excommunications dans sa ville natale, parce qu'il savait que là on les voyait de trop près et qu'on en faisait peu de cas.

Non, je parle d'une habileté trop habile, qu'il recommandait, qu'il pratiquait sans y être contraint pour ainsi dire par les circonstances. L'éloge de la prudence revient souvent dans ses discours. C'est vraiment un trait caractéristique.

Je n'aime pas, Messieurs, à entendre prêcher la

paix par cet homme de guerre, par cet homme emporté, dont l'humeur despotique n'a cessé de troubler et d'ensanglanter l'Europe. Ses paroles douces me choquent, comme un son faux. J'aime mieux le voir obéissant à sa nature et fulminant les anathèmes, qu'écrivant à Philippe-Auguste : « La paix est tout l'Évangile, le devoir du pape est de prêcher la paix. »

Enfin, l'historien ne saurait oublier que si le pape Innocent a eu des mœurs simples, que s'il n'a mérité de reproches ni par son faste ni par sa vénalité, que s'il a même su se montrer parfois généreux envers les pauvres, cependant on a pu dire de lui qu'il avait profité de sa puissance pour enrichir les siens. — Sous lui et par lui, les palais, les forteresses et les tours des Conti s'élevèrent fièrement dans les rues de Rome. Son frère fut investi de fiefs nombreux et importants. Le soin des affaires de l'Église ne fit jamais perdre de vue à Innocent les affaires de sa maison.

Tel fut l'homme. Mais l'homme chez lui ne doit pas cacher le pape. C'est le pape qui nous intéresse ; or, le pape a été grand.

Les évêques de Rome parviennent sous Innocent, parviennent pour une heure, à gouverner l'Europe. Ils ne sont pas seulement devenus les évêques universels, ils sont devenus les chefs de la société politique. Un moment, ce phénomène étrange du gouvernement théocratique et de la centralisation cléricale semble se réaliser. Les légats d'Innocent III parcourent le monde en tous sens, comme les *missi dominici* d'un autre Charlemagne. Ils portent ses volontés souveraines en Allemagne, en France, en An-

gleterre, en Espagne, en Portugal, en Danemark, en Suède, en Pologne, à Constantinople, en Hongrie, en Bulgarie. Interdits, croisades, distribution des couronnes, arbitrages suprêmes, modifications de la loi civile, achèvement de la campagne ouverte par Grégoire VII contre les prêtres mariés, convocation des conciles, fondation des ordres religieux, extermination des dissidents, tout part du centre romain ; Rome est la capitale du monde, pour la seconde fois.

III

Vous comprenez à présent pourquoi, chargé de parler du moyen âge et n'ayant pas le temps de le parcourir en détail avec vous, j'ai pris le parti de m'arrêter au règne d'Innocent III. C'est bien là ce haut sommet d'où l'on aperçoit toute la contrée, et sur lequel je vous annonçais l'autre jour que j'allais vous conduire.

Parvenus à ce point suprême au-dessus duquel il n'y a rien dans l'histoire de la papauté, à ce point qui marque le terme de l'ascension et le commencement de la descente, nous avons à nous demander quel jugement nous porterons, non plus sur le règne d'Innocent III, mais sur le moyen âge tout entier. — Notre étude, Messieurs, doit se généraliser et s'étendre, et c'est ici, vous le comprenez, la partie la plus impor-

tante du travail que nous avons entrepris. Le fruit de ce travail et de votre persévérante attention, ce sera d'avoir une idée juste, une idée à nous, sur cette époque si controversée, que les uns dénigrent sans la comprendre, que les autres célèbrent avec une étrange légèreté.

J'ai tâché de ne me ranger ni parmi les premiers ni parmi les seconds; j'ai écarté à la fois l'étroitesse moqueuse de certains ennemis, et la réhabilitation stupide de certains champions. Je me suis rappelé que, pour apprécier équitablement une époque, il faut se mettre à son point de vue. Nous avons fait effort pour nous y placer, ce qui ne nous empêchera pas, bien au contraire, d'apprécier aussi le point de vue pris en lui-même. Mais du moins nous aurons évité de reproduire les reproches superficiels; nous aurons évité de laisser les hommes pour aller aux choses; nous aurons moins parlé de l'ambition, de l'avarice ou de la cruauté des papes, que du principe qui les dominait, qui les menait, dont ils étaient les représentants et les esclaves.

Il y a un idéal du moyen âge, idéal horrible aux yeux du chrétien, mais idéal cependant dont il importe de ne pas méconnaître l'éclat : une seule croyance, une seule pensée, une seule conscience, un seul gouvernement, le clergé au sommet du monde.

Un tel spectacle ne se juge pas avec nos idées et nos usages modernes, avec nos habitudes de tutelle administrative, de gouvernement laïque, d'unité monarchique ou républicaine. Quiconque ne s'est pas fait un peu l'homme du moyen âge, ne saurait rendre

justice à ce temps d'anarchie politique et de centralisation spirituelle.

Le principe païen s'est déplacé depuis Innocent; la confusion des deux domaines, qui s était opérée alors au profit de l'Église, s'est accomplie depuis lors au profit de l'État. De là une tradition gallicane, qui ne dispose pas précisément à l'équité envers l'époque où les papes dominaient les empereurs. A l'école des légistes et des parlements, la religion prend l'aspect d'un fait national, d'un dicastère, d'une branche de l'administration; cela se dirige et se réglemente comme la justice ou la police; un despotisme en remplace un autre, la solution byzantine entre en lutte avec la solution occidentale.

Ce n'est pas du point de vue gallican et administratif, ce n'est pas du point de vue de la philosophie du dernier siècle qu'on peut comprendre le moyen âge, et, tout en réprouvant l'abominable esprit qui l'anime, reconnaître ce qu'il a eu de grand et parfois de bon : ces nobles caractères, ces natures énergiques, ces dévotions égarées mais souvent sincères, cette poursuite enthousiaste de l'unité, ce rêve d'un royaume des cieux immédiatement réalisé sur la terre.

Je ne veux ni exagérer ni amoindrir une si détestable grandeur. J'avoue qu'après avoir considéré le principe païen dans l'antiquité, dans l'islamisme et dans l'Orient christianisé, je le trouve mesquin partout, rapproché de ce que l'Église de Rome en a fait au moyen âge. — L'uniformité religieuse, la négation des consciences, la suppression des individus ont pu y être poussées aussi loin; elles ne l'ont jamais été au

nom de la foi, de l'intérêt spirituel, et sous la direction d'un clergé. Là se trouve l'originalité du spectacle offert par notre monde occidental.

Cherchez, Messieurs, cherchez ailleurs, vous ne découvrirez rien de pareil, une autorité religieuse au-dessus de toutes les autorités politiques, un organe infaillible de tous les droits, une parole de Dieu incarnée et toujours présente, le pape, ou comme on disait alors, l'apôtre, l'*apostoile!* Avec lui, point de discussion, point d'examen, la vérité est connue, elle est obligatoire et armée, la liberté de l'erreur ne saurait subsister.

On a beaucoup admiré l'unité ainsi obtenue : unité des âmes, unité ecclésiastique, unité politique, unité sociale. On nous a montré la religion fournissant ainsi la base solide sur laquelle repose l'État. On nous a dit qu'ainsi tout avait été relevé, les droits et les devoirs ; que les princes avaient régné au nom de Dieu; que les sujets avaient obéi au nom de Dieu.

Paroles retentissantes, Messieurs, sous lesquelles nous ne trouverons pas grand'chose. On ne croit à la religion que quand on l'a acceptée, et la religion à laquelle on ne croit pas n'est plus la religion; transmise de père en fils comme les autres charges et les autres coutumes sociales, elle produit les pratiques, une certaine conviction même, sans enfanter ce travail qui remue jusqu'aux profondeurs de la conscience et qu'on nomme la conversion. Donc la base sur laquelle on a prétendu appuyer l'édifice est une base vermoulue ; l'édifice porte sur le vide absolu.

Pour nous en assurer, Messieurs, nous n'avons

qu'à examiner la première des prétentions que j'énumérais tout à l'heure. Le moyen âge a-t-il connu la paix intime, la paix des âmes, fondement de toutes les autres paix ?

La paix des âmes! Je ne savais pas qu'on pût l'obtenir par l'accomplissement des rites, par la confiance aux procédés, par la conformité aux règles établies. La paix, elle s'obtient par une autre voie, plus douloureuse mais plus sûre; elle s'obtient par la lutte. C'est lorsque l'homme a senti sa misère et sa condamnation, lorsqu'il est tombé sur ses genoux, lorsqu'il a saisi la main tendue de son Sauveur, c'est alors que, brisé et heureux, il entre en possession de la paix. Alors il sait en qui il a cru, alors il marche avec Dieu. Sa paix, ce sera encore la guerre : il aura à combattre ses péchés, il travaillera à la sueur de son visage, l'œuvre de la sanctification ne s'opérera pas sans de longs et difficiles efforts; pourtant il aura la paix, cette paix délicieuse et austère que donne Jésus et qu'il ne donne pas comme le monde la donne.

Mais enfin, s'écrie-t-on, le monde donne une certaine paix. L'unité dogmatique du moyen âge a répandu sur la société d'alors une sécurité religieuse que nous ne connaissons plus; par conséquent aussi, elle a fait goûter à la société d'alors les douces émotions, trop oubliées aujourd'hui, de la croyance collective! N'est-ce rien d'avoir une règle établie, une foi certaine, une entière assurance qu'aucun doute n'est venu flétrir? N'est-ce rien d'appartenir à un temps où personne ne discute, parce que personne ne peut hésiter? La certitude universelle, n'est-ce rien?

Je ne conteste pas qu'un tel état de choses ne produise une sorte de dévotion qui a souvent le charme incontestable de la candeur. Mais ne cherchez rien au delà. Il y aura des pratiques touchantes, des émotions communes ; il y aura ces magnifiques cérémonies auxquelles tout le monde prend part ; il y aura la religion générale des hommes, des femmes, des jeunes gens et des enfants ; il y aura des nations bien disciplinées, qui parcourront du même pas et avec une confiance merveilleuse — ou effrayante — les étapes marquées d'avance qui doivent mener au ciel : le baptême, la confirmation, les trois communions par année, la confession aux époques réglementaires, les prières récitées, les pèlerinages accomplis, les signes de croix, les aumônes, les donations aux monastères, l'extrême onction avant de mourir. Voilà ce qu'il y aura, et ne vous y trompez point, tout cela ne sera pas nécessairement froid ou menteur ; la pensée de Dieu, plus encore la peur de l'enfer, tiendront une certaine place dans ces dévotions universelles ; ces piétés auront même des heures d'élan qui pourraient faire croire à des effets plus profonds.

Demandez à ceux qui ont visité Athènes ce qu'ils pensent des transports religieux qui y éclatent — oui, qui y éclatent réellement — la veille de Pâques à minuit. — C'est d'abord une immobilité morne ; on n'entend que les voix murmurantes des prêtres au fond des églises, un sentiment de tristesse et d'abattement pèse sur la ville plongée dans une profonde obscurité. Soudain un coup de canon se fait entendre ; il est minuit. Le vieil archevêque prononce les paroles : Christ est ressuscité, *Christos anesti !* Athènes

s'illumine, les flambeaux s'allument, une acclamation immense s'élève vers le ciel, l'hymne de la victoire est entonné par tous les prêtres, répété par tous les citoyens; on s'embrasse, une joie véritable, émouvante, s'empare de tous les cœurs; la bonne nouvelle est vraiment une bonne nouvelle : Christ est ressuscité! Christ est ressuscité!.... Et le soir, la fête se terminera dans l'orgie.

Les grandes scènes religieuses du moyen âge présentent un caractère pareil. — Ah! je ne puis me contraindre à admirer de plein cœur ces armées qui s'agenouillent, ces multitudes qui prennent la croix. L'unité que vous me vantez, elle me révolte, elle me fait mal. Je pense aux consciences individuelles qui ont péri absorbées dans la conscience collective. Jamais je n'aurai de sympathie pour les temps où un tel meurtre s'accomplit.

On ose nous parler de la piété du moyen âge, et du mouvement de sa pensée, et de ses libertés, et de son individualisme; et au milieu de tant de merveilles, ce que je ne parviens pas à découvrir, c'est une conscience libre, c'est une intelligence qui s'appartienne! Calculez, Messieurs, ce qu'il reste d'une société quand il y manque cela.

Par ce fait seul, le moyen âge est jugé. Nous aurions le droit de ne pas aller plus avant. Il suffirait de constater ce crime, cet attentat à l'âme humaine. En dépit des brillantes apparences, le moyen âge ne cessera d'être à nos yeux le beau idéal de la direction, c'est-à-dire de l'abaissement, c'est-à-dire de l'asservissement.

La direction y est partout, dans l'organisation

générale, dans les principes qui règnent, dans l'air qu'on respire, dans les règlements qui emmaillottent la croyance, la pensée et la vie, dans la domination du clergé, dans l'ignorance du grand nombre et dans la science asservie des docteurs. Rien ne vit, rien ne remue, si ce n'est à la surface et dans l'étroit champ-clos prudemment réservé aux tournois de la scolastique. Quelqu'un s'avise-t-il d'en sortir et d'aborder les questions interdites ? Aussitôt il devient suspect, et l'inquisition n'est pas loin.

Vous avez vu, Messieurs, quel sort était réservé aux dissidents. Le sens moral a protesté, c'est sa gloire, et les fermentations du douzième siècle ont témoigné d'une vitalité que le despotisme romain n'était pas parvenu à détruire. Ce despotisme n'avait pu achever son œuvre ; et cependant jamais rien d'aussi lourd n'avait pesé sur l'âme humaine. La tyrannie infaillible, c'est la tyrannie portée à l'infini ; elle est sûre d'elle-même, elle frappe au nom de Dieu, en toute bonne conscience. L'imagination recule à l'idée de ce qu'on ose ainsi.

Mais c'était le seul moyen de maintenir l'unité ecclésiastique ; si elle a coûté cher, elle valait encore plus ; l'âme individuelle aura été asservie peut-être et dépouillée de sa véritable paix, du moins l'Église aura survécu ! — Voilà la nouvelle thèse qu'on s'empresse de développer. Sans le système papal et sans les moyens violents qu'il a employés, l'Église n'aurait été qu'une misérable secte, contestée et méprisée, sans action sur les destinées de l'humanité.

Une misérable secte ! Je n'examine pas si le Sau-

veur n'aurait pas précisément fondé cela, par hasard, et si en devenant à ce point grandiose et respectable, on n'a pas tourné le dos à la véritable influence comme à la véritable grandeur.

Laissons là, je le veux bien, la question d'Église, et demandons-nous simplement dans quelle mesure a été réelle l'unité ecclésiastique qu'on ose nous vanter. Cette unité naïve et enfantine, cette paix dont on voudrait faire honneur au moyen âge, il ne les posséda jamais. — Écoutez ces disputes qui éclatent au sein des écoles, et qui, malgré l'affectation avec laquelle chacun emploie les termes consacrés, soulèvent de formidables problèmes. Prêtez l'oreille aux portes même des couvents, vous entendrez prononcer d'étranges paroles; plus d'un franciscain se prend à demander si le pape ne serait pas l'antéchrist. Soyez maintenant attentifs aux dissensions sans cesse renaissantes entre l'Église et la puissance civile; bientôt les champions de la puissance civile soupçonneront l'immaculée pureté de l'Église, le doute naîtra de partout, les actes d'accusation formulés par les États généraux n'épargneront rien et personne.

Je ne vous parle pas des dissidents proprement dits; je sais qu'on possède un moyen de procurer la paix sur ce point. Et cependant, qu'on y prenne garde, les bûchers risquent de ne pas suffire. Ces gens-là renaissent de leurs cendres. — Mais interrogez la société tout entière, la société dont avec tant de sollicitude on protége la foi. Est-elle en possession, elle, de la paix et de la sécurité religieuse? Hélas! non. Elle voit la lutte des moines contre les évêques, des moines contre les moines, des papes contre les

papes ; elle voit les mœurs du clergé, et voici qu'un travail profond s'opère dans son sein. Bien des discordes d'idées y éclatent sous l'uniformité officielle. Il y a des soupirs — Dieu merci ! — il y a des recherches, il y a des doutes; il y a, en tous cas, une puissante réaction anti-cléricale ; les vices des prêtres, tel est le sujet dont on parle, dont on rit. — Ceci est grave, Messieurs.

Oui, ceci est grave. Lorsque le clergé est la religion et que le clergé devient un objet de risées, on peut penser si la religion est malade ! Le vernis des pratiques générales subsiste longtemps après que la croyance a disparu.

Voulez-vous, Messieurs, vous faire une idée des tendances qui commençaient à prévaloir au temps d'Innocent III ? Interrogez la littérature de l'époque. Le fameux *Roman du Renard* était déjà écrit en grande partie, déjà il était répandu dans la société entière, déjà on pouvait voir ses scènes les plus connues peintes dans les appartements des châteaux, reproduites par les poëtes et par les conteurs. Or, ce livre, si bien accueilli, n'est qu'une longue diatribe, non-seulement contre les mœurs du clergé, mais contre les usages de l'Église romaine, les confessions, les liturgies, les pèlerinages. — Quant aux prêtres, ils y sont traités sans façon, à commencer par les curés et par les moines, à finir par les cardinaux et par les papes.

La paix ecclésiastique n'avait donc pas été mieux préservée que la paix intérieure des âmes. Le moyen âge a-t-il mieux réussi à fonder la paix politique ? S'il a échoué pour les individus et pour l'Église, a-t-il réussi pour les États ?

De bons juges n'ont pas craint de le soutenir. Ils pleurent aujourd'hui cette unité perdue du moyen âge. A les entendre, l'Église et la papauté seraient les seules bases d'une institution sociale élevée durable; retrancher la suprématie papale, ce serait retrancher la base essentielle de la civilisation moderne; sans cette assise, l'histoire se trouvait interrompue! la suprématie papale aurait enfanté et maintenu la grande fédération européenne; ce que les jeux olympiques étaient pour la Grèce, les croisades l'auraient été pour nous.

J'ai déjà reconnu, Messieurs, ce qu'il y a de vrai dans ces assertions; toutefois mon admiration a des bornes. Je ne consens pas à confondre les apparences avec les réalités. Si heureux qu'on puisse être — chacun son goût — de contempler un seul culte dans la commune, une seule Église dans l'État, un seul pape à la tête de l'Europe, une seule chaire brillant à Rome pour éclairer l'univers; si ravi qu'on soit de remarquer qu'il n'y avait alors ni écoles primaires, ni journaux, ni tribunes, mais par compensation de bonnes croisades qui exterminaient les dissidents, de bonnes dépositions qui châtiaient les princes indociles, de bons inquisiteurs qui encourageaint les délations et surveillaient les plus secrets mouvements de la pensée; si enthousiaste qu'on soit de cet *idéal*, il faut convenir que la paix sociale du moyen âge laissait quelque chose à désirer, même sous Innocent III, et que nos temps d'anarchie, de discussion et de publicité ont rarement présenté un spectacle de luttes plus acharnées et de troubles plus incessants. A l'heure où l'autorité tutélaire des papes est à son zénith, nous rencon-

trons des guerres partout, des haines partout, des révoltes partout, des massacres partout, des divisions partout. — Je ne parle pas des révolutions; elles étaient sanctifiées sans doute par la main qui les accomplissait au moyen âge.

Une maxime généralement reçue dit qu'il ne faut pas confier les affaires de l'État à l'homme qui ne sait pas mener les siennes. Ne pourrait-on pas dire aussi qu'il ne faut pas confier le gouvernement de l'Europe au pouvoir qui ne sait pas gouverner sa petite principauté? Ceux qui ne sont jamais parvenus à administrer tant bien que mal le patrimoine de saint Pierre étaient-ils capables de procurer la paix au monde Européen?

La paix! Mais le principe même du moyen âge la rendait éternellement impossible. Ce principe qui, supprimant l'Église, identifie la société politique et la société religieuse, devait mettre aux prises l'empereur spirituel et l'empereur temporel, à moins que l'un des deux n'acceptât un rôle d'ignoble soumission. Ceci était dans la nature des choses. Aussi voyez avec quelle persistance, avec quel acharnement se renouvelle toujours la lutte des papes et des empereurs! Ce seront les investitures; ce seront les guelfes et les gibelins; ce sera cette cause, et puis cette autre. Il n'importe; les motifs changent et la guerre ne change pas, les personnes changent et la situation ne change pas. Qu'un partisan de l'empire arrive à la tiare, il se transforme en ennemi de l'empire; qu'un intime ami des papes ceigne la couronne à Francfort, il se métamorphose en adversaire de la papauté.

Et à côté de cette querelle fondamentale, combien de querelles accessoires! La belle époque d'*unité* qu'on nous vante peut soutenir la comparaison avec les époques les plus bouleversées de l'histoire. Jamais il n'y a eu plus de luttes, de dissensions et de fractionnements : États contre États, seigneurs contre seigneurs, évêques contre évêques, le monde entier, depuis qu'il est placé sous la houlette pacifique des papes, semble possédé du besoin de verser le sang. Les discordes intérieures de l'Europe sont arrivées à un point tel, que l'organisation des croisades orientales est devenue quasi irréalisable; la main puissante d'Innocent III elle-même s'y lassera. Il est vrai qu'au défaut des grandes croisades contre les musulmans, on parvient encore à lever les croisades missionnaires de la Prusse et les croisades dévastatrices du Languedoc.

Les apologistes ne se découragent pas néanmoins. Le système a échoué peut-être en ce qui concerne la paix de l'Europe, comme il a échoué en ce qui concerne la paix des âmes et la paix de l'Église; mais il a fondé une paix plus importante que toutes les autres, la paix sociale! Les gouvernements ont pu attaquer les gouvernements, la guerre a pu devenir l'état habituel et normal du monde, la guerre des papes et des empereurs a pu donner le signal de la guerre universelle, de la guerre continuelle; toutefois une guerre a été empêchée, celle des forts contre les faibles! L'Église, cette grande justice de paix, est intervenue entre les uns et les autres; son bienfaisant patronage a défendu ceux qui ne pouvaient se défendre eux-

mêmes! Que seraient-ils devenus, dans ces siècles ténébreux qui ne connaissaient que la violence, si un arbitre spirituel et suprême ne s'était entremis?

Regardez, s'écrie-t-on, ce qui se passait alors. Qu'eût été, sans l'Église, le règne brutal de la féodalité! que ne feront pas ces seigneurs, s'ils n'ont que des serfs devant eux, s'ils ne rencontrent nulle part une puissance devant laquelle ils soient contraints de fléchir! Suivez à la trace ces troupes de bandits que soulevaient les guerres générales et particulières, les croisades d'Asie et d'Europe, et qui demeurant ensuite sans emploi, habitués à une vie oisive et pillarde, continuaient à tuer pour leur propre compte: ces Cottereaux, ces Routiers, ces Brabançons, ces Écorcheurs; voyez ces remparts qui s'élèvent de tous côtés, ces églises et ces couvents qui se transforment à leur tour en châteaux forts, voyez cela; et demandez-vous quel aurait été le sort des pauvres, jusqu'où aurait été poussée la violation du droit, si l'Église n'était intervenue! — En proclamant la trêve de Dieu, en défendant de molester les voyageurs et les agriculteurs, en effrayant par ses anathèmes ceux que rien d'autre n'aurait retenus, n'a-t-elle pas opposé aux passions grossières la seule digue qui pût les arrêter?

Et l'on nous invite, Messieurs, à voir dans l'Église du moyen âge l'arche qui surnage par-dessus le déluge des violences, des ignorances et des oppressions, l'arche qui porte le germe de la jeune civilisation. On nous demande si nous ne préférons pas un prélat comme Dunstan à un guerrier comme Penda, si nous ne pensons pas qu'une société où prévaut la force physique a lieu de se réjouir lorsqu'une force morale

apparaît. On nous demande si les congrès étaient possibles au douzième siècle, et si, à tout prendre, l'intervention papale ne vaut pas les congrès. On nous la montre défendant la liberté contre les rois despotes, et l'autorité contre les peuples révoltés. On nous prie de déclarer si nous aimerions mieux que l'idée supérieure n'eût pas prévalu, et que le christianisme, au lieu de régner en souverain, eût été relégué comme une pauvre croyance impuissante et méprisée dans quelque coin ignoré du globe.

Je ne conteste pas, je n'ai jamais contesté, vous m'en êtes témoins, le côté grandiose et parfois bienfaisant de cette puissance pontificale qui imposait aux brigands du moyen âge quelques pensées de justice, de prière et de repentir. La contrainte morale remplit alors un rôle dont l'importance ne saurait être niée. Quoiqu'elle ait été singulièrement exagérée par beaucoup d'historiens, quoique l'Église romaine n'ait cessé d'offrir elle-même à chacun les moyens de satisfaire librement ses passions brutales, sauf à racheter ensuite ses péchés par des pénitences et des fondations, je ne veux pas méconnaître le bien que, par sa seule force et par le seul fait de son entremise, l'idée de l'éternité, l'idée du monde à venir, l'idée de Dieu a certainement produit au moyen âge.

Mais l'idée de Dieu aurait-elle donc été bannie du monde, si le christianisme des prêtres n'avait pas remplacé le christianisme des apôtres de Jésus-Christ? — Je n'examine pas jusqu'à quel point on est fondé à dire que le joug du clergé a défendu les populations contre le joug des soldats, ni jusqu'à quel point on est fondé à dire que le second est plus lourd que le premier,

que les tyrans qui n'en veulent qu'au corps sont plus redoutables que ceux qui poursuivent notre liberté jusque dans les retraites sacrées de la conscience; non, je ne veux pas traiter de telles questions. Je me contente de poser celle-ci : lorsque le principe païen est venu supprimer l'Église, l'Église n'avait-elle donné aucune marque de sa puissance pour protéger les faibles, pour dompter les forts, pour apprivoiser les bêtes féroces, pour introduire dans le monde une influence désarmée et cependant souveraine?

Il me semble que l'Église avait fait de ces miracles-là. La société dépravée et cruelle à laquelle elle avait eu affaire au temps des apôtres n'avait rien à reprocher aux Barbares du quatrième siècle ou aux bandits du douzième. Et cependant, avec quelle promptitude, avec quel succès l'Église avait propagé l'Évangile! Bientôt avait éclaté au sein de l'univers romain une lumière à laquelle personne ne parvenait plus à se soustraire. La vérité avait été détestée, combattue, persécutée, cela va de soi; elle avait fait son chemin.

Et vous venez soutenir qu'elle n'aurait pas continué à le faire! qu'à moins de substituer la religion personnelle et la foi collective à la conversion, qu'à moins d'inventer une hiérarchie et un clergé, il n'y aurait point eu de morale ici-bas pour contenir les Goths et les Francs, pour adoucir les guerriers du moyen âge!

Dites plutôt que cette force morale, vous l'avez réduite à ses moindres proportions. Dites plutôt que vous avez méconnu son caractère de force *morale*, que l'idée de force morale vous est étrangère, qu'il vous faut un appareil d'organisation, de pompes, d'éclat extérieur, de pouvoir visible et tangible; dites

que sans cela vous ne concevez pas l'influence. Une Église, une minorité, n'ayant d'autres armes que son amour et ses paroles, vous paraît incapable d'agir sur le monde, de bâtir des digues infranchissables contre lesquelles se brisent les plus fougueux torrents. Vous croyez que l'idée, l'idée seule, l'idée qui ne s'adresse qu'aux âmes, ne monte jamais au rang des grandes puissances d'ici-bas.

Contre cette négation profondément matérialiste, nous éprouvons le besoin de nous élever, au nom de la force morale. La force morale, vous l'avez eue au moyen âge, mais aussi peu qu'il fût possible de l'avoir et aussi débile qu'il fût possible de la faire. Nous la voulons mille fois plus forte, plus agissante, plus respectée. Et c'est pour cela que nous regrettons du fond du cœur que le moyen âge n'ait pas eu l'Église, qu'il n'ait eu que la religion officielle et le règne du clergé.

Laissez-moi vous citer, Messieurs, un des actes du patronage moral des papes qu'on présente le plus souvent comme preuve de la protection qu'ils accordaient aux opprimés, de la force qu'ils prêtaient au droit. — C'est presque un lieu commun historique de déclarer que, sans eux, la famille n'aurait pas subsisté, que les liens du mariage auraient été rompus chaque jour par le caprice des puissants. Or j'ai de grands doutes à cet égard, et je tiens à vous les soumettre.

J'ose prétendre que, loin de sauvegarder l'union conjugale, rien ne l'a plus compromise que la présence en Europe d'une autorité qui s'attribuait le pouvoir de la dissoudre.

Vous savez par quels motifs et sous quels prétextes ce pouvoir s'exerçait. Les degrés de parenté, à eux seuls — doublés par les parentés spirituelles des parrains — fournissaient presque toujours les moyens de prononcer un divorce, quand il y avait intérêt à le faire.

Aussi les demandes de divorce se multipliaient-elles de toutes parts. Lorsqu'on se défiait du pape, on s'adressait à l'épiscopat national. C'est ainsi que, sous Innocent III, le roi de Bohême obtint de l'évêque de Prague une sentence conforme à sa volonté; le roi en profita, en attendant que la cour de Rome eût prononcé, après d'interminables enquêtes, sur l'appel de la femme répudiée. C'est ainsi que le roi d'Aragon se sépara de la reine Marie, qui se rendit auprès du pape pour y plaider elle-même son droit.

Les mariages étaient brisés sans scrupule, parce qu'on savait que Rome, parfois sévère, se tenait prête à user au besoin d'une grande condescendance. En France, Louis le Jeune avait obtenu ce qui fut refusé à Philippe-Auguste. En Allemagne, le roi de Bohême, dont je vous parlais tout à l'heure, avait été traité avec beaucoup de mansuétude, jusqu'au moment où il indisposa Innocent III en prenant parti contre lui dans la rivalité des prétendants au trône impérial.

Le fait est que, par les dispenses et par les divorces, le pape tenait dans sa main toutes les unions et ruinait à l'avance leur sécurité. Quelle union pouvait être certaine, quand l'autorité de celui qui « délie » pouvait être invoquée contre elle, quand les principes de ses décisions étaient aussi flexibles que sa politique, quand le prétexte même de l'ensorcellement

— voyez l'affaire de Philippe-Auguste — pouvait être mis en avant, au défaut de ces parentés lointaines qui se rencontrent presque toujours dans les alliances de la royauté?

Que dis-je! Outre la parenté et l'ensorcellement, on avait la ressource extrême de la vocation monastique. Cette Église romaine, gardienne si vigilante du mariage indissoluble, elle en proclamait la dissolution lorsque les époux prenaient l'habit religieux. Il est vrai que, par compensation, elle en proclamait le maintien, malgré les règles canoniques, dès qu'il y avait lieu de récompenser ses amis. Lorsque Othon était dans les bonnes grâces d'Innocent III, il obtint la consécration de son mariage avec la fille orpheline de Philippe. Seulement, « en expiation de ce qu'il y avait d'illégitime dans le mariage proposé, » il dut s'engager à se rendre en Terre sainte, à devenir le protecteur des couvents et des églises, à fonder un monastère de l'ordre de Cîteaux.

Il est avec le pape des accommodements. C'est pour cela que son intervention dans la question des mariages a relâché le lien conjugal, bien loin de le resserrer. A tout prendre, le mariage et la famille étaient plus respectés peut-être par ces tribus germaines qui envahirent l'empire romain et dont les mœurs pures nous ont été décrites par Tacite, qu'ils ne l'ont été au moyen âge, quand l'Église se fut avisée de *protéger* l'institution.

IV

Voilà ce que j'ai à répondre aux admirateurs du moyen âge, à ceux qui le considèrent comme la forme idéale des sociétés humaines, le point lumineux de l'histoire.

Répondons maintenant quelques mots à ces avocats plus modérés qui, sans le glorifier ainsi, se contentent de mettre en avant certains services rendus à la civilisation.

On parle de l'Europe sauvée par les croisades, des lumières sauvées par le clergé, des beaux-arts sauvés par les couvents. — Examinons, Messieurs.

Quant aux croisades, j'ai constaté moi-même ce qui me semble vrai; je ne proteste que contre l'exagération.

Sans nier les résultats importants de cette longue prise d'armes qui commence à Pierre l'Ermite et va, si l'on veut, jusqu'au combat de Lépante, je nie absolument qu'elle ait eu pour effet de sauver l'Europe et d'arrêter l'Islam. Charles Martel n'était pas un croisé, ce qui ne l'empêcha pas de vaincre à Poitiers ; Sobieski n'était pas un croisé, ce qui ne l'empêcha pas de vaincre sous les murs de Vienne. Ces deux victoires ont exercé une autre influence que les pauvres expéditions malencontreuses qui usèrent les forces de l'Occident, sans faire à l'Orient aucun mal sérieux.

Passons aux lumières. — On nous montre que, lors de l'invasion des Barbares, une seule classe conserva le dépôt des lettres, le clergé. On nous montre encore qu'au moyen âge, une seule classe échappa à l'ignorance universelle, le clergé.

Une première remarque, Messieurs. — Comment se fait-il qu'il y ait eu au moyen âge, sous la direction toute puissante du clergé, un retour de barbarie ? Je dis *un retour*, parce que, entre l'invasion et les siècles de complètes ténèbres, nous rencontrons le siècle de Charlemagne. On voit s'ouvrir alors non-seulement l'école du palais, mais les écoles des évêchés et des monastères. Les laïques, le peuple même y sont admis. Ce n'est pas la lumière, ce n'est pas non plus la nuit profonde du dixième, du onzième, du douzième siècle. Ne nous parlez donc plus de l'invasion des Barbares ; le mal ne remonte pas si haut ; son aggravation, du moins, a une date qu'aucune invasion ne vient expliquer, excepté celle du sytème funeste dont Innocent III devait être un jour la personnification absolue. Plus vous régnez, plus l'obscurité augmente.

Une seconde remarque. — C'est une étrange façon d'agir que de crever les yeux à tout le monde et de s'écrier ensuite : Moi seul j'ai des yeux ! que deviendriez-vous si je n'y voyais pour vous, si je n'étais pas là pour vous conduire ? — Le clergé a réellement aveuglé les nations européennes. Je ne m'inquiète pas de ses intentions, je ne dis pas qu'il se soit proposé de créer ou de maintenir l'obscurité ; je dis qu'en fait il l'a créée ou maintenue. Disposer d'une influence incomparable, en disposer pendant plusieurs centaines d'années, avoir une organisation qui atteint

les grands et les petits, posséder, soi, ces lumières dont on se vante de conserver le dépôt, et ne pas les transmettre, et laisser en fin de compte des populations plongées dans une ignorance absolue, engourdies dans les pratiques, asservies à la direction, privées de la Bible, ne soupçonnant pas même son existence, incapables en tout cas d'en déchiffrer une ligne si elles la possédaient, avoir pu cela, c'est avoir crevé les yeux du peuple. Il n'y a pas certes de quoi se vanter, si, au milieu de ce peuple aveugle, on s'est réservé — dans une certaine mesure — le privilége d'y voir clair.

Il y a eu, je l'accorde, une classe qui, seule dispensée du travail manuel et des charges militaires, a continué à apprendre et à savoir quelque chose. Il y a eu, je l'accorde aussi, des écoles fondées par cette classe et pour cette classe.

Ceux qui nous vantent sans cesse les universités du moyen âge oublient de nous dire que tout y était clérical, qu'il n'y avait rien là ni pour le peuple, ni en particulier pour les femmes dont la sainte ignorance a été si soigneusement entretenue. A côté des universités, je vois des colléges dont les étudiants vivent renfermés et qui ne sont en réalité que des pépinières de clercs : je vois des écoles au cloître Notre-Dame, des écoles au cloître Saint-Victor, et lorsque je suis les pas des élèves qui les fréquentent, je ne rencontre encore là que des aspirants à la prêtrise et au doctorat.

Irai-je jusqu'à prétendre que la société laïque en fut exclue? Non. Mais en pareille matière j'ai pour principe de tenir grand compte *des faits*. Or, quels que fussent les règlements de ces puissantes écoles

dont l'influence assurément ne saurait être niée, quel que fût parfois ce mouvement des esprits qui à certains moments multipliait les disciples près d'un maître illustre, peuplait une solitude, fondait le Paraclet autour de la retraite d'Abélard, il n'en est pas moins certain que l'ignorance générale subsistait : les villageois ne savaient pas lire; les châtelains ne signaient pas toujours leur nom.

Voilà la réalité, Messieurs. Elle est telle, non pas en vertu de je ne sais quel plan infernal, non pas en vertu d'un système intentionnel et arrêté, — plusieurs papes et Innocent lui-même ont sincèrement favorisé les études, — mais en vertu du principe sur lequel reposait l'organisation romaine tout entière. Les hommes règnent et les principes gouvernent; tel pape se propose sincèrement de travailler à la diffusion des lumières, le principe de son Église y résiste, et c'est le principe qui l'emportera.

Des lumières au moyen âge! Comment ose-t-on profaner ce mot? Alors même qu'il y aurait eu cent fois plus de docteurs subtils et de docteurs angéliques, cent fois plus de dissertations et de *Sommes*, la vraie lumière n'aurait pas paru, la vraie science aurait été absente, car elle ne marche pas sans la conscience; où les consciences sont enchaînées, les sciences ne sont que des scolastiques.

Il faut savoir mettre à son rang la science asservie et réglementée, la science séparée de la liberté, la science séparée de la conscience. En dépit des leçons latines et des gros livres latins, en dépit même des premiers tressaillements qui annoncent sous Innocent III la formation des langues modernes, ce temps

et ce régime demeurent tellement incompatibles avec la lumière, que lorsque celle-ci viendra teindre l'horizon, le moyen âge, par cela seul, aura cessé d'exister. Oui, la première aurore de la science, oui, le premier rayon du soleil, en touchant cet âge-là, le tuera. A elle seule, la Renaissance lui portera le coup mortel. Pourquoi ? Parce qu'elle est un réveil de l'esprit.

Cela posé, Messieurs, je me fais un devoir de constater l'opiniâtre, et, à mon sens, bien stérile travail qui s'accomplit au moyen âge. Je lui ai déjà donné son nom, la scolastique. Les enthousiasmes qu'elle a excités ne m'étonnent pas ; c'est un des caractères des siècles ignorants que la science est adorée, qu'elle y passe presque pour un don surnaturel. Les savants alors sont quelquefois des sorciers ; rappelez-vous le grand Albert.

Mais si la science est adorée, elle est esclave. Personne n'ignore l'asservissement doctrinal des vieilles universités. Surveillée avec soin, depuis que certaines audaces avaient inquiété l'Église dominante, l'école avait été violement refoulée dans les arides régions de la dialectique; on avait passé des choses aux mots. La scolastique c'est, au fond, l'art de différer quand il n'est pas permis de différer; c'est le tour de force qu'accomplissent la conscience et l'intelligence humaines pour se procurer sous les chaînes quelques illusions de liberté. On y voit, côte à côte, la servitude de la pensée et les révoltes de la pensée; révoltes indirectes et inavouées, car en essayant de toucher à tous les problêmes, le docteur scolastique se rappelle que les solutions lui sont fournies d'avance et qu'il est tenu de les respecter ; il a devant lui une croyance

obligatoire et même une philosophie obligatoire, l'Église et Aristote. De cette contradiction naît ce qu'il y a de gêné, de subtil et de bizarre dans son enseignement. N'osant point aborder de front les questions sérieuses, il se complaît aux questions oiseuses : « Chaque personne divine peut-elle prendre la nature qu'elle veut ? » — Et le reste à l'avenant.

Le docteur scolastique n'a le droit ni de penser lui-même, ni de comprendre lui-même; la doctrine officielle se place toujours entre lui et la vérité. Que faire? Il s'occupera à recueillir les décisions *des anciens*. Ses livres seront des répertoires, tout au plus des commentaires. Il explique ses auteurs, il cache sa liberté sous les citations, il s'abstient comme d'un crime de toute conception originale. Il s'en abstient dans la forme, même lorsqu'il commence à s'émanciper au fond. Ouvrez le fameux *Livre des Sentences* de Pierre Lombard, vous n'y rencontrerez qu'un entassement de passages empruntés aux Pères, et surtout à Augustin.

Auprès de la citation florissait le syllogisme, cette logique du dehors qui dispense si bien l'esprit d'obéir à la grande logique du dedans. Aux mains de ceux qui le faisaient alors fonctionner, ce mécanisme produisait tout ce qu'on lui demandait de produire. On avait des formules pour soutenir le pour et le contre. C'était le bon temps de la science sophistique et des démonstrations frivoles, des arguments et des distinctions. Le *distinguo* retentit dans toutes les chaires du moyen âge, dans tous les recueils de sentences, dans toutes les *Sommes* qu'une admiration rétrospective cherche en vain à tirer aujourd'hui de leur docte poussière.

Ne m'accusez pas d'injustice, Messieurs. Je sais comme un autre que la scolastique a compté de puissantes intelligences dans ses rangs, je sais qu'elle a été à sa manière un des progrès de l'humanité ; mais je sais aussi qu'il faut être descendu bien bas pour que le progrès revête une telle forme. Quel qu'ait été le mérite des scolastiques et des idées qu'ils n'ont pu s'empêcher de mettre en mouvement, un fait demeure certain, c'est que leur règne a fini pour toujours à l'heure précise où un philosophe a laissé là les anciens et s'est avisé de penser par lui-même, à l'heure précise où un théologien a mis la Bible à la place des Pères et s'est avisé de comprendre par lui seul.

Ce n'est pas tout. On se tromperait fort en faisant de la scolastique un mouvement original, un produit spontané de la civilisation occidentale au moyen âge, un résultat de ces lumières que l'Église romaine aurait précieusement conservées dans son sein. Les écoles arabes ont précédé et sous plusieurs rapports engendré nos écoles européennes. Je cite les Arabes; je pourrais citer aussi les Juifs, car Maimonides est justement contemporain d'Innocent III.

La civilisation des Musulmans était brillante, à l'époque où, malgré les trésors littéraires que possédaient, dit-on, nos couvents et notre clergé, nous croupissions dans la plus honteuse ignorance. On sait ce qu'a été l'Espagne sous les Maures ; on connaît ses irrigations, son développement agricole, ses écoles, ses bibliothèques, ses monuments. Les sciences étaient cultivées à Bagdad comme à Grenade et à Cordoue ; l'horloge du genre des clepsydres qu'Ha-

roun al Rachid envoyait à Charlemagne et qui étonnait les hommes du huitième siècle par ses sonneries et ses mécanismes compliqués, en est une preuve frappante; les traductions des grands auteurs grecs, et surtout d'Aristote, que nous devons aux Arabes, en sont une preuve plus frappante encore.

Oui, cet Aristote qui a été, on peut le dire, la Bible des scolastiques, l'islamisme le leur avait fourni. Il venait, accompagné d'étranges commentaires et comme imprégné d'un parfum de néo-platonisme qui lui allait assez mal. N'importe, tel il est venu, tel il est resté; les deux tendances si bizarrement unies ont été docilement acceptées, elles ont l'une et l'autre exercé leur action chez nous.

C'est une des prétentions du moyen âge d'avoir contenu beaucoup de merveilles cachées, puisqu'en définitive il a enfanté cette merveille des merveilles, le monde moderne. Ils doivent avoir été bien grands, les pères dont nous sommes les enfants! — A cela je pourrais répondre que le mérite des enfants ne me paraît pas assez éclatant pour rejaillir sur la mémoire des pères. Quand je vois ce que nous sommes, je n'éprouve aucun besoin de chercher dans nos origines une explication à nos vertus. Mais il est une autre réponse que j'ai tenu à indiquer : la théocratie du moyen âge a si peu possédé le monopole des lumières, que l'Orient courbé sous l'islamisme nous a devancés et dépassés sous ce rapport; il l'emporte souvent sur nous par ses savants et ses poëtes, comme il l'emporta souvent par ses chevaliers. Combien d'illusions et de théories qui tombent en présence de ce fait!

Avicenne et Averrhoès ont eu le pas sur nos grands scolastiques. Non-seulement l'œuvre gigantesque d'Aristote nous est venue par l'intermédiaire des Arabes, mais les Arabes ont eu avant nous une astronomie, une chimie, une médecine, des mathématiques, des arts mécaniques, une algèbre. L'architecture mauresque brillait, quand le gothique en était encore à ses débuts. Les palais des califes étaient remplis de meubles précieux, d'orfévreries, de tapisseries et de bijoux, quand les grossiers soldats d'Occident quittaient leurs indigents manoirs pour aller contempler sous d'autres cieux une civilisation supérieure. La philosophie arabe avait ses tempêtes, tantôt panthéistes et tantôt mystiques, la poésie arabe avait ses chefs-d'œuvre, quand l'Occident ignorait encore les grandes curiosités de l'intelligence, quand ses langues n'étaient pas encore formées, quand il ne possédait encore ni trouvères ni troubadours.

Mais le moyen âge a eu ses cathédrales ! Ses cathédrales répondent à tout !

Je ne nie pas leur beauté, Messieurs. Je me reporte par l'imagination vers le temps où ces prodigieux et splendides édifices sortaient de terre, où le zèle spontané des populations enfantait ces œuvres auxquelles suffiraient à peine aujourd'hui, et c'est tout dire, les efforts de nos budgets. J'admire autant qu'un autre le puissant essor que prend l'architecture sacrée, immédiatement après Innocent III. Maître Gérhardt à Cologne, Ervin von Steinbach à Strasbourg, résument en eux le génie de leur siècle, un génie dont il serait puéril de contester la grandeur.

Entendons-nous cependant. Si vous prétendez que le moyen âge a protégé et sauvé les beaux arts réfugiés sous la tutelle de l'Église romaine, je suis obligé de vous contredire. La société-clergé a bâti alors ses monuments, des cathédrales; elle a patiemment exécuté ses tableaux, des enluminures et des verres coloriés; mais, passé cela, elle a traité les arts avec un sauvage mépris. Je cherche le patronage dont on nous parle, et je ne le découvre nulle part. Serait-il à Rome, où les âges chrétiens détruisent plus que n'avaient détruit les âges d'invasion barbare, où les amphithéâtres et les temples servent à bâtir les forteresses des familles pontificales? Serait-il à la croisade, où chacun s'évertue à brûler, à piller, à ruiner?

Voyez, Messieurs, ce qui se passe à Constantinople, lorsque les croisés en prennent possession. Les ravages des Vandales sont moindres, au pied de la lettre, que ceux des soldats de l'Église; les lettres et les arts ne répareront jamais les désastres que les soldats de l'Église ont causés.

Constantinople, au moment où elle tombe aux mains de Baudoin et de Dandolo, est une ville qui regorge de merveilles; peut-être y avait-on accumulé plus de chefs-d'œuvre qu'à Rome même : bibliothèques, musées, colonnes précieuses, statues, tout cela y était entassé jusqu'à la profusion. — Les croisés arrivent; ils allument d'immenses incendies; puis viennent les pillages, puis les destructions systématiques.

On fondait les statues pour avoir de l'argent ou de l'airain. La tête gigantesque de Junon qui suffi-

sait à charger quatre bœufs, est enlevée de la place de l'empereur Constantin et jetée dans la fournaise; une foule de statues célèbres ont le même sort; l'Hercule de Lysippe, l'âne et son conducteur commandés par Auguste, Rémus et Romulus aux mamelles de la louve, l'hippopotame avec sa queue d'écailles, tout est précipité dans les flammes; on bat monnaie avec des chefs-d'œuvre. Et si l'on détruit pour s'enrichir, on détruit aussi pour détruire, par haine pure et platonique de l'art. Les chevaliers s'amusaient à mutiler les bas-reliefs; l'ouvrage des siècles disparaissait en un jour

V

Faisons un pas de plus dans l'appréciation du moyen âge. Nous avons examiné la théorie historique qui le considère comme un idéal, ensuite celle qui se contente de vanter ses services; passons à celles qui, plus humbles encore, se proposent de l'excuser. — Les éloges ne lui allaient guère. Les excuses seront-elles valables?

Le premier système d'excuse consiste à mettre sur le compte du temps les crimes et les prétentions de l'Église romaine au moyen âge. On voudrait se débarrasser de tout cela, on sent que cela ne serait

plus de mise aujourd'hui ; il s'agit donc de jeter à la mer et la théorie de la persécution, et celle de la suprématie temporelle, et le reste. — Comment aurait-on pu faire autrement ? Les époques exceptionnelles n'exigent-elles pas des régimes exceptionnels ? Aux heures de formation, d'élaboration tourmentée, peut-on exiger la régularité des temps ordinaires ?

Messieurs, l'excuse serait admissible dans une certaine mesure, s'il s'agissait d'une société ordinaire. Mais l'Église romaine n'est pas une société ordinaire. Je ne sache pas que le Saint-Esprit subisse la loi des circonstances et que l'infaillibilité soit susceptible de plus ou de moins.

C'est un grand privilége d'être infaillible. Or tout privilége se paye ici-bas. Quand on est infaillible, on n'a plus le droit de mettre au compte des temps difficiles les doctrines qu'on a proclamées comme vérités divines et éternelles.

La persécution a été décrétée à cause du temps ! La suprématie a été attribuée aux papes à cause du temps ! Les sujets ont été déliés du serment de fidélité à cause du temps ! La Bible a été supprimée à cause des temps ! — Mais prenez-y garde, tout cela a été accompli au nom de Dieu, en invoquant et en interprétant l'Écriture ; tout cela a été accompli par les papes, par les conciles généraux, par l'ensemble des évêques, par l'Église romaine agissant en qualité d'organe du Saint-Esprit, par l'Église romaine plus convaincue, plus une qu'elle ne l'a jamais été.

De deux choses l'une : ou elle s'est trompée, et elle n'est pas infaillible ; ou elle ne s'est pas trompée, et vous n'avez pas le droit de vous débarrasser

de ses dogmes d'alors, sous prétexte qu'ils vous gênent aujourd'hui.

Si vous jetez à la mer la persécution et la suprématie, suivez mon conseil, jetez-y aussi l'infaillibilité.

Quiconque a lu les bulles et les canons du treizième siècle, sait à quoi s'en tenir sur la théorie des *dogmes de circonstance.* C'est bien comme vérité absolue et révélée, comme interprétation certaine de la Bible, qu'Innocent III et son concile œcuménique ont promulgué les principes qu'on trouve embarrassants de nos jours.

Resterait la ressource de distinguer entre le point de vue chrétien et le point de vue politique, de soutenir qu'on s'occupe d'histoire et non de théologie, d'établir une thèse d'après laquelle l'Église romaine, quels qu'aient pu être ses torts religieux au moyen âge, n'en a pas moins servi la cause du progrès. Elle a erré, d'accord; mais au profit de la civilisation! Or l'historien juge son action sociale, et non sa légitimité scripturaire!

A cela je n'ai rien à dire, si ce n'est que l'homme est un, qu'il ne saurait exister un mensonge religieux qui soit une vérité sociale, que le vrai et l'utile ne saurait entrer en lutte.

Ici nous retrouvons le problème moral dont la solution, je vous le disais en commençant, sera un des meilleurs fruits de notre étude. Applaudirons-nous au mal, sous prétexte qu'il produit du bien! — Erreur immense, Messieurs, et contre laquelle il importe que nous nous élevions énergiquement.

Disons-le, de notre voix la plus convaincue et la plus forte, il y a une malédiction attachée aux mauvais principes ; ils ne peuvent produire que des conséquences funestes.

La conscience historique de notre siècle est radicalement faussée sur ce point. Elle rejette loin d'elle la parole du Seigneur : « On ne cueille pas les raisins sur les épines et les figues sur des buissons. » Avec une touchante unanimité, les uns plus, les autres moins, mais tous dans une certaine mesure, nos historiens célèbrent les bienfaits du grand mensonge théocratique.

Ah ! laissez vanter les œuvres du moyen âge par ceux qui acceptent ses doctrines, par ceux qui croient qu'elles sont et seront toujours divines, qu'il faut y revenir, que le salut des sociétés humaines y est engagé. Laissez parler les Goerres, les Joseph de Maistre, les Donoso-Cortès. Ceux-là sont dans leur droit; ceux-là sont conséquents ; ceux-là soutiennent une thèse absurde, mais du moins ils ne soutiennent pas une thèse immorale.

Elle est immorale — et Dieu sait le mal qu'elle a déjà fait ! — la thèse que soutiennent ces hommes soi-disant habiles, qui, dans leur respect pour l'histoire, dans leur adoration des faits accomplis, dans leurs ménagements pour le passé d'une institution puissante, et aussi, disons le mot, dans leur oubli des droits de la vérité, proclament les bienfaisantes erreurs de l'Église romaine au moyen âge.

Bienfaisantes ! mais l'erreur procédant ainsi, c'est l'idéal du mal, car c'est un fait humain qui prend les allures d'un droit divin. Alors la conscience publi-

que reçoit une de ces atteintes dont elle ne guérit plus. On obtient peut-être quelques résultats apparents, on institue une discipline sociale qui semble rendre quelques services ; mais en dessous, le mal travaille, les fondements sont ébranlés, et le jour vient où, en découvrant que ce qu'il a cru était un mensonge, l'homme prend le parti de ne plus rien croire. D'abord l'asservissement, ensuite le scepticisme, jamais le sain développement et la vie, voilà les produits nets du régime qu'on s'efforce de réhabiliter ou d'excuser. L'indulgence en pareil cas n'est pas seulement une calomnie envers l'Évangile, elle est un attentat envers la société.

Nous avons vu de près ce régime ; nous savons à présent, Messieurs, s'il fournit le moindre prétexte aux justifications dont il s'agit. Notre étude a affermi en nous la foi, la grande foi au vrai. Loin de chercher le bien qu'engendre le mal, nous nous sentons plus attachés que jamais au noble enseignement de l'Évangile, d'après lequel le bien seul engendre le bien, d'après lequel le bien est toujours bien, toujours opportun, toujours à sa place.

Oui, à sa place au douzième siècle comme au dix-neuvième. Alors, comme aujourd'hui, l'unique moyen d'agir sur les âmes, d'arrêter les brutaux, de dompter les violents, c'était de s'adresser aux âmes, de dénoncer le péché et d'annoncer le pardon, de prêcher la bonne nouvelle, la bonne nouvelle de tous les temps et de toutes les races, celle qui touche les cœurs, qui convertit les scélérats et aussi les honnêtes gens, celle qui surmonte le mal par le bien.

« Aucun mensonge n'est de la vérité. » Armés de cette conviction-là, nous n'avons plus à nous demander si le moyen âge ne se serait pas formé sous la direction visible de la Providence — comme le mahométisme sans doute et comme le paganisme antique, qui ne sont pas moins providentiels. — Nous n'avons plus à rechercher si la liberté de l'esprit humain n'avait pas été forcée, par hasard, de prendre pour un temps la forme d'un despotisme clérical ; s'il n'a pas été nécessaire que les papes aient gouverné pour un temps les gouvernements ; si le sacerdoce, en vertu de sa supériorité, n'a pas eu raison d'envahir le terrain des magistratures civiles ; si l'Église romaine n'a pas bien fait de se transformer en un vaste institut pédagogique, élevant peu à peu des peuples catéchumènes ; si cette éducation, si cette longue minorité, si cette interminable tutelle n'ont pas été les conditions mêmes de la formation du monde moderne. Nous n'en sommes plus à nous prosterner devant l'histoire, à nous faire fatalistes avec tant d'autres, à nous écrier : Cela a été, donc cela a dû être.

Nous savons que ce qui a été, c'est presque toujours le contraire de ce qui aurait dû être. La théorie des faits accomplis ne nous paraît pas être le dernier mot de la morale; nous connaissons quelque chose de meilleur.

N'admirez-vous pas, Messieurs, ces magnifiques enseignements de l'histoire considérée à la lumière de l'Évangile ? Quelle unité ! Comme tout se tient : l'utile et le vrai, la politique et la morale ! Ainsi seu-

lement on comprend l'histoire; on la comprend, parce qu'on la juge.

Placés à une autre école, nous en serions réduits à transformer les faits en droits et les opinions régnantes en vérité. — Un des plus étranges arguments qu'on nous présente en faveur du moyen âge, c'est que l'opinion universelle se prononçait alors pour les prétentions et les pratiques qui nous indignent aujourd'hui. La suprématie papale était acceptée de tous, l'emploi du glaive était voulu de tous, l'inquisition était approuvée de tous, en un mot, le moyen âge était content : pourquoi le plaindrions-nous ?

Les esclaves sont contents ; pourquoi les plaindrions-nous ? Je me souviens d'avoir entendu opposer cet argument aux abolitionnistes, et je me souviens aussi de ce que nous répondions : C'est le plus grand crime des mauvais principes d'éteindre même les résistances secrètes, c'est leur plus grand crime de se faire accepter.

Nous en dirons autant aux champions de la théocratie papale. Si l'égorgement des dissidents, si la dépossession des rois, si le règne du clergé ne blessaient pas la conscience du treizième siècle, raison de plus pour que la nôtre proteste.

Il est probable qu'Innocent III ne faisait le plus souvent qu'obéir à l'opinion publique de son époque; sa force était une force d'opinion. On démontre cela, on admire cela, et l'on croit avoir achevé l'apologie du moyen âge !

Où en somms-nous donc, Messieurs ? L'opinion aurait-elle donc en elle le pouvoir de changer l'er-

reur en vérité, le mal en bien, l'injustice en droit? Le droit serait-ce le grand nombre? Ne serait-il jamais arrivé qu'un seul eût raison contre tous, et n'y aurait-il pas là un des plus beaux spectacles que présentent les annales humaines?

Le droit est; la vérité est; les majorités n'y changent rien. La majorité a été pour Anitus contre Socrate. La majorité a été pour Caïphe contre Jésus-Christ.

Ne venez donc pas nous dire que l'opinion publique a été pour la tyrannie et les mensonges du moyen âge. Loin de justifier le moyen âge, ce fait est sa honte suprême et sa décisive condamnation.

VI

Et maintenant, laissons là les vaines apologies, cessons de discuter, essayons de décrire. — Qu'étaient, en réalité, et le christianisme et la morale de cette triste époque?

Je vous parlais tout à l'heure du grand nombre. Le premier trait qui me frappe c'est de le voir absolument sacrifié. Ceux qui nous racontent le moyen âge ont coutume de faire comme lui; ils oublient les masses et ne s'occupent que des exceptions. Ce sont les universités, ce sont les seigneurs, ce sont les chevaliers, ce sont quelques cités grandes et prospères;

quant au peuple, au peuple des champs et des villages, il peut croupir à son aise loin des docteurs illustres, des menestrels et des nobles plaisirs. Pour lui, il n'y a ni instruction, ni droit, ni liberté. Et qu'importe!

Je devais faire avant tout cette remarque. L'immense majorité était déshéritée; et les plus favorisés, quelles doctrines l'Église dominante leur enseignait-elle? quelle était la nourriture de leurs âmes?

Il faut s'efforcer d'oublier l'Évangile pour parvenir à considérer, un seul moment de sang-froid, ce matérialisme religieux qui avait définitivement prévalu, le salut par le sacrement, le salut par les pratiques, le salut par les pénitences, le salut par l'absolution.

La communion est devenue obligatoire. Non-seulement tout homme est chrétien — le principe païen exige cela, — mais tout homme est tenu de faire acte exprès de christianisme, de s'approcher une ou deux fois l'an de cette table où celui qui ne croit pas de cœur au Seigneur Jésus « mange et boit sa condamnation. »

Le principe païen avait introduit à sa suite le paganisme proprement dit. Pour avoir les multitudes, il avait bien fallu accepter leurs traditions. Les demi-dieux et les légendes locales avaient endossé le costume chrétien et s'étaient établis dans l'Église.

Les pèlerinages avaient pris un développement immense. Les reliques et leurs vertus préoccupaient toutes les imaginations; à Constantinople le pillage des reliques avait été presque aussi ardent que celui de l'argent et des joyaux. Le culte des saints, le

culte de Marie, avaient conquis l'empire qu'ils n'ont plus perdu depuis lors ; peu d'années après Innocent, les anges transportaient la maison de la Vierge de Nazareth à Lorette ; du temps d'Innocent, l'immaculée conception était déjà admise dans un grand nombre de lieux.

Je vous ai parlé des indulgences, Messieurs. Il y en avait pour la croisade, il y en avait pour encourager les pèlerinages, la construction des églises ; bien plus, la construction des ponts, celle des chaussées, l'ouverture des chemins. C'était une monnaie ayant cours. Le trésor des mérites superflus, fourni par ceux qui en ont trop et appliqué à ceux qui n'en ont pas assez, est administré souverainement par les papes.

Les fondations monastiques font un grand pas en avant. Leur morale achève de supplanter la morale de l'Évangile et intercepte en quelque sorte les meilleurs mouvements d'une époque profondément déchue. Les ordres mendiants paraissent, la mendicité devient une vertu. La famille spirituelle sape toujours plus les bases de la famille naturelle, la vie cloîtrée est désormais la vie parfaite. La manie de la mise en scène et de la sainteté ascétique ne tardera pas à se manifester par un nouveau symptôme : les bandes immenses des flagellants vont parcourir l'Europe.

Je m'arrête, Messieurs. Mon dessein n'est pas de mettre sous vos yeux l'inventaire complet des dogmes romains, tels qu'ils sont sortis du moyen âge. Vous connaissez déjà ceux que le concile de Latran a promulgués : transsubstantiation, confession auriculaire, inquisition et ce qui s'ensuit.

Un trait me frappe, et je me borne à le signaler. — Au milieu de tant de doctrines, de tant de canons solennellement proclamés, on cherche en vain une trace, une faible trace, des dogmes révélés. Où est la grâce? où est la justification par la foi? où est la nouvelle naissance? où est la santification véritable? où est l'Évangile? Les meilleurs oubliaient la rédemption et se jetaient vers la perfection. Les œuvres alors étaient tout; les œuvres, c'est-à-dire les pratiques, les pèlerinages, les croisades, les dons aux églises, et, au besoin, la vie monastique. Parmi tant d'œuvres, on cherche en vain une place pour l'œuvre de Jésus-Christ.

Et ce qu'on cherche non moins vainement, c'est la Bible. Sans doute l'interdiction expresse du saint Livre n'a été prononcée qu'après Innocent, sans doute il a toujours existé pendant le moyen âge quelques exemplaires de l'Écriture; des prêtres pouvaient parfois la posséder, des docteurs pouvaient la consulter, des papes la citaient; ceux qui supposent que les siècles qui nous occupent n'ont connu ni versions latines, ni versions en langue vulgaire, ceux-là se trompent; sur ce triste article, hélas! nous n'avons pas besoin d'exagérer pour avoir raison.

On n'en vient pas du premier coup à proscrire purement et simplement le livre de Dieu, à rédiger des décrets tels que ceux du concile de Toulouse et du concile de Tarragone. On commence par supprimer en fait l'habitude de posséder et de lire la Bible; puis on signale de temps en temps les périls que cette lecture présenterait pour les simples laïques,

on décrie en général l'emploi des idiomes populaires dans les choses de la religion. Méditez, Messieurs, les paroles de Grégoire VII : « Il plaît au Dieu tout-puissant que le culte sacré se fasse en langue cachée, *de peur qu'elle ne soit entendue de tout le monde, et particulièrement des plus simples.* » Joignez-y d'autres paroles écrites par Innocent III : « L'Écriture sainte est si profonde, que non-seulement les gens simples et ignorants, mais même les hommes intelligents et savants ne peuvent pas la scruter. » Vous comprendrez sans trop de peine alors que ce fait immense, monstrueux, se soit accompli au moyen âge, la disparition de la Bible.

La Bible disparue ! quel événement ! On peut dire que la destinée morale du monde a changé.

Il restait, je le répète, des exemplaires de la Bible — en petit nombre — aux mains des professeurs et du clergé ; quant au peuple, il l'a perdue, irrévocablement perdue. — Rien de honteux comme les sophismes par lesquels l'Église romaine cherche à prouver qu'elle n'interdit pas la lecture de la Bible. Lorsqu'une Église est souveraine, qu'elle réglemente tout, et que sous son empire absolu le peuple cesse de posséder la Bible, on est en droit d'affirmer qu'elle l'a voulu. Un voyageur qui parcourrait aujourd'hui l'Espagne, et qui, s'informant dans toutes ses paroisses, dans tous ses villages, découvrirait que l'existence même de la Bible y est ignorée, que penserait-il, je vous le demande, des sentiments de l'Église qui domine en Espagne à l'égard de la Bible ? Or ce qui est encore vrai de l'Espagne aujourd'hui, ce qui est vrai de tous les pays où Rome accomplit librement

sa volonté, était aussi vrai au moyen âge de l'Europe entière, parce que l'Europe entière obéissait à Rome.

Règle générale : où elle est maîtresse, point de Bible; où elle est à demi-maîtresse, quelques Bibles; où elle n'est plus maîtresse, beaucoup de Bibles. Cela me paraît concluant.

Et qu'on ne nous dise pas que le peuple, ne sachant pas lire, n'aurait pas pu lire la Bible. — Si le peuple avait conservé la Bible, le peuple aurait su lire; entre la Bible et l'instruction du peuple, il y a solidarité. Voyez d'ailleurs les Vaudois : ces pauvres gens n'étaient pas plus en état que d'autres d'apprendre à lire ou d'acheter des volumes coûteux ; cependant ils avaient la Bible, ils lisaient la Bible, ils savaient la Bible par cœur.

Je devrais à présent, Messieurs, vous peindre la moralité du moyen âge, mettre sa vie en face de ses doctrines. — Franchement, je n'ose pas. Il est des choses qui ne doivent pas même être mentionnées ici. Comment vous dire ce qu'étaient les livres, à la fois dévots et obscènes, dont se nourrissaient les imaginations du temps? On n'avait plus la Bible; on avait autre chose.

Mais un spectacle plus hideux peut-être que celui de la dépravation générale, c'est celui de la dépravation spéciale du clergé. On peut affirmer qu'il se distinguait sous ce rapport. Ses meilleurs amis en conviennent, tous les conciles s'en plaignent, les prédicateurs de croisades ne peuvent eux-mêmes s'en taire. On n'accuse pas seulement les prêtres de porter les armes, de gagner des fiefs, d'entretenir des

oiseaux de chasse et des chiens; on les accuse de s'adonner à l'ivrognerie, de hanter les cabarets, de donner au peuple le spectacle d'une inconduite scandaleuse.

Et ce qu'on disait des prêtres, on le disait aussi justement des moines.

Si le clergé était décrié, il n'en était pas moins puissant. Milice disciplinée aux mains du pape, délivrée des liens ordinaires, séparée des autres hommes, depuis surtout que la règle du célibat avait achevé de prévaloir, le clergé formait une nation particulière dont le chef était à Rome. Sans famille, sans patrie, il obéissait à l'impulsion centrale.

Jamais plus effrayant mécanisme n'a été appliqué à la compression des consciences : les rapports directs des âmes avec Dieu étaient supprimés; entre Dieu et elle, chaque âme rencontrait l'Église et le représentant de l'Église, le prêtre. Le moyen âge a véritablement exilé Dieu de la terre, ses ministres seuls apparaissent. Ils sont partout et ils sont tout, protecteurs, patrons universels, directeurs; directeurs plus qu'aucune autre chose. La direction est le mot de cette époque. Les cœurs, les pensées, les intérêts, les affections, la vie présente, la vie à venir, rien n'échappe aux êtres supérieurs qui font descendre Jésus-Christ sur l'autel et accordent aux pénitents la rémission de leurs péchés.

Un tel ordre de choses, Messieurs, faisait plus qu'asservir les consciences; il les blessait profondément, et la blessure est de celles que le temps ne ferme pas.

Il y avait au fond de l'Église romaine du moyen âge comme une hypocrisie essentielle, qui devait à la longue frapper les yeux les plus prévenus. — Je parle d'une hypocrisie de position, souvent inconsciente, et qui n'en est pas moins propre à provoquer notre dégoût.

Ces hommes qui se consacrent à Jésus-Christ, ils se distinguent par leurs débordements.

Ces hommes qui sortent du monde et qui font profession de renoncer à tout, ils se mêlent à tout, ils gouvernent tout, ils mettent le pied sur la tête des rois.

Ces serviteurs des serviteurs, ils sont seigneurs des seigneurs.

Ces ordres mendiants qui ne veulent rien posséder, ils deviennent propriétaires du quart du territoire.

Il y avait là tant d'humilités doublées d'un incommensurable orgueil, tant de vœux de pauvreté qui procuraient les jouissances du luxe, tant de renoncements qui servaient des ambitions effrénées, que la haine et le mépris des prêtres se formaient peu à peu ; le mépris du prêtre, c'est-à-dire, à cette époque, le mépris de la religion.

Et ce n'était pas la seule atteinte portée à la conscience publique. Les papes, vous l'avez vu, s'étaient arrogé le pouvoir de dispenser du serment prêté.

« On ne doit pas garder sa foi à celui qui ne la garde pas à Dieu ! » Ce mot, mot horrible, avait ravagé les âmes. Quoi ! la parole donnée n'est plus rien ! le droit n'est plus rien ! C'est bien alors que la

conscience artificielle étouffe la conscience naturelle.

Le droit, Messieurs, est chose sainte. Qui y touche, touche à la vie. Sans le droit, sans la pensée que la justice existe par elle-même, qu'elle ne dépend ni d'un vote, ni d'un souverain quelconque, ni d'une majorité, ni d'un siége papal, sans cette certitude première, l'âme humaine fléchit. — Le niveau moral s'est bien abaissé, Messieurs, par le spectacle seul de ces décisions pontificales qui, tantôt dispensaient d'un devoir, tantôt remettaient un serment, tantôt dénouaient les liens de l'obéissance entre le prince et ses sujets.

VII

On nous vante *le bon vieux temps!* Ceux qui tiennent un pareil langage n'ont sans doute jamais ouvert une histoire du moyen âge. Époque d'obscurité, de sang, de larmes, d'iniquités triomphantes, de calamités sans mesure! Alors la nuit d'ici-bas devint si noire, tel fut le désespoir qui prit au cœur l'humanité, qu'on se mit à croire à la fin prochaine du monde. Ce fut la préoccupation dominante du dixième siècle. Mais le monde ne finissait pas, et l'on continua à opprimer, à rançonner, à piller, à torturer.

Je ne parle pas des faits exceptionnels, du passage d'une armée ou d'une croisade, d'une guerre entre

deux seigneurs ou deux évêques, des exploits d'un Jean Sans-Terre qui vengeait ses humiliations en brûlant les villages, en livrant les populations à ses bandits, en faisant pendre les petits enfants; non, je parle de l'état habituel et en quelque sorte normal. Représentez-vous une société qui n'a ni la sécurité des routes, ni la sécurité des familles, ni la sécurité de la législation et des tribunaux, une société où règne la force, ici celle du prêtre, là celle du châtelain, plus loin celle du routier ou de l'écorcheur. Si les villes conquéraient peu à peu leurs chartes et les défendaient l'épée en main contre leurs seigneurs ou leurs prélats, les campagnes demeuraient esclaves. Le serf ne pouvait pas même se déplacer, pas même se marier librement. On sait jusqu'où était poussée parfois l'insolence brutale des prétentions au sujet de ces mariages de serfs! Et les impôts, qui donc les payait alors? Les terres de la noblesse et celles de l'Église en étaient affranchies. Par compensation, le paysan payait pour le sel et pour l'eau salée; il payait le quint et le requint sur les mutations; il payait encore sous forme de corvées.

Voilà les misères des temps paisibles. Mais la guerre! — Nous ne pouvons plus nous figurer aujourd'hui ce qu'était une guerre au moyen âge, ce qu'étaient les horreurs des prises d'assaut, ce qu'étaient les traitements horribles infligés aux prisonniers.

Nous ne pouvons pas nous figurer davantage ce qu'étaient les crimes, les abus de pouvoir, les scandales de l'impunité. Pour s'en former quelque idée, il faut lire le récit des *Grands jours*, sorte de campa-

gnes judiciaires au moyen desquelles la royauté, quand elle fut plus forte, s'efforça de réprimer les crimes de ce s classes qui avaient pris l'habitude de tout faire sans jamais rien expier. Par le régime qui se maintenait encore après le moyen âge, on arrive à deviner en partie ce qu'était le régime du moyen âge proprement dit.

Je l'ai constaté, point de garanties judiciaires, surtout pour les faibles. L'épreuve de l'eau, l'épreuve du feu se pratiquent encore sous Philippe-Auguste. La législation pénale du temps fait frissonner; pour de simples délits de chasse, on prodigue la mutilation et la mort. Puis, pensez-y, il y a des oubliettes dans tous les châteaux et dans tous les couvents. Puis, pensez-y pareillement, la torture est là, et, grâce à l'inquisition, elle va se perfectionner.

Que serait-ce, Messieurs, si je vous parlais des procédés du moyen âge envers certaines catégories proscrites, envers quiconque se permet d'avoir une conviction qui lui appartienne, ou bien encore envers la race misérable, jalousée, haïe et proscrite des Juifs!

Au douzième siècle, le moine Raoul voulait qu'on égorgeât tous les Juifs, et Bernard fut obligé de le combattre. Mais les Raoul étaient alors plus communs que les Bernard, et chaque croisade laissait une longue trace de massacres. Les premiers croisés surtout, en traversant l'Allemagne, ne manquèrent pas de mettre à mort les colonies de Juifs qu'ils trouvèrent dans les principales villes. A Mayence seulement, on en tua neuf cents.

Innocent III se contenta d'ordonner que les Juifs

porteraient en tout pays un vêtement d'infamie destiné à les distinguer des autres hommes. Mais Louis IX ne se satisfit pas à si bon marché, lui, si doux et si pieux — hélas! la piété produisait alors de tels fruits ! — il se montra à ce point barbare envers les Israélites de ses États, que Rome intercéda en leur faveur.

Voilà ce qu'était la situation permanente des Juifs ; je vous laisse à juger ce qu'elle devenait, quand les passions étaient excitées, quand on avait besoin d'expliquer une épidémie par un empoisonnement, quand on se sentait pressé de décharger sur quelqu'un la colère naissant des calamités nationales, ou bien quand les princes avaient besoin d'argent et se rappelaient qu'il y avait à faire, aux dépens des Juifs, une bonne opération financière !

Pour les dissidents, c'était encore bien pis. Ce que furent leurs détresses, leurs misères ; sous quel réseau de délations et de cruautés on étouffa toute pensée indépendante, j'ai cherché à vous en donner quelque idée; je n'y reviens pas.

Bénissons Dieu de ne pas nous avoir fait vivre dans un pareil temps. Quels que soient les vices du nôtre, il s'idéalise en quelque sorte à nos yeux, dès que nous le comparons aux siècles théocratiques. Dans cet âge de fer où l'Église romaine a gouverné, l'humanité est descendue aussi bas qu'il soit possible de descendre sans périr. — Vous le voyez, Messieurs, l'histoire est bonne à quelque chose : elle nous apprend à apprécier les biens dont nous jouissons. Lorsque j'entends tant de plaintes et de soupirs, lorsque je vois tant d'hommes qui s'imaginent

qu'aucune génération n'a été éprouvée comme la nôtre, je me prends à regretter que nous connaissions si peu les annales du moyen âge.

Alors se promenaient sur la terre des *morts noires* qui transformaient des provinces entières en déserts, des Jacqueries qui ravageaient et tuaient; alors passaient les hordes de croisés; alors éclataient les guerres privées, pour remplir les entr'actes des guerres publiques; alors, succombant sous les justices seigneuriales, sous les tailles, les redevances et les chevauchées, le peuple des champs était en proie à une servitude immense, doublée d'une immense misère. La vie moyenne n'est jamais descendue à ce point, la population n'a jamais été plus réduite. Dans les temps de famine, on mangeait de la chair humaine.

Ajoutez, pour compléter le tableau de ce qu'était notre globe à l'époque la plus brillante d'Innocent III, qu'au moment même où l'Europe atteignait ainsi le faîte de l'infortune, de l'ignorance et de l'abaissement, l'Asie était livrée aux barbaries incomparables de Gengis-Khan, et l'Amérique voyait des sacrifices de vingt mille victimes humaines immolées à Mexico par les Astèques. Les continents qui s'ignoraient semblent avoir été saisis alors de je ne sais quelle féroce émulation.

Vous m'accuseriez, Messieurs, d'oublier le principe d'impartialité que je posais l'autre jour en commençant, si je m'arrêtais ici, sans avoir essayé d'indiquer le bien à côté du mal.

Grâce à Dieu, « l'Esprit souffle où il veut, » et l'Évangile, même défiguré, ne perd jamais toute sa

puissance. Le moyen âge a connu des sentiments que l'antiquité païenne ne connaissait pas. Il y a là, en dépit de tout, un courant de spiritualisme, une idée toujours présente de Dieu, du devoir et du jugement. Parmi ces croisés, parmi ces violents soldats, parmi ces serfs ignorants, parmi ces prêtres persécuteurs, il y a eu des âmes simples qui ont senti leur péché et imploré la miséricorde; il y a eu des chrétiens; il y en a eu, j'en suis sûr.

Ah ! qu'elle est douce, qu'elle est nécessaire, cette pensée que nous avons eu des frères, même alors ! Gardons-nous de borner les bontés du Seigneur. J'ai dû constater combien la dévotion du moyen âge est étrangère, et, on peut le dire, hostile à la conversion. Ces temps de *croyances naïves*, sont ceux où il y a le moins de *foi*, parce que l'effort pour accepter le titre de chrétien n'existe plus ; il faudrait plutôt un effort, et un effort énergique, pour rejeter le titre de chrétien. C'est le monde moral renversé ; on naît chrétien ; les enfants, les jeunes gens, les vieillards attestent par leurs pratiques qu'ils se donnent tous pour chrétiens ; il y a mieux, ils se croient tous chrétiens en effet. Cela fait frémir, Messieurs, et jamais piége plus infernal n'a été tendu aux âmes. L'illusion religieuse est là qui les dispense des austères réalités de l'Évangile A quoi bon passer par le travail intérieur, par la lutte, par la nouvelle naissance? — Et cependant, plusieurs y passent; beaucoup, je l'espère; bien plus, en tout cas, que notre défiance des grâces de Dieu ne veut l'admettre. Quelles découvertes nous réserve l'éternité !

J'aime à me reposer dans cette pensée, après avoir

contemplé avec vous un spectacle désolant. Je me rappelle un Bernard, un Louis IX. Je me rappelle les prêtres respectables, les évêques dévoués que l'historien du moyen âge rencontre de loin en loin devant ses pas. Puis je me dis que Dieu a ses secrets. Que se passait-il au fond du cœur de Simon de Montfort, lorsqu'il s'agenouillait dévotement avant son dernier assaut? Que se passait-il au fond de beaucoup d'âmes ignorantes, livrées aux superstitions les plus grossières, qui néanmoins pouvaient éprouver le besoin de se réconcilier avec Dieu et devinaient en partie par sa grâce l'amour dont il nous aime en Jésus-Christ?

On priait beaucoup alors. Au milieu des vaines redites, ne se glissait-il pas de vraies prières?

On manifestait son repentir par des donations à l'heure de la mort. N'y avait-il pas de vrais repentirs?

Je crois qu'on grossit étrangement les choses lorsqu'on nous représente le moyen âge comme une époque d'humilité et d'obéissance, comme une grande « école de respect. » Je ne connais qu'une école de respect, c'est l'Évangile ; lui seul brise notre orgueil et courbe nos têtes devant le Seigneur, lui seul nous rend humbles et obéissants. — Cependant de grandes idées, chrétiennes en dépit de tout, ont traversé le moyen âge ; on y a pensé à la mort, à l'éternité, à la nécessité du pardon ; le sentiment du péché y a remué beaucoup d'âmes. Cela est certes bien supérieur à la grossière incrédulité qui ne voit que les choses de la terre. N'en doutons pas, Messieurs, de pauvres cœurs fatigués et brisés ont aperçu alors ce que tant

d'inventions humaines s'unissaient pour voiler à leurs regards : le Sauveur qui donne la paix.

VIII

Tel a été le moyen âge. Je vous ai dit le bien et le mal. Nous l'avons jugé par ses principes et par ses actes ; nous ne l'avons pas jugé par ses résultats, l'arrêt aurait été trop sévère. Nous l'avons interrogé sur ce qu'il a fait ; nous ne lui avons pas demandé s'il a réussi. — Avoir disposé de telles forces, et être vaincu, rejeté, rejeté sans retour, toujours plus odieux à mesure que l'humanité s'éclaire ; avoir été tout ce que nous avons vu, et ne laisser après soi qu'un immense soulèvement d'indignation, de haine et de dégoût, en vérité, c'est mal finir !

Avec Innocent, Messieurs, nous sommes au point le plus élevé du règne théocratique ; après lui la descente est rapide ; la papauté va périr dans sa victoire et par sa victoire ; ses luttes avec l'empire, ses croisades lointaines ont éveillé des idées qui la tueront. Les choses vont vite. Le commencement du treizième siècle voit Innocent III disposant des couronnes, la fin du treizième siècle voit Boniface VIII souffleté par l'envoyé de Philippe le Bel. L'Europe est entièrement cléricale sous l'un, elle est déjà presque séculière sous l'autre. Sous le premier, le siége romain semble

atteindre un moment à l'universalité en instituant le patriarche de Constantinople; sous le second, on se sent à la veille du grand schisme et de la papauté d'Avignon.

On se sent bien à la veille d'autre chose! Impossible, Messieurs, d'établir une séparation absolue entre le moyen âge et ce qui l'a suivi, entre le moyen âge et ce qu'il a provoqué, entre l'action et la réaction. Lorsqu'on cherche les causes de notre incurable scepticisme, on ne les trouve que là. Partout où la Réforme n'a pas fermé la plaie, elle est demeurée béante et mortelle; on dirait presque que les populations latines sont séparées de la foi chrétienne par d'ineffaçables, par d'implacables souvenirs.

Ce qui me semble plus effrayant encore que le moyen âge, c'est le sentiment de répulsion qui va lui survivre. Après de telles affirmations, quelles négations ne vont pas surgir! Après avoir vu que, pendant les siècles *chrétiens par excellence*, il n'y a qu'immoralité, ignorance, guerres, cruautés, souffrances inouïes, ne pensera-t-on pas que la religion est funeste, que le christianisme est illibéral et rétrograde?

Pour comprendre le temps de Voltaire, il faudrait ne pas oublier le temps d'Innocent, il faudrait ne pas oublier ces trésors de révolte et de négation irritée que l'âme humaine amassait dès lors. Le monde latin se rappelle que, dans le bon temps, le clergé était tout, et le monde latin reste convaincu que le clergé c'est la religion. De là contre l'Évangile, un préjugé dont il serait difficile de mesurer la profondeur.

Ah ! le moyen âge a été comme un défi jeté à la foi chrétienne. Comment croire à l'Évangile, pour peu qu'on croie que ceci a été l'Évangile ?

Le recul se proportionne à la charge. Imaginez ce qu'il a dû être après le régime qui se personnifie en Innocent III !

Déjà, sous son pontificat, on voyait poindre l'incrédulité absolue qui devait être la conséquence et le châtiment de tant d'excès. On sait quelles doctrines d'athéisme les papes ont imputées à l'empereur Frédéric II, au pupille d'Innocent. *Le livre des trois imposteurs* est-il de lui ? Je l'ignore. Toujours est-il que le temps où se forgent de tels écrits est celui même où la société-clergé parvient à son apogée.

Le principe païen engendre toujours, à la longue, un paganisme proprement dit ; les croyances collectives enfantent les incrédulités collectives. — Que serions-nous devenus, je vous le demande, si Dieu n'avait envoyé la Réforme pour nous sauver ! Sans la Réforme, l'Europe, délivrée du moyen âge, allait s'abîmer dans la Renaissance. Le naufrage semblait inévitable ; déjà l'esprit humain se tournait vers l'adoration de la Grèce et de Rome, vers les temples sereins de l'indifférence antique ; déjà le matérialisme railleur s'affichait sans crainte dans les hauts rangs du clergé. Sans la Réforme, je le répète, nous avions le dix-huitième siècle au seizième ; et quel dix-huitième siècle !

Voilà la vérité, Messieurs, sur les fruits et les succès du moyen âge, au point de vue de la religion. Il était grand temps que cet abominable régime eût un terme.

En se prolongeant, il aurait tout broyé, tout emporté dans sa chute. L'Église romaine, passez-moi ce paradoxe apparent, avait besoin d'échapper à son triomphe. A force de n'avoir rien à craindre, elle ne se gênait en rien ; les mœurs, les dogmes, les prétentions, vous avez vu ce que tout cela était devenu ! Quelques jours encore de ces scandales, et l'humanité, lasse de tant d'orgueil, de hontes et de simonies, se serait mise à balayer jusqu'à la dernière trace des institutions qui l'écrasaient

IX

Mais ici encore on se récrie ; on prétend que sur un point du moins j'aurais dû rendre plus de justice au moyen âge : à défaut d'autres mérites, n'a-t-il pas eu celui d'éviter le nivellement, de respecter la diversité, de laisser leur libre expansion aux originalités individuelles ? Le moyen âge, n'est-ce pas le contraire de la centralisation ? Un chrétien, un libéral aurait-il dû oublier cela ?

Je ne l'oublie ni ne l'admire ; et voici pourquoi :

En premier lieu, s'il est un individualisme précieux, il en est un que répudiera toujours la cause du progrès et de la liberté. — Je vois beaucoup d'individualisme chez les sauvages, je vois beaucoup d'indivi-

lisme dans l'anarchie. Nous désirons quelque chose de meilleur.

Si l'individualisme des pays sauvages ne me paraît pas très-digne d'envie, l'individualisme des pays à esclaves ne me séduit pas davantage. Immoler la liberté de la masse pour développer la liberté de quelques-uns, créer quelques personnalités puissantes aux dépens d'une multitude opprimée, c'est un procédé que le moyen âge n'a pas eu l'honneur d'inventer. L'antiquité païenne a possédé ce genre de *supériorité* ; et de nos jours les États du Sud de l'Union américaine parviennent à former, au même prix, de grandes existences aristocratiques que ne connaissent pas les États du Nord. Vous me permettrez de ne pas m'y arrêter trop longtemps.

Mais que parlai-je d'individualisme ! Le moyen âge a-t-il réellement possédé quelque chose qui mérite ce beau nom ? ne nous arrêtons pas aux surfaces, cherchons l'individualité dans son sanctuaire, dans la conscience ; le moyen âge l'a-t-il possédée ?

Vous affirmez qu'à certains égards et grâce à l'anarchie, certains hommes étaient libres alors ! Oui, libres, moins leur conscience. Et qu'est-ce qu'un homme sans sa conscience ? — Je ne crois pas, Messieurs, qu'on ait inventé de sophisme historique plus impudent que celui qui prétend nous montrer au moyen âge le libre déploiement de l'individu. Cherchez un acte individuel, vous ne l'y découvrirez pas ; ce temps, qui ne réglemente rien, a réglementé l'âme humaine : la foi est réglée, la pensée est réglée, la sainteté est réglée, la prière est réglée, la vie est réglée ; le prêtre a dévoré l'homme.

Ah ! la manie d'administrer n'était pas née encore ! — Et d'où vient donc qu'on administre, comme on ne l'a jamais fait, toute la partie spirituelle de mon être ? Oui, tout ce qui pourrait constituer une indépendance quelconque, non-seulement la croyance, mais la vie, mais la famille, mais le gagne-pain.

Et cependant la diversité civile est un fait alors ! — Sans contredit, car c'est un temps d'anarchie civile et de centralisation cléricale. Voilà ce qu'on n'a pas assez remarqué. On a dit que l'unité manquait au moyen âge, et effectivement les diversités y abondent, communes, fiefs, petits États, justices particulières, suzerains, vassaux, tout l'enchevêtrement confus de la féodalité ; point d'action centrale, point de code uniforme, point de grands gouvernements. Toutefois si l'organisation politique fait défaut, l'organisation ecclésiastique est souveraine ; voyez ces armées de célibataires qui n'ont qu'un mot d'ordre ; voyez cet immense réseau : les prêtres, les moines, les universités, les écoles, le pape ; l'instrument de servitude n'est-il pas complet ?

C'est un étrange malentendu. On n'a pas su comprendre qu'à une époque où dominait le pouvoir spirituel, c'était *au spirituel* et non ailleurs que devait prévaloir le principe d'uniformité. Au temporel, il y avait des diversités, des libertés accidentelles, comme on s'en procure toujours au moyen du désordre et par l'esclavage du grand nombre ; dès qu'il s'agissait de l'âme et de l'intelligence, plus de diversité, plus de liberté d'aucun genre et dans aucune mesure.

Non certes, ce n'est pas là un temps d'indépendance. Seulement, au lieu du despotisme de l'État, avec ses

règlements, ses fonctionnaires et sa tutelle administrative, nous avons le despotisme du clergé, avec ses confesseurs, ses directeurs, ses inquisiteurs, ses croisés et ses bourreaux.

Je ne sais qu'une bonne solution du problème social, mais j'en sais deux mauvaises. Il faut le répéter encore, tandis que le principe chrétien sépare l'Église de l'État parce qu'il sépare l'Église du monde, le principe païen, qui confond l'Église et le monde, met tantôt l'État sur l'Église et tantôt l'Église sur l'État.

Et l'on nous somme de choisir entre ces deux manifestations du même principe! Et lorsque nous repoussons la théocratie, on nous demande gravement si nous aimons donc mieux le byzantinisme! — Il n'y a qu'une vérité, et il y a plusieurs erreurs; il n'y a qu'une liberté, et il y a plusieurs servitudes. Permettez que nous vous le disions franchement; lorsque vos papes défendent l'indépendance du spirituel en envahissant le temporel, nous leur en savons peu de gré; et lorsque plus tard vos rois envahiront à leur tour un domaine qui n'est pas le leur, nous serons peu disposés à les en applaudir.

La question est mal posée. Il ne s'agit pas d'opter entre les deux solutions du principe païen: il s'agit de choisir entre le principe païen et l'Église. L'Église seule fait des individus et fonde des libertés.

Qu'on ne se méprenne donc pas sur notre pensée à cet égard. Si l'anarchie d'alors ne réussit pas à tout réglementer, si elle ne parvient pas à tout contenir, si certaines individualités puissantes lui échappent,

si certaines collections d'hommes lui échappent pareillement, si les communes, ces îles que ne couvre pas le flot féodal, si les grandes cités de l'Italie, des Flandres et du Rhin, ces républiques marchandes, s'assurent une existence municipale qui s'est trop effacée de nos jours, je suis loin de méconnaître ce qu'ont pu avoir d'heureux de telles exceptions à l'écrasement universel. Seulement je maintiens que l'écrasement universel, je maintiens que l'écrasement des âmes est un fait tel, qu'en sa présence il devient odieux ou ridicule de vanter l'indépendance des individus.

Cela posé, élevons-nous tant que vous voudrez contre le despotisme sous sa forme moderne. Autant et plus que personne, je déteste cette centralisation excessive qui, chez les peuples latins, a été la réponse laïque au cléricalisme d'autrefois. La monarchie administrative ne nous compte pas au nombre de ses admirateurs ; nous laissons à d'autres le soin de s'extasier devant les gouvernements forts et concentrés, devant Philippe le Bel, ou Louis XI, ou Richelieu, ou Louis XIV, ou la Convention ; le règne des juristes et des fonctionnaires n'a rien qui nous séduise, non plus que les armées permanentes et la vaste tutelle de l'État. Nous ne nous enflammons même pas le moins du monde pour les campagnes gallicanes des parlements. Il y a eu dans tout cela, j'en conviens, tout ce qui peut exciter le dégoût : des procédés peu chevaleresques, d'ignobles convoitises, un nivellement qui renverse toutes les garanties en détruisant tous les remparts, un régime de bon plaisir où nul n'est en sûreté et où la conscience religieuse n'est guère

moins persécutée au nom de l'État qu'elle ne l'avait été au nom de l'Église.

Nous jouons de malheur, nous qui aimons la liberté. On ne nous donne jamais que le choix entre les tyrannies.

X

Vous voyez, Messieurs, avec quels sentiments peu enthousiastes nous nous avançons vers ces temps nouveaux qui doivent substituer la société laïque à la société cléricale. A côté de progrès réels, nous retrouvons là l'ancien ennemi. Du moyen âge nous n'aimons rien, pas même la réaction qu'il a provoquée, car la réaction — dans un certain sens réel et profond — la réaction c'est encore lui.

Il faut cependant savoir gré à notre Europe de s'être peu endormie « sous cette tente préparée pour le sommeil, » sous cette direction paternelle des âmes et des corps, des gouvernements et des individus. Les théocraties engourdissent; d'ordinaire elles produisent des peuples éternellement mineurs. Notre âge théocratique a eu cela de glorieux, d'abord qu'on y a souffert, ensuite qu'on en est sorti.

On y a souffert, on s'y est débattu contre le joug, l'aigle captif s'est meurtri contre les barreaux de sa cage. Cela c'est quelque chose; tant que l'esclave

souffre, l'œuvre mortelle de l'esclavage n'est pas achevée en lui.

On a souffert et on est sorti. Déjà nous avons assisté aux premières résistances que rencontre la suprématie papale. Othon, Jean, Philippe-Auguste, leurs partisans et leur contemporains avec eux, commençaient à murmurer des paroles qui annonçaient l'éveil d'un nouvel esprit.

La sécularisation va marcher à pas de géant ; l'État reprendra possession de lui-même, il remettra sa main puissante sur les lois, sur les tribunaux, sur les mariages, sur la famille. Plus les gouvernements deviendront parfaits, plus ils seront laïques ; plus la civilisation avancera, plus l'horreur, l'impossibilité radicale des gouvernements ecclésiastiques grandiront à vue d'œil. Puis un temps viendra — nous l'espérons, Messieurs — où, grâce à l'Évangile qui a reparu, la sécularisation rendra son œuvre vraiment bonne en la rendant complète. Il s'opérera alors un retour progressif vers l'Église ; de grandes notions longtemps oubliées feront leur chemin ici-bas ; on verra circuler à travers l'Europe des théories sur la distinction des deux domaines, sur la séparation de l'Église et du monde, de l'Église et de l'État. Ainsi s'accomplira un mouvement des intelligences dont nous apercevons déjà les débuts, un mouvement au terme duquel l'homme arrivera peut-être à comprendre la parole décisive du Sauveur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

En attendant, la lutte de l'avenir va se poursuivre. — L'avenir ! ce mot est beau, n'est-ce pas,

quand on a vécu quelques jours avec les contemporains d'Innocent III. Oui, l'avenir vient, les mains pleines de promesses..... et de périls. Voici la jeune royauté de Bouvines qui se dispose à rallier autour d'elle l'armée des adversaires du moyen âge; les bourgeois vont paraître, les états généraux vont s'assembler, les villes vont devenir des foyers de résistance contre Rome; bientôt les armes de trait, l'infanterie, la poudre à canon disperseront les anciens preux; l'imprimerie enfin achèvera de mettre en déroute les champions attardés du moyen âge.

Et au bout de tout cela, que trouverons-nous? La liberté, ou un nouveau despotisme? — Demandez à la Réforme; elle seule peut répondre à votre question; elle seule a fait ce miracle de répudier la féodalité papale, sans tomber dans la monarchie administrative.

Je voudrais que nous eussions le temps d'étudier ceci ensemble. Mais, à défaut d'étude, je vous renvoie aux grands faits. Où le monde moderne a-t-il fondé des gouvernements libres? Où l'individualité, une individualité meilleure, a-t-elle survécu au moyen âge? Où l'âme humaine est-elle entrée dans la voie des vrais et nobles progrès? dans les pays où la Bible a été ouverte, où la première des indépendances, celle qui est la base de toutes les autres, l'indépendance de la foi, s'est produite.

Il y a eu une aristocratie en Espagne comme en Angleterre; il y a eu des cortès en Espagne comme des communes et des lords en Angleterre. D'où est venue la grande différence? de l'Évangile, messieurs; quiconque ne remontera pas jusque-là ne saisira

pas le premier mot du problème de la liberté. Otez l'Évangile qui émancipe les consciences, et en dépit de la grande charte, en dépit de la chambre des communes et de la chambre des lords, l'Angleterre deviendra semblable aux monarchies du continent. De combien s'en est-il fallu que les Tudor et les Stuarts ne soient devenus un jour aussi absolus que les Bourbons? Il s'en est fallu de l'épaisseur de l'Évangile; mais cette épaisseur c'est un monde.

L'homme est un, Messieurs, nous avons beau faire, nous ne parvenons pas à le couper en deux, à isoler la religion et la politique. La religion se mêle à tout; l'Évangile, allié de toutes les bonnes causes, marche tenant par la main la liberté et le progrès. La suppression de l'Église et son remplacement par la nation nous ont fait l'asservissement du moyen âge et en grande partie l'asservissement nouveau du monde moderne; le rétablissement de l'Église, la tendance à retrouver le grand principe chrétien qui sépare profondément les deux domaines, nous ont fait des libertés dignes de ce nom partout où la foi individuelle à l'Évangile s'est manifestée avec énergie.

L'homme est un, je le répète, et ce que l'histoire nous enseigne le plus clairement, c'est l'enchaînement des faits. — Du temps des Pères déjà, puis du temps de Constantin, puis du temps d'Inocent III, qu'avons-nous constaté ensemble? la logique inflexible des événements, l'unité absolue des annales humaines, où les principes sont tout, où les accidents ne sont rien. On commence par affaiblir l'idée de conversion; pour aller plus vite et gagner les masses, on

insinue la notion d'une efficacité sacramentelle; bientôt l'Église s'efface, l'hérédité religieuse s'établit, le clergé monte d'autant; le spirituel et le temporel se confondent; la persécution naît; les suprématies alternatives de l'Église sur l'État et de l'État sur l'Église viennent consterner la conscience; en même temps l'Écriture disparaît, le modèle apostolique est rejeté, le christianisme entre dans la voie du *développement* et le dogme dans la voie de la *formation*; on avance, on avance toujours; et en fin de compte on se trouve si loin, si loin de l'Évangile, qu'il semble impossible d'y revenir.

Telle est la marche que nous nous efforçons d'étudier depuis trois ans. — Plus nous examinons, plus s'affermit en nous l'horreur d'un principe que nous avons pu repousser, grâce à Dieu, sans mettre en cause la sincérité des hommes qui l'ont soutenu.

Cette horreur, Messieurs, je ne crains pas de l'avoir trop fortement exprimée, je crains de mériter un reproche contraire. Un de nos étonnements au ciel, ce sera d'avoir pu conserver quelques ménagements pour l'institution détestable qui, usurpant le nom d'Église, a versé par torrents le sang des saints, a proscrit la Bible, forgé de pièces et de morceaux un christianisme que dément le christianisme des apôtres, usurpé les grandeurs, la richesse, l'autorité, foulé aux pieds les rois de la terre, en invoquant le nom de Celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête, de Celui qui était doux et humble de cœur.

De tout ce moyen âge, de tout ce sang, de toute cette oppression, de toutes ces iniquités, il sort un cri : Non, ce n'est pas l'Église! c'est l'adversaire, qui

combat l'Évangile de vérité, de charité, de lumière et de paix!

A entendre la plupart des historiens, même chrétiens et pieux, Rome serait *l'Église*, *la grande Église*, et quiconque se sépare d'elle — pour aller à Christ — appartiendrait ou aux *petites églises* ou aux *sectes!* Si je m'appropriais un tel langage, je croirais blasphémer.

Le Seigneur n'a pas promis que l'Église ne s'effacerait jamais ici-bas; il a promis que les portes de l'enfer *ne prévaudraient pas* contre elle. Et elles ne prévaudront pas. Nous en avons pour garants tant de témoins fidèles et meurtris que nous avons rencontrés en plein moyen âge. Il est un temps où « la femme fuit au désert. »

Et qu'elle est belle là! qu'elle est touchante! Combien nous avons été heureux l'autre jour, lorsque après avoir visité beaucoup de landes arides et désolées, nous avons enfin trouvé des oasis, ces âmes simples et courageuses, ces bien-aimés frères vaudois que la main du Seigneur protégeait un moment contre les fureurs de Rome, la prétendue Église!

En les voyant, nous les avons reconnus. C'est qu'il n'y a pas deux vérités, il n'y a pas deux saluts, il n'y a pas deux Évangiles; le même amour divin qui nous rafraîchit et nous restaure, faisait la force et la joie de ceux qui alors appartenaient pleinement à Jésus-Christ.

Et maintenant, Messieurs, ne le sentez-vous pas comme moi? nous avons besoin : besoin, le mot n'est pas trop fort, de regarder en avant, de nous détour-

ner de ce triste moyen âge, pour nous hâter vers le temps où les premières lueurs de la Réforme vont blanchir l'horizon. Nous étouffons, il nous faut de l'air respirable. Quand s'ouvrira-t-elle, cette Bible d'Erfurth ! quand viendra-t-il ce moment, moment magnifique qui fait tressaillir les anges, où la grâce et la vie se répandront sur les hommes, où la croix sanglante du Sauveur reparaîtra, où son amour nous apprendra à aimer, où la foi en lui nous apprendra à obéir ! Je vois déjà les traditions qui s'écroulent ; je vois la fausse sécurité qui s'éclipse, et ce noble mal, l'inquiétude au sujet du vrai, qui se communique de proche en proche. L'entendez-vous « ce son doux et subtil » que l'âme humaine ne peut confondre avec aucun autre, et qui fait que l'homme, se retrouvant en présence de Dieu, enveloppe sa tête de son manteau !

Oui, ils reprendront, les entretiens directs de l'âme avec Dieu ; oui, le voile tombera, les clergés s'en iront, les assemblées mélangées mais vivantes qui font profession d'appartenir à Jésus-Christ se reformeront humblement sous le regard du Seigneur ; oui, la clarté aimable de la vérité recommencera à luire, la terre surprise assistera à une création nouvelle ; elle sentira passer sur elle comme une brise divine de sainteté et de liberté.

Cette brise, Messieurs, nous l'avons respirée ensemble, lorsque, au départ de notre course, nous contemplions les merveilles si belles, si simples, si populaires de l'Évangile et de l'Église. — Depuis, nous avons été contraints de voyager au milieu des miasmes, nous avons traversé des contrées frappées

de mort. Mais de ce voyage nous rapportons quelque chose, nous en rapportons *une soif*, une soif de revenir au pur Évangile, à l'Église au point de départ.

Pour comprendre ce que vaut l'Évangile, il faut avoir vu, n'est-ce pas, ce que les hommes en ont fait. Mais si les hommes ont agi, Dieu va avoir son tour; la nuit est passée, le jour paraîtra bientôt. Oh! la lumière! la lumière!

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LE SIÈCLE APOSTOLIQUE

DEUXIÈME PARTIE

CONSTANTIN

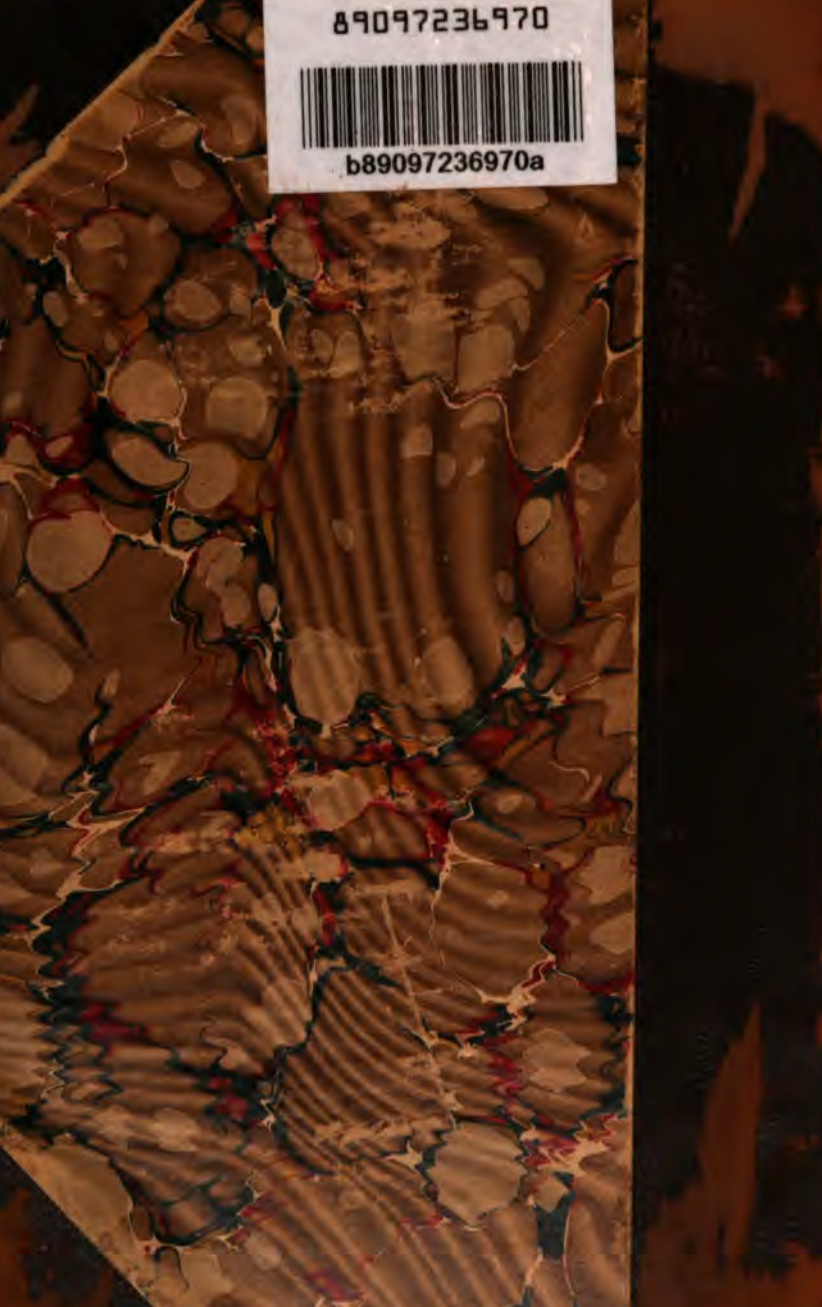
TROISIÈME PARTIE

INNOCENT III

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny




89097236970
b89097236970a